



POUR elle

ELIZABETH  
HOYT

*Le duc  
de minuit*

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE - 6

AVENTURES & PASSIONS

Elizabeth Hoyt

Née en Amérique, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'université du Wisconsin, elle embrasse quelques années plus tard la carrière d'écrivain.

Traduite, en plusieurs langues, elle est l'auteur de séries à succès, dont la plus célèbre est Les trois princes, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde. Sous le pseudonyme Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

ELIZABETH

HOYT

LES FANTOMES DE MAIDEN LANE - 6

Le duc de minuit

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Daniel Garcia

*L'atelier des Galériens*  
[www.ebookdz.com](http://www.ebookdz.com)

*Pour mon frère, Robert,  
même s'il ne lira jamais ce livre...  
ce qui, au fond, est aussi bien.*

*Je vous ai déjà raconté beaucoup d'histoires, mais aucune n'était aussi étrange que celle du roi Herla...*

*Juillet 1740, Londres, Angleterre*

Artemis Greaves ne se considérait pas comme quelqu'un de cynique. Mais quand un homme masqué sauta à pieds joints dans la ruelle éclairée par la lune où trois gaillards menaçaient *déjà* la jeune femme et sa cousine, Artemis s'accroupit pour dégainer le petit poignard dissimulé dans sa bottine.

Du reste, ce n'était pas du cynisme, mais de la prudence.

L'homme portait une tenue d'Arlequin à losanges rouges et noirs, des bottes noires, un chapeau mou à large bord, et son visage était en partie caché par un masque noir affublé d'un nez démesuré. Arlequin était censé être un clown - un personnage de comédie -, pourtant, personne, dans la ruelle, ne songea à rire. Et surtout pas Artemis. Car cet Arlequin ne possédait pas seulement l'agilité d'un fauve, il en avait aussi la puissance. Et, comme un fauve, il était toujours prêt à l'attaque.

Il se jeta sur les trois gredins.

Artemis étreignait toujours son poignard, mais elle s'était figée. Elle n'avait encore jamais vu quelqu'un se battre ainsi - avec une brutalité qui n'était pas exempte d'une certaine grâce. L'Arlequin maniait son épée avec une telle aisance et une telle rapidité que l'œil avait du mal à suivre ses mouvements.

Le premier des trois gredins s'écroula pratiquement aux pieds de la cousine d'Artemis. Lady Penelope Chadwick bondit en arrière avec un petit cri d'effroi. Déjà, l'Arlequin s'était attaqué au deuxième gredin, qui se retrouva pareillement à terre. Il n'en restait plus qu'un. L'Arlequin s'en débarrassa en lui assenant un coup à la tempe avec le pommeau de son épée.

L'homme s'affala à son tour sur le sol.

Artemis déglutit, la bouche soudain sèche.

La ruelle, bordée d'immeubles décrépits qui semblaient sur le point de s'effondrer, était de nouveau parfaitement calme. Pas même essoufflé, l'Arlequin se tourna vers lady Penelope, qui sanglotait contre un mur.

Puis il porta le regard vers Artemis.

Autrefois, elle croyait que la plupart des gens étaient bons. Que Dieu veillait sur elle et que, si elle était honnête et offrait toujours la dernière part de tarte plutôt que de se la réserver, la vie ne pourrait que lui sourire, en dépit des inévitables moments de tristesse. Mais cela, c'était avant. Avant qu'elle perde sa famille. Avant qu'elle perde également l'homme qui l'aimait. Et avant que son frère bien-aimé soit injustement enfermé à Bedlam, l'épouvantable asile d'aliénés. Artemis s'était retrouvée

seule et dans un tel désarroi qu'elle avait pleuré de gratitude quand sa cousine un peu écervelée, lady Penelope, lui avait proposé de l'engager comme dame de compagnie.

Autrefois, Artemis se serait ruée sur cet étrange Arlequin pour le remercier d'être intervenu.

Mais, à présent, elle se demandait pourquoi il était venu à leur secours, en pleine nuit, au cœur du quartier mal famé de Saint-Giles.

Tout bien considéré, songea-t-elle, peut-être était-elle *bel et bien* cynique.

L'Arlequin s'approcha d'elle d'une démarche souple. Son regard passa du pathétique poignard qu'Artemis, encore accroupie, serrait entre ses doigts à son visage. Ses lèvres s'incurvèrent imperceptiblement en un sourire - amusé ? apitoyé ? Artemis n'aurait su le dire et c'était bien ce qui la chagrinait. Bizarrement, elle aurait voulu savoir ce que cet inconnu pensait d'elle - et bien sûr, ce qu'il comptait lui faire.

Sans la quitter des yeux, l'Arlequin rengaina son épée, puis, ôtant son gant droit avec les dents, lui tendit la main.

Artemis la fixa un instant avant de se décider à la prendre. L'Arlequin referma les doigts sur les siens et l'aida à se redresser. Il était si près qu'en se penchant à peine, elle aurait pu poser les lèvres sur son cou. Artemis regarda, fascinée, la veine qui y palpitait avant de lever les yeux. La tête inclinée de côté, l'Arlequin semblait l'étudier.

Elle ouvrait la bouche pour lui poser une question quand Penelope, arrivant par-derrière, se jeta sur lui, et se mit à hurler - visiblement folle de peur - en lui martelant les épaules.

L'Arlequin pivota vivement pour repousser Penelope tout en tirant sur la main qu'il avait tendue à Artemis. Celle-ci ne la lâchant pas, il tira plus fort et réussit à se libérer, abandonnant quelque chose entre les doigts de la jeune femme.

Il écarta Penelope sans ménagement et s'éloigna à grandes enjambées.

- Il aurait pu nous tuer ! s'écria Penelope, haletante.

- Quoi ? fit Artemis, qui fixait encore l'extrémité de la ruelle où l'Arlequin avait disparu.

- C'était le Fantôme de Saint-Giles ! Vous ne l'avez pas reconnu ? Il paraît qu'il viole les jeunes vierges et que c'est un assassin !

- Pour un assassin, il s'est montré plutôt serviable, observa Artemis en se baissant pour ramasser la lanterne qu'elle avait posée sur le pavé quand les trois vauriens avaient surgi.

Par chance, cette dernière ne s'était pas éteinte. Mais à peine Artemis la souleva-t-elle que la flamme se mit à vaciller. C'était sa main qui tremblait ! La jeune femme s'obligea au calme. Une crise de nerfs ne leur serait d'aucune utilité.

Voyant que Penelope faisait la moue, elle s'empressa d'ajouter :

- Mais venir à mon secours était très courageux de votre part.

Le visage de Penelope s'éclaira.

- N'est-ce pas ? Je me suis battue contre un dangereux criminel. C'est bien mieux que de boire une pinte de gin à minuit dans une taverne de Saint-Giles. Je suis sûre que lord Featherstone ne manquera pas d'être impressionné.

Artemis leva les yeux au ciel tout en rebroussant chemin. Elle maudissait lord Featherstone. Cet

imbécile mondain avait poussé Penelope à accepter un pari stupide, à savoir, aller à Saint-Giles en pleine nuit pour y acheter une pinte de gin et la boire. Résultat, par sa faute, elles avaient failli se faire tuer - ou pire.

Le danger n'était du reste pas totalement écarté. Car elles n'étaient pas encore sorties de Saint-Giles.

Si seulement Penelope cessait de se montrer aussi audacieuse. Mais elle s'était mis en tête d'attirer l'attention d'un certain duc et était prête à tout pour y parvenir.

Alors qu'elles quittaient la ruelle pour s'engager dans l'une des nombreuses petites rues qui quadrillaient Saint-Giles, une silhouette sombre émergea d'une maison. Artemis se raidit, prête à courir, mais la silhouette - homme ou femme - se faufila dans l'ombre en les voyant.

Artemis ne se détendit que lorsqu'elle aperçut la voiture de lady Penelope, qui les attendait là où elles l'avaient laissée.

- Nous voici arrivées à bon port, déclara Penelope, comme si elles revenaient d'une simple promenade dans Bond Street. Vous n'avez pas trouvé l'aventure excitante ?

Alors qu'Artemis adressait à sa cousine un regard incrédule, un mouvement sur le toit du bâtiment de l'autre côté de la rue attira son attention. Une silhouette athlétique y était accroupie. Artemis se figea. L'homme toucha alors le bord de son chapeau en un salut moqueur.

- Artemis ? l'appela Penelope, qui montait déjà en voiture.

Elle détourna les yeux.

- Je vous suis.

Grimpant à son tour dans l'attelage, elle se demanda pourquoi l'Arlequin les avait suivies. Pour savoir où elles se rendaient ? Ou, tout simplement, pour s'assurer qu'elles regagneraient leur attelage sans encombre ?

Elle se reprocha aussitôt sa naïveté. Le Fantôme de Saint-Giles n'était probablement pas du genre à se soucier de la sécurité de deux inconnues, qui s'étaient conduites stupidement qui plus est. Il avait sans doute une raison pour les avoir suivies, mais elle lui échappait.

- J'ai hâte de raconter au duc de Wakefield notre aventure de ce soir, avoua Penelope. Il va être surpris, je parie !

- Mmm, murmura Artemis évasivement.

Penelope était certes ravissante, mais quel homme voudrait pour épouse d'une tête de linotte capable de s'aventurer dans Saint-Giles en pleine nuit et de voir cela comme un jeu ? Les méthodes de Penelope pour attirer l'attention du duc étaient au mieux impétueuses, au pire, stupides, et Artemis aurait presque eu pitié de sa cousine.

Cela dit, c'était l'une des héritières les plus fortunées d'Angleterre. La perspective de mettre la main sur une montagne d'or rendait moins exigeant. Et puis, Penelope était considérée comme l'une des beautés de la bonne société, avec ses somptueux cheveux noirs, sa peau laiteuse et ses yeux d'un bleu profond. Beaucoup d'hommes seraient prêts à s'accommoder du caractère fantasque qui se cachait derrière une telle façade.

Artemis soupira intérieurement et laissa sa cousine continuer son bavardage sans y prêter plus d'attention que cela. Elle avait sans doute tort. Car son sort était lié aux destinées nuptiales de sa cousine. A moins que celle-ci ne décide qu'une fois mariée elle n'avait plus besoin de dame de

compagnie.

Artemis serra l'objet que le Fantôme de Saint-Giles lui avait abandonné. Elle y avait jeté un coup d'œil avant de monter en voiture, et avait découvert qu'il s'agissait d'un anneau d'or orné d'une pierre rouge. Elle caressa machinalement celle-ci du pouce. Elle était visiblement très ancienne. Ce qui ne fit que piquer sa curiosité.

Car c'étaient plutôt les aristocrates qui portaient de telles bagues.

Maxime Batten, duc de Wakefield, se réveilla avec, comme à l'accoutumée, le goût amer de l'échec dans la bouche.

Il demeura un moment dans son grand lit à baldaquin, les paupières closes, à combattre cette impression désagréable. L'image d'un beau visage auréolé de tresses noires baignant dans une mare de sang continuait de l'obséder. Puis il tendit la main pour saisir l'écrin posé sur la table de nuit. Après des années de traque patiente, il avait presque réussi à reconstituer le collier d'émeraudes de sa mère. Mais il commençait à désespérer d'achever sa tâche. Auquel cas, son sentiment d'échec lui collerait à la peau jusqu'à la fin de ses jours.

Comme si cela ne suffisait pas, il avait perdu l'anneau de son père - l'anneau *ancestral* des ducs de Wakefield - la nuit dernière, quelque part dans Saint-Giles. Ce qui n'avait fait qu'ajouter à la liste déjà longue de ses péchés.

S'efforçant de chasser ces pensées de son esprit, Maxime s'étira avec précaution. Son genou droit le faisait souffrir et il avait une douleur dans l'épaule gauche. Pour un homme de trente-trois ans, il était plutôt mal en point.

Son valet de chambre, Craven, apparut à la porte du dressing.

- Bonjour, Votre Grâce.

Maxime hocha silencieusement la tête et repoussa ses couvertures. Nu, il se dirigea en boitillant vers la table de toilette. Une cuvette d'eau chaude l'attendait déjà. Et à peine eut-il commencé à se savonner la joue que Craven posa à côté de la cuvette son rasoir fraîchement aiguisé.

- Prendrez-vous votre petit déjeuner avec lady Phoebe et Mlle Picklewood ? s'enquit le valet.

Maxime fronça les sourcils devant son miroir. Sa sœur, Phoebe, n'avait que vingt ans. Quand Hero, son autre sœur, s'était mariée, il avait décidé d'accueillir Phoebe et leur vieille cousine, Bathilda Picklewood à Wakefield House. Il ne le regrettait pas, car cela lui permettait de surveiller Phoebe. Mais partager la même maison que deux femmes - quand bien même Wakefield House avait les dimensions d'un palais - le gênait parfois pour pratiquer certaines de ses activités.

- Non, pas ce matin, décida-t-il en s'emparant du rasoir. Tu leur présenteras mes excuses.

- Bien, Votre Grâce, fit le valet.

Dans le miroir, Maxime le vit afficher un discret froncement de sourcils réprobateur avant de retourner dans le dressing. Il ne supportait pas que quiconque se permette de le critiquer, mais il faisait une exception pour son valet de chambre. Ce dernier avait été au service de son père durant quinze ans avant que Maxime n'en hérite en même temps que du titre. Craven avait un long visage, et les rides verticales qui encadraient sa bouche et ses paupières tombantes le faisaient paraître encore

plus long. Il avait sûrement dépassé les cinquante ans, quoi qu'il fût difficile de lui donner un âge : il pouvait aussi bien avoir trente ans que soixante-dix. Craven aurait probablement le même physique quand lui-même serait devenu un vieillard chauve, songea Maxime en rinçant son rasoir.

Dans son dos, son valet avait entrepris de disposer sur le lit des sous-vêtements propres, des chaussettes, une chemise, un gilet et un pantalon.

- As-tu réussi à obtenir l'information que je t'ai demandée ? s'enquit Maxime un instant plus tard tout en enfilant ses sous-vêtements.

Craven s'occupait déjà de nettoyer le rasoir.

- Oui, Votre Grâce.

- Et ?

Craven s'éclaircit la voix, comme s'il s'apprêtait à réciter un poème devant le roi.

- Les finances du comte de Brightmore, pour autant que j'ai pu le vérifier, sont florissantes. Outre ses deux propriétés agricoles dans le Yorkshire, il possède trois mines de charbon dans le West Riding, une forge à Sheffield et il a pris récemment une participation au capital de la Compagnie des Indes orientales. Au début de l'année, il a fait ouvrir une quatrième mine de charbon, ce qui l'a provisoirement endetté. Mais les revenus de la mine sont déjà importants et, d'après mon estimation, son endettement est négligeable au regard de sa fortune.

Maxime enfila son pantalon avec un grognement.

- Pour ce qui est de la fille du comte, lady Penelope Chadwick, poursuivit Craven, nul n'ignore que lord Brightmore la dotera très généreusement pour son mariage.

Maxime haussa un sourcil.

- As-tu une idée de la somme ?

- Oui, Votre Grâce.

Craven tira un petit carnet de sa poche et le feuilleta. Il annonça une somme si colossale que Maxime se mit soudain à douter des qualités d'enquêteur de son valet.

- Grands dieux ! Tu es sûr de toi ?

Craven lui adressa un regard de reproche.

- Je le tiens du premier secrétaire du notaire du comte, Votre Grâce. Ce monsieur devient très bavard quand on flatte son penchant pour la boisson.

- Ah, fit Maxime en nouant sa cravate. Et qu'as-tu appris d'autre sur lady Penelope ?

- Elle a vingt-quatre ans, Votre Grâce. Et elle est l'unique héritière du comte, Bien qu'elle ne soit plus de première jeunesse, elle ne manque de prétendants. Mais il semblerait qu'elle ne soit toujours pas mariée car elle... euh... met la barre très haut.

- En d'autres termes, elle fait la difficile.

Craven sourit.

- En quelque sorte, Votre Grâce.

Maxime enfila sa redingote et se dirigea vers la porte.

- Tu me raconteras la suite en bas.

- Bien, Votre Grâce, acquiesça Craven, avant de s'emparer d'un chandelier qu'il alluma aux braises de la cheminée.

La chambre donnait dans un grand couloir. La partie gauche menait vers l'avant de la demeure et le grand escalier qui desservait les pièces de réception de Wakefield House.

Maxime tourna à droite. En direction de l'escalier de service et des pièces à usage strictement privé. Il dévala les marches, Craven sur ses talons, passa, sans s'y arrêter, le niveau des cuisines. L'escalier se terminait abruptement par une porte en bois.

Maxime tira une clé de la poche de son gilet et la glissa dans la serrure. La porte ouvrait sur une autre volée de marches, celles-ci en pierre, et si vieilles qu'elles étaient usées en leur centre. Maxime les descendit tandis que Craven se servait de son chandelier pour allumer les flambeaux accrochés aux murs. Il courba l'échine pour passer sous une voûte de pierre et déboucha dans une petite salle circulaire, face à une autre porte en bois. Qu'il ouvrit pareillement.

Il se retrouva dans une grande cave voûtée, très haute de plafond, soutenue par des piliers de pierre dont les chapiteaux s'ornaient de figures grotesques. Son père et son grand-père s'en étaient servis comme cave à vin, mais Maxime n'aurait pas été étonné d'apprendre que l'endroit avait autrefois servi au culte de quelque divinité païenne.

Craven referma la porte derrière lui, tandis que Maxime commençait d'ôter son gilet. Il trouvait fastidieux de s'habiller tous les matins, pour se déshabiller quelques minutes plus tard, mais un duc ne pouvait s'afficher en tenue négligée, même à l'intérieur de sa propre demeure.

Craven se racla la gorge.

- Continue, le pressa Maxime sans même se retourner.

Il ne portait plus, à présent, que ses sous-vêtements.

- Lady Penelope est considérée comme l'une des plus belles femmes de sa génération, commenta Craven.

Maxime bondit et s'accrocha à un pilier, il se propulsa vers le haut, et vers l'un des anneaux de fer scellés dans la voûte.

- L'année dernière, deux comtes et un prince étranger l'ont courtisée, poursuivit Craven.

- Est-elle vierge ?

L'anneau était - volontairement - à peine à portée de main, ce que Maxime maudissait parfois. Il s'élança, bras tendu. S'il ratait l'anneau, il ferait une jolie chute, sur un sol très, très dur.

Il l'agrippa. Les muscles de son épaule protestèrent comme il se balançait jusqu'au suivant, puis à celui d'après.

- Très certainement, Votre Grâce, répondit Craven. Bien que la demoiselle soit assez audacieuse, elle semble avoir compris l'importance d'une certaine prudence.

Maxime s'esclaffa, avant de saisir un autre anneau. Celui-ci était scellé plus près du précédent et il resta un moment pendu aux deux anneaux, ses bras dessinant un grand « V » au-dessus de sa tête. Puis il remonta doucement les jambes, jusqu'à ce que ses pieds touchent le plafond.

Il garda cette position, ignorant le tremblement de ses bras.

- Son expédition de la nuit dernière était pourtant tout sauf prudente, observa-t-il.

- Sans doute, concéda Craven. Je me dois de préciser que, bien qu'elle ait appris, comme toutes les jeunes filles de la bonne société, à danser, à jouer de la harpe et à broder, lady Penelope ne fait montre d'aucun talent particulier dans ces domaines. J'ajoute qu'elle n'est pas tenue en grande estime par ceux qui la connaissent. L'intelligence de lady Penelope n'est pas à proprement parler en cause, c'est plutôt qu'elle est...

- C'est une écervelée.

Craven émit un bruit de gorge difficile à interpréter.

Maxime se remit à la verticale, lâcha les anneaux, et se réceptionna sur le dallage. Puis il s'approcha d'un banc supportant des boulets de canon de différentes tailles. Il en choisit un qui remplissait parfaitement sa paume, courut quelques pas sous les voûtes pour se donner de l'élan avant de lancer de toutes ses forces le boulet de canon en direction d'un échafaudage de ballots de paille dressé contre un mur. Le boulet s'enfonça dans la paille et finit sa course contre le mur.

- Beau tir, Votre Grâce, commenta Craven, s'autorisant même un sourire qui paraissait presque comique sur son visage si lugubre. La paille a trouvé plus fort qu'elle.

- Craven ! le tança Maxime, qui avait lui-même du mal à ne pas sourire.

Il était le duc de Wakefield et personne - pas même lui - n'était autorisé à se moquer d'un Wakefield.

Craven se racla de nouveau la gorge.

- En résumé, lady Penelope est très riche, très belle, s'habille à la dernière mode et est d'humeur plutôt joyeuse, mais ses facultés de discernement sont assez limitées. Dois-je la rayer de la liste, Votre Grâce ?

- Non, répondit Maxime, avant de répéter le même exercice avec un autre boulet de canon, qui termina pareillement sa course dans la paille et vint frapper le mur avec un bruit mat.

Maxime nota mentalement qu'il faudrait rajouter de la paille. Puis il se retourna vers Craven, qui le fixait d'un regard incrédule.

- Vous demandez davantage, j'en suis sûr, à une épouse qu'une dot conséquente, un lignage irréprochable et un physique à l'avenant, Votre Grâce.

Maxime le fusilla du regard. Ce n'était pas la première fois qu'ils avaient cette discussion.

L'espace de quelques secondes, Maxime revit des beaux yeux clairs briller dans un visage déterminé. Mlle Greaves avait songé à se munir d'un poignard avant de s'aventurer de nuit dans Saint-Giles. Mieux encore, elle avait paru disposée à en faire usage. Maxime ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Quelle autre femme de sa connaissance avait jamais manifesté un tel courage ?

Mais là n'était pas la question. Son père était mort pour lui et il se devait d'honorer sa mémoire en épousant une femme qui fasse une duchesse digne de ce nom.

- Tu connais mon avis sur le sujet, répliqua-t-il à Craven. Lady Penelope conviendra parfaitement au duc de Wakefield.

Sur ce, il s'empara d'un autre boulet de canon et feignit de ne pas entendre la réponse de Craven.

- Mais conviendra-t-elle à l'homme ?

Beaucoup considéraient Bedlam comme l'enfer. Mais Apollon Greaves, vicomte Kilbourne, le comparait plutôt au purgatoire.

Un endroit où l'attente était interminable.

Attendre, la nuit, que les gémissements cessent enfin pour trouver le sommeil. Attendre le bruit de pas dans le couloir qui signifiait qu'on vous apportait le morceau de pain qui vous servirait de petit déjeuner. Attendre pour le seau d'eau froide qu'ils appelaient « le bain ». Attendre pour manger. Attendre pour boire. Attendre pour aller respirer un peu d'air frais dans la cour. Attendre quelqu'un, ou quelque chose, qui lui prouverait qu'il était toujours en vie et pas du tout fou.

Du moins, pas encore.

Par-dessus tout, Apollon attendait sa sœur, Artemis. La seule à lui rendre visite dans son purgatoire.

Elle venait quand elle pouvait, c'est-à-dire rarement plus d'une fois par semaine. C'était juste assez pour qu'Apollon conserve un semblant de raison. Sans les visites de sa sœur, il aurait depuis longtemps sombré.

Aussi, quand il entendit un bruit de talons dans le couloir, signe qu'une femme approchait, Apollon retrouva le sourire.

Artemis apparut quelques secondes plus tard. Son doux visage grave s'illumina dès qu'elle le vit. Elle portait une robe marron, usée mais propre, et un petit chapeau de paille vieux d'au moins cinq ans si bien que la paille commençait de s'effiloche sur les bords. Elle semblait toujours apporter une bouffée d'air frais avec elle, ce qui était impossible : comment pourrait-elle échapper à la puanteur ambiante ?

- Bonjour, Apollon, murmura-t-elle en pénétrant dans sa cellule sans manifester le moindre dégoût pour le pot de chambre qui trônait non loin de ses pieds ni pour l'état pitoyable dans lequel il gisait sur sa paillasse. Comment vas-tu, aujourd'hui ?

C'était une question un peu idiote. Apollon végétait misérablement depuis quatre ans. Pourtant, elle l'avait posée avec sincérité, car elle s'inquiétait à l'idée que son état puisse s'aggraver. Après tout, elle n'avait pas tort, il y avait encore pire que ce qu'il endurait déjà : la mort.

- Oh, je me sens divinement bien ! plaisanta-t-il, avec un petit sourire dans l'espoir qu'elle ne remarquerait pas que, ces derniers temps, ses gencives saignaient pour un oui ou pour un non. Les œufs au bacon du petit déjeuner étaient excellents. J'aurais voulu féliciter la cuisinière, mais je m'en suis trouvé empêché.

Il désigna ses chevilles enchaînées à un anneau scellé dans le mur. La chaîne était assez longue pour lui permettre de se lever et de faire deux pas dans n'importe quelle direction, mais pas plus.

Artemis posa le panier qu'elle avait à la main.

- Je suis navrée d'apprendre que tu as déjà mangé, répondit-elle, sur le même ton railleur. Je t'ai apporté un peu de poulet rôti. J'espère que tu n'auras pas le ventre trop plein pour l'apprécier.

- Je vais faire un effort.

Elle ouvrit le panier. Les narines d'Apollon palpitèrent et il eut aussitôt l'eau à la bouche. Autrefois, il ne se préoccupait jamais de son prochain repas - à part peut-être pour espérer qu'il y aurait au dessert de la tarte aux cerises. Leur famille n'était certes pas riche, loin de là, mais ils n'avaient jamais

manqué de nourriture. Pain, beurre, la viande, le poisson, vin, miel, fruits, la table était toujours bien garnie.

Désormais, Apollon connaissait la valeur d'un bon repas.

Il se redressa sur sa paille tandis qu'Artemis sortait le poulet du panier. En se pressant contre le mur, il libérerait un petit coin de paille propre pour qu'elle puisse s'asseoir. C'était là l'unique confort qu'il était à même de lui offrir.

Sa sœur continuait de vider son panier.

- J'ai aussi apporté du fromage, et la moitié d'une tarte aux pommes que j'ai pu soutirer à la cuisinière de Penelope en la cajolant.

Apollon tapota la paille à côté de lui.

- Viens là.

Elle se laissa choir avec grâce sur la paille, repliant les jambes de côté comme si elle était à un pique-nique et non dans un asile de fous.

- Régale-toi, dit-elle.

Elle avait disposé une cuisse de poulet, un morceau de fromage et une part de tarte sur un torchon propre qu'elle lui tendit. Apollon s'empara avec précaution de ce trésor. Puis il inspira très lentement, s'efforçant de ne pas se jeter sur la nourriture telle une bête sauvage. Il mettait un point d'honneur à se contrôler. C'était tout ce qui lui restait.

- Mange, Apollon, le pressa Artemis.

Sa voix était triste. Elle lui rappelait qu'il n'avait pas été le seul à être durement puni pour une folie d'une nuit.

Il avait détruit sa sœur comme il s'était détruit lui-même.

Il porta la cuisse de poulet à ses lèvres et mordit dedans avant de la replacer sur le torchon le temps de mâcher lentement. La chair était si goûteuse qu'il se retenait de ne pas dévorer la cuisse en deux coups de dents.

- Comment va ma cousine? s'enquit-il, sa bouchée une fois avalée.

Si Artemis n'avait pas été une lady, probablement aurait-elle levé les yeux au ciel.

- Elle est très excitée à la perspective du bal de ce soir. Il se tiendra chez le vicomte d'Arque. Tu te souviens de lui ?

Apollon mordit de nouveau dans sa cuisse de poulet. Faute de ressources suffisantes, il n'avait jamais fréquenté les cercles les plus huppés. Mais ce nom, en effet, lui disait quelque chose.

- Un grand type ténébreux aux manières affirmées ? Spirituel et qui le sait.

« Et qui a aussi beaucoup de succès avec les femmes », ajouta-t-il pour lui-même.

Sa sœur acquiesça.

- C'est cela. Il habite avec sa grand-mère, lady Whimple. Je suis convaincue que c'est elle qui a organisé ce bal, mais il sera donné au nom du vicomte.

- Je croyais que Penelope allait au bal presque tous les soirs ?

Artemis esquissa un sourire.

- C'est parfois l'impression que j'ai.

Apollon goûta à la tarte - elle était délicieuse.

- Alors, pourquoi tant d'excitation pour le bal du vicomte ? Aurait-elle jeté son dévolu sur lui ?

Artemis secoua la tête.

- Oh, non ! Un vicomte ne lui conviendrait pas. Elle a des visées sur le duc de Wakefield. Et d'après la rumeur, il sera là ce soir.

- Elle s'intéresse au duc ? s'alarma Apollon.

Si leur cousine se mariait, Artemis risquerait de perdre son emploi et donc, son toit. Et Apollon ne pourrait rien faire pour elle. Il inspira une grande goulée d'air pour se calmer, avant de boire une gorgée de la bière que sa sœur avait également apportée.

- Eh bien, je plains Wakefield, ajouta-t-il. Le voilà dans de beaux draps.

- Apollon ! le réprimanda gentiment Artemis. Penelope est une fille charmante, tu le sais bien.

- Ah bon ? Serait-elle connue pour sa philanthropie ?

- Elle est un membre assidu du comité de soutien de l'orphelinat de Saint-Giles, lui rappela Artemis, qui triturait un brin de paille.

- C'est vrai. Tu m'as même raconté qu'elle avait voulu un jour habiller tous les orphelins en jaune.

Artemis grimaça.

- Ses idées ne sont pas toujours frappées au coin du bon sens, je l'admets, mais elle est sincère.

Apollon eut pitié de sa sœur qui s'efforçait tant bien que mal de défendre leur cousine.

- Si tu le dis, c'est que c'est vrai, déclara-t-il, et, voyant qu'elle continuait de martyriser son brin de paille, il demanda : Y a-t-il autre chose que le bal de ce soir dont tu voudrais me parler ?

Elle lui jeta un regard étonné.

- Non, rien du tout.

Apollon indiqua le brin de paille.

- Alors qu'est-ce qui te perturbe ?

Artemis jeta le brin de paille.

- Rien, je t'assure. C'est juste qu'hier soir...

à présent, elle tripotait le fichu qui couvrait sa poitrine.

- Artemis, insista Apollon, affreusement frustré.

S'il avait été libre de ses mouvements, il aurait interrogé les domestiques et les amis, découvert de quoi il retournait et réglé le problème. Ici, il ne pouvait qu'attendre et espérer que sa sœur se décide à s'épancher.

Elle accrocha son regard.

- Tu te souviens du collier que tu m'avais offert le jour de nos quinze ans ?

Apollon se rappelait parfaitement la pierre verte qui ornait le collier. Le jeune garçon qu'il était y avait vu une véritable émeraude et il avait été plus que fier d'offrir un tel présent à sa sœur. Cependant, il était convaincu que ce n'était pas ce collier qui troublait Artemis.

- Tu dévies la conversation.

Elle pinça les lèvres en une moue irritée qu'il lui voyait rarement.

- Non, pas du tout. Apollon...

- Que s'est-il passé ?

Sa sœur exhala lentement.

- Penelope et moi sommes allées dans Saint-Giles.

- *Quoi ?* s'étrangla Apollon.

Saint-Giles était un vrai coupe-gorge. Toute lady qui s'y aventurait le faisait à ses risques et périls.

- Enfin, Artémis, c'était de la folie ! reprit Apollon. Avez-vous été accostées ? Que...

Elle secoua la tête.

- Je savais que je n'aurais pas dû t'en parler.

- Ah, non ! se récria-t-il, offensé. Ne commence pas à me cacher des choses !

- Je ne te cache jamais rien, assura Artemis d'un air contrit. Nous sommes allées à Saint-Giles parce que Penelope avait fait un pari stupide. Mais je m'étais munie de ce petit poignard que tu m'avais donné - tu t'en souviens ?

Apollon hocha la tête. Lorsqu'il était allé en pension, à l'âge de onze ans, il avait jugé prudent de lui offrir ce poignard, car il abandonnait sa sœur jumelle aux « bons soins » d'un père à moitié fou et d'une mère clouée au lit par la maladie. Si, à l'époque, la lame lui avait paru d'une longueur redoutable, l'homme qu'il était aujourd'hui ne la trouvait guère impressionnante. Apollon frissonna à l'idée de sa sœur tentant de se défendre - *dans Saint-Giles* - avec ce poignard ridicule.

Artemis lui étreignit le bras.

- Calme-toi, dit-elle. Nous avons été accostées, en effet. Mais tout s'est bien terminé. Nous avons été secourues par le Fantôme de Saint-Giles en personne.

De toute évidence, l'argument était destiné à le rassurer. Apollon ferma les yeux. Le Fantôme de Saint-Giles traînait une sordide réputation de violeur, d'assassin et pire encore. Apollon, cependant, n'avait jamais cru à ces racontars pour la simple et bonne raison qu'aucun homme n'aurait pu se rendre à lui seul coupable de tous les crimes dont on accusait le Fantôme. Pour autant, le Fantôme de Saint-Giles n'était pas non plus un chaton inoffensif.

Apollon rouvrit les yeux et serra les mains de sa sœur entre les siennes.

- Promets-moi de refuser de suivre Penelope dans ses projets insensés.

- Je... commença Artemis, avant de détourner les yeux. Tu sais bien que je suis sa dame de compagnie, Apollon. Je dois me plier à ses caprices.

- Elle serait capable de te briser comme une porcelaine et de jeter ensuite les morceaux pour se trouver un nouveau jouet.

- Non ! protesta Artemis, choquée. Elle ne...

- S'il te plaît, ma sœur chérie, la culpa Apollon. *S'il te plaît.*

- Je ferai de mon mieux, promit Artemis, et, lui caressant la joue, elle ajouta : Pour toi.

Apollon hocha la tête De toute façon il n'avait pas le choix et devrait se contenter de cette promesse.

Mais une inquiétude le taraudait. Quand il ne serait plus là, qui s'inquiéterait pour Artemis ?

*Il y a très, très longtemps de cela, alors que l'Angleterre n'était encore qu'un tout jeune pays, vivait le meilleur des souverains. Il s'appelait le roi Herla. Il était vif et fort, et n'aimait rien tant que chasser dans les bois.*

Ce soir-là, Artemis songea que si le Comte de Brightmore était un pair respecté du royaume, un homme conscient de sa fortune et, dans ses meilleurs moments, un chrétien capable de compassion, il n'avait en revanche rien d'un père attentif.

- Papa, je vous ai annoncé hier, à déjeuner, que je comptais me rendre ce soir au bal du vicomte d'Arque, lui rappelait Penelope, tandis que Blackbourne, sa femme de chambre, arrangeait le nœud qui fermait sa cape.

Ils se trouvaient dans le vestibule de Brightmore House, attendant la voiture qui devait les conduire au bal, Artemis et elle.

- Je croyais que c'était hier soir, répondit son père.

C'était un homme corpulent, avec des yeux bleus globuleux et un grand nez impérieux. Il venait de rentrer en compagnie de son secrétaire - un petit homme malingre et desséché mais qui possédait un don prodigieux pour les chiffres - et ôtait son tricorne et sa cape.

Penelope leva les yeux au ciel.

- Non, papa ! Hier soir, j'ai dîné chez lady Waters.

Artemis se retint de lever elle aussi les yeux au ciel vu que la veille, elles étaient allées se faire tuer, ou presque, dans Saint-Giles et n'avaient à aucun moment de la soirée fréquenté la salle à manger de lady Waters. Du reste, Artemis aurait parié que lady Waters ne se trouvait même pas à Londres ces jours-ci. Penelope était capable de mentir avec un aplomb incroyable et une virtuosité stupéfiante.

- Ah, murmura le comte. En tout cas, tu es ravissante, Penelope.

Affichant un sourire radieux, cette dernière pivota sur elle-même pour lui faire admirer sa nouvelle toilette : une superbe robe en brocart de velours jaune pâle rebrodée de fleurs bleues, rouges et vertes, qui avait demandé un mois de travail et coûtait plus cher que le budget annuel que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des Londoniennes consacraient à leur garde-robe

- Vous aussi, bien sûr, Artemis, ajouta le comte, d'un air absent.

Artemis esquissa une révérence.

- Merci, mon oncle.

Une fois de plus, elle ne put que constater combien son existence différait de celle qu'elle avait connue autrefois, lorsque Apollon, leurs parents et elle vivaient à la campagne. Leur maison était modeste, ils ne recevaient jamais et donnaient encore moins de bals. Elle avait dû s'habituer à ces grandes soirées qu'affectionnait Penelope. Pour autant, elle ne se réjouissait pas de devoir se rendre au bal de ce soir. Ces mondanités l'assommaient.

Elle n'était toutefois pas ingrate. Elle savait ce qu'elle devait au comte - qui, en réalité, n'était pas son oncle, mais un cousin éloigné. Elle ne l'avait jamais rencontré, ni Penelope d'ailleurs, du temps où ses parents étaient encore en vie, pourtant il l'avait accueillie sous son toit quand elle s'était retrouvée démunie. Entre son absence de dot et la folie qui pesait sur sa famille, Artemis savait qu'elle n'avait aucune chance de se marier un jour et de posséder sa propre demeure. Elle en voulait cependant au comte d'avoir refusé - sans appel - d'aider aussi Apollon. Il était simplement intervenu pour qu'il soit enfermé à Bedlam plutôt que traduit en justice. Il n'avait pas eu de mal à obtenir gain de cause : personne ne souhaitait qu'un aristocrate soit pendu pour meurtre. Le scandale aurait rejailli sur toute la bonne société, quand bien même l'aristocrate en question n'avait jamais évolué dans ses cercles.

- Tu vas faire tourner les têtes de tous les gentlemen qui assisteront à ce bal, reprit le comte, s'adressant de nouveau à sa fille. Mais je compte sur toi pour que ta propre tête reste bien en place.

Peut-être, après tout, connaissait-il davantage le caractère de sa fille qu'Artemis ne le pensait.

- Ne craignez rien, père, répondit Penelope en l'embrassant sur la joue. Je me contente de collectionner les cœurs -je ne les distribue pas !

- Bien, murmura distraitemment son père, car son secrétaire lui murmurait à l'oreille. Nous nous reverrons demain, alors ?

- Oui, papa chéri.

Et au milieu des courbettes des domestiques qui se trouvaient dans le vestibule, Penelope et Artemis sortirent.

- Je ne comprends pas pourquoi nous n'avons pas emmené Bonbon, observa Penelope alors que leur voiture démarrait. Sa fourrure aurait mis la mienne en valeur.

Bonbon était le petit chien blanc de Penelope. Il commençait à se faire vieux et Artemis n'avait pas eu le cœur de le déranger quand elle l'avait trouvé lové dans le lit rose et vert ridicule que Penelope lui avait fait confectionner.

- Pour ce qui est de la couleur, sans doute, convint-elle. Mais ses poils se seraient accrochés aux broderies de votre robe.

- Ah, fit Penelope avec une petite moue charmante. J'ai songé à prendre un carlin, mais tout le monde en possède un, aujourd'hui. Cela devient d'un commun. Et puis, rien ne vaut la blancheur éclatante de Bonbon.

Artemis réprima un soupir et préféra garder pour elle ce qu'elle pensait du fait de choisir un chien uniquement pour son pelage.

Penelope se lança dans un bavardage décousu où il était question de chiens, de robes, de mode et de la prochaine partie de campagne chez le duc de Wakefield à laquelle elles étaient conviées. Artemis l'écoutait d'une oreille distraite, se contentant de hocher la tête de temps à autre. En réalité, elle pensait à Apollon. Elle l'avait trouvé très amaigri, ce matin. Bedlam avait eu raison du robuste garçon qu'il était. Ses joues étaient creuses, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, et ses poignets, osseux. Elle allait devoir trouver encore plus d'argent pour soudoyer ses gardes afin qu'ils ne le maltraitent pas trop, plus de nourriture à lui apporter et davantage de vêtements. Mais tout cela ne serait jamais que du ravaudage de circonstance. Si elle ne trouvait pas un moyen de sortir son frère de Bedlam, elle craignait qu'il ne tienne pas beaucoup plus d'un an.

Elle soupira discrètement. Penelope parlait maintenant de dentelle belge.

Une demi-heure plus tard, leur attelage s'arrêtait devant une grande demeure illuminée. Les deux femmes descendirent de voiture.

- Quel dommage, quand même, fit Penelope en secouant sa jupe.

Artemis, qui s'était penchée pour remettre d'aplomb l'ourlet de derrière, demanda :

- Quoi donc ?

- Lord d'Arque, répondit sa cousine en désignant d'un geste vague le magnifique hôtel particulier. Il est bel homme et il est riche. Autant dire qu'il est presque parfait.

Artemis avait parfois du mal à suivre les raisonnements tortueux de sa cousine.

- Mais il ne l'est pas ?

- Bien sûr que non ! répliqua Penelope, qui partait déjà à l'assaut du perron. Il n'est pas duc. Oh, j'aperçois lord Featherstone !

Artemis suivit sa cousine qui se précipitait vers le jeune baron. Ce dernier avait de grands yeux bleus ourlés de longs cils et des lèvres pleines, et s'il n'avait été affublé d'un grand nez et d'une mâchoire carrée, on aurait pu le prendre pour une fille. Si la plupart des femmes de la bonne société le trouvaient charmant, ce n'était pas le cas d'Artemis qui n'aimait pas la lueur méchante dans son regard.

Lord Featherstone s'était immobilisé sur le perron de marbre pour les attendre.

- Lady Penelope, dit-il avec une courbette extravagante.

Il portait une veste écarlate sur un gilet jaune d'or brodé de feuilles vertes entrelacées de motifs rouges.

- Quelles sont les nouvelles ?

- Milord, j'ai la joie de vous annoncer que je me suis rendue dans Saint-Giles, répondit Penelope en lui tendant la main.

Le baron s'en empara et s'inclina dessus une seconde de trop avant de demander :

- Et avez-vous bu une pinte de gin ?

- Hélas, non ! avoua Penelope en déployant son éventail devant son visage, comme si elle était confuse. Mais j'ai fait mieux, ajouta-t-elle avant d'abaisser son éventail pour révéler un sourire triomphal. J'ai rencontré le Fantôme de Saint-Giles.

Lord Featherstone écarquilla les yeux.

- C'est vrai ?

- Oui, Et ma dame de compagnie peut en témoigner. Elle était là.

Artemis esquissa une révérence, bien que personne ne la regardât.

- Mais c'est merveilleux, milady ! s'exclama lord Featherstone, ouvrant grand les bras dans un geste si exubérant qu'Artemis craignit un instant qu'il ne perde l'équilibre et ne dévale les marches. Le démon masqué, vaincu par la beauté d'une vierge ! ajouta-t-il. Parce que vous l'avez vaincu, n'est-ce pas, milady ?

Penelope allait répondre quand une voix grave s'éleva dans leur dos :

- Bonsoir, milady. Bonsoir, milord.

Artemis se retourna. Le duc de Wakefield avait gravi les marches sans bruit. Grand et mince, il était tout de noir vêtu et portait une élégante perruque blanche. Les lumières qui se déversaient de la demeure jetaient sur son visage des ombres qui soulignaient ses traits anguleux. Le duc de Wakefield n'était pas considéré comme un aussi bel homme que lord Featherstone par les dames, pourtant, à bien y regarder, il l'était.

Mais d'une beauté froide, austère, virile.

Artemis réprima un frisson. Le duc de Wakefield ne serait jamais le « chéri » de ces dames. Il était si masculin que cela agissait presque comme un repoussoir sur le beau sexe. Un tel homme ne se laisserait certes pas amadouer par la gentillesse, la beauté ou des belles paroles. S'il pliait - à supposer qu'il en soit capable -, c'était uniquement parce qu'il l'avait décidé, et pour des raisons qui lui étaient propres.

- Votre Grâce, répondit Penelope en le gratifiant d'une révérence charmante.

Artemis s'inclina plus sobrement, bien que, là encore, personne ne fit attention à elle.

- Quel plaisir de vous voir, ajouta sa cousine.

- Tout le plaisir est pour moi, lady Penelope.

Le duc lui baisa la main. Quand il se redressa, son regard ne trahissait aucune émotion.

- Ne vous ai-je pas entendue parler du Fantôme de Saint-Giles ? reprit-il.

Penelope s'humecta les lèvres - cela aurait pu passer pour coquin, mais Artemis devina qu'elle était probablement nerveuse. Le duc était plutôt intimidant.

- En effet, Votre Grâce. Figurez-vous que je l'ai rencontré hier soir, dans Saint-Giles !

Le duc la regarda sans répondre.

Artemis s'agita, mal à l'aise. Penelope ne semblait pas se rendre compte que son « exploit » pourrait ne pas en être un aux yeux du duc.

- Cousine, nous devrions peut-être...

- Lady Penelope est aussi courageuse que Britannia<sup>1</sup> elle-même ! trompeta lord Featherstone. Milady, veuillez accepter cette modeste babiole comme gage de mon admiration.

Il avait posé un genou en terre et sortit de sa poche sa boîte à priser - enjeu du pari. Artemis se retint à peine de grimacer. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que Penelope avait remporté ce pari ridicule en prenant des risques insensés qui avaient failli leur coûter la vie à toutes les deux.

Penelope tendit la main pour s'emparer de la boîte à priser, mais le duc la devança. L'arrachant presque à lord Featherstone, qui tressaillit, il l'examina à la lumière. De forme ovale, la boîte à priser était en or avec, sur le dessus, une petite miniature bordée de minuscules perles représentant une jeune fille.

- Ravissant, commenta le duc, avant de se tourner vers lady Penelope. Mais elle ne valait pas la peine que vous risquiez votre vie. J'espère qu'à l'avenir vous ne sacrifierez pas votre sécurité pour de telles babioles.

Il lança la boîte à Penelope. Celle-ci était trop médusée pour réagir, si bien qu'Artemis dut plonger en avant pour récupérer l'objet. Qu'elle parvint à attraper de justesse.

Quand elle se redressa, son regard accrocha celui du duc.

Elle se figea. Elle n'avait encore jamais eu l'occasion de le regarder droit dans les yeux - une dame de compagnie se tenait toujours en retrait -, et si on lui avait demandé quelle était leur couleur, elle aurait répondu qu'ils étaient noirs. Ce qui était presque le cas. En réalité, ils étaient d'un brun très foncé, tel du café fraîchement torréfié ou du noyer huilé. Mais bien qu'ils fussent plutôt beaux, ils étaient glacials.

- Beau réflexe, mademoiselle Greaves, dit-il.

Sur ce, il pivota et se dirigea vers l'entrée.

Artemis cligna des yeux. Depuis quand connaissait-il son nom ?

- Quel imbécile prétentieux, lâcha lord Featherstone, si fort que le duc l'entendit probablement avant de disparaître dans la maison, même s'il n'en montra rien. Veuillez excuser le comportement grossier du duc, lady Penelope. C'est à croire qu'il a perdu tout sens de l'humour et s'est ossifié avant même d'avoir atteint ses quarante ans. À moins qu'il n'en ait cinquante ? Ma foi, je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il est aussi vieux que mon père.

- Certainement pas, répliqua Penelope en fronçant les sourcils, comme si elle s'inquiétait soudain que le duc eût pu vieillir de plusieurs années en une seule nuit. Il n'a pas plus de quarante ans, n'est-ce pas ?

Sa question s'adressait à Artemis, qui soupira et glissa la boîte à priser dans sa poche. Elle la restituerait plus tard à Penelope, sinon celle-ci serait capable de l'oublier pendant le bal, ou dans la voiture.

- Je crois que Sa Grâce n'a que trente-trois ans, répondit-elle.

Le visage de Penelope s'illumina un court instant, puis elle se renfrogna.

- Comment le savez-vous ?

- Je me souviens d'avoir entendu ses sœurs le mentionner en passant, expliqua Artemis.

Penelope était amie, ou du moins connaissait les sœurs du duc, lady Hero et lady Phoebe. Mais elle n'avait pas pour habitude d'écouter ce que les autres lui racontaient et encore moins de s'en souvenir.

- Voilà qui est parfait, déclara-t-elle avec un hochement de tête satisfait.

Et elle accepta le bras que lord Featherstone lui offrait.

À peine eurent-ils pénétré dans la maison qu'ils furent accueillis par une armée de valets en livrée qui les débarrassèrent de leur cape avant qu'ils ne partent à l'assaut du grand escalier qui menait à la salle de bal. Celle-ci était digne d'un conte de fées. Le dallage de marbre rose et blanc brillait tandis qu'au-dessus de leurs têtes, d'immenses lustres de cristal étincelaient. Des compositions florales qui mêlaient le rose, le blanc et le rouge débordaient des immenses vases disséminés un peu partout et embaumaient l'air de leurs senteurs capiteuses. Un petit orchestre, installé à l'une des extrémités de la salle, jouait une mélodie un peu languide en attendant que les danses ne commencent. Les invités composaient un arc-en-ciel chatoyant qui ondulait avec grâce au gré des déplacements des uns et des autres.

Artemis plissa le nez en contemplant sa robe toute simple. Si les femmes présentes s'apparentaient à des fées, elle-même devait être un troll, supposa-t-elle. Sa robe datait de l'époque où elle était venue vivre chez le comte et elle l'avait portée à tous les bals auxquels elle avait assisté depuis en compagnie de Penelope. Après tout, elle n'était qu'une simple dame de compagnie. Elle n'était pas là pour briller, mais pour se fondre dans le décor - ce qu'elle réussissait à merveille.

- Voilà qui augure bien de la suite, commenta Penelope avec un sourire radieux, avant de déployer son éventail.

Artemis cilla. Avait-elle manqué quelque chose ? Elles avaient déjà perdu lord Featherstone et la foule était de plus en plus compacte.

- Je vous demande pardon ?

- Wakefield, se contenta de répondre Penelope, comme si Artemis était capable de lire dans ses pensées et de deviner la suite.

- Vous voulez dire que notre entrevue avec le duc s'est bien passée ? demanda Artemis, incrédule.

Penelope referma son éventail d'un coup sec pour en tapoter l'épaule d'Artemis.

- Mais oui ! Il est *jaloux*.

Artemis était médusée. Elle aurait pu trouver une bonne dizaine de qualificatifs pour décrire l'état d'esprit du duc au moment où il les avait quittées méprisant, arrogant, supérieur... mais « jaloux » ne faisait certainement pas partie de la liste.

Elle s'éclaircit la voix.

- Je ne suis pas sûre... commença-t-elle prudemment, avant d'être interrompue par un gentleman dont le ventre rebondi tendait les boutons de son gilet.

- Ah, lady Penelope ! s'exclama-t-il en se plantant devant elles. Vous êtes aussi belle qu'une rose d'été.

Penelope fit la moue. Le compliment était un peu trop prosaïque.

- Je vous remercie, Votre Grâce, dit-elle cependant.

- Mais je vous en prie, répliqua le duc de Scarborough avant de se tourner vers Artemis : J'espère que vous vous portez bien, mademoiselle Greaves ?

Artemis esquissa une révérence.

- Très bien, Votre Grâce.

Le duc était de taille moyenne, mais il était légèrement voûté ce qui le faisait paraître plus petit qu'il n'était. Il portait une perruque poudrée, un charmant costume couleur champagne, et les boucles de ses souliers étaient ornées de diamants - qu'il avait largement les moyens de s'offrir à en croire la rumeur. Rumeur qui prétendait également qu'il cherchait à se remarier, la duchesse étant morte quelques années plus tôt. Malheureusement, si Penelope était prête à lui pardonner son dos voûté et sa bedaine, son âge la rebutait. Car contrairement au duc de Wakefield, le duc de Scarborough n'avait pas trente-trois ans, mais pas loin du double.

- J'allais retrouver une amie, expliqua Penelope en tentant de le contourner.

Mais le duc était un vétéran des bals mondains. Il s'empara de son bras avec une agilité inattendue.

- Dans ce cas, je vais me faire un plaisir de vous escorter, milady.

- Oh, mais j'ai très soif ! décréta Penelope, tentant autre chose. Seriez-vous assez aimable pour aller me chercher un verre de punch, Votre Grâce ?

- Vous m'en verriez ravi, milady, dit le duc, avec dans le regard une petite lueur qui n'échappa pas à Artemis, mais je suis sûr que votre dame de compagnie préférera s'en charger. N'est-ce pas, mademoiselle Greaves ?

- Certainement, murmura Artemis.

Penelope était peut-être sa maîtresse, mais elle avait de l'affection pour le vieux duc - même s'il n'avait aucune chance de remporter sa main. Elle tourna rapidement les talons pour ne pas entendre la réponse de sa cousine. Les rafraîchissements étaient servis dans une pièce à l'autre bout de la salle de bal et elle progressait lentement dans la foule.

Elle souriait encore lorsqu'une voix grave lui demanda :

- Mademoiselle Greaves, pourrais-je m'entretenir un instant avec vous ?

« Naturellement », pensa Artemis en croisant le regard du duc de Wakefield.

- Je suis étonnée que vous connaissiez mon nom, dit Mlle Artemis Greaves.

Ce n'était pas le genre de femme que Maxime remarquait d'ordinaire. Elle appartenait à la vaste armée des femmes de l'ombre - dames de compagnie, tantes restées vieilles filles, parentes pauvres... - auxquelles un gentleman ne s'intéressait généralement que pour leur accorder la charité. Et c'était tout : le regard des hommes glissait sur elles. Ces femmes ne se mariaient pas et n'avaient pas d'enfants. D'une certaine manière, on aurait pu dire qu'elles n'avaient pas de sexe.

Pourtant, Maxime avait remarqué Mlle Greaves à plusieurs reprises.

Elle était toujours dans le sillage de sa cousine, portait des couleurs ternes - du marron ou du gris - , parlait le moins possible et s'efforçait de ne pas attirer l'attention sur elle.

Jusqu'à la veille au soir.

Elle avait eu l'audace de brandir un poignard dans sa direction en plein cœur de Saint-Giles, avait même eu le courage de le regarder dans les yeux sans ciller. Et Maxime avait eu comme une révélation. Pour la première fois, il l'avait *vue*. Et il la voyait de nouveau, se détachant au milieu de la foule qui les entourait. Elle avait un visage ovale, des traits qui n'avaient rien d'exceptionnel, mais de grands et beaux yeux gris. Ses cheveux châtain foncé étaient attachés en un chignon bas, ses longs doigts fins croisés devant sa taille.

Oui, il la voyait, et cette découverte le troubla.

Mlle Greaves arqua un sourcil délicat.

- Votre Grâce ?

Perdu dans ses pensées, il l'avait regardée fixement plus qu'il n'était convenable. Il en conçut de l'irritation, et répliqua d'une voix dure :

- Quelle mouche vous a piquée de laisser lady Penelope s'aventurer dans Saint-Giles en pleine nuit

?

La plupart des femmes qu'il connaissait auraient éclaté en sanglots sous l'accusation.

Mais c'est à peine si elle cligna des yeux.

- D'où tenez-vous que j'aie la moindre autorité sur ma cousine ?

Elle marquait un point, mais Maxime n'était pas disposé à l'admettre.

- Vous deviez bien savoir que ce quartier est l'un des plus dangereux de Londres ?

- En effet, Votre Grâce, répliqua-t-elle, avant de poursuivre son chemin.

Maxime n'en revenait pas d'être ainsi congédié. Il n'eut d'autre choix que de marcher à ses côtés.

- Dans ce cas, vous auriez pu la convaincre d'abandonner son projet.

- J'ai bien peur, Votre Grâce, que vous n'ayez une vision très optimiste de la docilité de ma cousine et de l'influence que je pourrais exercer sur elle. Quand Penelope a une idée en tête, il est impossible de l'en déloger. Il a suffi que lord Featherstone lui suggère un « pari audacieux » pour que notre sort soit scellé.

Maxime fronça les sourcils.

- Alors, c'est la faute de Featherstone.

- En grande partie, oui, acquiesça-t-elle.

- Lady Penelope devrait s'abstenir de fréquenter des gentlemen comme Featherstone.

- Oui. Et aussi certaines dames.

- Certaines dames ?

- Quelques-unes des idées les plus farfelues de ma cousine lui ont été inspirées par des ladies, Votre Grâce.

- Ah, fit Maxime, à court d'arguments.

Il nota distraitement que les cils de la jeune femme étaient noirs, donc plus foncés que ses cheveux. Les teignait-elle ?

Elle soupira.

- La saison dernière, Penelope s'est laissé convaincre qu'un oiseau vivant constituerait un accessoire original.

Se moquait-elle de lui ?

- Un oiseau ?

- Un cygne, plus précisément.

Si elle se moquait de lui, elle le cachait bien. Cela dit, une femme dans sa position devait apprendre à dissimuler ses opinions et ses sentiments. Cela faisait plus ou moins partie de l'emploi.

- Je ne me souviens pas d'avoir aperçu lady Penelope avec un cygne.

Mlle Greaves tourna la tête vers lui et ses lèvres esquissèrent brièvement l'amorce d'un sourire.

- Cela n'a duré qu'une semaine. Jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive que les cygnes sifflaient et pinçaient.

- Lady Penelope a été pincée par un cygne ?

- Pas elle. Moi.

Maxime plissa le front. Combien d'autres blessures Mlle Greaves avait-elle dû endurer en remplissant son devoir auprès de lady Penelope ?

- Parfois, il m'arrive de penser qu'il vaudrait mieux, pour son propre bien, que ma cousine reste enfermée dans sa chambre, ajouta-t-elle. Mais il est peu probable que cela arrive.

Non, en effet. De même qu'il était peu probable que Mlle Greaves trouve un moyen de gagner sa vie qui n'inclût pas de se plier aux caprices de sa cousine.

Mais, après tout, cela ne le regardait pas.

- Cette histoire montre à quel point il est impératif que vous rameniez lady Penelope à la raison.

- J'ai essayé - j'essaie encore. Mais je ne suis que sa dame de compagnie.

Maxime s'arrêta et la regarda. Il devinait chez cette femme une maîtrise de soi et une assurance que sa position sociale ne lui permettait guère de mettre en valeur.

- Pas son amie ?

Elle tourna de nouveau la tête vers lui, et ses lèvres s'incurvèrent, oh, à peine, comme si elle avait appris à sourire discrètement, à ne pas manifester trop visiblement ses émotions.

- Si, bien sûr, je suis son amie. Et aussi sa parente. J'ai de l'affection pour elle et je pense que c'est réciproque. Mais je suis, avant tout, sa dame de compagnie. Nous ne serons jamais égales. De par ma position, je serai toujours en dessous d'elle. Alors, je peux lui suggérer de ne pas se rendre dans Saint-Giles la nuit, mais je ne peux pas le lui interdire.

- Et vous la suivez partout où elle va ?

Elle hocha la tête.

- Oui, Votre Grâce.

Maxime serra les dents. Il savait tout cela, et pourtant, il s'en irrita. Il détourna le regard.

- Quand lady Penelope se mariera, son mari lui tiendra la bride, assura-t-il. Ce sera préférable pour sa sécurité.

*Et pour la vôtre.*

- Peut-être, dit-elle.

Inclinant la tête de côté, elle l'étudia. Mlle Greaves était intelligente. Probablement avait-elle deviné qu'il songeait à sa cousine comme un possible parti.

- *Certainement*, répliqua-t-il.

Elle haussa les épaules.

- Ce serait sans doute une bonne chose, je suppose. D'un autre côté, si Penelope était tenue en bride, nous n'aurions pas l'occasion de rencontrer des gens aussi captivants que le Fantôme de Saint-Giles.

- Vous méprisez le danger.

- C'est possible, Votre Grâce, acquiesça-t-elle. Mais j'avoue que c'était captivant de voir le Fantôme

en chair et en os.

- C'est un ruffian.

Ils s'étaient remis à marcher et Maxime comprit qu'elle se dirigeait vers la salle des rafraîchissements.

- Je n'en suis pas si sûre, répliqua-t-elle. Puis-je vous confier un secret, Votre Grâce ?

D'ordinaire, quand une femme lui posait ce genre de question, c'était dans l'intention de badiner, mais, en l'occurrence, l'expression de Mlle Greaves était on ne peut plus directe. La curiosité de Maxime en fut piquée.

- Je vous en prie.

- Je crois que le Fantôme est de haute naissance.

Maxime veilla à demeurer impassible bien que son poulx se fût emballé.

- Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

- Il a perdu quelque chose, hier soir.

Maxime sentit un frisson glacial lui vriller l'échine.

- Qu'est-ce donc ?

Elle afficha de nouveau son petit sourire discret, mystérieux, et si terriblement féminin.

- Une chevalière.

Le duc de Wakefield affichait un visage de marbre. Artemis se demandait ce qu'il pensait, et, plus déconcertant, ce qu'il pensait d'elle. Désapprouvait-il son manque de sérieux concernant le Fantôme de Saint-Giles ? Ou trouvait-il offensant qu'elle ose suggérer que ce bandit masqué puisse être un aristocrate ?

Elle le dévisagea encore une seconde, puis se remit en marche. Après tout, quelle importance de savoir ce qu'il pensait d'elle - à part qu'elle convenait pour l'emploi de dame de compagnie de lady Penelope. C'était la première fois que le duc prenait la peine de lui parler et Artemis doutait fort que cela se reproduise. Ils n'évoluaient pas dans les mêmes cercles.

- Alliez-vous chercher un verre de punch pour lady Penelope ? demanda-t-il, alors qu'ils approchaient du buffet.

- Oui.

- Je vais vous aider, dit-il, et il commanda à un valet : Trois verres de punch !

- C'est très aimable à vous, Votre Grâce, murmura-t-elle en s'efforçant de gommer toute trace d'ironie de sa voix.

- Vous savez fort bien que l'amabilité n'a rien à voir à l'affaire.

Elle lui jeta un regard surpris.

- Vraiment ?

- Vous me paraissez être une femme intelligente, mademoiselle Greaves. Vous devez vous douter que je courtise votre cousine. Mon offre n'est donc qu'un stratagème pour avoir l'occasion de lui parler de nouveau ce soir.

Il n'y avait pas grand-chose à répondre à cela, aussi Artemis garda-t-elle le silence tandis qu'ils prenaient leurs verres.

- Dites-moi, mademoiselle Greaves, reprit le duc, alors qu'ils rebroussaient chemin, approuvez-vous que je fasse la cour à votre cousine ?

- J'ai du mal à croire que mon approbation ait la moindre importance, Votre Grâce, répondit presque sèchement Artemis, tant elle était agacée.

Avait-il décidé de se montrer condescendant avec elle ?

- En êtes-vous certaine ? J'ai grandi dans une maison remplie de femmes, je connais donc l'importance des conversations de boudoirs. Et je sais que quelques mots judicieux de votre part murmurés à l'oreille de votre cousine pourraient grandement servir ma cause.

- Votre Grâce m'accorde plus de pouvoir que je n'en possède réellement.

- Vous êtes trop modeste.

- Pas le moins du monde.

- Hmm.

Ils se rapprochaient de Penelope, qui conversait toujours avec Scarborough.

- Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, mademoiselle Greaves, la pressa Maxime. Me soutiendrez-vous dans ma campagne ?

Artemis se tourna vers lui. Eu égard à sa position, elle devait se montrer prudente.

- Avez-vous de l'affection pour Penelope ?

Il haussa un sourcil.

- Cela compte pour elle ?

- Non, Votre Grâce. Mais il se trouve que cela compte pour moi.

Au même instant, Penelope tourna la tête et les aperçut. Elle leur adressa un grand sourire.

- Vous voila enfin, Artemis ! Je meurs de soif.

Elle prit son verre de punch des mains de sa cousine et battit des cils à l'adresse de Wakefield.

- Êtes-vous revenu me réprimander, Votre Grâce ?

Il lui murmura quelque chose.

Artemis recula d'un pas. Puis d'un autre. Et d'un troisième. Penelope, Wakefield, Scarborough étaient les comédiens dans ce décor de théâtre. Mais elle-même n'y avait pas sa place.

Détournant le regard du trio, elle repéra un visage familier là où étaient alignées les chaises destinées à accueillir les invités les plus âgés. Elle s'y dirigea.

- Aimerez-vous un verre de punch, mademoiselle Picklewood ?

- Oh, comme c'est gentil ! s'exclama Bathilda Picklewood.

C'était une femme corpulente dont le visage rond était encadré de boucles grises. Elle avait sur les genoux un petit épagneul au regard vif.

- Je songeais justement à aller me chercher à boire, ajouta Bathilda Picklewood.

Artemis lui tendit son verre, puis caressa Mignon - l'épagneul -, qui lui lécha poliment les doigts.

- Lady Phoebe n'est pas là ?

Mlle Picklewood secoua la tête d'un air chagrin.

- Vous savez qu'elle n'aime pas le monde. Je suis venue avec mon amie Mme White. Elle est allée réparer un petit accroc à sa robe.

Artemis hocha la tête et s'assit à côté de Mlle Picklewood. Elle n'ignorait pas que la sœur cadette du duc fuyait la foule, mais elle avait tout de même espéré la voir. Une pensée lui traversa soudain l'esprit.

- Mais elle assistera à la partie de campagne que donnera bientôt son frère, n'est-ce pas ?

- Bien sûr ! Et elle s'en fait une joie ! Mais je crains que le duc ne partage pas son enthousiasme.

Mlle Picklewood gloussa avant d'ajouter :

- En fait, il déteste les réceptions en général. Il trouve que c'est une perte de temps, que ça le détourne de choses plus importantes. Je vous ai vue discuter avec Maxime, tout à l'heure.

Il fallut un moment à Artemis pour se souvenir que Maxime était le prénom du duc. Car même les ducs portaient des prénoms. Celui-ci, d'ailleurs, lui convenait à merveille. Artemis se le représentait fort bien en général romain. Mlle Picklewood pouvait se permettre de l'appeler Maxime. Elle était une parente - éloignée - du duc et vivait sous son toit, servant à la fois de chaperon et de dame de compagnie à sa petite sœur. Artemis la regarda soudain d'un autre œil. Mlle Picklewood figurait donc au nombre de ces femmes qui « remplissaient » la maison du duc.

- Il m'a aidée à rapporter le verre de punch destiné à Penelope.

- Hmm.

- Mademoiselle Picklewood, je ne crois pas avoir jamais su comment vous vous étiez retrouvée à vivre avec le duc et lady Phoebe ?

- Cela remonte à la mort de leurs parents.

Artemis fronça les sourcils.

- Ah oui ? Je n'ai pas gardé de souvenirs de cet événement.

- Vous étiez trop jeune. C'était en 1721. Hero avait huit ans et Phoebe n'était encore qu'un bébé. Quand j'ai appris le drame, j'ai compris que je devais aider ces pauvres enfants. Vous comprenez, ni le duc ni Mary -la mère de Maxime - n'avaient de frères ou de sœurs encore vivants. À mon arrivée, j'ai trouvé la maison en plein chaos. Les domestiques étaient sous le choc et désemparés. Je me suis occupée des filles et j'ai aidé Maxime de mon mieux à régler les problèmes de succession. Mais il était déjà très têtu ! Au bout d'un moment, il a décrété qu'il était le nouveau duc et qu'il n'avait besoin ni d'une nounou ni d'une gouvernante. C'était un peu brutal de sa part, mais après tout, il avait perdu ses parents et l'épreuve avait été terrible.

- Voilà qui explique bien des choses, commenta Artemis en tournant les yeux vers le duc.

Mlle Picklewood avait suivi la direction de son regard.

- En effet, acquiesça-t-elle.

Les deux femmes gardèrent un moment le silence.

Puis Mlle Picklewood lâcha tout à trac :

- Mais ne nous plaignons pas. Nous avons plutôt une belle vie, malgré tout.

Artemis battit des paupières, perdue.

- Malgré tout ?

- Bien qu'étant dépendantes de la générosité de notre famille, expliqua Mlle Picklewood avec une douceur qui rendait ses propos encore plus cruels. Nous n'aurons peut-être jamais d'enfants, mais du moins sommes-nous assurées de vivre dans des conditions décentes. Tout est bien qui finit bien, conclut-elle en tapotant le genou d'Artemis.

Artemis ne pouvait se résoudre à ce que sa vie se résume à si peu. Elle se figea, soudain en proie à une envie folle de repousser la main de Mlle Picklewood. De se lever et de hurler. De s'enfuir de la salle de bal en courant.

Mais bien sûr, elle ne fit rien de tout cela. Elle se contenta de hocher la tête et de proposer à Mlle Picklewood un autre verre de punch.

1. Personnification féminine de l'Empire britannique. (N.d.T.)

*Un jour qu'il chassait sous un soleil de plomb, le roi Herla découvrit une petite clairière ombragée au bord d'un étang. Il descendit de cheval et s'agenouilla sur la berge pour se désaltérer. Il vit alors se former une étrange image à la surface de l'eau : celle d'un petit homme chevauchant un bouc.*

*« Bonjour, puissant roi de Grande-Bretagne », lui dit le petit homme.*

*« Qui êtes-vous ? » demanda Herla.*

*« Je suis le roi des Nains, lui répondit le petit homme, et j'aimerais vous proposer un marché. »*

Artemis émergea lentement du sommeil. Elle avait rêvé d'une forêt fraîche et tranquille dans laquelle elle marchait pieds nus, la mousse et les feuilles mortes étouffant le bruit de ses pas. Un chien de chasse ou peut-être même plusieurs la suivaient, lui tenant compagnie. Le souffle court, elle se dirigeait vers une clairière. Il y avait là quelque chose, quelque créature qui n'était pas censée s'y trouver...

Quelqu'un était dans sa chambre.

Artemis se pétrifia et tendit l'oreille. À Brightmore House, sa chambre se trouvait à l'arrière de la demeure. Elle était petite, mais confortable. À part la servante qui montait ranimer le feu le matin, personne ne venait jamais la déranger. Et le quelqu'un qu'elle avait entendu n'était pas la servante.

Mais peut-être était-elle victime de son imagination. Son rêve demeurait étonnamment vivace dans son esprit.

Elle ouvrit les yeux. À la lueur du clair de lune filtrant par la fenêtre, elle reconnut les ombres familières : la chaise à côté du lit, la vieille commode près de la fenêtre, la petite cheminée...

Une ombre bougea à gauche de la cheminée, se transforma en une haute silhouette dont la tête était déformée par un chapeau mou et un nez protubérant. Le Fantôme de Saint-Giles.

La rumeur prétendait qu'il violait et pillait mais, bizarrement, Artemis n'avait pas peur. Elle ressentait même une certaine exaltation. Peut-être était-elle encore en train de rêver.

Mieux valait toutefois s'en assurer.

- Êtes-vous venu m'enlever ? s'enquit-elle dans un murmure, sans avoir pourtant consciemment pensé à baisser la voix. Si c'est le cas, ajouta-t-elle, j'espère que vous me laisserez au moins prendre un châte.

L'homme ricana et s'approcha de la commode.

- Pourquoi vos appartements se trouvent-ils à l'écart de ceux réservés à la famille ? demanda-t-il à voix tout aussi basse.

Il n'avait pas dit un mot, l'autre fois, dans Saint-Giles. Et Artemis ne s'attendait vraiment pas qu'il engage la conversation ce soir. Curieuse, elle se redressa en position assise.

Le feu était éteint et il faisait froid. Elle referma les bras autour de ses jambes repliées.

- Ma chambre.

Quoi qu'il fût devant sa commode, il s'immobilisa et tourna la tête, lui offrant son profil menaçant.

- Pardon?

Artemis haussa les épaules.

- Mes « appartements » se limitent à cette chambre.

Il reporta son attention sur l'armoire.

- Alors, c'est que vous êtes une domestique.

Il parlait toujours très bas, ce qui rendait ses intonations plus difficiles à interpréter, pourtant, Artemis aurait juré qu'il cherchait à la provoquer.

- Je suis la cousine de lady Penelope, répondit-elle. Enfin, au deuxième degré.

- Dans ce cas, pourquoi vous ont-ils installée à l'écart ?

Il s'accroupit et ouvrit le tiroir du bas.

- Vous n'avez jamais entendu parler des parentes pauvres ? répliqua Artemis, qui tordait le cou pour tenter de voir ce qu'il faisait.

Apparemment, il farfouillait dans ses bas.

- Vous êtes bien loin de Saint-Giles ce soir.

Il grommela et ouvrit un autre tiroir.

Artemis s'éclaircit la voix.

- Merci, dit-elle.

Il se figea, mais demeura penché sur le tiroir.

- Merci de quoi ?

- Vous m'avez sauvé la vie, l'autre nuit. Ou au moins, ma vertu. Et celle de ma cousine. J'ignore pourquoi vous êtes venu à notre secours, mais merci.

Il se tourna vers elle.

- Pourquoi je suis venu à votre secours ? Mais parce que vous étiez en danger ! N'importe quel homme aurait réagi ainsi, non ?

Elle eut un sourire triste.

- Pas que je sache, non.

Il y eut un silence, puis :

- Dans ce cas, je suis désolé pour vous.

Le plus étrange, c'était qu'il semblait sincère.

- Pourquoi faites-vous cela ? insista-t-elle.

- Faire quoi ? répliqua-t-il avant de s'attaquer au dernier tiroir.

C'était celui renfermant ses quelques affaires personnelles : des lettres d'Apollon qui dataient du

temps où il était en pension, une miniature représentant leur père, des boucles d'oreilles à moitié cassées ayant appartenu à sa mère. Rien d'intéressant sinon pour elle-même. Sans doute aurait-elle dû être outrée qu'un inconnu y touche, mais comparé aux autres outrages subis au cours de sa vie, celui-ci lui apparaissait sans importance.

Le Fantôme sursauta.

- Il y a là deux pommes et un morceau de pain. Ne vous nourrissent-ils donc pas à votre faim, que vous deviez voler de la nourriture ?

Artemis se raidit.

- Ce n'est pas pour moi. Et je ne l'ai pas volé - enfin, pas vraiment. La cuisinière est au courant.

Il marmonna de nouveau, puis poursuivit sa fouille. Ses mouvements étaient à la fois précis et étrangement gracieux.

- Pourquoi vous déguisez-vous en Arlequin et pourquoi hantez-vous les rues de Saint-Giles ? reprit Artemis. Vous devez savoir que beaucoup de gens vous prennent pour un violeur et...

- Je ne le suis pas, coupa-t-il en refermant le tiroir.

Il inspecta ensuite la chambre du regard. Ses années de traque dans Saint-Giles avaient-elles développé sa vision nocturne ? Artemis avait du mal à distinguer les objets qui l'entouraient et pourtant c'était sa chambre.

Le Fantôme se dirigea vers une armoire.

- Je ne me suis jamais attaqué à une femme, ajouta-t-il en ouvrant la porte.

- Avez-vous tué ?

Il s'immobilisa, puis :

- Une ou deux fois. Mais c'était mérité, croyez-moi.

Artemis le croyait volontiers. Saint-Giles n'était pas un repère de bonnes âmes. La misère, l'alcool et le désespoir poussaient ses habitants aux pires extrémités. Elle avait lu dans le journal que les vols et les crimes y étaient monnaie courante. Et que des familles mouraient de faim. Le Fantôme devait avoir d'excellentes raisons pour s'aventurer nuit après nuit dans un tel endroit, car Artemis doutait fort qu'il le fît uniquement pour le plaisir ou par audace.

Mais après tout, que savait-elle de cet homme ?

- Vous devez beaucoup aimer Saint-Giles, risqua-t-elle.

Il éclata de rire et pivota pour lui faire face.

- Vous vous méprenez. Je ne le fais certainement pas par amour.

- Pourtant, les habitants de Saint-Giles sont les seuls à bénéficier de vos...

Elle s'interrompit, cherchant un mot pour qualifier l'activité du Fantôme. Hobby, Devoir ? Obsession ?

- De votre travail, lâcha-t-elle finalement. Si, comme vous le prétendez, vous ne vous en prenez qu'à ceux qui le méritent, alors les habitants de Saint-Giles qui n'ont rien à se reprocher doivent vous en savoir gré.

- Savoir quelles conséquences mes actes ont sur eux m'indiffère, répliqua-t-il en refermant l'armoire.

- Personnellement, il ne m'est pas indifférent de savoir que vous m'avez sauvé la vie.

Il scrutait de nouveau la chambre du regard. Mais il ne restait plus grand-chose à inventorier : le manteau de la cheminée et la table de chevet. Ni l'un ni l'autre ne cachaient quoi que ce soit.

- Pourquoi vous intéressez-vous autant à mon « travail », comme vous dites ?

Il semblait irrité.

- Je ne sais pas, avoua Artemis. La nouveauté, peut-être... Je n'ai pas souvent l'occasion de parler avec un gentleman.

- Vous êtes la cousine de lady Penelope et sa dame de compagnie. Avec toutes les réceptions auxquelles vous assistez, vous avez pourtant l'occasion de rencontrer des gentlemen plus souvent qu'à votre tour.

- Les rencontrer, oui. Mais avoir une vraie conversation ?

Elle secoua la tête.

- Les gentlemen n'ont aucune raison de discuter avec une femme comme moi. Sauf si, bien sûr, leurs intentions n'ont rien d'honorable.

Il sursauta de nouveau.

- Vous avez déjà été accostée par des hommes ?

- Quoi d'étonnant à cela ? Ma position me rend vulnérable. Les plus forts cherchent toujours à s'en prendre aux plus faibles. Mais je vous rassure : cela ne m'est pas arrivé souvent. Et j'ai toujours réussi à me défendre.

- Vous n'êtes pas faible, déclara-t-il d'un ton définitif.

Artemis en fut flattée.

- Beaucoup doivent penser le contraire.

- Ils ont tort.

Ils s'observèrent un long moment, chacun cherchant visiblement à jauger l'autre. Artemis découvrait qu'il n'était pas du tout l'homme qu'elle avait imaginé, à supposer qu'elle ait pris la peine de s'interroger sur un homme déguisé en Arlequin. Il donnait l'impression de vraiment l'écouter, et cela ne lui était pas arrivé depuis une éternité. « Enfin, sauf avec le duc de Wakefield hier soir », rectifia-t-elle en silence.

Quoi qu'il en soit, le Fantôme avait compris beaucoup de choses la concernant, et en un laps de temps incroyablement court.

- Que cherchez-vous ? demanda-t-elle abruptement. C'est très grossier de la part d'un gentleman d'entrer sans permission dans la chambre d'une dame.

- Je ne suis pas un gentleman.

- Vraiment ? Je jurerais le contraire.

Artemis avait parlé sans réfléchir, et le regretta immédiatement. En un instant, le Fantôme fut près

de son lit. Il était grand, viril, dangereux, et la jeune femme se souvint tout à coup de la créature de son rêve : un tigre. Dans une forêt anglaise. Elle faillit éclater de rire tant l'image était absurde.

Le Fantôme se pencha sur elle et plaqua les poings de chaque côté de ses hanches, l'emprisonnant de ses bras. Artemis avala sa salive. Elle sentait la chaleur de son corps. Elle sentait même son odeur : un mélange de cuir et de sueur masculine. Elle aurait dû en éprouver du dégoût.

Or, ce fut tout le contraire qui se produisit.

Il approcha son visage du sien, si près qu'elle voyait luire ses prunelles.

- Vous avez quelque chose qui m'appartient, dit-il.

Artemis demeura parfaitement immobile, respirant l'air qu'il expirait, comme s'ils étaient deux tendres amis.

Il inclina davantage le visage. Artemis ferma les yeux. L'espace d'une seconde, elle crut sentir quelque chose lui effleurer les lèvres.

Puis un bruit de pas se fit entendre dans le couloir.

Artemis rouvrit les yeux. Le Fantôme avait disparu.

Quelques secondes plus tard, Sally, la servante dévolue à l'entretien de cette partie de la maison, pénétrait dans la chambre avec un seau de charbon. Elle sursauta en trouvant Artemis assise dans son lit.

- Oh, vous êtes déjà réveillée, mademoiselle ! Voulez-vous que je vous fasse monter du thé ?

Artemis secoua la tête.

- Non, merci, Sally. Je descendrai le boire tout à l'heure. Nous sommes rentrées tard hier soir.

Sally s'affairait déjà devant l'âtre.

- Pour sûr ! s'exclama-t-elle. Blackbourne a dit que milady n'était rentrée qu'après 2 heures du matin. Et qu'elle était d'excellente humeur. Oh, mais votre fenêtre est ouverte !

Elle se précipita pour la fermer.

- Brrr ! Il fait frais, ce matin.

Artemis s'inquiéta. Sa chambre se trouvait au deuxième étage et il n'y avait ni treillis ni vigne pour faciliter l'escalade de la façade. Pourvu que le Fantôme ne se soit pas écrasé dans le jardin...

- Ce sera tout, mademoiselle ?

Le feu crépitait dans l'âtre et Sally était déjà à la porte.

- Oui, merci.

Artemis attendit que la domestique ait refermé le battant derrière elle avant de sortir la petite chaîne de sous sa chemise de nuit. Elle la portait en permanence, car elle ne savait pas quoi faire du fameux pendentif vert offert par Apollon pour ses quinze ans. Elle avait longtemps cru qu'il ne s'agissait que d'une simple pâte de verre colorée, mais lorsque, quelques mois plus tôt, elle avait voulu le vendre afin d'aider son frère, elle avait appris, stupéfaite, que la pierre était en réalité une émeraude véritable. La situation ne manquait pas d'une certaine ironie : le bijou valait beaucoup plus cher qu'elle ne l'avait espéré, mais elle se trouvait désormais dans l'impossibilité de le vendre sans susciter des questions quant à sa provenance. Des questions auxquelles elle était bien sûr incapable de

répondre. Elle ignorait totalement comment Apollon avait pu acheter un bijou aussi coûteux.

Depuis quatre mois, elle portait donc l'émeraude à son cou. Et la veille, elle lui avait adjoint un autre bijou : la chevalière du Fantôme.

Elle aurait dû la lui rendre, bien sûr, car elle avait de toute évidence une grande importance à ses yeux. Mais elle n'avait pas pu résister à l'envie de la garder encore un peu.

Artemis l'examina une fois de plus. La pierre avait autrefois arboré des armoiries gravées ou quelque insigne, mais le temps les avait effacées et il n'en restait plus que quelques traces indéchiffrables. L'or qui sertissait la pierre s'était patiné avec l'âge et l'anneau était usé à l'intérieur à force d'avoir été porté, preuves que ce bijou, comme la famille à laquelle il appartenait, était fort ancien.

Soudain, Artemis fronça les sourcils. Comment le Fantôme avait-il su qu'elle détenait sa bague ? Elle n'en avait parlé à personne d'autre que Wakefield. Un court instant, elle se représenta le duc en Arlequin.

Non, c'était absurde. Le Fantôme avait probablement dû se rendre compte, trop tard, que sa bague était restée dans la main d'Artemis.

Avec un soupir, elle glissa sa chaîne sous sa chemise de nuit. Il était grand temps de se lever.

Accroupi sur le toit de Brightmore House, Maxime luttait pour ne pas retourner dans la chambre de Mlle Greaves. Il n'avait pas retrouvé sa bague - *la bague de son père* - et il était évidemment mû par le désir de la récupérer. Mais il n'y avait pas que cela. Il avait aussi envie de parler encore avec Mlle Greaves. De la regarder au fond des yeux pour tenter de comprendre ce qui la rendait si forte.

Mais c'était de la folie. Renonçant à l'appel de la sirène, Maxime se redressa pour sauter sur le toit de la maison voisine. Brightmore House se trouvait dans le nouveau quartier de Grosvenor Square, dont les demeures en pierre blanche se pressaient autour d'une petite place avec un jardin. Pour Maxime, ce fut un jeu d'enfant de bondir d'un toit à un autre, de se laisser glisser le long d'une gouttière, de remonter la ruelle qui passait à l'arrière des demeures avant de grimper de nouveau sur les toits.

L'aube ne tarderait plus à se lever et les rues commenceraient de s'animer, mais les gens levaient rarement la tête.

Mlle Greaves avait-elle mis la bague en gage ? Cette idée torturait Maxime. S'en était-elle débarrassée ? L'avait-elle perdue dans les rues de Saint-Giles ?

Non, impossible. Au bal, elle avait déclaré l'avoir en sa possession. Mais Mlle Greaves était pauvre, cela ne faisait aucun doute. Revendre une bague en or lui permettrait de s'offrir ce superflu qui n'était pas dans ses moyens.

Maxime s'immobilisa au bord d'un toit, le temps de laisser passer deux ouvriers dans la ruelle en contrebas. Puis il sauta sur le toit d'en face.

Il se réceptionna sans bruit, malgré la distance. Il se souvenait des mains de son père, des doigts forts, des poils noirs sur le dessus, des écorchures - car il avait beau être duc, il s'était toujours servi de ses mains sans se soucier de son rang.

La dernière fois qu'il avait vu les mains de son père, elles étaient couvertes de sang. C'était ce jour-là qu'il avait récupéré la chevalière.

Maxime se laissa glisser le long d'une autre gouttière et posa le pied dans une ruelle. Ses pas l'avaient ramené dans Saint-Giles. Là où c'était arrivé.

À sa gauche, l'enseigne d'un cordonnier grinçait au bout de sa chaîne. La porte de l'échoppe était si basse que les clients devaient courber la tête pour entrer. L'enseigne était récente, de même que l'échoppe, qui avait remplacé une taverne où l'on vendait autrefois du gin. À l'époque, les barriques vides étaient entreposées directement dans la ruelle. Une fois, Maxime s'était caché derrière, et l'odeur du gin l'avait poursuivi toute la nuit. Lorsqu'il avait adopté le déguisement du Fantôme, cette taverne avait été sa première cible.

À sa droite se dressait un immeuble en brique. Au fil des ans, les appartements qui le composaient n'avaient cessé d'être redécoupés pour en ajouter d'autres, si bien qu'ils n'étaient aujourd'hui pas plus grands que des clapiers.

Au milieu de la rue, la rigole était si pleine d'immondices qu'elle dégagait une puanteur infecte.

Le ciel commençait de rosir à l'est. Le soleil ne tarderait pas à apparaître et avec lui l'espoir d'un jour nouveau dans tous les quartiers de Londres. Sauf ici.

Cela faisait longtemps que tout espoir avait déserté Saint-Giles.

Maxime repensa à la question de Mlle Greaves. Aimer Saint-Giles ? Grands dieux, non !

Il détestait cet endroit.

Un petit cri étouffé lui parvint depuis l'extrémité de la ruelle. Maxime tourna la tête, mais ne vit rien. De toute façon, l'aube était toute proche. Il devait se dépêcher de rentrer avant qu'on ne le repère.

Mais le cri se répéta. Aigu et presque animal, et pourtant indubitablement humain. Maxime remonta la ruelle à grands pas. Il aperçut une forme gisant sur le sol. Il s'approcha, se pencha. C'était un homme - un gentleman à en juger par l'étoffe de sa veste. Son crâne chauve était maculé de sang. Il avait probablement perdu sa perruque.

L'homme gémit, ouvrit les yeux.

- Oh, non ! J'ai déjà été dévalisé ! Je n'ai plus de bourse.

Sa voix était pâteuse. De toute évidence, il avait bu.

- Je ne suis pas là pour vous voler, répliqua Maxime avec impatience. Où habitez-vous ?

Mais l'homme ne l'écoutait pas. Il s'était remis à gémir.

Maxime jeta un coup d'œil autour de lui. Les habitants de Saint-Giles commençaient à sortir de chez eux pour vaquer à leurs occupations. Deux hommes passèrent près d'eux en détournant les yeux. La plupart des gens du quartier avaient suffisamment de jugeote pour ignorer tout ce qui, de près ou de loin, semblait dangereux. En revanche, trois gamins et un chien s'étaient arrêtés à quelque distance et les regardaient.

- Qu'est-ce que vous fichez là ? les houspilla une femme en jupe rouge.

Les gamins voulurent s'enfuir, mais la femme fut plus rapide. Elle attrapa le plus grand par l'oreille.

- Qu'est-ce que je t'ai dit, Robie ? Va me chercher cette tourte pour ton père !

Elle lui lâcha l'oreille et les trois gamins s'empressèrent de décamper. C'est alors que la femme aperçut Maxime et l'homme blessé.

- Hé vous, là ! Laissez-le tranquille !

Si menue soit-elle, elle était cependant assez courageuse pour lui tenir tête. Maxime ne put s'empêcher de l'admirer.

- Ce n'est pas moi qui l'ai agressé, lui dit-il. Pouvez-vous le reconduire chez lui ?

- J'ai mon travail qui m'attend, moi !

Maxime hocha la tête. Puis il fouilla dans l'une des poches de sa tunique et en tira une pièce d'or qu'il lança à la femme.

- Cela devrait vous dédommager de votre temps.

La femme attrapa la pièce au vol et l'examina.

- Oui, ça ira.

- Parfait, dit Maxime, et il se pencha sur le blessé : Donnez votre adresse à cette femme et elle vous y conduira.

- Oh, merci, ma belle dame ! murmura l'ivrogne à la femme qui les avait rejoints.

Elle leva les yeux au ciel, mais lui demanda avec une gentillesse un peu bourrue :

- Qu'est-ce qui vous est donc arrivé, mon pauvre monsieur ?

- Je suis tombé sur Lucifer ! Il était armé d'un pistolet et m'a demandé : « la bourse ou ma vie ? » Je lui ai donné ma bourse, mais ce démon m'a quand même frappé.

Maxime secoua la tête en s'éloignant. Saint-Giles avait décidément le don de stimuler l'imagination. Mais il n'avait pas le temps d'écouter les détails de l'histoire, car il faisait jour à présent. Il escalada la façade de l'immeuble le plus proche et reprit sa course de toits en toits.

Vingt minutes plus tard, il apercevait Wakefield House.

Lorsqu'il avait commencé sa carrière de Fantôme de Saint-Giles, avec l'aide de Craven, il avait très vite compris qu'il aurait besoin d'un accès secret à sa maison. C'est pourquoi, au lieu de sauter directement sur le toit, il se glissa dans le jardin de derrière. Une ancienne folie se dressait au bout de la pelouse : une construction toute simple, qui se réduisait à une arche de pierre recouverte de mousse sous laquelle se trouvait un banc, en pierre lui aussi. Maxime poussa du pied les feuilles mortes qui s'étaient accumulées près du banc et qui cachaient un anneau métallique scellé dans l'une des dalles du pavement. Il empoigna l'anneau et tira. La dalle bascula sur ses gonds parfaitement huilés, révélant un puits peu profond qui donnait dans un tunnel. Maxime sauta dans le puits et remit la dalle en place. Les ténèbres l'engloutirent.

Le tunnel ne mesurait qu'un mètre cinquante de haut, l'obligeant à se courber. Il était si étroit que ses épaules en frôlaient les parois. De l'eau gouttait du plafond voûté et formait des petites flaques stagnantes au sol. À mesure qu'il progressait, Maxime se sentait oppressé, son souffle s'accélérait. Plus que quelques pas, se rassura-t-il. Cela faisait des années qu'il utilisait ce tunnel presque quotidiennement. Il aurait du être habitué à sa puanteur humide - et aux souvenirs qu'elle lui évoquait.

Pourtant, il ne put s'empêcher de soupirer de soulagement quand il déboucha enfin dans la cave qui lui servait de salle d'exercice. Il chercha à tâtons la petite saillie dans le mur où étaient posés amadou

et silex.

Au même instant, la porte s'ouvrit et Craven apparut, une chandelle à la main. Maxime soupira à nouveau de soulagement.

Son valet s'avança à sa rencontre. Maxime ne lui avait jamais avoué ce qu'il ressentait dans le tunnel, mais il l'avait sans doute deviné car il allumait toujours promptement les torches fichées dans le mur.

- Votre Grâce, je suis heureux de constater que vous êtes revenu entier, avec à peine une tache de sang sur votre tunique, commenta Craven.

Maxime baissa les yeux sur la tache.

- Ce n'est pas mon sang, mais celle d'un gentleman qui s'est fait agresser dans Saint-Giles.

- Ah. Et votre autre mission a-t-elle porté ses fruits ?

- Non, répondit Maxime, qui ôtait déjà sa tunique d'Arlequin pour revêtir une tenue plus ordinaire.

Mais j'ai une mission à te confier.

- Je suis là pour vous servir, assura Craven d'un ton solennel qui confinait à l'ironie.

Maxime était fatigué, aussi ne releva-t-il pas l'insolence de son valet.

- Je veux que tu rassembles toutes les informations que tu pourras glaner sur Artemis Greaves.

« Quel marché as-tu en tête ? » demanda le roi Herla.

Le nain sourit. « Tout le monde sait que vous êtes fiancé à une belle princesse. Il se trouve que je dois aussi me marier bientôt. Si vous me faites l'honneur de me convier à votre banquet de mariage, je vous rendrai la pareille et vous inviterai à mes noces. »

Herla prit le temps de réfléchir. Car il n'ignorait pas que passer un pacte, même d'apparence innocente, avec un personnage magique n'était pas anodin. Mais ne voyant finalement aucune malice dans cette invitation, il serra la main du nain et ils convinrent d'assister à leurs noces respectives.

Trois jours plus tard, Artemis Greaves descendit de la voiture des Chadwick et demeura bouche bée. Pelham House, la résidence de campagne des ducs de Wakefield depuis plus d'un siècle, était la plus vaste demeure qu'il lui ait été donné de contempler. L'immense façade était percée d'une multitude de fenêtres. Deux avant-corps à colonnades se détachaient de chaque côté du bâtiment principal, embrassant la grande allée circulaire. Un portique soutenu par quatre grandes colonnes à chapiteaux ioniques dominait le perron. Pelham House était à la fois majestueuse et sévère.

Un peu comme son propriétaire.

Le duc de Wakefield se tenait justement sous le portique, vêtu d'un costume bleu nuit et d'une perruque blanche qui ajoutaient à son allure austère et aristocratique. S'il était de toute évidence là pour accueillir ses invités, il affichait une expression aussi peu amène que d'ordinaire.

- Vous avez vu, *elle* est là !

La voix de Penelope fit sursauter Artemis, qui faillit lâcher Bonbon, sagement endormi dans ses bras. Jonglant avec la couverture de Bonbon et le nécessaire de sa cousine, elle demanda :

- Qui cela ?

Trois autres voitures étant arrêtées dans l'allée, « elle » pouvait être n'importe laquelle des femmes présentes.

Pourtant Penelope roula des yeux comme si Artemis était soudain devenue stupide.

- Mais *elle* ! Hyppolyta Royale. Pourquoi Wakefield l'a-t-il invitée ?

« Vraisemblablement parce que Mlle Royale a été l'une des femmes les plus célèbres de la saison précédente », songea Artemis, mais elle se garda bien de le dire à haute voix - elle n'était pas stupide. Elle suivit le regard de Penelope et vit la femme en question descendre de voiture. Grande et mince, les yeux aussi noirs que ses cheveux, vêtue d'une tenue de voyage pourpre et or, il était difficile de ne pas la remarquer. Elle était seule et Artemis se rendit soudain compte qu'elle ne l'avait jamais vue avec une amie. Elle était pourtant d'un abord facile - ou du moins le semblait-elle, car Artemis ne lui avait jamais été présentée -, mais ne se promenait jamais bras dessus bras dessous avec une autre femme, ne gloussait jamais en échangeant des ragots. Elle apparaissait éternellement seule.

- J'aurais dû amener le cygne, déclara Penelope.

Artemis réprima un frisson.

- Le... le cygne?

Penelope fit la moue.

- Il faut que je trouve un moyen de détourner l'attention du duc de cette femme.

Artemis éprouva une soudaine tendresse pour sa cousine.

- Vous êtes ravissante et vive, Penelope, dit-elle. Je n'imagine pas qu'un homme puisse ne pas vous remarquer.

Elle s'abstint de préciser que même si elle avait été laide, elle aurait quand même attiré l'attention de la plupart des hommes. Tout simplement parce qu'elle était l'une des héritières les plus fortunées d'Angleterre.

Penelope battit des cils ; pour un peu, elle aurait rosi de confusion.

Mlle Royale leur murmura un « bonjour » alors qu'elle passait devant elles pour gagner le perron.

Penelope étrécit les yeux d'un air déterminé.

- Je ne laisserai pas cette parvenue me voler *mon* duc.

Sur ces mots, elle s'élança à l'assaut du perron, dans l'intention évidente d'atteindre le duc de Wakefield avant Mlle Royale.

Artemis soupira. La quinzaine à venir s'annonçait interminable. Au lieu de se diriger à son tour vers le portique, elle quitta l'allée pour déposer Bonbon sur la pelouse. Celui-ci s'étira, puis s'empressa d'aller lever la patte contre le premier buisson venu.

- Ah, mademoiselle Greaves !

Artemis se retourna. Le duc de Scarborough se dirigeait vers elle, fringant dans son habit d'équitation écarlate.

- J'espère que vous avez fait bon voyage ? dit-il.

Un peu déroutée, Artemis s'abîma dans une profonde révérence. Les gentlemen, et a fortiori les ducs, lui adressaient rarement la parole.

- Très bon, merci, Votre Grâce. Et vous-même ? Le duc afficha un sourire ravi.

- Figurez-vous que je suis venu à cheval. Ma voiture suivait !

Artemis ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Le duc était si jovial, et si content de lui.

- Vous avez chevauché depuis Londres ?

- Mais oui ! se rengorgea le duc. J'adore l'exercice. Cela m'aide à rester jeune. Où est lady Penelope ?

- Elle est allée saluer le duc de Wakefield.

Artemis se pencha pour reprendre Bonbon dans ses bras et le petit chien soupira comme s'il lui en était reconnaissant. Quand elle se redressa, elle vit que le duc de Scarborough avait plissé les yeux. Elle suivit son regard. Penelope tendait la main à Wakefield, un sourire radieux aux lèvres.

Scarborough accrocha le regard d'Artemis et retrouva sa bonne humeur.

- La vie n'est qu'un perpétuel défi, commenta-t-il, philosophe, avant d'ajouter : Puis-je vous escorter ?

Il prit le nécessaire des mains d'Artemis et lui offrit son bras.

- Pour tout vous avouer, mademoiselle Greaves, enchaîna-t-il, j'avais une bonne raison de vous aborder.

- Vraiment, Votre Grâce ?

- Oh, oui ! Et je pense que vous êtes assez intelligente pour avoir déjà deviné de quoi il s'agit. Je me demandais si vous ne pourriez pas me dresser la liste des choses que votre cousine affectionne plus particulièrement.

- Eh bien... commença Artemis, avec un regard en direction de Penelope qui riait à quelque remarque faite par le duc, alors que ce dernier ne souriait même pas. Elle aime à peu près tout ce qu'aiment les ladies : les bijoux, les fleurs et les beaux objets de toutes sortes.

Artemis hésita un instant, puis :

- Beaux, mais aussi très coûteux.

Le duc de Scarborough hocha vigoureusement la tête comme si elle venait de lui confier un grand secret.

- Très bien, dit-il. Très, très bien. Mais voyez-vous autre chose à ajouter, mademoiselle Greaves ?

Ils approchaient du portique. Sur une impulsion, Artemis se pencha vers le duc pour lui murmurer :

- Ce que Penelope adore par-dessus tout, c'est qu'on lui prête attention. Une attention constante.

Le duc de Scarborough la gratifia d'un clin d'œil.

- Vous êtes merveilleuse, mademoiselle Greaves, eut-il le temps de répondre avant qu'ils ne gravissent les marches du perron, où Penelope se tenait toujours à côté du duc de Wakefield.

- Votre Grâce, dit ce dernier.

Il inclina si peu la tête que son salut était presque insultant. Son regard glacial passa du duc à Artemis, et il pinça les lèvres.

- Bienvenue à Pelham House.

Il jeta à peine un coup d'œil à un valet tout proche et celui-ci s'avança d'un pas.

- Henry va vous montrer vos chambres.

- Merci, répondit le duc de Scarborough avec un grand sourire. Vous avez une jolie maison, Wakefield. En comparaison, ma propriété de Clareton ferait presque pâle figure. Mais j'y ai récemment adjoint un salon de musique, ajouta-t-il, avant de demander d'un air innocent : Je crois que Pelham n'a pas été rénovée depuis l'époque de votre père ?

Si Wakefield fut offensé par cette critique à peine voilée, il n'en montra rien.

- En effet, Scarborough. Comme vous devez vous en souvenir, mon père avait fait reconstruire la façade sud.

Artemis tressaillit : Scarborough avait été le contemporain du père de Wakefield. Que ressentait ce

dernier en accueillant chez lui l'ancien ami de son père? S'interrogea-t-elle. Scarborough lui renvoyait-il l'image de ce que son père aurait pu être s'il avait vécu ? Mais Artemis avait beau examiner Wakefield, il ne trahissait rien de ses émotions.

Scarborough hocha la tête avec un sourire attendri.

- Oui. Il avait fait percer toutes ces fenêtres pour votre mère. Mary adorait le parc de Pelham House.

Artemis crut voir un muscle tressaillir sous l'œil gauche de Wakefield. Sa réaction, bizarrement, l'incita à se mêler à la conversation.

- Quels instruments avez-vous installés dans votre salon de musique, Votre Grâce ?

- Aucun.

Artemis cilla.

- Vous n'avez pas d'instruments de musique dans votre salon de musique ?

- Non.

- Dans ce cas, quel intérêt d'avoir un salon de musique? demanda Penelope, agacée. Sans instruments de musique, ce n'en est plus un.

Scarborough prit un air déconfit - un peu trop déconfit, selon Artemis.

- J'avoue que je n'ai pas eu le temps de penser à cette question, ma chère. J'ai été tellement occupé à recruter le meilleur artiste italien pour peindre les fresques du plafond, à trouver le plus beau marbre rose et à surveiller le travail des doreurs chargés de décorer les colonnes que j'en ai oublié les instruments de musique.

Lady Penelope se tourna, presque contre sa volonté, vers Scarborough.

- Des doreurs ?

- Ma foi, oui, répondit Scarborough. Je voulais que tous les chapiteaux des colonnes soient dorés à la feuille d'or. Après tout, pourquoi se refuser quelques petits plaisirs ? L'économie et la frugalité sont assommantes à la longue.

Penelope semblait médusée.

- Je...

- Mais maintenant que vous avez fait remarquer, très justement, que sans instruments de musique ce n'est plus un salon de musique, continua Scarborough, peut-être pourriez-vous me donner votre avis, milady ?

Et prenant l'air de rien la main de Penelope pour l'accrocher à son bras, il ajouta :

- Par exemple, je me suis laissé dire que les clavecins italiens avaient une meilleure sonorité, mais j'avoue préférer les clavecins français que je trouve plus raffinés, même s'ils coûtent près du double. Ne pensez-vous pas que, parfois, le bon goût devrait l'emporter sur l'art ?

Sur ce, Scarborough entraîna Penelope à l'intérieur de la maison. Il procédait si adroitement qu'Artemis se demanda si sa cousine avait conscience de la manœuvre. Elle jeta un regard au duc de Wakefield, s'attendant à le voir froncer les sourcils à ce spectacle.

Elle avait raison. Il fronçait les sourcils.

Mais en la regardant *elle*.

Artemis prit une brève inspiration. Elle se sentait soudain oppressée. Wakefield la fixait avec une intensité gênante. Son regard la troublait d'autant plus qu'il n'était sévère qu'en apparence. Il y avait autre chose dans ses profondeurs...

- Votre Grâce, fit une voix, et elle faillit sursauter.

D'autres invités arrivaient, qui monopolisèrent l'attention du duc. Artemis se dirigea vivement vers l'entrée, mais alors qu'elle pénétrait dans le vestibule de marbre, elle sut ce qu'elle avait perçu dans les prunelles du duc.

Une étincelle de chaleur.

Elle frissonna. Car cette découverte l'affolait.

Le lendemain, Artemis se réveilla avant l'aube. On lui avait octroyé une chambre contiguë à celle de Penelope, un peu plus petite que celle de sa cousine, mais beaucoup plus vaste que celle qu'elle occupait à Brightmore House.

Cela dit, tout était grand à Pelham House.

Elle s'étira, se remémorant l'immense table de l'immense salle à manger où ils avaient dîné la veille. Outre elle-même, Penelope, le duc de Scarborough et Mlle Royale, il y avait lord et lady Noakes, un couple d'une cinquantaine d'années ; Mme Jellett, une dame de la bonne société connue pour son penchant pour les ragots ; M. Barclay, la version masculine de Mme Jellett ; lord et lady Oddershaw, lord Oddershaw étant un allié politique du duc ; et enfin M. Watts, un autre allié politique de Wakefield. Artemis avait été heureuse de retrouver lady Phoebe et Mlle Picklewood. Mais lady Phoebe s'était retirée dans sa chambre aussitôt le repas terminé.

Artemis se leva et revêtit sa robe de serge marron. Penelope ne se réveillerait pas avant 10 heures, elle disposait donc d'un peu de temps libre. Elle voulait en profiter pour se livrer à une activité dont elle avait très envie.

Elle ouvrit discrètement sa porte. À part une femme de chambre qui s'éloignait dans le couloir, lui tournant le dos, il n'y avait personne. Artemis empoigna ses jupes et courut sur la pointe des pieds jusqu'à l'escalier de derrière. Elle le descendit sans bruit. Non pas qu'elle fût quoi que ce soit de mal, mais elle aimait l'idée de ne pas être vue. Ce qui lui évitait d'avoir à se justifier quant à ses allées et venues.

Parvenue au bas de l'escalier, elle se dirigea vers l'une des portes dont elle savait qu'elle ouvrait sur la terrasse. Elle essaya la poignée : la porte n'était pas verrouillée.

Entendant soudain des pas, Artemis ouvrit vivement la porte, sortit et s'immobilisa. Par la fenêtre, elle vit un valet passer dans le couloir. Dès qu'il eut disparu, elle descendit les marches de la terrasse pour gagner le jardin.

Le jour se levait à peine. Artemis emprunta une allée gravillonnée encadrée de haies parfaitement taillées. Elle ne portait ni chapeau ni gants, ce qui constituait une grave entorse à l'étiquette. Une lady ne s'aventurait jamais dehors sans ces accessoires de peur que le soleil ne laisse son empreinte sur sa peau laiteuse - même si, en l'occurrence, le soleil était à peine visible.

Mais, après tout, Artemis n'avait jamais vraiment été une lady.

L'allée débouchait sur une vaste pelouse. Impulsivement, Artemis se débarrassa de ses chaussures et de ses bas, puis s'élança pieds nus dans l'herbe.

Elle était tout essoufflée, mais elle souriait de bonheur quand elle atteignit les grands arbres qui bordaient la pelouse. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas été à la campagne !

Et qu'elle ne s'était sentie si totalement elle-même.

Le comte de Brightmore possédait bien sur une résidence secondaire, mais il ne s'y rendait jamais, pas plus que Penelope. Tous deux aimaient trop la ville. Si bien qu'Artemis n'avait pas été à la campagne depuis des années. Elle n'avait pas eu l'occasion de courir pieds nus dans l'herbe depuis...

En fait, depuis qu'elle avait été obligée de quitter la maison de son enfance.

Elle s'empessa de chasser ces sombres souvenirs de son esprit. Elle ne voulait pas gâcher son plaisir. Le jour était tout à fait levé, à présent, le paysage baignait dans une lumière d'une pureté cristalline. Elle s'aventura sous les arbres d'un pas prudent. Elle n'avait pas marché pieds nus dans une forêt depuis tant d'années, la plante de ses pieds était redevenue tendre.

Ici, ce n'était pas vraiment une forêt, bien sûr. Plutôt un bois domestique, entretenu à prix d'or par des jardiniers qui lui gardaient à dessein un air faussement sauvage. Mais elle s'en contenterait. Les oiseaux étaient déjà réveillés et lançaient des trilles au-dessus de sa tête. Un écureuil escalada un tronc d'arbre, s'arrêtant quelques instants pour la fusiller du regard.

Artemis aurait volontiers jeté ses vêtements aux orties pour se fondre dans ce bois et échapper pour toujours à la civilisation et à la société. Elle n'y retournerait jamais, n'aurait plus à s'incliner devant ceux qui la considéraient comme une inférieure ou la regardaient sans la voir, comme si elle faisait partie du décor, au même titre que les chaises ou le papier peint.

Elle serait enfin libre.

Mais alors, qui s'occuperait d'Apollon ? Qui lui rendrait visite, lui apporterait de la nourriture, lui raconterait des histoires qui l'empêcheraient de basculer vraiment dans la folie ? Il pourrirait à Bedlam, oublié de tous, et elle ne pouvait s'y résoudre. Elle aimait trop son frère.

Quelque chose bougea dans les buissons, un peu plus loin. Artemis se figea, puis se plaqua contre un tronc d'arbre. Non pas qu'elle eût peur, mais elle voulait profiter encore un peu de sa solitude.

Elle entendit haleter. Et se retrouva entouré par des chiens. Deux lévriers, et un épagneul qui agitait vigoureusement la queue. Pendant quelques instants, Artemis et les trois chiens se jaugèrent mutuellement du regard. Puis elle regarda autour d'elle, mais ne vit personne. À croire que les chiens étaient partis d'eux-mêmes en promenade.

Artemis tendit la main.

- Auriez-vous faussé compagnie à votre maître ?

L'épagneul lui renifla les doigts, la gueule ouverte comme s'il souriait. Artemis lui caressa le crâne. Aussitôt, les deux lévriers s'approchèrent pour en réclamer autant.

Obligée, Artemis les caressa à leur tour, et reprit sa promenade. Les chiens l'imitèrent, la précédant ou trottant à ses côtés.

Elle allait au hasard lorsque soudain les arbres se clairsemèrent, puis laissèrent la place à un étang

dont les eaux reflétaient le soleil matinal. Un petit pont rustique enjambait l'une des extrémités de l'étang; il menait à une tour en ruine, œuvre présuma Artemis des jardiniers qui avaient conçu ce parc.

Les deux lévriers se précipitèrent au bord de l'étang pour y boire, tandis que l'épagneul entra carrément dans l'eau pour se désaltérer sans avoir à trop se pencher.

Artemis s'arrêta à la limite des arbres et inspira à fond.

Un sifflement brisa le silence.

Les trois chiens relevèrent la tête d'un même mouvement. Le plus grand des lévriers piqua en direction du pont. L'autre le suivit. L'épagneul jaillit de la mare, se secoua avec vigueur avant de leur emboîter le pas en aboyant.

Artemis repéra une silhouette de l'autre côté du pont : un homme portant des bottes usées et une vieille veste. Il était grand, avait des épaules larges et se déplaçait avec une souplesse féline. Un chapeau mou lui couvrait la tête, dissimulant à demi son visage. Artemis retint son souffle, médusée, en le reconnaissant.

Puis l'homme franchit le pont, un rayon de soleil l'éclaira, et elle s'aperçut qu'elle s'était trompée.

Il s'agissait du duc de Wakefield.

Dès qu'il vit Mlle Greaves qui se tenait à la limite des arbres, telle une dryade soupçonneuse, Maxime pensa : « Naturellement. » Quelle autre lady serait debout à pareille heure ? Et quelle autre lady aurait suffisamment intéressé ses chiens pour les inciter à lui fausser compagnie ?

Les trois déserteurs couraient justement vers lui comme s'ils voulaient lui présenter leur nouvelle amie. Belle et Starling lui tournèrent autour, tandis que Percy posait ses pattes boueuses sur ses cuisses.

- Traîtres, murmura Maxime.

Puis il reporta son attention de l'autre côté de l'étang. Il s'attendait plus ou moins que Mlle Greaves ait disparu, mais elle était toujours là, et elle le regardait.

- Bonjour, lui lança-t-il.

Il se dirigea vers elle à pas comptés, comme il l'aurait fait avec quelque créature sauvage qu'il craignait d'effrayer. Mais Mlle Greaves ne cilla même pas.

En fait, elle semblait plutôt intriguée.

- Votre Grâce, le salua-t-elle.

Percy interpréta son salut comme une invitation. Il courut vers elle, sans doute dans l'intention de se jeter sur ses jupes.

- Couché ! lui ordonna Mlle Greaves, l'air sévère.

Percy se laissa tomber à ses pieds et la contempla avec adoration. Maxime adressa un regard exaspéré à l'épagneul, puis pivota pour marcher le long de la berge. Mlle Greaves l'imita.

- Avez-vous bien dormi ? s'enquit-il.

- Très bien, Votre Grâce.

- Parfait.

Il hocha la tête, ne voyant pas quoi dire d'autre.

D'ordinaire, il détestait avoir de la compagnie durant ses promenades matinales, mais, pour une raison inconnue, la présence de Mlle Greaves avait quelque chose... d'apaisant. Il en était là de ses réflexions lorsqu'il s'aperçut qu'elle était pieds nus. Un spectacle aussi inconvenant aurait dû lui inspirer du dédain, voire un certain dégoût.

Or ce fut l'inverse qu'il ressentit.

- Est-ce vous qui l'avez fait construire ? demanda-t-elle en désignant la tour en ruine.

- Non, c'est mon père. Ma mère avait vu un bâtiment semblable en Italie et elle voulait une ruine romantique dans le parc. Mon père ne lui refusait rien.

Elle le regarda avec curiosité, sans cesser de marcher.

- Nous passions beaucoup de temps ici quand ils étaient encore en vie, reprit-il.

- Mais plus depuis ?

Maxime serra les dents.

- Non. Cousine Bathilda préférait Londres pour élever mes sœurs, et j'ai estimé que ma place de chef de famille était auprès d'elles.

- Pardonnez-moi, mais n'étiez-vous pas encore un enfant, quand vos parents sont morts ?

- Vous voulez dire quand ils ont été tués ? rectifia-t-il d'une voix rauque.

Artemis s'immobilisa.

- Pardon ?

Maxime baissa un instant les yeux. La vision des orteils nus de la jeune femme recourbés dans l'herbe avait quelque chose d'étrangement érotique.

Il releva les yeux.

- Mes parents ont été assassinés dans Saint-Giles il y a dix-neuf ans, mademoiselle Greaves.

Elle lui épargna les platitudes de circonstance.

- Quel âge aviez-vous ?

- Quatorze ans.

- C'est un peu jeune pour se retrouver chef de famille, observa-t-elle, avec une telle gentillesse que le cœur de Maxime se serra.

- Ça ne l'est pas quand on est duc de Wakefield, répliqua-t-il sèchement.

Personne à l'époque ne s'était inquiété qu'il fût trop jeune, pas même sa cousine Bathilda.

- Vous deviez être un jeune garçon très déterminé.

Il n'y avait rien à répondre à cela, et ils reprirent leur promenade en silence.

Les lévriers couraient devant, tandis que Percy amusait la galerie en donnant la chasse à une

grenouille.

- Comment s'appellent-ils ? demanda Artemis, désignant les chiens du menton.

- Voilà Belle, répondit le duc, pointant du doigt le plus grand des lévriers, au poil fauve. L'autre est sa fille, Starling. Et l'épagneul s'appelle Percy.

La jeune femme hocha la tête avec gravité.

- Ce sont de bons noms pour des chiens.

Il haussa les épaules.

- C'est Phoebe qui les a choisis.

- J'ai été contente de la retrouver ici. Elle aime tellement les événements mondains.

Maxime lui glissa un regard oblique. Elle avait eu beau s'exprimer d'un ton neutre, il avait senti un reproche sous-jacent dans son propos.

- Elle est aveugle - ou presque. Je ne voudrais pas que quiconque lui fasse du mal, physiquement ou émotionnellement. Phoebe est très vulnérable.

- Elle est peut-être aveugle, Votre Grâce, mais je la crois beaucoup plus forte que vous ne le pensez.

Maxime regarda au loin. Qui était-elle pour lui dire comment s'occuper de sa sœur ? Phoebe avait à peine vingt ans.

- Il y a deux ans, elle est tombée parce qu'elle n'avait pas vu une marche. Elle s'est cassé le bras, mademoiselle Greaves. Vous me trouvez peut-être trop protecteur, mais je puis vous assurer que je n'ai que son intérêt à l'esprit.

Elle garda le silence, mais Maxime doutait fort qu'elle ait changé d'avis sur le sujet. Il fronça les sourcils, vaguement irrité. Il regrettait presque sa réplique glaciale.

La tour se dressait maintenant devant eux. Ils s'arrêtèrent pour l'admirer.

- Elle me fait penser à la tour de Raiponce<sup>1</sup>, déclara Mlle Greaves.

Maxime haussa un sourcil.

- J'imaginai la tour de Raiponce beaucoup plus haute.

La jeune femme renversa la tête, offrant son long cou pâle au soleil matinal. Une veine palpitait délicatement à la base.

Maxime détourna les yeux.

- En tout cas, reprit-il, celle-ci ne serait pas difficile à escalader pour un homme en bonne condition physique.

Elle le regarda, et il crut voir une amorce de sourire au coin de ses lèvres.

- Dois-je en conclure, Votre Grâce, que vous seriez prêt à l'escalader pour sauver une demoiselle en détresse ?

Il serra les lèvres

- Non. Je faisais juste remarquer que c'était possible.

Percy avait réussi à attraper la grenouille. Il déposa son cadavre aux pieds de Mlle Greaves avant

de s'asseoir fièrement à côté de sa prise, comme s'il attendait des félicitations.

Elle lui caressa distraitemment le crâne.

- Vous abandonneriez donc cette pauvre Raiponce à son sort ?

- Si une demoiselle était assez stupide pour se laisser enfermer dans une tour, j'enfoncerais la porte et je gravirais les escaliers pour aller à sa rescousse, répliqua-t-il, pince-sans-rire.

- Vous oubliez que la tour de Raiponce n'avait pas de porte, Votre Grâce.

Il écarta la grenouille d'un coup de pied.

- Dans ce cas, je serais forcé d'escalader le mur.

- Mais cela ne vous plairait certes pas, murmura-t-elle.

Maxime la regarda brièvement. Pourquoi diable insistait-elle pour qu'il se conduise en héros romantique ? Elle n'avait pourtant rien d'une gamine immature.

- De toute façon, ce n'est pas la tour de Raiponce, mais la tour de la fille de la Lune, lâcha-t-il à brûle-pourpoint.

- Pardon ?

Maxime se racla la gorge. Qu'est-ce qu'il lui avait pris de lui dire cela ?

- Ma mère prétendait que c'était la tour de la fille de la Lune.

Elle lui jeta un regard intrigué.

- Je suppose qu'il y a une histoire derrière ce nom.

Maxime haussa les épaules.

- Oui, elle me l'a racontée quand j'étais très jeune. Un sorcier était tombé amoureux de la fille de la Lune. Alors, il construisit une grande tour pour se rapprocher d'elle et s'emmura dedans.

- Et ? le pressa-t-elle.

Maxime haussa les sourcils.

- Et quoi ?

Elle écarquilla les yeux.

- Comment l'histoire s'est-elle terminée ? Le sorcier a-t-il gagné le cœur de la fille de la Lune ?

- Bien sûr que non, répliqua-t-il avec impatience. Elle *habitait* sur la lune, il ne pouvait donc pas l'atteindre. J'imagine qu'il a fini par mourir de faim. Ou qu'il est tombé du haut de sa tour.

Elle soupira.

- C'est l'histoire la moins romantique que j'aie jamais entendue.

- Ce n'était pas ma préférée, jugea utile de préciser Maxime, presque sur la défensive. J'aimais davantage celles où il était question de tueurs géants.

- Hmm fit-elle. Pouvons-nous entrer à l'intérieur ?

En guise de réponse, il se dirigea vers une porte voûtée, dépourvue de battant, mais en partie masquée par des ronces. Il les écarta à mains nues, puis fit signe à Artemis d'approcher.

Elle jeta au passage un coup d'œil sur ses mains égratignées, mais ne fit aucun commentaire.

La porte voûtée donnait sur un escalier à spirale. La jeune femme releva légèrement ses jupes pour le gravir. Maxime eut le temps d'apercevoir un bout de cheville nue. Puis les chiens le bousculèrent pour la suivre.

Il les imita.

L'escalier débouchait sur une petite plate-forme. Maxime rejoignit Mlle Greaves près du mur bas, crénelé comme dans les anciennes forteresses médiévales.

Mlle Greaves y posa les mains, bras tendus, et se pencha un peu en avant. La tour n'était pas très haute - à peine quatre mètres -, mais elle offrait une jolie vue sur l'étang et le bois qui l'entourait. Belle se dressa sur ses pattes arrière pour regarder elle aussi, tandis que Percy, trop petit pour voir quoi que ce soit, allait et venait en geignant. Une petite brise agitait les mèches échappées du chignon de Mlle Greaves, et Maxime ne put s'empêcher de la comparer à une figure de proue - fière, un peu sauvage, et prête pour l'aventure.

Sauf que c'était une comparaison absurde, et qu'il ne comprenait pas pourquoi ses pensées s'égarèrent ainsi.

- Quel drôle d'endroit, dit-elle au bout d'un moment, comme si elle se parlait à elle-même.

Maxime haussa les épaules.

- C'est une folie.

Elle tourna la tête vers lui.

- Votre père aimait-il les divertissements ?

- Non, pas spécialement.

Elle hocha la tête

- Mais il aimait beaucoup votre mère, n'est-ce pas ?

Maxime retint son souffle, comme si le drame de leur disparition venait d'avoir lieu.

- Oui.

- Vous avez eu de la chance.

Peu de gens auraient l'idée d'employer ce mot à son sujet.

- Pourquoi ?

Elle ferma les yeux et offrit son visage à la caresse du soleil.

- Mon père était fou.

Maxime était au courant. Craven lui avait fait son rapport la veille au soir. Feu le vicomte Kilbourne avait été rejeté par son propre père, le comte d'Ashridge, et par le reste de la famille. Non seulement il s'était ruiné dans des investissements insensés, mais il délirait en public.

Maxime savait qu'il aurait dû se montrer compatissant, mais les platitudes polies n'étaient pas son fort. Et puis, Mlle Greaves avait donné l'exemple en lui épargnant les apitoiements de circonstance lorsqu'ils avaient évoqué l'assassinat de ses parents.

Il n'empêche, il était ému à l'idée qu'elle ait pu se retrouver, petite fille, à la merci d'un père

imprévisible.

- Aviez-vous peur de lui ?

Elle rouvrit les yeux et le regarda avec étonnement.

- Non. En général, tout le monde trouve sa famille parfaitement normale, vous ne croyez pas ?

Maxime ne s'était jamais posé la question. Peut-être parce que les ducs, par essence, n'étaient pas assimilés à des gens « normaux ».

- Que voulez-vous dire ?

Elle haussa les épaules, offrit de nouveau son visage au soleil.

- Je pensais que tout le monde avait un papa qui restait parfois éveillé toute la nuit à rédiger des écrits philosophiques qu'il brûlait au matin dans un accès de rage. Ce n'est que lorsque j'ai été assez grande pour m'apercevoir que tous les pères ne se conduisaient pas comme le mien que j'ai compris ce qu'il en était.

Maxime avala sa salive. Bizarrement, le récit de la jeune femme l'avait perturbé.

- Et votre mère ?

- Ma mère était invalide, répondit-elle d'une voix dénuée d'émotion. Je les ai très rarement vus dans la même pièce.

- Vous avez un frère, dit Maxime, pour la tester.

Son visage s'assombrit légèrement.

- Oui, mon jumeau, Apollon. Il est à Bedlam.

Elle se tourna vers lui et le regarda droit dans les yeux.

- Mais vous le savez déjà, ajouta-t-elle. Mon frère jouit d'une certaine notoriété. Et vous êtes le genre d'homme à vouloir tout savoir sur la famille d'une épouse potentielle.

Maxime n'avait pas de raison d'avoir honte, aussi ne chercha-t-il pas à nier - mais ne confirma pas non plus - qu'il avait enquêté sur elle en même temps que sur lady Penelope. Il se contenta de soutenir son regard et attendit.

La jeune femme soupira et s'écarta du mur crénelé.

- Lady Penelope ne va pas tarder à me réclamer.

Maxime la suivit dans l'escalier. Il avait une vue plongeante sur sa nuque gracile tandis qu'elle baissait la tête pour voir où elle posait le pied. Il serait suprêmement idiot pour le duc de Wakefield de courtiser la cousine de la femme qu'il envisageait d'épouser. Et pourtant, pour la première fois de sa vie, Maxime avait envie de laisser parler l'homme plutôt que le titre.

1. Conte des frères Grimm. Raiponce est enfermée dans une tour dénuée de porte, mais grâce à sa natte longue de plusieurs mètres, son fiancé peut se hisser jusqu'à elle pour la secourir. (N.d. T.)

*Le roi Herla se maria deux semaines plus tard. En grande pompe. Une centaine de hérauts sonnaient trompette depuis les remparts de la citadelle tandis qu'une cohorte de jeunes danseuses précédait la procession. Le festin qui suivit entra dans la légende. Des princes et des rois étaient accourus des quatre coins de la terre pour assister aux noces, mais aucun n'était comparable au roi des Nains. Il arriva avec sa suite vêtue d'atours enchanteurs et chevauchant des chèvres. Il apportait en cadeau de mariage une grande corne d'or, remplie de rubis et d'émeraudes.*

Artemis s'était résignée depuis longtemps à son sort. Elle n'était qu'une dame de compagnie soumise aux caprices de sa cousine. Sa vie ne lui appartenait plus vraiment. Et l'existence dont elle avait pu rêver lorsqu'elle n'était encore qu'une toute jeune fille était définitivement hors de portée.

C'était ainsi.

Cela ne servait donc à rien de regarder le duc de Wakefield glisser la main de Penelope au creux de son bras avant de l'escorter hors de la salle à manger, où ils venaient de déjeuner. Ils formaient un beau couple. Pourtant, Artemis ne put s'empêcher de se demander si, une fois marié, le duc confierait à sa femme qu'il aimait se promener dans les bois à l'aube. Et s'il lui raconterait l'histoire de la fille de la Lune.

Elle baissa les yeux. Des pensées aussi mesquines - pour ne pas dire empreintes d'une certaine jalousie - n'étaient pas pour une femme comme elle.

- Je suis tellement contente que vous soyez venue ! s'exclama lady Phoebe, la tirant de ses pensées.

Glissant son bras sous le sien, elle ajouta, à voix basse :

- Les invités de Maxime sont de telles *antiquités* !

Artemis tourna les yeux vers sa compagne alors qu'elles quittaient à leur tour la salle à manger. Phoebe avait tiré ses cheveux châtain clair en arrière, dégageant son doux visage rond, et sa robe bleu ciel mettait en valeur ses joues roses et ses grands yeux bruns. Si Phoebe avait eu le droit de faire son entrée dans le monde, Artemis était convaincue qu'elle serait devenue l'une des jeunes filles les plus recherchées de la bonne société - moins pour son physique, que pour son caractère. Il était impossible de ne pas aimer Phoebe Batten.

Hélas, Phoebe avait été frappée aussi durement qu'Artemis par le destin ! Sa quasi-cécité l'avait tenue à l'écart des bals et autres divertissements qu'une jeune personne de son rang fréquentait d'ordinaire.

Parfois, Artemis se demandait si Phoebe acceptait son sort avec autant de résignation qu'elle-même.

- Penelope est davantage de votre âge que moi, répondit-elle, alors qu'elles approchaient de la terrasse, la plupart des invités ayant décrété qu'une petite promenade digestive s'imposait. Faites attention à la marche.

Phoebe hocha la tête pour la remercier et posa le pied sur la marche avec précaution.

- Certes, mais Penelope ne compte pas vraiment, n'est-ce pas ?

Artemis la gratifia d'un regard amusé. D'ordinaire, c'était elle qu'on considérait comme quantité négligeable, pas sa cousine.

- Que voulez-vous dire ?

Phoebe lui serra le bras et leva le visage vers le soleil.

- Elle est gentille, mais elle ne s'intéresse pas à moi.

- Ce n'est pas vrai, protesta Artemis.

Phoebe la gratifia d'un regard entendu, qui contrastait avec son visage encore enfantin.

- Elle ne me prête attention que lorsqu'elle pense que je pourrais lui être utile dans sa campagne pour gagner le cœur de Maxime.

Il n'y avait pas grand-chose à répliquer, car c'était la triste vérité.

- Dans ce cas, elle est plus stupide que je ne pensais, déclara cependant Artemis.

Phoebe sourit.

- Voilà pourquoi je suis si heureuse que vous soyez là.

- Attention. Nous arrivons aux marches qui descendent au jardin.

- Mmm. Je sens déjà les roses.

Phoebe tourna la tête vers un massif de roses à quelques mètres d'elles. À l'inverse du reste du jardin, où tout était taillé au cordeau, les roses poussaient librement. Elles auraient été davantage à leur place devant un cottage, mais Phoebe n'en avait cure, elle se réjouissait de humer leur parfum.

- Vous ne voyez rien du tout ? murmura Artemis.

La question était si intime qu'elle en était presque grossière, mais Phoebe ne s'en offusqua pas.

- Je vois le ciel et l'herbe, répondit-elle. Je distingue aussi la silhouette de ce buisson de roses. Mais pas les fleurs. Et, bien sûr, je vois mieux à la lumière. Et de près. Par exemple, ajouta-t-elle en se tournant vers Artemis, je me rends compte que vous fronchez les sourcils.

Artemis s'empressa d'afficher un sourire.

- Je suis heureuse de l'apprendre. Je craignais que vous n'ayez perdu davantage.

- La nuit et à l'intérieur, je ne vois pratiquement plus rien, confessa Phoebe d'un ton neutre.

Artemis émit un petit bruit de gorge pour signifier qu'elle avait entendu. Après son escapade dans les bois de ce matin, elle prenait maintenant plaisir à se contenter des allées gravillonnées du parc chauffées par le soleil. Et bien sûr, elle portait cette fois gants et chapeau.

Un petit rire cristallin leur parvint.

- On dirait lady Penelope, murmura Phoebe.

- C'est elle, confirma Artemis en apercevant Penelope au bras de Wakefield. Elle semble bien s'entendre avec votre frère.

- Vraiment ? fit lady Phoebe.

Artemis la regarda, intriguée. Phoebe avait fait savoir, à une époque, qu'elle ne considérait pas lady

Penelope comme un bon choix pour son frère mais elle n'avait bien sûr pas son mot à dire dans l'affaire. Craignait-elle de devoir quitter la maison du duc s'il épousait Penelope ?

- Voilà Mlle Picklewood, annonça Artemis. Elle est avec Mme Jellett.

- Ah, Phoebe ! s'exclama Mlle Picklewood. J'étais justement en train d'expliquer à Mme Jellett que c'est toi qui avais la haute main sur ce jardin.

Phoebe sourit.

- Je me contente de veiller à son entretien. C'est mère qui l'avait conçu.

- Alors elle avait des dons d'artiste, commenta Mme Jellett. Et je vous envie de disposer d'un tel espace. Notre maison de campagne ne possède qu'un tout petit jardin. Mais pouvez-vous me dire le nom de cette ravissante fleur ? Je ne crois pas en avoir jamais vu de pareille.

Phoebe se pencha sur la fleur en question pour la humer, avant de décliner son nom commun et son nom savant, son origine et comment elle s'était retrouvée à Pelham House. Artemis était médusée. Elle ignorait qu'elle avait de telles connaissances en horticulture.

Tout à coup, une truffe humide vint se frotter contre sa main. Mlle Picklewood s'esclaffa.

- Il semblerait que Percy se soit entiché de vous, mademoiselle Greaves. D'habitude, il ne quitte pas Maxime d'une semelle.

Artemis baissa les yeux pour caresser l'épagneul. Elle fut surprise de découvrir Bonbon à ses côtés, tout haletant et frétilant. Relevant les yeux, elle vit que le duc et Penelope se dirigeaient vers l'autre bout du jardin.

- Où est Mignon ? s'enquit-elle.

Mlle Picklewood indiqua un buisson sous lequel reniflait son petit épagneul.

- Mignon n'est pas comme Bonbon. Il n'aime pas les gros chiens.

Artemis s'accroupit pour caresser Bonbon.

- Cela faisait une éternité que je ne l'avais pas vu aussi actif, avoua-t-elle.

- Il faut que je montre ces fleurs à lady Noakes, décréta Mme Jellett. Elle adore jardiner, mais elle en a rarement les moyens. Son mari *joue*, figurez-vous, ajouta-t-elle à voix basse.

Mlle Picklewood secoua la tête

- Le jeu est mortel, dit-elle. Avez-vous entendu cette histoire au sujet de lord Pepperman, madame Jellett ?

- Non !

Phoebe émit un petit grognement.

- Si vous voulez bien nous excuser, cousine Bathilda, Artemis voulait que je lui montre les abricotiers.

Artemis prit docilement le bras de son amie et attendit qu'elles soient hors de portée d'oreille pour demander :

- Les abricotiers ?

- Tout le monde s'intéresse aux abricotiers. En outre, je ne me sentais pas la force d'écouter

l'histoire de lord Pepperman pour la énième fois.

Il y eut un sifflement aigu. Percy, qui trotta à côté des deux femmes, leva la tête, soudain en alerte, avant de se ruer vers le duc de Wakefield. Bonbon tricota de ses petites pattes pour rattraper son nouvel ami.

Artemis suivit des yeux les deux chiens et se surprit à fixer le duc. Ce dernier regardait dans sa direction, et même à cette distance, son attitude était impérieuse, comme s'il exigeait quelque chose d'elle.

Artemis fut prise d'un étrange vertige.

Puis Penelope tira le duc par la manche. Il se tourna vers elle et lui sourit.

Un grand froid envahit alors Artemis.

Phoebe lui donna un petit coup de coude dans les côtes.

- J'ai pensé à quelque chose.

- Ah oui ? répondit-elle distraitemment.

Wakefield et Penelope s'étaient arrêtés auprès de lord et de lady Oddershaw, et Artemis vit le duc se raidir. Il semblait agacé par ce que disait lord Oddershaw.

- Ne serait-ce pas une bonne idée que toutes les dames du Comité de soutien à l'orphelinat de Saint-Giles se rendent un soir aux Folies Harte, pour y voir une pièce de théâtre ?

Artemis se tourna vers sa compagne.

- Cela me semble une excellente idée, en effet. Penelope viendra volontiers, moins pour la pièce de théâtre que parce qu'elle adore les sorties mondaines.

Phoebe eut un sourire entendu.

- Vous seriez évidemment invitée. Après tout, vous faites partie du comité, puisque vous assistez aux réunions avec Penelope.

- Sans doute, acquiesça Artemis, avec une moue ironique.

En réalité, elle ne ferait jamais vraiment partie du Comité de soutien à l'orphelinat de Saint-Giles, l'argent étant la condition préalable pour en devenir membre.

- Oh, dites-moi que vous viendrez ! insista lady Phoebe en lui étreignant le bras. Ils donnent *La Nuit des rois*, avec Robin Goodfellow dans le rôle de Viola. Je l'adore !

- Bien sûr que je viendrai, la rassura Artemis.

- Alors, c'est une affaire entendue, conclut lady Phoebe. Je demanderai aux autres dames si elles peuvent également venir.

Artemis ne put retenir un sourire tant la joie de Phoebe était contagieuse. Elles avaient presque atteint l'une des extrémités du jardin, là où un banc de pierre était adossé au mur. Une femme y était assise ; elle semblait perdue dans ses pensées.

- J'ai entendu dire que Mlle Royale était une riche héritière, murmura Artemis impulsivement.

Phoebe fronça les sourcils. Elle ne voyait pas où Artemis voulait en venir.

- Oui?

- Le Comité de soutien n'est pas fermé que je sache. Il reste toujours de la place pour de nouveaux membres, n'est-ce pas ?

- Mais oui ! acquiesça Phoebe.

Artemis lui tapota le bras.

- Et nous approchons justement de Mlle Royale, ajouta-t-elle en élevant la voix.

Entendant son nom, cette dernière tourna la tête dans leur direction.

- Bonjour, lança-t-elle d'une voix grave, l'air méfiant.

Phoebe lui sourit innocemment.

- Appréciez-vous le jardin, mademoiselle Royale ?

- Oui, beaucoup, milady. Euh... Voulez-vous vous joindre à moi ?

Son invitation venait un peu tardivement, Phoebe s'étant déjà assise à sa gauche, tandis qu'Artemis s'installait à sa droite.

- Merci, répondit cependant Phoebe. J'étais en train de dire à Mlle Greaves que j'espérais que les dames du Comité de soutien à l'orphelinat de Saint-Giles pourraient se joindre à moi pour une soirée aux Folies Harte quand nous serons de retour à Londres.

Mlle Royale battit des paupières.

- Je ne crois pas avoir jamais entendu parler de ce Comité de soutien, avança-t-elle poliment.

Phoebe écarquilla les yeux.

- *Vraiment ?*

Artemis se retint de s'esclaffer. Mais déjà Phoebe vantait le travail accompli par l'orphelinat auprès des enfants les plus déshérités de Saint-Giles. Tout en l'écoutant, Artemis risqua un coup d'œil du côté du duc de Wakefield. Il était toujours en compagnie de lady Penelope, de lord et de lady Oddershaw, mais semblait en proie à une irritation grandissante.

Que diable avait bien pu lui dire lord Oddershaw ?

Maxime émergea de son sommeil, hanté par l'image de tresses ensanglantées qui brillaient sinistrement au clair de lune. Il avait débattu avec Oddershaw jusqu'à plus de 2 heures du matin. Peu lui importait que la politique s'invite dans les parties de campagne qu'il organisait, mais il n'avait pas aimé la façon insistante avec laquelle Oddershaw avait mis la question sur le tapis au cours de leur promenade avec lady Penelope. Bien que vantard et grossier, celui-ci était un allié de poids dans le projet de Maxime pour faire voter un nouveau texte de loi réprimant plus sévèrement la distillation et le commerce du gin. D'où cet interminable débat.

Maxime se leva, s'habilla, enfila ses bottes et sa vieille veste et sortit par l'arrière de la maison. Bien que levé un peu plus tard que de coutume, il ne croisa que quelques domestiques qui se contentèrent de le saluer silencieusement.

Le matin était le seul moment qui n'était réservé qu'à lui-même.

Il gagna les écuries. D'ordinaire, les chiens l'attendaient devant la porte, impatients de partir en promenade. Mais ce matin, la cour était déserte.

Fronçant les sourcils, Maxime prit la direction du bois.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand il atteignit l'extrémité de la pelouse. La pénombre qui régnait sous le couvert des arbres l'obligea à s'arrêter un instant. Il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, elle apparut devant lui, telle une déesse antique. Elle se tenait au milieu des arbres comme s'ils lui appartenaient. Les chiens l'entouraient.

Ce fut bien sûr Percy qui rompit le charme le premier. Il bondit vers Maxime tout boueux et surexcité. Un petit chien dont le pelage avait dû être blanc à l'origine surgit de derrière les jupes de la jeune femme et rejoignit Percy en aboyant furieusement.

- Vous êtes en retard, aujourd'hui, Votre Grâce, observa Mlle Greaves, comme si elle l'attendait.

C'était bien sûr une hypothèse absurde.

- J'ai discuté une partie de la nuit avec lord Oddershaw, dit-il, et désignant le petit chien qui lui reniflait à présent les chevilles, il demanda : C'est le chien de lady Penelope ?

Maxime ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu aussi sale. Ni aussi actif.

- Oui, acquiesça Mlle Greaves.

Ils se mirent à marcher de conserve, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

- De quoi avez-vous parlé, avec lord Oddershaw ? voulut-elle savoir.

Maxime la regarda. Elle portait son éternelle robe marron. Il se rappela alors que sa garde-robe se limitait à trois robes, deux pour le jour et une pour les soirées.

- Nous avons parlé politique. Je doute que cela vous intéresse.

- Pourquoi ?

Il se rembrunit

- Pourquoi *quoi* ?

- Pourquoi la politique ne m'intéresserait-elle pas, Votre Grâce ?

Son ton était on ne peut plus poli, pourtant Maxime eut le sentiment qu'elle se moquait de lui. Résultat, il répliqua avec une certaine brusquerie :

- Nous avons discuté de canaux. Ainsi que d'une loi que je souhaite faire passer pour éradiquer le commerce du gin dans les classes populaires de la capitale. Vous admettez que ce sont là des sujets passionnants.

Elle ne réagit pas à la provocation.

- Quel rapport entre les canaux et le commerce du gin ?

- Aucun.

Il ramassa un bout de bois, qu'il lança pour Percy. L'épagneul fila comme une flèche, suivi du chien de Penelope. Apparemment, ces deux-là étaient inséparables.

- Sinon, reprit-il, qu'Oddershaw veut que j'appuie sa demande d'ouverture d'un canal dans le Yorkshire qui servirait ses intérêts miniers avant de m'apporter son soutien dans mon combat contre le commerce du gin.

- Et vous êtes contre le percement de ce canal ?

Elle leva ses jupes pour franchir une souche d'arbre et Maxime constata qu'elle était encore pieds nus.

- Ce n'est pas cela, répondit-il.

Les complexités des politiques parlementaires étaient telles qu'il n'aimait pas en discuter avec des femmes ou des hommes qui ne s'intéressaient pas particulièrement à la politique. Les dossiers étaient parfois si imbriqués entre eux qu'il était difficile d'en expliquer les subtilités.

Cependant, Mlle Greaves lui jeta un regard impatient.

- C'est quoi, alors ? demanda-t-elle.

Maxime se surprit à sourire.

- C'est le troisième dossier d'ouverture de canal que propose Oddershaw. Il utilise le Parlement pour se remplir les poches. Je sais que la plupart des gens souhaitent voir voter des dispositions qui les avantagent, mais Oddershaw se montre plutôt excessif.

- Donc, vous ne l'appuierez pas ?

- Si. Parce que j'ai besoin de sa voix. Et, plus important encore, de celles de ses partisans.

La jeune femme s'arrêta pour lui faire face.

- Pourquoi ? demanda-t-elle, le front plissé comme si elle cherchait réellement à comprendre les mécanismes de la politique.

Ou peut-être voulait-elle savoir ce qu'il pensait.

- Vous avez été dans Saint-Giles, commença Maxime. Vous y avez vu la désolation, les... ravages causés par le gin.

Il s'approcha d'elle spontanément.

- Certaines femmes sont prêtes à vendre leur bébé pour une gorgée de gin. Et des hommes volent et tuent pour une bouteille. Le gin est une lèpre qui finira par réduire la ville à néant si sa progression n'est pas enrayée. Cette maudite boisson doit être combattue avec la même vigueur qu'une maladie contagieuse.

Il s'interrompit, conscient que son ton devenait par trop véhément.

- Vous comprenez ? conclut-il plus calmement.

- Je vois que le sujet vous passionne.

Il recula d'un pas.

- C'est mon travail - mon devoir en tant que membre du Parlement de me passionner pour ce sujet.

- Apparemment, ce n'est pas le cas de tout le monde - lord Oddershaw, par exemple. Pourquoi vous souciez-vous à ce point de Saint-Giles ? ajouta-t-elle en le dévisageant.

Maxime faillit ricaner. Se soucier de Saint-Giles ? Ne lui avait-il pas déjà expliqué qu'il détestait ce

quartier ?

Il eut soudain l'impression qu'on lui versait un baquet d'eau froide sur la tête. Non. Il ne lui avait *jamais* parlé de Saint-Giles - du moins pas en tant que duc de Wakefield.

Cette conversation, Mlle Greaves l'avait eue avec le Fantôme.

Carrant les épaules, Maxime se remit en marche.

- Vous vous méprenez, mademoiselle Greaves. C'est du gin et de son commerce dont je me soucie. Pas de l'endroit où il a lieu. À présent, si vous voulez bien m'excuser, je dois aller me changer pour prendre le petit déjeuner avec mes invités.

Il siffla ses chiens et s'éloigna.

Cette entrevue l'avait convaincu d'une chose : Mlle Greaves était dangereuse.

Cet après-midi-là, comme la veille, Artemis et Phoebe se promenèrent bras dessus, bras dessous dans le parc de Pelham House. Le déjeuner avait été assommant. Artemis s'était retrouvée assise à côté de M. Watts, qui n'aimait rien tant que donner son avis sur tout et n'importe quoi.

- Que font-ils ? s'enquit Phoebe en tournant les yeux vers la grande pelouse.

Artemis suivit son regard. Les invités s'étaient regroupés au centre.

- Votre frère a parlé de jeux, tout à l'heure. Je crois que ces messieurs ont l'intention de démontrer leur habileté à l'épée.

Tandis qu'elles se dirigeaient à leur tour vers la pelouse, Artemis décrivit la scène à Phoebe. Plusieurs valets étaient présents. Certains portaient des épées de différentes tailles tandis que d'autres disposaient des chaises pour les dames qui souhaitaient assister à la démonstration.

Phoebe soupira.

- Ces faux duels sont ennuyeux à mourir. À moins, bien sûr, qu'un combattant blesse par inadvertance son adversaire.

- Phoebe ! se récria Artemis, médusée.

Comment Phoebe pouvait-elle apparaître aussi innocente et nourrir des pensées aussi sanglantes ?

- Vous savez que j'ai raison, s'entêta la jeune fille. Nous allons devoir feindre d'admirer les efforts de ces messieurs pour paraître dangereux.

Le sourire qu'Artemis esquissait se figea lorsqu'elle vit Wakefield avancer une chaise pour Penelope et l'aider à s'asseoir. Aux anges, sa cousine le gratifia d'un sourire éblouissant. Se rappelant son expression presque féroce lorsqu'il lui avait décrit les effets désastreux du gin sur la population de Saint-Giles, elle se demanda s'il ne révélait sa passion qu'au Parlement, car pour l'heure, il arborait un masque poli. Non, songea-t-elle, elle ne l'imaginait pas tomber le masque - pas même dans le feu d'une discussion politique.

- Qui commence ? demanda Phoebe, alors qu'elles s'asseyaient deux rangs derrière Penelope et Wakefield.

Artemis détourna les yeux du duc. N'avait-elle pas déjà décidé qu'il valait mieux ne pas s'intéresser

à cet homme ?

- Lord Noakes et M. Barclay, répondit-elle.

- Vraiment ? J'ignorais qu'en matière d'exercices physiques, M. Barclay était capable de davantage que de hausser les sourcils.

Artemis s'esclaffa discrètement et observa les duellistes. De taille moyenne, Lord Noakes avait une bonne cinquantaine d'années, et quasiment pas de ventre. M. Barclay avait bien vingt ans de moins que lui, mais il ne semblait pas en aussi bonne condition physique. Il semblait toutefois prendre l'affaire très au sérieux.

- Il vient d'ôter sa veste, et il fait à présent des moulinets avec son épée, expliqua Artemis à sa compagne. Oh, mon Dieu !

- Quoi ? demanda Phoebe. Qu'y a-t-il ?

Assise devant elles, Mme Jellett semblait tendre l'oreille, comme si elle cherchait à épier leur conversation. Artemis se pencha vers Phoebe pour lui murmurer à l'oreille :

- M. Barclay a failli trancher le nez d'un valet avec sa lame.

Phoebe ne put s'empêcher de glousser comme une collégienne. Son frère jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Son regard croisa celui d'Artemis - il était si glacial qu'elle eut l'impression de plonger la main dans la neige. Il se posa ensuite sur Phoebe et son expression se radoucit. Artemis n'en revenait pas. Dans les bois, ils paraissaient presque amis, mais ici, en public, c'est à peine si le duc semblait la connaître.

Les duellistes engagèrent les hostilités.

L'affrontement fut sans surprise. Tous les gentlemen apprenaient dès leur plus jeune âge l'art du duel, qui tenait plus de la danse, tant il fallait y mettre d'élégance et de grâce, que du combat proprement dit. Artemis savait qu'il existait à Londres des écoles où ces messieurs pouvaient se perfectionner et entretenir leur forme. Tous s'entraînaient plus ou moins régulièrement et tous se déplaçaient avec la même fluidité. Mais Artemis ne pouvait pas s'empêcher de comparer ces figures, qui portaient probablement de jolis noms français, avec les redoutables coups de lame du Fantôme de Saint-Giles. Les deux duellistes en face d'elle ne tiendraient pas une minute contre lui et, bizarrement, cette idée l'emplissait d'allégresse.

Elle aurait dû avoir honte de nourrir de telles pensées. Mais elle n'y parvenait pas.

Le duel se termina par un coup porté courtoisement sur le gilet brodé de lord Noakes, juste au-dessus du cœur.

Phoebe bâilla discrètement derrière sa main, tandis qu'Artemis lui relatait l'épilogue.

Lord Oddershaw et M. Watts prirent la relève. Artemis observait la nuque de Wakefield. Il écoutait poliment le bavardage de Penelope et se montrait attentif, mais elle avait du mal à croire qu'il puisse trouver la conversation de sa cousine digne d'intérêt.

Réprimant une grimace, Artemis détourna les yeux. Elle se montrait terriblement acerbe ces derniers temps. Si elle continuait ainsi elle se préparait une vieillesse pénible.

- Voilà qui est intéressant, murmura Phoebe.

Artemis sursauta.

- Quoi donc ?

- Vous avez bien dit que c'était le duc de Scarborough qui se tenait devant Maxime et Penelope ?

Elle indiqua d'un signe de tête le vieil homme qui s'était incliné sur la main de Penelope.

- Il n'est pas habitué à cela, souffla-t-elle.

- Quoi ? fit Artemis, qui regarda la scène avant de se tourner vers Phoebe : *Qui ?*

- Maxime, répondit Phoebe avec un sourire affectueux qu'il était difficile de relier à cet iceberg autoritaire qu'était Wakefield. Mon frère n'a jamais de rivaux. Quand il veut quelque chose, il se contente de l'indiquer et les autres s'empressent de le lui obtenir.

Artemis sourit en imaginant famille, amis et domestiques du duc s'agitant et se bousculant pour satisfaire ses moindres caprices.

Au même instant, comme s'il avait senti qu'il était l'objet de son amusement, Wakefield se retourna.

Artemis inspira un grand coup et soutint son regard.

Penelope posa la main sur la manche de Wakefield et il se détourna.

Baissant les yeux, Artemis s'aperçut que ses mains tremblaient. Elle les croisa dans son giron.

- Croyez-vous vraiment que Scarborough puisse se poser en rival de votre frère ?

- Eh bien... commença Phoebe, qui réfléchit quelques instants avant de poursuivre : Dans des circonstances ordinaires, je ne donnerais pas cher de ses chances. Maxime est jeune, séduisant, riche et puissant. Sans compter qu'il possède un charme irrésistible - vous ne trouvez pas ?

*Oh, que si !*

- Mais, enchaîna Phoebe, le duc de Scarborough semble réellement entiché de Penelope. Et cela pourrait faire toute la différence.

Artemis fronça les sourcils.

- Que voulez-vous dire ?

- Scarborough tient à Penelope. Maxime, pas vraiment. Oh, je suis sûre qu'il prendra goût à la compétition ! Mais s'il perd, il se cherchera une autre héritière. Au fond, lady Penelope n'a pas d'importance à ses yeux. Et elle pourrait finir par le comprendre. Si vous étiez à sa place, vous ne choisiriez pas la passion - même assortie du nombre des années - plutôt que l'indifférence ?

- Si, bien sûr, répondit Artemis sans avoir à se poser la question.

Quelle femme ne désirait pas qu'on s'intéresse à elle - *réellement* à elle ? Si Penelope mettait ses deux soupirants en balance avec cette idée à l'esprit, Scarborough gagnerait haut la main, malgré son âge. Wakefield n'aurait aucune chance contre lui.

Wakefield n'était cependant pas démuné d'arguments en sa faveur. Il était riche. Puissant. Et craint.

Artemis l'observa. Il regardait Penelope, la femme qu'il courtisait, flirter avec Scarborough, comme un entomologiste examinant deux insectes se livrant à quelque parade nuptiale. À le voir aussi indifférent, personne n'irait penser qu'il voulait Penelope pour lui seul.

Serait-il jamais capable de s'intéresser vraiment à une femme ? De s'abandonner à la passion ? Il était si froid, si réservé - sauf quand, ce matin, il s'était échauffé pour évoquer la question du gin.

L'idée que Wakefield puisse s'enflammer pareillement pour une femme paraissait presque risible.

Et pourtant... Artemis l'imaginait volontiers tel un fauve poursuivant sa proie, en l'occurrence, la femme sur laquelle il avait jeté son dévolu. Il se montrerait acharné, impitoyable dans la victoire.

Elle frissonna. Wakefield serait sans doute un amoureux fougueux, passionné.

Mais ce n'est pas elle qui en profiterait.

Elle soupira et baissa les yeux sur ses mains, toujours croisées dans son giron. Elle rêvait d'un homme comme le duc. Malheureusement, c'était sans espoir.

Elle était condamnée à rester célibataire.

Scarborough éleva la voix, et elle s'intéressa de nouveau à ce qui se passait autour d'elle. Lord Oddershaw et M. Watts avaient terminé leur duel et Scarborough parlait à Wakefield. Son expression était joviale, mais son regard dur.

- Que se passe-t-il ? demanda Phoebe.

- J'ai l'impression que Scarborough demande quelque chose à votre frère, mais... Oh, mon Dieu ! Il met Wakefield au défi !

- C'est vrai ?

Artemis haussa les sourcils.

- Votre frère est bon escrimeur ?

Penelope haussa les épaules.

- Je l'ignore. Il s'est toujours davantage intéressé à la politique qu'au sport. Mais je suppose que ça n'a pas grande importance. Scarborough a au moins trente ans de plus que lui.

Wakefield se leva abruptement.

- Il accepte, annonça Artemis.

- Oh, là, là ! s'exclama Phoebe, avec une joie enfantine.

- Il est coincé, murmura Artemis, qui ne partageait pas son enthousiasme. S'il bat Scarborough, il passera pour une brute. Et s'il perd...

- Il sera humilié, conclut Phoebe sereinement.

Artemis se surprit à être irritée par sa jeune compagne. Elle pourrait quand même être un peu inquiète pour son frère.

Le valet de Wakefield, un homme grand et mince, aidait déjà son maître à se débarrasser de sa veste. Il lui murmura quelque chose à l'oreille, mais Wakefield secoua la tête et s'éloigna. Il portait un gilet noir rebrodé d'or. Les manches de sa chemise blanche frémissaient doucement sous la brise. Scarborough avait déjà choisi une épée, qu'il faisait tourner dans sa main avec ostentation. Il semblait parfaitement à son aise et l'estomac d'Artemis se noua.

Le duc préférerait encore passer pour une brute que de se résoudre à la défaite. Il était bien trop orgueilleux.

Les duellistes se positionnèrent face à face. Lord Noakes se plaça entre eux et brandit un mouchoir. Le silence tomba brutalement, comme si tous avaient conscience que l'enjeu de ce duel ne se limiterait

pas à une simple démonstration d'habileté.

Puis lord Noakes lâcha le mouchoir, qui voleta jusqu'à terre.

Scarborough attaqua le premier, avec une étonnante agilité pour un homme de son âge. Wakefield fut contraint de reculer. Il paraissait moins entraîné que son adversaire. Ou alors... il se retenait.

- Scarborough mène la danse, expliqua Artemis à Phoebe. Votre frère est sur la défensive.

Ricanant, Scarborough dit quelque chose que seul son adversaire pouvait entendre.

Le visage de Wakefield était absolument dépourvu d'expression.

Et tout à coup, il se passa quelque chose d'inattendu. Le duc de Wakefield se métamorphosa. Il passa à l'offensive avec un étonnant mélange de grâce et de brutalité. Scarborough écarquilla les yeux. C'était lui, à présent, qui devait reculer pour parer les coups. Wakefield enchaînait les figures à toute allure, et Artemis comprit soudain qu'il *jouait* avec son adversaire.

Elle s'était levée sans même s'en rendre compte, et son cœur battait furieusement dans sa poitrine.

Phoebe se leva à son tour et lui étreignit le bras.

- Que se passe-t-il ?

Wakefield attaquait toujours et ses coups de lame devenaient de plus en plus redoutables.

- Il... commença Artemis.

Elle s'interrompit, sous le choc.

Elle avait déjà vu quelqu'un se battre ainsi.

Contrairement aux autres duellistes qui s'étaient exhibés sur la pelouse, Wakefield ne se mouvait pas comme un danseur, mais bien plutôt comme un fauve. Comme un homme qui savait comment tuer.

Comme un homme qui avait *déjà* tué.

Scarborough transpirait à grosses gouttes. Il trébucha. Wakefield se jeta sur lui, tel le tigre s'apprêtant à donner le coup de grâce, sans se soucier de sa proie qui...

- Votre Grâce !

Le cri de son valet sembla tirer Wakefield de sa transe. Il se redressa, la respiration haletante. Scarborough le regardait, bouche bée, l'épée encore levée dans une dérisoire tentative pour se défendre.

Wakefield planta délibérément la pointe de son épée dans l'herbe.

- Que se passe-t-il ? demanda Phoebe. *Que se passe-t-il ?*

Artemis cligna des yeux.

- Je... je ne sais pas. Votre frère a baissé son épée

Scarborough s'essuya les sourcils d'un revers de manche, puis s'avança précautionneusement vers Wakefield, comme s'il avait du mal à croire qu'il n'était plus menacé. Puis il pointa sa lame sur le cou de Wakefield, la pressant juste assez pour laisser une égratignure. Après quoi il demeura interdit. Il semblait le premier surpris de sa victoire.

- Scarborough a gagné, murmura Artemis distraitement.

Wakefield écarta les bras pour signifier qu'il se rendait. Il ouvrit sa main droite et son épée tomba à terre.

Puis il tourna la tête et son regard accrocha celui d'Artemis.

Un regard qui n'était plus froid, mais sombre, très sombre. Et dangereux. Puis le fauve réintégra son camouflage de gentleman.

Mais Artemis avait compris.

Le duc de Wakefield était le Fantôme de Saint-Giles.

*Deux semaines plus tard, ce fut au tour du roi Herla d'assister aux noces du roi des Nains. Il prit avec lui les plus vaillants de ses gardes et leur petite troupe pénétra dans une caverne obscure qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre. Car le royaume des Nains se trouve sous la terre. Ils voyagèrent durant un jour et une nuit avant de déboucher dans une immense plaine. Au-dessus de leurs têtes, des rochers déchiquetés tel un ciel menaçant. Et devant eux, la ville du royaume des Nains.*

Maxime se réveilla en sursaut juste avant l'aube, la vision de sa mère assassinée, ses belles émeraudes arrachées à son cou, s'attardant dans son esprit. Une odeur de gin semblait flotter dans l'air, mais il savait que c'étaient les remugles de son cauchemar.

Percy fourra la truffe sous sa main. Maxime était allongé dans le grand lit à baldaquin de ses ancêtres, surmonté d'une couronne ducale et fermé par de lourdes tentures en velours vert foncé. Ses aïeux avaient-ils eu, eux aussi, des cauchemars et connu le doute ? À en juger par les fiers visages alignés dans la grande galerie, il ne le pensait pas. Tous avaient hérité de leur titre après la mort naturelle de leur père, et non pas un sauvage assassinat qui n'avait toujours pas été vengé.

Aussi avait-il le sentiment de mériter ses cauchemars.

Percy lui léchait à présent les doigts. Maxime soupira et se leva. L'épagneul s'assit sur le lit et agita la queue avec enthousiasme. Il était censé dormir avec les autres chiens dans les écuries, mais, bien qu'il ne fût pas aussi intelligent que Belle et Sterling, il arrivait toujours à esquiver l'armée de valets - et Craven - pour se faufiler chaque soir jusque dans la chambre de Maxime. Comment s'y prenait-il ? C'était là un mystère. Sans doute la providence avait-elle suppléé son défaut d'intelligence par un surcroît de chance.

- Allez, viens, lui lança Maxime, une fois habillé.

Il quitta la chambre, l'épagneul sur ses talons.

Dans le couloir, il croisa une domestique à moitié endormie, qu'il salua d'un signe de tête, avant de gagner les écuries, où il récupéra ses deux autres chiens. Puis le quatuor prit la direction des bois.

Le soleil se levait tout juste, ses premiers rayons caressant les feuilles des arbres. La journée s'annonçait magnifique, parfaite pour le pique-nique prévu au déjeuner. Il ne croyait pas se tromper en affirmant que ses plans concernant lady Penelope se déroulaient comme prévu. La veille, la jeune fille n'avait cessé de se pendre à son bras et de glousser - parfois à contretemps - tout en paraissant sous le charme. Que ce soit son titre et sa fortune plutôt que sa personne qui la séduisent n'avait rien de très normal pour des personnes de leur rang. Il n'y avait pas de raison d'être d'humeur maussade.

Percy débusqua un lièvre. Aussitôt, les trois chiens se lancèrent à la poursuite du malheureux avec la subtilité d'un régiment de soldats. Deux oiseaux, effrayés par leurs aboiements, s'envolèrent à tire-d'aile. Maxime le suivit du regard.

C'est alors qu'il eut conscience qu'il n'était pas seul.

Il eut également l'impression que son cœur bondissait dans sa poitrine. Ce qui était impossible.

- Bonjour, Votre Grâce, le salua Mlle Greaves.

Elle portait son éternelle robe marron. Et n'avait pas de chapeau. Ses joues étaient rosies par l'air frais du matin.

Maxime constata qu'elle était encore pieds nus.

- Vous devriez mettre des chaussures pour vous promener dans ces bois. Vous risquez de vous blesser.

Les lèvres de la jeune femme s'incurvèrent sur un sourire qui n'en était pas un, ce qui ne fit qu'accroître l'irritation de Maxime. Si tout le monde s'empressait toujours de lui obéir, ce n'était pas son cas.

Percy revint tout excité de sa chasse et fit mine de bondir sur Mlle Greaves.

- Assis ! lui ordonna-t-elle calmement.

L'épagneul s'assit docilement à ses pieds.

Maxime soupira.

- As-tu attrapé ce pauvre lièvre ? demanda-t-elle en se penchant sur Percy, qui agitait frénétiquement la queue. L'as-tu dépecé ?

Maxime arqua les sourcils.

- Vous usez d'un vocabulaire bien barbare pour une lady, mademoiselle Greaves.

Elle haussa les épaules.

- Je doute que Percy soit capable d'attraper un lièvre, répliqua-t-elle en se redressant. Et n'oubliez pas que je porte le nom de la déesse de la chasse.

Maxime la dévisagea avec curiosité. Elle était d'étrange humeur, ce matin. Elle ne lui avait jamais témoigné de déférence particulière, mais là, elle donnait l'impression de chercher l'affrontement.

Les deux lévriers apparurent, accompagnés du petit chien blanc de lady Penelope.

Maxime interrogea Mlle Greaves du regard. Elle haussa de nouveau les épaules.

- Bonbon semble apprécier les promenades matinales. Je sais qu'il adore Percy, je l'ai donc emmené avec moi. C'est comme s'il vivait une deuxième vie.

Elle s'éloigna sur le sentier. Maxime lui emboîta le pas. Starling, Bonbon et Percy furetèrent dans les fourrés, mais Belle les accompagna. Ils marchèrent quelques temps sans dire un mot, dans ce qui ressemblait à un compagnonnage silencieux. Mais Maxime devinait, à la raideur des épaules de Mlle Greaves, qu'elle était tendue.

Finalement, ce fut lui qui rompit le silence.

- Je suppose que vos parents avaient un penchant pour les humanités ?

- Ma mère, surtout. C'est elle qui nous a baptisés. Apollon et Artemis. Les jumeaux de l'Olympe.

- Ah.

Elle inspira une grande goulée d'air. Son corsage se gonfla, attirant le regard du duc.

- Mon frère a été enfermé à Bedlam il y aura bientôt quatre ans.

- Oui, je sais.

Elle eut un sourire un peu cynique qui déplut à Maxime.

- Bien sûr que vous le savez. Dites-moi, Votre Grâce, enquêtez-vous sur l'entourage de *toutes* les femmes qui vous intéressent avant de décider de les courtiser ?

- Oui, admit Maxime, qui ne voyait pas de raison de nier. Je dois à mon titre de m'assurer que j'épouserai la meilleure candidate possible.

Elle chantonna une vague réponse, ce qui l'agaça prodigieusement.

- Votre frère a tué trois hommes dans un accès de délire alcoolique.

Elle se raidit.

- Sachant cela, je suis surprise que vous persistiez à courtiser Penelope. La folie est réputée se transmettre dans les familles.

Son frère était de toute évidence un sujet sensible. Mais puisqu'elle lui avait rappelé qu'elle portait le nom de la déesse chasseresse, Maxime ne voyait aucune raison de l'épargner.

- Vous n'êtes pas parente directe de Penelope. Et un assassinat n'est pas forcément preuve de folie. Si votre frère n'avait pas été petit-fils de comte, il aurait été pendu pour son crime au lieu d'être enfermé à Bedlam. L'asile valait mieux pour tout le monde.

Son visage se crispa un instant de chagrin avant qu'elle se recompose une expression.

- Vous avez raison. Le scandale a déjà été énorme. Cela a été le coup de grâce qui a achevé ma mère. Nous avons redouté une issue fatale pendant des semaines. Si le père de Penelope n'était pas intervenu...

Ils avaient atteint la clairière bordant l'étang. Elle s'immobilisa et se tourna vers Maxime. Il fut pris d'une irrésistible envie de la serrer dans ses bras pour la réconforter.

Mais elle carra les épaules et le regarda sans la moindre appréhension. Elle semblait solide. Peut-être n'avait-elle pas besoin d'un preux chevalier pour la défendre.

- Mon frère n'est pas fou, dit-elle. Et il n'a pas tué ces trois hommes.

Maxime se contenta de la regarder. Les proches des monstres étaient parfois aveugles lorsqu'il s'agissait de leurs péchés. Mais à quoi bon le formuler à voix haute ?

Elle prit une inspiration, puis :

- Vous pourriez le faire sortir de Bedlam.

Il haussa les sourcils.

- Je suis duc, pas roi.

Elle s'entêta.

- Si, vous pourriez obtenir sa libération.

Maxime détourna les yeux en soupirant.

- Même si je le voulais, je ne pense pas que j'y parviendrais. Votre frère a été déclaré fou,

mademoiselle Greaves ; je comprends que ce soit difficile pour vous de l'admettre. Il a été retrouvé à côté des corps de trois hommes sauvagement assassinés et..

- Il ne les a pas tués.

Elle posa la main sur son torse et bien qu'il sût que c'était impossible, Maxime eut l'impression de sentir la chaleur de sa paume à travers ses vêtements.

- Apollon est innocent, articula-t-elle, mais il ne sortira jamais de cet horrible asile. Vous devez l'aider. Vous devez...

- Non, la culpa Maxime, aussi doucement que possible. Je n'ai aucun devoir dans cette affaire.

Un instant, le masque glissa, révélant les émotions qui agitaient la jeune femme : un mélange de rage et de chagrin profonds qui ne pouvaient que trouver un écho en Maxime.

Bouleversé, il ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, mais elle le prit de vitesse. Et frappa avec la précision de la déesse dont elle portait le nom.

- Si, vous devez sauver mon frère. Parce que si vous ne le faites pas, je révélerai à toute l'Angleterre que vous êtes le Fantôme de Saint-Giles.

Artemis retint son souffle. Elle avait osé passer une bride au cou du tigre et maintenant elle attendait de voir s'il se laisserait domestiquer, ou s'il l'écarterait de son chemin d'un puissant coup de patte.

Le duc de Wakefield s'était figé. Il étrécit les yeux et Artemis se souvint qu'après le roi, c'était sans doute l'un des hommes les plus puissants d'Angleterre.

- Je ne pense pas, lâcha-t-il finalement.

- Vous ne m'en croyez pas capable ?

- Oh, je vous crois parfaitement capable d'une telle perfidie, mademoiselle Greaves ! Répliqua-t-il avant de se remettre à marcher.

Artemis avala sa salive. Le duc ne donnait pas l'impression de vouloir continuer à se promener en sa compagnie.

Elle sentit la colère la gagner.

- Ma loyauté va d'abord à mon frère.

- Je vous ai sauvé la vie dans Saint-Giles, lui rappela-t-il.

Elle s'en souvenait, bien sûr. Comme elle se souvenait de sa redoutable habileté à l'épée.

Mais rien de tout cela ne comptait.

- Apollon est mon frère. Et sa vie est en danger. Je n'aurais aucun remords.

Il lui jeta un regard dédaigneux.

- Je n'en doute pas. Du reste, je n'en attends pas de votre part. N'y voyez aucune offense. C'est simplement que je vous considère comme une adversaire coriace.

- Mais ?

Il soupira et s'arrêta pour lui faire face, comme s'il avait affaire à une servante particulièrement pénible.

- J'ai peur que, de votre côté, vous n'ayez pas mesuré à quelle sorte d'adversaire vous vous attaquiez. Croyez-moi, je n'ai aucune intention de céder au chantage.

Artemis ne put s'empêcher de l'admirer. S'il ne s'était pas s'agit d'Apollon, elle aurait battu en retraite. Car c'était bel et bien du chantage. Et elle n'en était pas fière.

Mais, après tout, elle n'était pas un gentleman soumis au code de l'honneur. Elle n'était qu'une femme aux abois, endurcie par les caprices du destin.

Elle n'avait ni le temps ni le loisir de se permettre ce luxe qu'était l'honneur.

Elle leva le menton.

- Vous croyez donc que je ne me risquerais pas à en parler ?

- Non, en effet, je pense que vous n'oserez pas. Et à supposer que vous ayez cette audace, personne ne vous croira, mademoiselle Greaves.

Artemis sentit venir le coup avant même qu'il ne le lui assène.

- Vous êtes la sœur d'un aliéné et la fille d'un gentleman connu pour se comporter comme un fou, poursuivit-il, la voix toujours aussi glaciale. Si vous commencez à raconter mon secret autour de vous, vous avez de grandes chances de vous retrouver à votre tour à Bedlam.

Sur ces mots, il la salua avec la raideur aristocratique qui le caractérisait. Avait-il jamais laissé qui que ce soit découvrir ce qui se cachait derrière cette façade ? Souhaitait-il seulement connaître la chaleur d'un vrai contact humain ?

- Bonne journée, mademoiselle Greaves. J'espère que la fin de votre séjour à Pelham House vous apportera toute satisfaction.

Il tourna les talons et s'éloigna.

Belle et Starling le suivirent aussitôt, mais Percy hésita, son regard passant d'Artemis à son maître.

- Va le retrouver, murmura la jeune femme.

Percy s'élança derrière le duc.

Bonbon émit un petit gémissement plaintif et se frotta contre les mollets d'Artemis. L'air semblait avoir brusquement fraîchi. Artemis fixa le dos raide de Wakefield. Il ne la connaissait pas, ne chercherait jamais à la connaître. Il n'était qu'un de ces hommes riches et arrogants, parfaitement indifférents aux autres. Elle n'avait donc aucune raison de se sentir triste, comme si elle venait de perdre quelque chose de précieux.

Et il se trompait sur un point : *elle oserait*. Elle était prête à tout pour sauver son frère.

Cet après-midi-là, le soleil brillait généreusement au-dessus de la grande pelouse de Pelham House. Maxime aurait dû savourer une aussi belle journée et se réjouir de la passer en compagnie de la jeune fille qu'il courtisait, mais il ne cessait de penser à Mlle Greaves. Qu'elle ait tenté de le faire

chanter - *lui*, le duc de Wakefield - dépassait l'entendement. Il était à la fois furieux et stupéfait. Avait-elle vraiment imaginé une seule seconde qu'il serait assez faible pour accéder à sa requête ? En vérité, l'initiative de la jeune femme avait provoqué chez lui une autre émotion - il se sentait presque blessé, devait-il avouer, mais n'avait aucun désir d'aller y voir de plus près, aussi se concentra-t-il sur sa colère. Il se serait assuré qu'elle avait bien compris à quel point ce qu'elle avait fait lui déplaisait, si elle n'avait décidé, de manière fort puérile, de l'ignorer superbement durant toute la matinée.

Non pas que son indifférence forcée le dérangeât le moins du monde !

- Vous allez me prendre pour une vantarde, Votre Grâce, pépia lady Penelope, qui marchait à ses cotés, mais je vous assure que je tire très bien à l'arc.

- Vraiment ? murmura distraitement Maxime.

Mlle Greaves marchait dans leur sillage, aussi silencieuse qu'un spectre. Maxime mourait d'envie de se retourner pour l'obliger à dire quelque chose. Il n'en fit rien, évidemment, et escorta tranquillement lady Penelope jusqu'à l'endroit où des valets disposaient arcs et flèches. D'autres valets dressaient une grande cible en bois à quelques mètres de distance, pas trop loin pour que ces dames puissent toutes démontrer leur habileté au tir. Les messieurs étaient censés regarder et applaudir - que l'archère le mérite ou non, car la vanité féminine était si fragile qu'il fallait toujours la ménager.

Maxime réprima un soupir agacé. Un homme de son rang se devait d'organiser de telles réceptions champêtres non seulement parce que cela lui permettait de courtiser la jeune femme de son choix, mais aussi de resserrer les liens avec certains membres influents du Parlement. Mais par moments, ces futilités lui étaient insupportables. Dire qu'au lieu de se prélasser sur cette pelouse, il pourrait être dans un café, à Londres, à tenter de convaincre un député de le rejoindre dans son combat contre le commerce du gin. Il pourrait aussi sillonner les rues de Saint-Giles à la recherche d'indices qui lui permettraient d'élucider enfin l'assassinat de ses parents. Ou veiller à la bonne marche de ses affaires en compagnie de son secrétaire - ce n'était certes pas son activité préférée, mais elle n'en était pas moins importante.

- Pratiquez-vous le tir à l'arc, mademoiselle Greaves ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Seigneur, le soleil avait du lui taper sur la tête.

- Oh non ! répondit lady Penelope avant que sa cousine ait pu ouvrir la bouche. Artemis n'a pas le temps.

« Et pourquoi donc ? » aurait voulu demander Maxime. Ce n'était certainement pas le statut de dame de compagnie de Mlle Greaves qui l'empêchait de pratiquer certaines activités pour son propre plaisir - fussent-elles aussi futiles que le tir à l'arc, aurait-il pu ajouter. Sauf que c'était sans doute le cas. Sa position sociale était une forme d'esclavage moderne, réservé aux femmes les plus vulnérables - celles qui n'avaient pas de famille. Si elle le voulait, lady Penelope pouvait occuper Mlle Greaves du matin au soir, et celle-ci était supposée lui en être reconnaissante.

Tout cela était si peu réjouissant que l'humeur de Maxime s'assombrit davantage.

- J'aime aussi beaucoup monter à cheval, dessiner, danser et chanter, enchaîna lady Penelope.

Tapotant la manche de Maxime du bout des doigts, elle ajouta :

- Je pourrais peut-être chanter pour vous - et les autres invités - ce soir, Votre Grâce, qu'en pensez-vous ?

- J'en serais enchanté, répliqua machinalement Maxime.

Entendant hoqueter dans son dos, il jeta un bref regard à Mlle Greaves. Elle se retenait de sourire, et il nourrit tout à coup des soupçons quant à la voix de lady Penelope.

- Oh, regardez, le duc de Scarborough aide à placer la cible ! s'écria lady Penelope. Il m'a expliqué hier soir qu'il organisait tous les étés une compétition dans sa propriété à la campagne, avec des disciplines comme la course ou le tir à l'arc. J'imagine qu'il pratique beaucoup de sports, d'où son habilité à l'escrime.

Elle parut se rendre compte que son commentaire n'était pas très diplomatique et gratifia Maxime d'un regard compatissant.

- Évidemment, tout le monde n'a pas le temps de consacrer du temps à l'entraînement physique, tenta-t-elle de se rattraper.

Le bruit que Maxime entendit cette fois dans son dos ressemblait à un rire étouffé.

- Je suis sûre que Sa Grâce préfère les activités cérébrales, déclara Mlle Greaves d'une voix un peu trop suave pour être honnête.

Lady Penelope fronça les sourcils, comme si elle cherchait à comprendre le mot « cérébrales ».

- Je passe beaucoup de temps au Parlement, répliqua Maxime, d'un ton qui résonna un peu trop pompeusement à ses propres oreilles. Je suis heureux de constater que vous avez retrouvé votre voix, mademoiselle Greaves.

- Je ne l'avais pas perdue, Votre Grâce, je vous rassure. Mais devons-nous comprendre que vous ne vous entraînez jamais ? Dans ce cas, votre performance d'hier contre le duc de Scarborough était un véritable miracle - du moins, au début. À vous voir manier l'épée, j'aurais juré que vous vous battiez tous les soirs.

Maxime tourna lentement la tête vers elle. À quoi jouait-elle, à présent ?

Mlle Greaves soutint son regard. Elle affichait une expression sereine, mais la petite lueur qui dansait au fond de ses prunelles arracha un frisson à Maxime.

- Je ne comprends rien à ce que vous racontez, Artemis, se plaignit lady Penelope.

- Puis-je vous aider à enfiler vos protège-bras, lady Penelope ? s'enquit lord Scarborough, qui s'était matérialisé à côté de Maxime.

Ce dernier marmonna un juron. Il n'avait pas vu arriver le vieux duc.

- Je suis choquée d'entendre un tel langage dans la bouche d'un distingué parlementaire, Votre Grâce, déclara Artemis.

- Je suis sûr que vous êtes tout sauf choquée, mademoiselle Greaves, répliqua Maxime sans réfléchir.

Une fois de plus, les lèvres pleines de la jeune femme s'incurvèrent sur un sourire qui n'en était pas un et Maxime fut pris d'une envie folle de lui attraper la main, de l'entraîner dans un bosquet et de s'emparer de sa bouche jusqu'à ce qu'elle se décide à sourire franchement, ou à gémir de plaisir.

Il s'empressa de chasser cette vision. Quelle mouche le piquait donc ? Mlle Greaves était la dame de compagnie de la jeune femme qu'il projetait *d'épouser*. Une dame de compagnie on ne peut plus terne. Et qui avait tenté de le faire chanter pour couronner le tout ! Elle n'aurait dû lui inspirer que de la

répulsion.

Pourtant, il n'éprouva aucune répulsion - bien au contraire - quand elle s'approcha pour lui murmurer :

- Vous feriez bien d'être sur vos gardes, Votre Grâce, ou Scarborough va vous ravir lady Penelope sous votre nez. N'oubliez pas qu'il vous a déjà battu en duel.

Elle s'en alla rejoindre Phoebe avant que Maxime ait pu répliquer.

Il fronça les sourcils. Il était d'autant plus contrarié que Scarborough avait réussi à se positionner derrière lady Penelope et qu'il l'enlaçait sous prétexte de l'aider à enfiler son protège-bras. Maxime se retint de lever les yeux au ciel. Franchement pourquoi se battre pour une femme assez stupide pour tomber dans un piège aussi grossier ?

Parce qu'il devait penser à l'avenir du duché, se rappela-t-il.

Il carra les épaules et rejoignit le couple.

- Je peux ? dit-il.

Et, ignorant Scarborough qui fronçait les sourcils, il laça le protège-bras de lady Penelope.

Cela fait, il recula et ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil en direction de Mlle Greaves.

Elle le gratifia d'un salut moqueur.

Pestant entre ses dents, il alla s'assurer que ses autres invitées étaient prêtes. Puis rejoignit Phoebe et Mlle Greaves comme lady Noakes bandait son arc.

- Vous venez vous mettre à l'abri, Votre Grâce ? chuchota Mlle Greaves, railleuse.

Lady Noakes tira sa flèche.

- Oh, mon Dieu ! murmura Mlle Greaves.

- Elle a raté sa cible ? demanda Phoebe.

- Elle a failli blesser Johnny, marmonna Maxime.

- Votre valet a sauté de côté lestement, observa Mlle Greaves. C'est à croire qu'il a reçu des leçons d'agilité du Fantôme de Saint-Giles.

Maxime la fusilla du regard.

Elle lui répondit d'un sourire - un vrai sourire, qui découvrit largement ses dents. Et en dépit de sa colère, Maxime en eut le souffle coupé d'admiration. Car le sourire de Mlle Greaves illuminait tout son visage, qui devenait soudain magnifique.

Maxime détourna les yeux et déglutit péniblement.

Phoebe gloussa.

- Tu as eu raison de te réfugier ici, dit-elle à son frère. On n'est jamais trop prudent.

Ce fut au tour de lady Oddershaw de tirer. Sa flèche atteignit le pourtour de la cible. Mme Jellett, qui lui succéda, réussit également à planter sa flèche dans la cible, malgré une brusque rafale de vent qui la surprit.

Puis lady Penelope banda son arc.

- Lady Penelope semble savoir tirer à l'arc, commenta Maxime, comme s'il faisait une découverte.

- Certainement, acquiesça Mlle Greaves. Elle s'entraîne assez souvent.

Ils regardèrent en silence la flèche frôler le bord de la cible et finir sa course dans l'herbe.

- Mais savoir viser est une autre paire de manches, murmura Mlle Greaves.

Maxime tressaillit comme Johnny allait récupérer la flèche dans l'herbe. Son valet était plus courageux que lui.

- Elle va tenter un deuxième essai, pronostiqua lord Scarborough.

Et, en effet, lady Penelope reprenait déjà la pose. Elle avait une jolie silhouette, nota machinalement Maxime. Et un profil qui évoquait les statues grecques.

Elle tira. Les trois valets plongèrent au sol.

- Bravo, milady ! cria lord Scarborough.

La flèche s'était fichée dans le cercle bleu de la cible, autrement dit presque en son centre. Lady Penelope souriait aux anges, mais elle s'effaça gracieusement pour laisser son tour à Mlle Royale.

Les valets étaient médusés.

Mlle Royale banda son arc et leur cria :

- écartez-vous, c'est plus sûr. Je suis novice.

- Elle n'a jamais tiré à l'arc ? murmura Phoebe.

- Elle a grandi en Inde, rappela Mme Jellett, qui les avait rejoints. D'où son teint cuivré.

Les deux premiers tirs de Mlle Royale manquèrent leur cible, mais sa troisième flèche se ficha dans le cercle extérieur de la cible. Ce résultat parut la satisfaire.

La suite de la démonstration se passa sans incident. Aucune dame, cependant, ne parvint à planter sa flèche dans le petit cercle rouge qui occupait le centre de la cible, mais aucune non plus ne blessa de valet. Aussi Phoebe put-elle déclarer que l'après-midi « était une réussite ».

Maxime offrit le bras à lady Penelope alors que tout le monde retournait à l'intérieur pour prendre des rafraîchissements. Lady Penelope ne put résister à l'envie de revenir sur son tir « exceptionnel » et il ne manqua pas de la féliciter comme il se devait. Il était cependant conscient que Mlle Greaves s'était attardée sur la pelouse.

- Oh, j'ai oublié mes gants dehors ! S'exclama lady Penelope comme ils pénétraient dans le salon jaune, où les autres invités s'asseyaient déjà.

- Je vais vous les chercher, proposa Maxime, prenant Scarborough de vitesse.

Tous les invités étaient à l'intérieur, et les valets avaient suivi.

Tous les invités, sauf une.

Maxime l'aperçut alors qu'il franchissait le seuil.

Elle se tenait de profil, son arc bandé, telle une amazone. Alors qu'il traversait la pelouse, elle décocha sa flèche. Celle-ci n'eut pas le temps d'atteindre la cible qu'elle avait déjà armé une deuxième flèche. Une troisième suivit tout aussi rapidement.

Maxime tourna les yeux vers la cible. Les trois flèches étaient agglutinées au centre du cercle rouge. Mlle Greaves, « qui n'avait pas le temps » de tirer à l'arc, se débrouillait mieux que toutes ces dames - et que ces messieurs, probablement.

Il la regarda. Elle lui retourna son regard sans sourire, l'air fier. *Artemis*. La déesse chasseresse. La déesse vierge qui n'avait pas hésité à faire déchiqueter par ses chiens le pauvre Actéon qui avait eu la mauvaise idée de l'admirer pendant qu'elle prenait son bain.

Cette femme était différente des autres. Elle était sauvage, libre et dangereuse.

Un adversaire à sa mesure.

Il ramassa les gants de lady Penelope et les agita pour saluer Mlle Greaves, sans sourire lui non plus. Elle inclina la tête avec la même solennité.

Maxime regagna la maison, songeur. Il ne savait pas encore comment il s'y prendrait, mais il voulait la dominer. Lui montrer qu'il était le maître.

Et quand elle admettrait sa défaite... eh bien, il la posséderait.

Sa déesse chasseresse.

*Si le mariage du roi Herla avait été somptueux, les noces du roi des Nains furent grandioses. La fête dura sept jours et sept nuits. Sept jours et sept nuits de danses et de banquets ininterrompus. La caverne étincelait d'or et de pierreries, car les nains chérissaient les trésors issus de la terre. Aussi, quand le roi Herla offrit son cadeau de mariage, le peuple des Nains manifesta bruyamment son approbation. Car il s'agissait d'un coffret en or rempli de diamants.*

- Et ses yeux rougeoyaient comme s'il arrivait tout droit des enfers !

Penelope ponctua son récit d'un frisson théâtral.

Artemis, qui entendait pour la centième fois au moins l'histoire de leur rencontre avec le Fantôme de Saint-Giles, se pencha vers Phoebe, assise à côté d'elle et chuchota :

- Ou comme s'il avait une infection de la cornée.

Phoebe plaqua la main sur sa bouche pour retenir un éclat de rire.

- Je regrette de ne pas avoir été là pour vous protéger de ce monstre ! s'exclama lord Scarborough.

Les messieurs venaient de rejoindre les dames dans le salon jaune après le dîner et les invités s'étaient éparpillés dans la pièce. La plupart des femmes avaient pris place dans les fauteuils ou sur les sofas, tandis que les hommes restaient debout. Dès son arrivée, Scarborough s'était planté à côté de Penelope. Wakefield, pour sa part, déambulait d'un groupe à l'autre. Artemis se demandait à quoi il jouait. Au lieu de faire sa cour à Penelope, il semblait l'éviter. Et chaque fois qu'elle regardait dans sa direction, elle croisait son regard.

Elle frissonna. Le duc se montrait plus attentif depuis sa petite démonstration au tir à l'arc de cet après-midi. C'était peut-être orgueilleux de sa part, mais elle n'avait pas pu résister. À l'inverse de lady Penelope et des autres invitées du duc, elle n'était pas une femme de la ville. Elle avait grandi à la campagne, avait passé des journées entières à courir les bois et appris à chasser. Certes, ses proies n'avaient jusque-là été que des oiseaux, des lapins ou des écureuils - pas des ducs -, mais le principe était le même, non ? Elle entendait traquer le duc de Wakefield, le harceler jusqu'à ce qu'il n'ait d'autre choix que de secourir Apollon. La manœuvre était délicate : il s'agissait de le convaincre qu'elle était prête à le dénoncer, tout en sachant qu'elle ne le pouvait pas, car elle n'aurait alors plus aucun moyen de pression sur lui. La partie était serrée, mais du moins avait-elle gagné la première manche.

Elle avait capté son attention.

- Ç'aurait été très courageux de votre part, Votre Grâce, dit-elle à Scarborough. Car le Fantôme de Saint-Giles m'a paru très athlétique. Il était à peu près de la taille...

Elle parcourut l'assistance des yeux, comme si elle cherchait à quel invité le comparer. Lorsqu'elle s'arrêta sur Wakefield, ce dernier affichait déjà une expression narquoise.

- ... de notre hôte, en fait.

Il y eut un court silence, pendant lequel le duc la fixa, les yeux étrécis, puis Penelope s'écria :

- Ne dites pas de bêtises, Artemis ! Le Fantôme était plus grand que Sa Grâce d'une bonne tête. Mais je suis sûre que cela n'aurait pas empêché le duc de Scarborough de lui régler son compte.

Devant une telle énormité, Artemis ne jugea même pas utile de lever les yeux au ciel.

- Certainement, approuva traîtreusement Phoebe. Sa Grâce aurait été d'un plus grand secours que mon frère.

- Phoebe... grommela Wakefield d'un ton menaçant.

- Quoi, mon cher frère ? répliqua Phoebe en arquant les sourcils. Reconnais que tu ne t'es pas montré très brillant face à lord Scarborough, hier.

- Le duc de Scarborough possède de toute évidence une expérience beaucoup plus ancienne que la mienne en matière d'escrime, se défendit Wakefield.

Et il s'inclina si gracieusement devant Scarborough qu'Artemis se demanda s'il avait réellement cherché à l'insulter.

- Et toi, petite peste, ajouta-t-il à l'adresse de Phoebe, tu ferais bien de témoigner davantage de respect à tes aînés.

Le ton taquin prit Artemis de court. Wakefield éprouvait une grande affection pour sa sœur, se rappela-t-elle. Il se montrait peut-être un peu trop protecteur avec elle, mais il l'aimait sincèrement. Et cette pensée la mit mal à l'aise. Elle faisait chanter cet homme et ne tenait pas à voir ce qu'il y avait de bon et d'humain en lui.

Oubliant ses états d'âme, elle tira une nouvelle salve :

- êtes-vous sûre qu'il était si grand, lady Penelope ? Pour ma part, j'aurais vraiment juré que le Fantôme était de la taille du duc de Wakefield. Si notre hôte était meilleur escrimeur, ç'aurait pu être lui que nous avons croisé dans Saint-Giles.

- Mais qu'irait faire Sa Grâce dans Saint-Giles ? objecta Penelope. Ce quartier n'est fréquenté que par les pauvres et les ruffians.

- Nous y étions bien, nous, répliqua Artemis.

Penelope balaya l'argument d'un revers de main.

- C'est différent. Nous étions parties à l'aventure.

- Une aventure qui a bien failli vous être fatale, apparemment, murmura Phoebe à l'oreille d'Artemis.

- Allons, mesdames, intervint Scarborough avec sa jovialité coutumière. Assez parlé de gredins. Vous nous aviez promis de chanter, lady Penelope. Ne serait-ce pas le bon moment ?

- Mais si, approuva Penelope, ravie à l'idée de se retrouver au centre de l'attention. J'ai juste besoin d'une accompagnatrice.

- Je peux jouer, proposa Phoebe. À condition que je connaisse le morceau que vous souhaitez interpréter.

Artemis l'aida à rejoindre le clavecin.

- Qu'aimeriez-vous chanter ? s'enquit Phoebe tandis qu'elle s'asseyait avec grâce devant

l'instrument.

- Connaissez-vous *La Complainte de la bergère* ?

Artemis alla s'asseoir en réprimant un soupir. Le répertoire, très réduit, de Penelope se limitait à quelques romances particulièrement sirupeuses.

Wakefield prit place à côté d'elle, et Artemis se raidit instinctivement.

- Vous avez raté votre coup avec cette histoire de Fantôme qui me ressemblerait, lui chuchota-t-il alors qu'ils regardaient Penelope prendre la pose. Je suis sûr que vous pouvez faire mieux.

- Me mettriez-vous au défi, Votre Grâce ?

Il esquaissa un sourire sans quitter Penelope des yeux.

- Seul un idiot provoquerait sa Némésis, répliqua-t-il, avant d'ajouter après un silence : Mais que diable fait-elle ?

Une main posée sur le ventre, l'autre exagérément tendue, Penelope arborait une expression tragique.

- C'est sa posture de scène, Votre Grâce. Vous vous y habituerez quand vous aurez épousé ma cousine.

Le duc grimaça.

- Touché.

Phoebe commença à jouer - avec une étonnante virtuosité vu son jeune âge.

Puis Penelope attaqua le premier couplet. Elle n'était pas à proprement parler une *mauvaise* interprète, mais son timbre manquait cruellement d'éclat et de force.

Et puis, la chanson qu'elle avait choisie n'était pas très appropriée.

« Ne caressez pas ma laine, chantait-elle, incarnant le rôle de l'agneau. Elle est trop douce pour une main d'homme. »

- J'ai l'impression que ces paroles sont à double sens, murmura Mme Jellett, assise derrière Artemis et le duc.

Artemis croisa furtivement le regard sardonique de Wakefield et sentit ses joues s'empourprer.

- De la tenue, mademoiselle Greaves, lui murmura-t-il.

- Quel toupet venant d'un homme qui sillonne Saint-Giles la nuit avec un masque.

Il fronça les sourcils et regarda autour de lui.

- Chut ! Taisez-vous.

- Je me tairai quand vous accéderez à ma demande.

- Vous savez bien que c'est impossible, répliqua-t-il.

Son regard était rivé sur Penelope et Phoebe, mais probablement ne leur prêtait-il aucune attention, car ses lèvres s'incurvèrent en une grimace de dédain.

- Votre frère a tué trois hommes, ajouta-t-il.

Artemis se pencha vers lui pour ne pas risquer d'être entendue.

- Il a été *accusé* de les avoir tués, corrigea-t-elle. Mais il est innocent.

Le visage du duc se radoucit. Elle avait déjà vu cette expression, et la détestait.

- Votre loyauté envers votre frère est digne d'éloges, mais elle ne doit pas vous aveugler. Il a été retrouvé couvert de sang auprès des trois cadavres, un poignard gravé à la main.

Artemis se redressa sur son siège. Les journaux avaient parlé du sang. Et du poignard, mais sans préciser qu'il était *gravé*.

- Je vois que vous avez demandé une enquête très détaillée.

- Naturellement.

Se tournant finalement vers elle, il précisa, le regard dur :

- Sachez, mademoiselle Greaves, que je me fais toujours un devoir d'atteindre mes buts.

Artemis ne pouvait se lever et planter là le duc sans causer un scandale. Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui en manquait.

- Dans ce cas, Votre Grâce, sachez que, pour ma part, je n'ai aucunement l'intention de vous laisser le champ libre.

Il inclina imperceptiblement la tête.

- Alors, en garde, mademoiselle Greaves.

La balade de Penelope prit fin sur une note si déchirante que l'assistance, médusée, attendit quelques instants avant d'applaudir.

- C'était charmant, déclara Artemis d'une voix forte. Encore !

Phoebe lui adressa un regard incrédule.

- Mon frère possède aussi une très belle voix, s'empressa-t-elle d'intervenir. Voudrais-tu chanter pour nous, Maxime ?

Penelope était visiblement contrariée que la lumière se détourne d'elle. C'est tout juste si elle ne boudait pas.

- Je suis sûr que personne n'a envie de m'entendre, marmonna Wakefield.

- Je préfère de loin une douce voix féminine au timbre plus grave d'un homme, acquiesça Scarborough.

Wakefield plissa les yeux.

- Peut-être un duo, proposa-t-il.

Il ouvrit un petit secrétaire en ébénisterie qui renfermait des partitions et en choisit une que Phoebe pourrait jouer de mémoire.

Mais quand il tendit la partition à Penelope, elle lui fit remarquer que le morceau était composé pour une voix d'alto et qu'elle n'avait qu'un timbre de soprano.

Un murmure parcourut l'assistance, inquiète à l'idée que Penelope chante de nouveau seule.

Mais Phoebe avait de la ressource.

- Dans ce cas, j'interpréterai le rôle féminin, décréta-t-elle. Ce serait trop bête de nous priver des

talents de Maxime, maintenant qu'il est d'accord pour chanter.

Et avant que son frère puisse se dérober, elle joua les premières mesures.

Artemis croisa les mains dans son giron. Elle était convaincue que Phoebe n'avait entraîné son frère dans cette aventure que pour empêcher Penelope de continuer son récital. Elle ne s'attendait pas que le duc fasse montre d'un talent particulier, et à en juger par l'agitation autour d'elle, elle n'était pas la seule. Quand cette farce serait terminée, elle comptait bien...

Le duc attaqua le premier couplet.

Sa voix était basse mais claire. Parfaitement posée, elle vous pénétrait jusqu'à l'âme, et Artemis en frissonna de délice. Le duc de Wakefield possédait une voix capable de faire pleurer les anges - ou les démons. Son timbre était très éloigné des voix suraiguës des hautes-contre qui, depuis quelque temps, faisaient rage à Londres comme dans toute l'Europe, mais c'était le genre de voix qui séduisait l'oreille. Elle aurait pu l'écouter des heures durant.

Le duc de Wakefield ne semblait pas se rendre compte de l'effet qu'il faisait à ses invités. Penché sur le clavecin, il tournait les pages de la partition d'une main, tandis que son autre main reposait nonchalamment sur l'épaule de Phoebe. Leur duo était parfait, et à chaque passage un peu périlleux, ils échangeaient un sourire.

La vérité, c'est qu'il semblait presque heureux.

S'il n'avait pas été duc de Wakefield, retranché derrière une façade hautaine et distante, aurait-il été cet homme chaleureux, capable de tendresse et apte au bonheur ?

Cet homme-là l'attirait terriblement. Elle avait envie de l'affronter, de courir avec lui dans la forêt, de le défier, mentalement et physiquement, à des jeux qu'ils inventeraient.

Quant à sa froideur, elle se jura de l'en délivrer.

Allongé sur sa paille crasseuse, Apollon entendit des bruits de bottes qui annonçaient l'arrivée de ses geôliers. Pourtant, l'heure de leur ronde était passée depuis longtemps. Et le dîner - un morceau de pain rassis et un broc d'eau - avait déjà été distribué. Les gardes n'avaient donc aucune raison de remonter le couloir. Sauf s'ils avaient une sale idée en tête.

Apollon soupira. Une nouvelle pensionnaire était arrivée la veille. Une jeune femme, apparemment. Les cellules étaient disposées de telle manière qu'Apollon ne pouvait pas voir ses voisins de détention, hormis le pensionnaire de la cellule face à la sienne. Elle était actuellement occupée par un homme qui souffrait d'une horrible maladie de peau.

La veille, la nouvelle pensionnaire avait chanté une bonne partie de la nuit. Les paroles de ses chansons étaient vulgaires, mais on devinait qu'elle avait autrefois possédé une très belle voix. Il n'aurait su dire si elle était vraiment folle ou simplement victime de parents peu scrupuleux, ou d'un mari qui s'était lassé d'elle.

Non pas que cela ait la moindre importance ici. La lumière dansante d'une lanterne oscilla sur les murs du couloir et le bruit de bottes cessa.

- Tu as quelque chose pour moi, ma jolie ? fit une voix.

C'était Ridley. Un gardien tout en muscles.

- Ou alors, tu nous donnes un baiser, dit une autre voix.

C'était Leech, l'un des sbires préférés de Ridley.

La femme poussa un gémissement. Puis Apollon entendit des chaînes racler la pierre, comme si elle cherchait à leur échapper.

- Oh ! cria Apollon. Oh, Ridley !

- La ferme, Kilbourne ! répliqua Ridley.

Il semblait distrait.

- Tu me vexes, Ridley. Pourquoi tu ne viens pas plutôt me le demander à moi ce baiser ?

Cette fois, Ridley ne prit même pas la peine de lui répondre. Mais Apollon entendit la femme sangloter. Puis il perçut le bruit d'un tissu qu'on déchirait.

*Bon sang.*

Autrefois, Apollon se considérait comme quelqu'un de lucide. Un gentleman qui ne croyait rien ignorer de la noirceur qui sévissait dans certains quartiers de Londres. Et cela uniquement parce qu'il avait goûté à l'alcool, au jeu et aux jolies femmes, comme tous les jeunes gens de sa condition frais émoulus de l'université. Il était tellement innocent, à l'époque. Si naïf. Puis il était arrivé à Bedlam. Et il avait compris qu'il ne savait rien de l'humanité. Ici, des hommes réduits à l'état de bête passaient leur temps à abuser des plus faibles. Pour le simple plaisir. Pour rire au nez de leurs victimes.

Trop souvent, Apollon s'était reproché sa lâcheté.

Mais ce soir, il était décidé à faire quelque chose pour détourner ces chacals de leur proie.

- Eh, Leech, on t'entend plus ? C'est parce que t'as la bouche pleine ? Tu sucés Ridley, c'est ça ? T'aimes boire sa semence, hein ?

- Va lui fermer la gueule, grogna Ridley.

Aussitôt, Leech se matérialisa devant la cellule d'Apollon. Il portait un gourdin sur l'épaule.

Apollon lui sourit et croisa les jambes, comme s'il se trouvait dans un salon élégant et non pas sur une misérable paillasse.

- Ah, c'est gentil de me rendre visite, monsieur Leech ! Prendrez-vous un peu de thé ? Ou préférez-vous un chocolat ?

Leech marmonna vaguement. Ce n'était pas un bavard, ce Leech. Ridley avait tendance à parler à sa place. Leech n'était toutefois pas complètement idiot malgré son front bas. Il brandit son gourdin, dans l'intention d'en assener un coup sur les jambes d'Apollon.

La rumeur prétendait qu'il avait déjà cassé des membres. Mais Apollon s'était préparé à son assaut. Il replia les jambes à la dernière seconde.

- Manqué ! se moqua-t-il.

Ce qu'il y avait de bien, avec Leech, c'était qu'il était parfaitement prévisible. Il fit deux autres tentatives, tout aussi infructueuses, avant de charger comme un taureau. Apollon reçut un coup au bras. La douleur lui irradija jusque dans l'épaule, mais il réussit à arracher le gourdin des mains de son tortionnaire d'un coup de pied.

Leech recula et se massa le poignet.

La femme geignait à présent tel un animal blessé. Apollon en eut la chair de poule.

- Ridley ! Oh, chéri ! Leech me boude. Viens t'amuser avec moi, Ridley !

Ridley lâcha un juron.

- Ridley ! Tout le monde sait que tu en as une toute petite !

L'insulte fonctionna à merveille. Ridley accourut, son pantalon à moitié déboutonné - un mètre quatre-vingts de pure méchanceté. Des bras de lutteur, un cou de taureau et la tête qui allait avec. Il esquissa ce qui ressemblait à un sourire et Apollon réalisa son erreur. Car un troisième homme se tenait derrière lui. Tyne n'était pas aussi grand ni aussi massif que Ridley, mais il pouvait se révéler largement aussi vicieux.

Tyne et Leech se déployèrent de chaque côté tandis que Ridley ricanait.

Apollon sut qu'il allait passer un sale quart d'heure.

- Messieurs, dit-il en se redressant lentement, je regrette de ne pas être plus présentable. Mais c'est que je ne suis pas habitué à recevoir autant de visites à une heure si tardive. Ridley, pourquoi ne pas congédier tes compagnons, que nous réglions tranquillement cette affaire devant une tasse de thé.

Tyne et Leech attaquèrent en même temps. Tyne le frappa à la tête et Leech dans les côtes. Apollon parvint toutefois à envoyer un coup de coude dans le visage de Leech, qui alla buter contre le mur. Puis il décocha un direct du gauche, car son bras droit le faisait souffrir, à Tyne qui recula en titubant.

Il cherchait du regard Ridley lorsque ses jambes se dérochèrent soudain sous lui. Sa tête heurta le dallage de pierre et, l'espace d'un instant, il vit des étoiles. Quand il releva la tête, il vit Ridley qui tenait encore la chaîne qui lui liait les chevilles.

Leech s'approcha en vacillant, la main sur son nez en sang, et lui décocha un coup de pied en pleine figure. Apollon voulut se protéger, mais il n'arrivait plus à bouger le bras. Leech en profita pour lui flanquer un autre coup de pied dans les côtes. Apollon tenta de se rouler en boule, mais Ridley tira sur ses chaînes. Leech, qui avait récupéré son gourdin, le brandit...

Ridley tritura dans sa braguette ouverte.

- Tu vas la fermer, je te le garantis, dit-il.

*Non.*

En proie à une peur panique, Apollon trouva la force de se redresser et donna un coup de tête dans le ventre de Ridley. Le colosse tomba à la renverse en hurlant. Apollon se mit à frapper à l'aveuglette, et reçut un coup sur la tête.

Il roula sur le dos.

Tyne s'approcha et lui écrasa son pied sur la gorge.

Apollon suffoqua.

Et sombra dans les ténèbres.

Le soleil matinal tachetait le sol de la forêt tandis que Maxime avançait à grands pas. Il s'était levé très tôt. Ses exercices quotidiens dans la cave de Wakefield House lui manquaient. Son travail - sa mission - l'appelait en ville et il était impatient d'y retourner.

Courtiser une jeune femme s'avérait une corvée assommante.

Belle vint frotter son museau contre sa main, comme pour l'assurer de sa sympathie. Percy et Sterling trottaient loin devant, mais Belle aimait rester à ses côtés.

Enfin, la plupart du temps.

La chienne dressa soudain les oreilles et fila, sautant avec grâce par-dessus les fourrés. Maxime entendit les deux autres chiens aboyer joyeusement, comme pour saluer quelqu'un.

Il crut sentir son cœur s'emballer, ce qui était ridicule. En dépit du conflit qui les opposait, malgré ses menaces de chantage, il avait envie de voir Mlle Greaves. Mais pour l'heure, il préférait ne pas savoir pourquoi.

En quelques pas, il rejoignit la clairière bordant l'étang et chercha la jeune femme des yeux. Il repéra les chiens, y compris Bonbon, mais il ne la voyait pas, *elle*.

Il la trouva finalement. Et sa braguette se gonfla immédiatement.

Artemis Greaves était *dans* l'étang. Aussi gracieuse qu'une naïade, elle avait relevé ses jupes et s'était avancée jusqu'à mi-cuisses dans l'eau.

Comment osait-elle ?

Maxime s'approcha de la berge d'un pas vif.

- Mademoiselle Greaves.

Elle lui lança un coup d'œil et parut mécontente de le voir.

- Votre Grâce.

- Puis-je savoir ce que vous faites dans cet étang ?

- Cela me semble évident, répondit-elle en revenant vers la berge. Je patauge.

Maxime grinça des dents. À mesure qu'elle se rapprochait, ses jambes émergèrent de l'eau - entièrement nues. Sa peau pâle scintillait au soleil, et ce spectacle était terriblement érotique.

Un gentleman aurait dû détourner le regard.

Mais, bon sang, c'était *son* étang.

- N'importe qui aurait pu vous surprendre, siffla-t-il, conscient de s'exprimer comme une vieille femme prude.

- Vous le croyez vraiment ? répliqua-t-elle en posant le pied sur la berge moussue. La plupart de vos invités ne se lèvent pas avant 9 heures. Et je ne parle pas de Penelope, qui n'émerge souvent qu'à midi.

Elle se tenait devant lui, la tête inclinée de côté, mais n'avait pas rabattu ses jupes. Maxime ne put s'empêcher de regarder les gouttes d'eau qui ruisselaient le long de sa cuisse avant de relever brusquement les yeux.

Elle ne paraissait pas le moins du monde embarrassée, comme si se tenir à moitié nue devant lui

était une façon normale de commencer la journée.

Bon sang ! Elle le prenait pour un eunuque ?

Maxime avait envie de la secouer, de se fâcher jusqu'à ce qu'elle baisse la tête de honte. Il voulait la...

- Rabattez vos jupes, grommela-t-il. Si vous cherchez à me provoquer à cause de notre désaccord, je vous préviens tout de suite que cela ne marchera pas.

- Ce n'était pas mon intention. Comme je vous l'ai expliqué, je me contentais de patauger. Juste pour le plaisir. Cela dit, vous vous trompez.

- Je... balbutia Maxime, qui avait du mal à suivre avec ces jambes sous les yeux. Quoi ?

- Qu'est-ce qui vous fait croire que j'échouerais à vous provoquer ?

Elle se décida enfin à lâcher ses jupes, qui tombèrent sur ses chevilles. Maxime voulut se persuader qu'il était ravi de ce dénouement.

- Je vous interdis de recommencer à patauger dans mon étang.

Elle haussa les épaules et ramassa ses chaussures et ses bas.

- Comme vous voudrez, Votre Grâce. Mais c'est bien dommage. J'aurais adoré nager un peu.

Elle s'éloigna sur le sentier, laissant Maxime l'imaginer en train de nager dans l'étang, glorieusement nue.

Le temps qu'il reprenne ses esprits, elle avait déjà atteint le bois avec les chiens. Il fut presque obligé de courir pour les rattraper.

- Vous savez nager ? ne put-il s'empêcher de lui demander.

Un instant, il crut qu'elle ne daignerait pas répondre.

- Oui, soupira-t-elle. Apollon et moi étions toujours dehors. Il y avait un petit étang sur les terres d'un fermier voisin. Nous sautions dedans, et après quelques erreurs et déconvenues, nous avons fini par apprendre à nager.

Maxime fronça les sourcils. Le rapport de Craven avait été très factuel - la date de naissance de Mlle Greaves, l'identité de ses parents, ses liens avec lady Penelope... -, mais Maxime découvrait qu'il aimerait en apprendre plus sur Mlle Greaves. Il était toujours utile de tout savoir de ses ennemis.

- Vous n'aviez pas de gouvernante ?

Elle s'esclaffa.

- Nous en avons eu trois. Elles restaient quelques mois, parfois un an, puis papa n'avait plus d'argent pour les payer et elles s'en allaient. Apollon et moi avons appris à lire, à écrire et à compter, mais pas beaucoup plus. Je ne parle pas le français, je ne sais jouer d'aucun instrument de musique et je ne sais pas non plus dessiner.

- Vos lacunes ne semblent pas vous déranger, observa Maxime.

Elle haussa les épaules.

- Quand bien même cela me dérangerait, cela ne changerait rien à l'affaire. Et puis, j'ai d'autres talents, même si ce ne sont pas ceux qu'on attend généralement d'une lady. Je sais donc nager, mais

aussi tirer au pistolet et à l'arc, je sais fabriquer du savon, je ne sais pas broder mais je sais repriser, je sais conduire un attelage mais pas monter à cheval, je sais comment poussent les choux et les carottes et même comment en faire une soupe, en revanche, je n'ai pas la moindre idée de la façon dont on taille les rosiers.

Sa récitation laissa Maxime pantois. Aucun gentleman digne de ce nom n'aurait permis que sa fille atteigne l'âge adulte sans avoir appris des rudiments d'éducation en rapport avec son rang.

- Vous êtes pourtant bien la petite-fille du comte d'Ashridge ?

- Oui.

Sa voix était crispée, et il sut qu'il avait touché un point sensible.

- Vous n'en parlez jamais. Cette parenté est-elle un secret ?

- Non. Pas pour ma part, en tout cas. Mais mon grand-père ne m'a jamais reconnue. Papa s'était fâché avec son père lorsqu'il a épousé maman.

Elle marchait entourée des chiens. Maxime se fit la réflexion que si elle avait eu un arc et un carquois, elle aurait pu poser pour un portrait de la déesse dont elle portait le nom.

- Vous dites que votre grand-père ne vous avait pas reconnue, mais avait-il reconnu votre frère ?

- à sa façon Apollon étant son futur héritier, grand-père estimait qu'il devait posséder un minimum d'instruction. Il a donc payé sa scolarité à Harrow. Apollon l'a même rencontré une ou deux fois.

Maxime sursauta.

- Votre grand-père ne vous a jamais vue ?

Elle secoua la tête

- Pas à ma connaissance.

Maxime se rembrunit. Abandonner sa famille était un véritable crime à ses yeux. Aucune raison ne pouvait justifier un tel comportement.

- N'avez-vous pas essayé d'entrer en relation avec lui quand...

- Quand ma mère se mourait et qu'Apollon était en prison ? Bien sûr que si ! Mais il n'a jamais répondu à mes lettres. Si maman n'avait pas écrit à son cousin, le comte de Brightmore, je ne sais pas ce que nous serions devenus. La mort de papa nous avait laissés sans un sou, maman était très malade et Thomas avait rompu nos fiançailles. Je me serais retrouvée à la rue.

Maxime s'immobilisa.

- Vous étiez fiancée ?

Elle fit encore deux pas avant de se rendre compte qu'il s'était arrêté. Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, son fameux sourire qui n'en était pas un sur les lèvres.

- Aurais-je mentionné un fait que vous ignoriez à mon sujet ?

Maxime hocha la tête. Pourquoi diable n'y avait-il pensé ? Elle avait vingt-quatre ans à l'époque. Elle avait *forcément* eu des prétendants.

- Cela aurait pu être pire, reprit-elle. Nous n'avions encore rien annoncé officiellement. Thomas a donc pu rompre discrètement sans risquer de passer pour un goujat.

- Qui était ce Thomas ?
- Thomas Stone. Le fils du médecin du village.
- D'une classe inférieure, donc.

Le regard d'Artemis se durcit.

- Comme vous me l'avez si aimablement rappelé, mon père était réputé pour se comporter comme un fou. Et je n'avais pas de dot. J'aurais eu mauvaise grâce à me montrer difficile. Et puis, Thomas était très gentil. Il m'offrait des marguerites et des violettes.

Maxime la fixa, incrédule. Quel genre de crétin pouvait avoir l'idée d'offrir des fleurs aussi communes à une déesse ? À sa place, il l'aurait couverte de lis, de pivoines parfumées et de roses de toutes les nuances.

*Des violettes !*

- Et un beau jour, il a cessé de vous apporter des fleurs ?

Elle pinça les lèvres et se remit à marcher.

- Oui. Dès que la nouvelle de l'arrestation d'Apollon a été connue, en fait.

Était-elle tombée amoureuse de son fils de médecin de campagne ?

- Je vous sens un peu amère.

- Il disait m'aimer plus que le soleil.

Sa voix était aussi tenue et sèche que des cendres.

- Ah.

Ils émergèrent du bois. Le soleil brillait de mille feux, à présent. Ce Thomas s'était comporté comme un idiot. Et comme un goujat, quand bien même il avait cherché à préserver sa réputation.

- J'aimerais avoir le pouvoir de le priver de soleil pour le restant de ses misérables jours.

Elle s'arrêta et le regarda.

- Voilà une réflexion très romantique.

Maxime secoua la tête.

- Je ne suis pas quelqu'un de romantique, mademoiselle Greaves. Je ne dis pas de choses que je ne pense pas. C'est une perte de temps.

- Vraiment ?

Elle le dévisagea avec curiosité, soupira et se tourna vers la maison.

- Nous ne sommes plus dans le bois, dit-elle. La journée va commencer.

- En effet. Remettez votre armure, lady Lune.

Elle leva le menton.

- Et vous, la vôtre.

Maxime hocha la tête et s'éloigna sans un regard en arrière. Mais il ne pouvait s'empêcher de regretter que la situation ne soit pas différente. Que tous deux puissent laisser tomber leurs armures et

rester pour toujours à l'abri des arbres.

Mais c'étaient là des pensées dangereuses.

*Le roi des Nains était ravi du cadeau du roi Herla. Aussi, quand les festivités prirent fin et que les invités s'en allèrent, il remercia le roi Herla en lui offrant un chien au pelage blanc.*

*« Je sais que vous aimez chasser, dit-il. Avec ce chien sur votre selle, votre flèche ne manquera jamais sa cible. Mais prenez garde à ne jamais descendre de cheval avant que le chien n'ait sauté à terre de son plein gré. En respectant cette consigne, vous serez toujours en sécurité. »*

Artemis entra dans la chambre de Penelope juste avant 11 heures. Elle trouva sa cousine assise devant le miroir de sa coiffeuse, tournant la tête d'un côté et de l'autre pour examiner ses cheveux.

- Que pensez-vous de ce nouveau style ? demanda-t-elle.

Des boucles entrelacées de minuscules perles encadraient son visage.

- C'est une idée de Blackbourne, mais je ne suis pas sûre que cela mette en valeur mes traits.

Blackbourne se trouvait à l'autre bout de la pièce, pliant des bas, et pouvait donc entendre leur échange, ce dont Penelope ne semblait guère se soucier.

- J'aime beaucoup, répondit Artemis, sincère. C'est à la fois élégant et moderne.

Penelope la gratifia d'un joli sourire - son vrai sourire, que très peu de gens connaissaient. Artemis se demanda si Wakefield l'avait jamais vue sourire ainsi, puis préféra chasser cette question de son esprit.

- Voulez-vous votre châle ? s'enquit-elle.

- Je suppose que vous êtes déjà sortie ?

- Oui, j'ai été faire un petit tour avec Bonbon.

- Je me demandais justement où il était passé, répondit Penelope en hochant la tête devant son reflet, l'air satisfait. Non, reprit-elle, je ne vais pas prendre de châle. Si j'ai froid, j'enverrai Wakefield ou Scarborough me le chercher.

Et elle décocha un autre sourire à Artemis, qui ne put s'empêcher de sourire, elle aussi. L'idée que Penelope utilise des ducs comme garçons de course l'amusait.

- Dans ce cas, si vous êtes prête, nous pouvons descendre ?

- Oui. Ah, non, attendez ! Il y a quelque chose...

Elle se mit à fouiller dans le fatras de bijoux, éventails, gants et autres colifichets qui avaient envahi la coiffeuse depuis son arrivée à Pelham House.

- Ah, voilà ! C'est arrivé pour vous à 8 heures, par cavalier spécial. Ridicule ! Qui peut bien envoyer des messages si tôt ?

Artemis s'empara de la lettre passablement froissée que Penelope lui tendait et rompit le sceau avec le pouce. Elle s'affola en découvrant qu'elle était signée du gardien qu'elle avait soudoyé pour la

prévenir si quoi que ce soit de terrible arrivait.

*Votre frère est mourant. Venez vite.*

*Mourant.*

Non, c'était impossible. Pas maintenant, alors qu'elle venait de trouver un moyen de le faire sortir !

*Mourant.*

Elle ne pouvait prendre le moindre risque.

Elle replia la lettre. Ses mains tremblaient.

- Penelope, je dois retourner à Londres.

- Quoi ? fit sa cousine, qui examinait son nez dans le miroir. Ne soyez pas ridicule. La partie de campagne doit encore durer une semaine et demie.

- Apollon est malade, ou bien... ils l'ont encore battu. Je dois y aller.

Penelope soupira bruyamment comme si l'on venait de lui présenter une robe qui ne correspondait pas exactement à ce qu'elle avait commandé.

- Artemis, je vous ai dit et répété que vous deviez oublier votre... frère. Vous ne pouvez plus rien pour lui. La charité chrétienne vous pousse à l'aider, je le comprends, mais comment voulez-vous aider une bête ravagée par la folie ?

- Apollon n'est pas fou, répliqua Artemis d'une voix tendue. Et ce n'est pas une bête.

Blackbourne se trouvait toujours dans la pièce. Elle avait beau se comporter comme si elle n'entendait rien, Artemis savait qu'elle n'en perdait pas une miette. Cependant, elle refusait de se sentir humiliée.

- Il a été injustement accusé, ajouta-t-elle.

- Vous savez bien que c'est faux, ma chérie, objecta Penelope.

Elle essayait sincèrement de se montrer gentille, Artemis le savait, et c'était insupportable.

- Papa a fait tout ce qu'il a pu pour votre frère, ajouta encore Penelope. Et vous aussi. Honnêtement, je ne vois pas ce que vous pourriez faire de plus.

Artemis aurait voulu dire à Penelope ce qu'elle pensait vraiment d'elle, puis quitter la pièce en claquant la porte pour en finir - enfin ! - avec cette comédie.

Mais un tel éclat ne rendrait pas service à Apollon.

Artemis avait encore besoin du soutien de son oncle. Si elle partait maintenant, elle n'aurait plus aucun moyen de faire sortir son frère de Bedlam. Seul un homme très puissant en était capable.

Peut-être même *un seul* homme, en fait. Le duc de Wakefield.

Oui. C'était la solution. Rester ici, quoi qu'il lui en coûtât, et se débrouiller, d'une façon ou d'une autre, pour que le duc se décide à lui venir en aide. S'il le fallait, elle monterait sur les toits pour révéler à tout le monde l'identité du Fantôme de Saint-Giles.

Elle n'avait plus rien à perdre, désormais.

Un peu plus tard, à l'heure du déjeuner, Maxime s'installa comme de coutume au haut bout de la grande table de la salle à manger de Pelham House. Mais pour la première fois de sa vie, il se surprit à rêver d'un repas où ne régnerait plus l'ordre de préséances. Car les règles qui voulaient qu'un duc s'assise toujours au bout de la table exigeaient également qu'une dame de compagnie prenne place à l'autre extrémité, si loin qu'il aurait presque fallu recourir à des pigeons voyageurs pour communiquer. Non pas qu'il en eut envie. Les raisons pour lesquelles Mlle Greaves avait les joues empourprées, des gestes anormalement nerveux et un regard désespéré ne le regardaient en rien.

Du moins essaya-t-il de s'en convaincre. Mais à mesure que le repas avançait, il dut se rendre à l'évidence qu'il était incapable d'écouter avec l'attention requise les propos de sa voisine de table.

À sa décharge, il n'était jamais aisé de suivre la conversation de lady Penelope.

- ... et j'ai répondu à Mlle Alvers qu'on pouvait *éventuellement* proposer du chocolat après 16 heures, mais que de toute façon en boire ne serait pas considéré comme convenable. Qu'en pensez-vous, Votre Grâce ?

- Je n'ai pas d'opinion particulière sur le chocolat, avant ou après 16 heures, répondit Maxime pince-sans-rire,

- Comment cela, Wakefield ? intervint Scarborough, l'air choqué. N'y voyez aucune offense, mais je trouve cela déplorable.

Maxime but une gorgée de vin.

- Je ne me sens nullement offensé, rassurez-vous.

- Toutes les personnes de condition devraient avoir un avis sur le chocolat, poursuivit le vieux duc. Et sur toutes les autres boissons. Quand les boire, et avec quels accompagnements. Lady Penelope est très sage de s'intéresser au sujet.

Maxime s'avoua vaincu. Scarborough avait probablement gagné cette manche, et ce, simplement en débitant des inepties avec aplomb. Un coup d'œil à lady Penelope confirma ses soupçons. La jeune fille avait mordu à l'hameçon, et avalé l'appât et la ligne dans la foulée.

Maxime leva discrètement son verre à l'adresse de son rival. Scarborough lui répondit d'un clin d'œil.

Mais déjà lady Penelope se penchait en avant, sa poitrine généreuse tombant presque dans son assiette, pour répondre :

- Je vous remercie, Votre Grâce. Vous n'allez pas le croire, mais, pas plus tard que la semaine dernière, Artemis m'a assuré qu'il lui était indifférent de boire son thé dans de la porcelaine décorée en bleu ou en rouge !

Scarborough sursauta.

- Ce n'est pas vrai !

- Si, confirma lady Penelope, qui se redressa après avoir dénoncé cette entorse criminelle à l'étiquette. J'ai les deux, bien sûr, mais il ne me viendrait pas à l'idée de servir autre chose que du café

dans la rouge. Cela dit, avoua-t-elle avec un battement de cils, il m'arrive de servir du chocolat dans la bleue.

- Petite vilaine, souffla Scarborough.

Maxime soupira bruyamment, mais personne ne parut s'en apercevoir. Était-ce là le genre de conversations qu'il devrait endurer une fois marié ? Il contempla son verre d'un œil morose, avant de laisser son regard dériver vers l'autre bout de la table, où Mlle Greaves riait un peu trop fort à une remarque de M. Watts. Il doutait de se lasser un jour de la conversation de cette femme-là. Cette idée était troublante. Il ne devrait pas accorder la moindre pensée à Mlle Greaves ; il n'y avait pas de place pour elle dans sa vie si parfaitement ordonnée.

- Je ne peux pas blâmer cette pauvre Artemis, déclara lady Penelope d'un air pénétré. Elle ne possède ni mon raffinement ni ma sensibilité.

Maxime faillit ricaner. Si le raffinement consistait à savoir dans quel genre de porcelaine on devait servir le chocolat, alors Mlle Greaves manquait en effet de raffinement - et il ne l'en jugeait que plus favorablement.

Il regarda de nouveau à l'autre bout de la table, et éprouva l'envie irrationnelle d'éjecter M. Watts hors de sa chaise en voyant Mlle Greaves prêter l'oreille à sa conversation.

Maxime croisa les yeux de la jeune femme. Elle soutint un instant son regard, avant de se détourner.

Quelque chose clochait. Elle semblait bouleversée.

Songeur, Maxime but une nouvelle gorgée de vin. Quand ils s'étaient vus ce matin dans le bois, Mlle Greaves s'était montrée aussi effrontée qu'à l'ordinaire. Ensuite, les invités s'étaient divisés en deux groupes. Les messieurs étaient allés chasser la perdrix tandis que les dames restaient à Pelham House pour s'adonner à des jeux de société. Mlle Greaves faisait partie du second groupe. Quelque chose s'était-il passé à ce moment-là ?

L'arrivée du dessert prit Maxime par surprise bien qu'il fût ravi que le repas s'achève enfin. Dès que les invités se levèrent de table, il abandonna lady Penelope pour rejoindre Mlle Greaves.

Mais déjà elle se portait à sa rencontre.

- J'espère que votre partie de chasse a été couronnée de succès, Votre Grâce, dit-elle lorsqu'ils se rencontrèrent au milieu de la pièce.

- Nous sommes rentrés bredouilles, mais je suis sûr que vous êtes déjà au courant.

- Vous m'en voyez désolée. Mais c'était sans doute prévisible, car vous n'êtes pas habitué à chasser en milieu rural.

Maxime cilla. Il ne voyait pas où elle voulait en venir.

- Que... ?

- Après tout, vous chassez plutôt à Londres, non ?

M. Watts, qui se trouvait non loin d'eux, afficha un sourire perplexe.

- Que voulez-vous dire, mademoiselle Greaves ? intervint-il.

- Mlle Greaves fait probablement référence à mon travail au Parlement, répliqua Maxime entre ses dents.

- Ah, fit M. Watts. J'imagine, en effet, qu'on peut considérer le travail parlementaire comme une sorte de chasse, mais honnêtement, mademoiselle Greaves, c'est là une curieuse façon de décrire...

- Je ne faisais pas référence au rôle du duc au Parlement, le coupa Artemis. Et quand je parlais de Londres, je voulais parler des rues de Londres.

M. Watts se raidit. Son sourire s'évanouit.

- Vous n'insinuez quand même pas que le duc fréquenterait *les rues* de Londres ? répliqua-t-il, rougissant en prononçant le mot « rues » si lourd de connotations scandaleuses. Vous devez vous rendre compte...

Cette fois, ce fut Maxime qui l'interrompit :

- Mlle Greaves s'est mal exprimée, Watts.

- Vraiment, Votre Grâce ? fit-elle.

Elle avait levé le menton d'un air de défi, mais il y avait dans ses prunelles une lueur de désespoir qui donnait tout à la fois envie à Maxime de la secouer et de la protéger.

- Je suis certaine de m'être parfaitement exprimée, ajouta-t-elle, mais si vous souhaitez que je renonce à cette discussion, vous savez quoi faire, Votre Grâce.

- Que s'est-il passé ? demanda Maxime sans réfléchir, et sans se soucier qu'on les écoute.

- Vous savez très bien pour qui je me bats, Votre Grâce.

Ses yeux brillaient, et l'origine de leur éclat ne faisait aucun doute.

*Des larmes.* Sa déesse pleurait.

Maxime lui prit le bras.

- Artemis...

Cousine Bathilda déboula subitement dans le tableau.

- Nous projetons d'aller visiter les ruines de Fontaine Abbey, Maxime. Je suis sûre que Mlle Greaves aimerait se préparer.

Le duc lâcha le bras de la jeune femme à contrecœur. Ses invités regardaient dans leur direction. Lady Penelope fronçait légèrement les sourcils et M. Watts paraissait perdu.

Maxime recula d'un pas et s'inclina.

- Je propose que nous nous retrouvions dans une demi-heure sur la terrasse. Je serai heureux de vous accompagner jusqu'aux ruines.

Il dut se forcer à tourner les talons.

Artemis sentait le regard inquiet de Mlle Picklewood sur elle, alors que la petite troupe traversait à pied un champ conduisant aux ruines. La vieille dame avait veillé à ce que Phoebe marche avec elle le temps de la promenade. Devant elles, lady Penelope était encadrée par le duc de Wakefield à sa droite et le duc de Scarborough à sa gauche. Artemis avait les yeux rivés sur les épaules de Wakefield. Elle comprenait que Mlle Picklewood veuille désamorcer un scandale potentiel, mais elle ne laisserait

personne la détourner de sa propre mission.

*Apollon se mourait.*

Cette idée la rendait malade. Elle brûlait d'envie de le rejoindre pour le serrer dans ses bras et profiter encore de quelques moments avec lui.

Mais, pour l'heure, c'était impossible.

Penelope renversa la tête en arrière et s'esclaffa. Les rubans qui ornaient sa chevelure flottaient au vent.

- Elle les manipule tous les deux, observa tranquillement Phoebe.

Tirée de ses sombres ruminations, Artemis tressaillit.

- Vous croyez ? Il me semble que Wakefield n'est pas homme à se laisser manipuler. S'il décide de se retirer du jeu, il le fera sans un regard en arrière.

- Peut-être, concéda Phoebe, mais pour le moment, mon frère *la* veut. Personnellement, je préférerais qu'il fasse une pause, le temps de réfléchir à la question.

- Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il ne s'en est pas donné la peine ?

- S'il avait réfléchi, il se serait rendu compte que Penelope et lui ne pouvaient pas être plus mal assortis, non ?

- Votre raisonnement serait valable s'il tenait à elle. Ce qui n'est pas nécessaire pour l'épouser.

Artemis craignit un instant de s'être montrée insultante, mais Phoebe secoua lentement la tête.

- Vous vous trompez. Maxime n'est pas aussi froid et indifférent que la plupart des gens le pensent.

Artemis l'avait déjà compris. Elle avait vu son expression quand il regardait Phoebe chanter avec lui. Elle s'était promenée dans les bois avec lui. Et il lui avait montré la folie imaginée par sa mère. Elle savait qu'il y avait un homme capable de vibrer sous la glace.

Mais elle ne pouvait se permettre de le voir ainsi en ce moment. Elle devait mettre de côté ce qu'elle ressentait pour lui et le pousser à céder à sa requête.

Elle accéléra le pas pour se rapprocher du trio de tête. Ils avaient presque atteint les ruines - quelques grandes arches de pierre grise, à ciel ouvert.

- J'ai rencontré un autre homme aussi froid, dit-elle à Phoebe lorsqu'elles se trouvèrent à portée d'oreille du trio. Le Fantôme de Saint-Giles. Il m'a fait l'effet d'avoir un glaçon à la place du cœur. Un peu comme votre frère, en fait. Mais la comparaison s'arrête là. Le duc n'a pas le courage du Fantôme de Saint-Giles.

Le dos de Wakefield se raidit perceptiblement.

- Artemis... protesta Phoebe, à la fois désarçonnée et horrifiée.

- Ah, nous arrivons ! s'exclama joyeusement Mlle Picklewood.

Artemis se retourna. Mlle Picklewood était juste derrière elles. Elle marchait vite pour une femme de son âge.

- Votre Grâce, lança Mlle Picklewood à Scarborough, je me souviens de vous avoir entendu raconter à ma chère cousine, la défunte duchesse, une histoire de fantôme concernant cette abbaye.

Seriez-vous assez aimable pour me rafraîchir la mémoire ?

- Votre mémoire est aussi aiguisée qu'un rasoir, mademoiselle Picklewood, la flatta Scarborough.

Penelope battit des mains.

- Oh oui, racontez-nous une histoire !

- Très bien, mais elle est un peu longue, milady, la prévint le vieux duc.

Il sortit son mouchoir de sa poche, le déplia et l'étendit sur une pierre qui avait du autrefois faire partie des murs de l'abbaye.

- Je vous en prie, asseyez-vous.

Toutes les dames s'assirent sur des pierres, à l'exception d'Artemis qui préféra rester debout. Les valets, qui avaient suivi l'excursion, sortirent rafraîchissements et petits gâteaux des paniers qu'ils transportaient et commencèrent à servir.

Scarborough prit une posture mélodramatique, les pieds bien plantés sur le sol, la main glissée entre les boutons de son gilet.

- Ces ruines, attaqua-t-il en désignant celles-ci de sa main libre, sont celles d'une grande et puissante abbaye, construite et habitée par des moines qui avaient fait vœu de silence...

Sans lui prêter attention, Artemis entreprit de se déplacer lentement derrière le cercle formé par les invités. Elle s'immobilisa un instant derrière Mme Jellett, puis reprit sa progression. Son but était de se rapprocher de Wakefield qui se tenait debout à côté de lady Penelope.

- ... quand la jeune fille se réveilla, les moines lui servirent un plantureux repas. Mais bien sûr, aucun d'eux ne lui adressa la parole, puisqu'ils avaient fait vœu de silence.

Artemis baissa les yeux pour contourner une colonne à demi écroulée, dont la base était envahie par les ronces, c'est pourquoi elle ne le vit pas fondre sur elle.

- à quoi jouez-vous ? chuchota Wakefield en refermant la main sur son bras.

Artemis jugea plus sage de ne pas répondre.

Il l'entraîna vers un pan de mur presque intact. Les invités, suspendus aux lèvres de Scarborough, ne remarquèrent rien. Mlle Picklewood, en revanche, tourna la tête dans leur direction, tel un chien de garde en alerte. Wakefield lui jeta un regard destiné à la réduire au silence.

La seconde d'après, ils étaient hors de vue.

Le duc ne s'arrêta pas pour autant. Il tira Artemis jusqu'à un bouquet d'arbres qui se dressait sur l'un des côtés de l'abbaye. Ce n'est qu'une fois à l'abri de leur feuillage qu'il daigna s'immobiliser.

- Qu'est-ce qui vous prend ? gronda-t-il en lui saisissant l'autre bras.

- Il est mourant, articula-t-elle à voix basse, tremblant de tous ses membres. La lettre est arrivée à l'aube, mais je ne l'ai eue qu'en fin de matinée, Penelope ne l'ayant pas jugée assez *importante* pour me la remettre plus tôt. Apollon se meurt dans cet enfer qu'est Bedlam.

- Je peux vous faire atteler une voiture qui partira dans moins d'une heure. Si les routes...

Artemis le gifla violemment.

Sa tête tourna légèrement sous l'impact, mais il se contenta de la fixer, les yeux étrécis.

Artemis haletait comme si elle avait couru.

- Non ! Vous allez venir à Londres avec moi. Et vous allez le sortir de là. Sinon, je vous jure, sur tout ce que j'ai de plus précieux, de détruire votre réputation. Je...

- Petite garce ! s'emporta Maxime, rouge de colère.

Et il écrasa ses lèvres sur les siennes.

Son baiser n'avait rien de tendre. Le duc se comportait en prédateur affamé. Si Artemis l'avait cru aussi froid que la glace, cette glace fondait à présent sous le feu de sa colère. Sa langue la fouillait, son souffle était brûlant contre sa joue, et chaque fois qu'elle respirait, ses seins se pressaient contre son torse dur. Il n'était ni tendre ni romantique, et pourtant, elle se laissa emporter par la fougue dévastatrice de son baiser. Au point de tout oublier.

Elle se rappela à temps que son frère avait besoin d'elle.

Et s'arracha aux lèvres du duc, le souffle court, cherchant quoi dire tandis qu'il resserrait son emprise sur ses bras pour l'empêcher de s'échapper.

- Je n'ai pas à obéir à vos ordres, mademoiselle Greaves. Je suis un duc, pas votre petit chien.

- Et moi, je suis Artemis, pas Mlle Greaves, répliqua-t-elle sans se démonter. Vous allez faire ce que je vous demande, ou je ferai en sorte que vous soyez la risée de tout Londres. Et vous serez obligé de vous exiler d'Angleterre pour toujours.

Les prunelles du duc lançaient des éclairs et elle se demanda s'il n'allait pas la frapper. Finalement, il se contenta de la secouer avec une telle force que le fichu qui couvrait son décolleté tomba dans l'herbe.

- Cessez d'exiger, dit-il, la relâchant. Cessez de vous comporter comme celle que vous n'êtes pas.

La douleur explosa dans la poitrine d'Artemis, si aiguë qu'elle eut l'impression de recevoir un coup de poignard en plein cœur.

Elle ferma les yeux. Ses lèvres tremblaient. *Apollon se mourait.*

- S'il vous plaît, Maxime. *S'il vous plaît !* Je vous jure de ne plus vous provoquer. Je resterai dans l'ombre, je ne marcherai plus pieds nus, je ne nagerai pas dans votre étang, je ne vous dérangerai plus. Mais je vous en supplie, sauvez mon frère.

Elle entendait la voix de Scarborough, qui poursuivait son histoire. Elle entendait un oiseau lancer ses trilles au-dessus de leurs têtes. Elle entendait même le bruissement des feuilles que la brise agitait.

Mais elle n'entendait pas Wakefield.

Peut-être était-il parti.

Elle rouvrit les yeux, affolée.

Il était là et la regardait, le visage indéchiffrable, comme sculpté dans la pierre. Retenant son souffle, Artemis attendit le verdict qui scellerait son destin et celui de son frère.

*Une déesse ne devrait jamais avoir à implorer.* C'était la seule pensée claire qui, à cet instant, traversait l'esprit de Maxime. Tout le reste - son rang, ses invités, leur conflit - passait à l'arrière-

plan. Elle ne devrait pas avoir à l'implorer.

Il sentait encore le goût de ses lèvres sur sa langue, avait envie de l'écraser contre lui et l'embrasser de nouveau, mais il se força à la lâcher.

- Très bien, dit-il.

Artemis cligna des yeux, bouche bée, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles.

- Quoi ?

Maxime tournait déjà les talons, réfléchissant à une stratégie, lorsqu'elle lui agrippa la manche.

- Vous allez le sortir de Bedlam ?

- Oui.

Sa décision avait sans doute été prise à l'instant où il avait vu des larmes dans ses yeux. Apparemment, il avait un point faible, au moins aussi redoutable que le talon d'Achille : il ne supportait pas de la voir pleurer. Mais à présent ses yeux brillaient d'un éclat différent - comme s'il venait de décrocher la lune pour la déposer dans ses mains.

- Merci.

Il hocha la tête, puis prit la direction de Pelham House avant d'être tenté de goûter de nouveau à ses lèvres.

Il fut presque surpris de trouver ses invités rassemblés autour de Scarborough. Son tête-à-tête avec Artémis avait été comme un interlude hors du temps, dans un autre monde, alors qu'il n'avait en réalité pas duré plus de quelques minutes.

- Maxime ! le héla cousine Bathilda, un pli soucieux entre les sourcils. Penelope aimerait que vous nous montriez le puits. Scarborough vient de nous raconter l'histoire de la malheureuse qui s'est jetée dedans autrefois.

- Pas maintenant, marmonna-t-il, et il continua son chemin.

- Votre Grâce !

Bathilda n'avait jamais été une mère pour lui. Lorsque sa propre mère était morte, il était déjà assez grand pour ne pas se chercher une mère de substitution. Mais quand cousine Bathilda usait - rarement - de ce ton impérieux et qu'elle l'appelait par son titre, Maxime ne manquait jamais de lui prêter attention.

Il se retourna.

- Oui ?

Elle l'entraîna à l'écart.

- Que t'arrive-t-il ? murmura-t-elle. Lady Oddershaw et Mme Jellett ont passé les cinq dernières minutes à chuchoter à ton sujet et à celui de Mlle Greaves. Lady Penelope elle-même doit se demander ce que tu avais de si important à dire à sa dame de compagnie pour que tu t'éloignes avec elle.

Elle inspira un grand coup avant d'ajouter :

- Fais attention, Maxime, tu es sur le point de créer un énorme scandale.

- Alors, c'est une excellente chose que je sois obligé de retourner à Londres. Je viens d'apprendre qu'une affaire m'y réclamait de toute urgence.

- Que... ?

Mais il n'avait pas le temps de se perdre en excuses.

Si Artemis disait vrai et que son frère se mourait, il devait regagner Londres au plus vite.

Il se mit à courir dès qu'il fut hors de vue de ses invités, et était hors d'haleine lorsqu'il arriva à Pelham House. Il fit un détour par les écuries pour ordonner qu'on lui selle deux chevaux, puis gagna la maison.

Craven l'accueillit en haut des marches, le regard interrogateur.

- Votre Grâce semble très essoufflé. J'espère que vous n'êtes pas poursuivi par quelque héritière un peu trop enthousiaste.

- Prépare-nous un sac de voyage, Craven, rétorqua Maxime. Nous allons à Londres aider un assassin fou à s'enfuir de Bedlam.

*Le roi Herla et ses gardes regagnèrent le monde des humains. Mais quelle ne fut pas leur surprise quand ils revirent enfin le soleil. D'épais buissons bouchaient l'entrée de la caverne, et là où s'étaient auparavant des champs fertiles où passaient des troupeaux, ils trouvèrent une forêt redevenue sauvage. Au loin se dressaient les ruines d'un château. Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils trouvent un paysan à interroger.*

*« Nous n'avons ni roi ni reine, leur répondit ce dernier. Pas depuis que le grand roi Herla a disparu et que sa reine est morte de chagrin. Et cela, messires, s'est passé il y a neuf cents ans. »*

Artemis entendit les voix des invités comme le duc les rejoignait. Elles montaient et descendaient, puis tout redevint soudain si tranquille qu'elle aurait pu croire qu'elle était seule. Seule et en sécurité.

Mais elle n'était plus une gamine rêveuse. Elle savait qu'elle devait affronter le monde réel - et les autres invités.

Après avoir pris une profonde inspiration, elle retourna dans les ruines de l'abbaye. Après tout, l'épreuve ne serait pas plus pénible qu'au lendemain de l'arrestation d'Apollon. Ce matin-là, elle avait traversé le village pour aller chez le boucher. Il lui avait fermé la porte au nez et elle était rentrée à la maison les mains vides tandis que les villageois, qu'elle avait crus ses amis, chuchotaient sur son passage.

Tous les regards se braquèrent sur elle dès qu'elle apparut. Lady Oddershaw et Mme Jellett se penchèrent l'une vers l'autre, mais Phoebe lui sourit.

Un seul sourire sincère valait mieux que mille visages hypocrites.

- Où étiez-vous ? lui demanda Penelope. Et où est passé votre fichu.

Artemis se sentit rougir, mais il était trop tard pour reculer. Elle porta machinalement la main à sa gorge et s'aperçut que la chaîne portant l'émeraude et la bague de Maxime était à découvert. Maxime avait-il vu la bague ? Si oui, il n'en avait rien montré. Elle s'empressa de glisser les bijoux dans son corsage d'un geste aussi désinvolte que possible. Après tout, la chevalière n'avait rien d'exceptionnelle. Personne ne pourrait la reconnaître de loin.

- Artemis ? la pressa Penelope, qui attendait sa réponse.

- J'ai aperçu une mésange huppée et j'ai voulu la voir de plus près.

- Avec le duc de Wakefield ?

- Il s'intéresse beaucoup à la nature.

Et, en l'occurrence, ce n'était pas un mensonge.

- Hmm, fit Penelope, suspicieuse.

Mais déjà le duc de Scarborough lui glissait un mot à l'oreille, et elle se détourna d'Artemis.

Les invités avaient rassemblé leurs affaires pour rentrer à Pelham House. Phoebe s'apprêtait à

rejoindre Artemis lorsque Mlle Picklewood lui demanda d'accompagner Mlle Royale.

Phoebe afficha une expression étonnée, avant de sourire poliment à Mlle Royale.

- Puis-je m'appuyer sur votre bras, mademoiselle Greaves ? s'enquit Mlle Picklewood d'un ton qui ressemblait davantage à un ordre qu'à une requête. Le chemin est tellement inégal.

- Bien sûr, répondit Artemis.

- Nous n'avons pas eu l'occasion de beaucoup nous parler, ces derniers temps, reprit Mlle Picklewood. J'espère que vous appréciez votre séjour.

Elles étaient les dernières de la petite troupe et Artemis était prête à jurer que Mlle Picklewood avait fait ce choix à dessein.

- Oui, beaucoup, répondit-elle, sur la défensive.

- Parfait, parfait, murmura Mlle Picklewood. Je crains si souvent que les invités de ces parties de campagne laissent à Londres leurs principes. Vous n'imaginez pas, ma chère, toutes les histoires scandaleuses qui me sont revenues aux oreilles.

- Vraiment ?

Artemis se croyait immunisée contre les insinuations de toutes sortes, malheureusement, elle aimait beaucoup Mlle Picklewood et se souciait de son opinion. Elle ne put s'empêcher de rougir.

- Oh, que oui, ma chère ! assura Mlle Picklewood avec une douceur infinie. Et, bien sûr, ce sont toujours les plus innocents qui se retrouvent la proie des pires ragots. C'est pourquoi les jeunes femmes qui n'ont ni titre ni fortune doivent se montrer particulièrement prudentes.

Mlle Picklewood marqua une pause, le temps qu'elles contournent un amas rocheux.

- Bien entendu, reprit-elle, il serait inacceptable qu'une jeune femme qui ne serait pas mariée s'abandonne à des comportements qui pourraient être mal interprétés. Ce serait le plus sûr moyen de perdre la seule situation qui lui reste.

- Je comprends, murmura Artemis, les dents serrées.

- Vous comprenez ? répéta Mlle Picklewood. Tant mieux. Car dans ce genre de situations, c'est toujours la femme que l'on blâme, jamais l'homme. Et sachez aussi que les ducs, aussi honorables qu'ils soient par ailleurs, n'ont jamais que de mauvaises raisons d'attirer une jeune femme non mariée dans un recoin discret. Vous ne devez vous faire aucune illusion à ce sujet.

- Oui, acquiesça Artemis, qui s'obligea à respirer calmement pour que sa voix ne tremble pas. Je m'en rends compte.

- J'aimerais qu'il en aille différemment, avoua Mlle Picklewood. Mais l'expérience m'a appris que les femmes comme nous devaient se montrer pragmatiques. J'en ai trop vu déchoir pour ne pas avoir eu cette sagesse.

- Les femmes comme nous ?

- Mais oui, ma chère Croyez-vous que je sois née avec les cheveux blancs et des rides ? J'ai été jeune, moi aussi. Mon cher père adorait jouer aux cartes. Malheureusement, il n'était pas très doué. Plusieurs gentlemen m'ont fait des propositions, mais j'avais chaque fois la conviction que nous ne nous entendrions pas. Alors, je suis allée vivre chez ma tante Florence. Une vieille femme tatillonne, je suis au regret de le dire, mais qui avait du cœur. Ensuite, j'ai habité avec mon frère. On pourrait

penser que les liens du sang rendraient ma situation plus enviable, mais ce ne fut pas le cas entre mon frère et moi. Disons que ma belle-sœur n'a rien fait pour arranger les choses. C'était une horrible avare, qui ne voyait en moi qu'une bouche à nourrir. J'ai été obligée de retourner chez ma tante. Et puis...

Elles arrivaient en vue de Pelham House. Mlle Picklewood s'arrêta pour contempler la magnifique demeure.

- Vous connaissez la suite. Cette pauvre Mary et son mari sont morts. Je suis venue dès que j'ai appris la tragédie. Au début, les notaires, les avocats et les financiers rôdaient dans tous les coins et j'ai bien cru que quelqu'un finirait par me jeter dehors. Heureusement, Maxime a retrouvé la parole et c'est ce qui m'a sauvée. Même à quatorze ans, il avait déjà l'étoffe d'un duc. Il a décidé de me confier l'éducation de ses sœurs.

Les deux femmes s'abîmèrent un moment dans la contemplation de Pelham House. Puis Artemis se tourna vers la vieille dame.

- Vous avez dit que le duc avait retrouvé la parole ?

- Hmm ? Ah, oui. Je suppose que peu de gens s'en souviennent, aujourd'hui, mais Maxime avait été si ébranlé par la mort de ses parents qu'il est resté quinze jours sans parler. De stupides médecins prétendirent que son cerveau avait été touché et qu'il ne reparlerait plus jamais. Quelle idiotie ! Maxime avait simplement besoin de temps pour se remettre du choc. C'était un jeune garçon très sensible.

Un jeune garçon qui, lorsqu'il retrouva la parole, n'était plus un jeune garçon, mais le duc de Wakefield, songea Artemis.

- Cela a dû être terrible pour lui.

- Oui, répondit simplement Mlle Picklewood. Il avait été témoin de leur meurtre, comprenez-vous. Le choc avait été effroyable pour un garçon aussi émotif.

Il ne serait jamais venu à l'idée d'Artemis de décrire le duc comme quelqu'un d'*émotif*. Mais peut-être était-il différent avant le drame.

- Mon Dieu ! s'exclama Mlle Picklewood. J'ai peur de m'être égarée. Pardonnez-moi, ma chère. Je voulais simplement vous faire comprendre que vous et moi ne sommes pas si différentes, finalement - l'âge mis à part, bien sûr. Je peux donc comprendre les tentations de votre position. Mais vous devez apprendre à y résister. Pour votre bien.

- Merci, murmura Artemis gravement, car elle savait que ce conseil lui était prodigué affectueusement.

Mlle Picklewood s'éclaircit la voix.

- J'espère que cette petite conversation ne changera rien entre nous.

- Pas en ce qui me concerne, la rassura Artemis.

La vieille dame hocha la tête, visiblement soulagée.

- Alors, allons voir si le thé est servi.

Artemis acquiesça. Une tasse de thé lui ferait le plus grand bien. Dans l'immédiat.

Ensuite, elle devait retourner à Londres. Rejoindre Apollon. Et Maxime.

Car si le conseil de Mlle Picklewood était sage, elle n'avait aucune intention de le suivre.

Le Bethlem Royal Hospital (plus communément appelé Bedlam) était un monument monolithique. Reconstitué dans le quartier de Moorfields après le Grand Incendie de 1666, sa longue silhouette basse ne manquait pas d'en imposer.

Comme si ses administrateurs avaient voulu vanter leur marchandise, songea Maxime avec cynisme en franchissant le porche juste comme la cloche sonnait minuit. Il portait son costume de Fantôme de Saint-Giles, car s'il était convaincu qu'il aurait pu obtenir la libération de lord Kilbourne en tant que duc de Wakefield, la démarche aurait pris du temps.

Or, le pauvre bougre n'en avait pas.

Deux grandes statues de pierre, l'une représentant la Mélancolie et l'autre la Folie, encadraient le porche qui donnait sur une grande cour pavée. Le jour, l'endroit grouillait de visiteurs prêts à déboursier quelques shillings pour regarder les fous s'amuser. Maxime n'était jamais venu, mais il avait souvent entendu, non sans dégoût, des ladies très respectables raconter avec un frisson d'excitation les horreurs auxquelles elles avaient assisté. Une centaine d'aliénés étaient incarcérés entre ces murs, ce qui signifiait que Maxime aurait besoin d'un guide pour dénicher Kilbourne.

Il se dirigea vers les portes massives qui se révélèrent, et ce n'était pas une surprise, verrouillées. Toutes les fenêtres étaient munies de barreaux, en revanche, plusieurs portes de service semblaient offrir un accès plus facile. Maxime en choisit une et tourna la poignée. Celle-ci aussi était verrouillée. Il se pencha pour examiner la serrure : un petit boîtier posé sur le battant, juste en dessous de la poignée. Maxime tira son épée et réussit, en quelques coups de pommeau, à desceller le boîtier, qui tomba à terre avec un bruit métallique.

Il poussa le battant.

Et tomba sur un gardien qui le fixa, les yeux écarquillés.

- Pas un mot, lui ordonna Maxime en pointant sa lame sur la gorge de l'homme.

Le gardien arrondit la bouche de surprise, mais ne proféra pas un son. Ses vêtements étaient froissés, et Maxime supposa qu'il dormait. Bedlam n'avait pas l'habitude de recevoir des visiteurs la nuit.

- Je veux voir lord Kilbourne, murmura Maxime.

Le gardien cligna des yeux.

- Il est dans l'aile des incurables.

- Eh bien, conduis-moi à lui.

L'homme commença à tourner les talons, mais Maxime pressa de nouveau la pointe de son épée sur sa gorge.

- Et ne t'avise pas d'alerter tes collègues, le mit-il en garde. Si je devais me battre, tu serais le premier à quitter ce monde.

Le gardien déglutit bruyamment, attrapa une lanterne, puis il pivota avec une lenteur excessive et précéda Maxime dans le couloir.

Le mur de gauche était percé de fenêtres munies de barreaux qui donnaient sur la cour. Sur le mur de droite s'alignaient les portes des cellules. Une petite ouverture grillagée de forme carrée était ménagée dans chaque porte, ce qui permettait de voir ce qui se passait à l'intérieur sans ouvrir le battant. Des froissements, des soupirs, des gémissements, des fredonnements étranges se faisaient entendre. Parfois, une voix s'élevait, coléreuse, comme dans une dispute, mais personne ne répondait. L'air empestait l'urine, le chou bouilli et l'humidité. Maxime éprouvait une sensation de déjà-vu, mais il n'aurait pas su expliquer pourquoi.

Ils avaient parcouru la moitié du couloir quand un bruit de pas résonna derrière eux.

- Sully ? C'est toi ?

Le gardien - Sully, apparemment - s'arrêta et se retourna, paniqué, Maxime pencha sa tête sur son épaule pour que le nez recourbé de son masque ne puisse pas se détacher de profil.

- N'oublie pas ce que je t'ai dit, chuchota-t-il à Sully.

- Oui... c'est moi, Ridley, répondit Sully.

- Qui est avec toi ? demanda le dénommé Ridley, soupçonneux.

Il s'était arrêté à l'extrémité du couloir.

- Mon frère, George. Il est venu boire un verre avec moi. Mais ne t'inquiète pas, on ne fera pas de bruit.

- Continue à marcher, chuchota Maxime.

- Je vais montrer ma chambre à mon frère ! Lança Sully, avant de tourner à l'angle du couloir.

Au bout de quelques mètres, ils arrivèrent à un escalier.

- Il nous suit ? demanda Maxime.

- J'en sais rien. Mais c'est un méfiant, Ridley.

Ils gravirent l'escalier. Maxime jeta un coup d'œil derrière lui, mais il était impossible de distinguer quoi que ce soit, dans la pénombre.

- Conduis-moi à Kilbourne, dit-il quand ils arrivèrent à l'étage.

- C'est par là.

Sully s'arrêta devant une porte. Un tabouret vide trônait à côté. Et une clé était pendue à un crochet scellé dans le mur.

- C'est Leech qui est de garde, murmura Sully en s'emparant de la clé, mais il doit cuver dans son lit.

Comme Sully levait sa lanterne pour ouvrir la porte, Maxime put lire l'inscription gravée sur le linteau : *Incurables*.

La porte ouvrait sur un couloir semblable à celui du rez-de-chaussée, sauf qu'il y avait des cellules des deux côtés. Et qu'elles étaient dépourvues de portes. Les pensionnaires vivaient sur des paillasses, comme des animaux d'étables, et la pestilence était suffocante. Ils passèrent devant un vieillard aux cheveux blancs qui les regarda sans les voir. Puis une jeune femme, plutôt jolie, mais qui se jeta vers eux comme une sauvage. La cellule suivante était occupée par un jeune homme qui laissait échapper un rire suraigu tout en se griffant le visage.

Sully se signa et pressa le pas. Il s'arrêta devant la dernière cellule. Un homme gisait sur la paillasse.

Maxime s'en approcha.

- Il est vivant ? s'enquit-il.

Sully haussa les épaules.

- Il était vivant quand on a servi le dîner. Mais il y a pas touché vu qu'il dormait.

Il ne dormait pas, il était inconscient, devina Maxime, qui s'accroupit devant l'homme. Le vicomte Kilbourne ne ressemblait en rien à sa sœur. Autant Artemis était mince, autant il était massif - épaules larges, mains massives, jambes interminables qui dépassaient de la paillasse. Il était impossible de dire s'il était bel homme : son visage tuméfié était recouvert de sang séché, sa lèvre inférieure était fendue et enflée, et il avait les yeux au beurre noir. En outre, un petit sifflement de mauvais augure se faisait entendre chaque fois qu'il respirait.

Kilbourne était plus mort que vif. Survivrait-il à son transfert hors d'ici ? Rien n'était moins sûr. De toute évidence il n'avait même pas eu droit à la visite d'un médecin.

Maxime se tourna vers Sully.

- As-tu les clés de ses menottes ?

- Elles doivent être pendues à la porte.

Il tournait déjà les talons, mais Maxime l'agrippa pour le retenir.

- Tu es de retour dans moins d'une minute ou je vais te chercher. Compris ?

Sully hocha frénétiquement la tête.

Maxime le laissa partir.

Le gardien revint moins d'une minute plus tard avec un trousseau de clés.

- Ça doit être une de...

- Qu'est-ce que vous trafiquez ici ? demanda une voix.

Maxime se redressa et fit volte-face en dégainant son épée. Sully poussa un petit cri et brandit le trousseau de clés devant lui tel un bouclier.

L'homme qui s'encadrait sur le seuil de la cellule se figea en sentant l'épée sur sa gorge. Maxime avait reconnu la voix de Ridley - un colosse à tête de brute.

- Sully, ôte-lui ses menottes, ordonna Maxime sans quitter l'autre des yeux.

Il entendit les menottes s'ouvrir et tomber à terre.

- Toi, dit Maxime à Ridley, prends-le par les pieds.

Ridley se renfrogna, mais obéit.

- Qu'est-ce que vous lui voulez ? demanda-t-il. Il est presque mort.

Maxime l'ignora.

- Donne-moi la lanterne et prends-le par les épaules, dit-il à Sully.

Ce dernier paraissait dubitatif, mais il tendit la lanterne à Maxime. Les deux hommes soulevèrent

Kilbourne en laissant échapper un grognement.

- Il pèse une tonne, maugréa Ridley avant de cracher sur la paille.

- Économise ta salive, lui conseilla Maxime. S'il vient un autre gardien, je n'aurai plus besoin de tes services.

Cela suffit à faire taire Ridley. Ils remontèrent le couloir, puis, avec plus de difficultés, descendirent l'escalier. Maxime veillait à ce qu'ils ne lâchent pas Kilbourne, mais ne les aidait pas afin de garder les mains libres au cas où un autre gardien surviendrait.

- J'aurais fini le boulot si j'avais su que vous viendriez le chercher, grommela Ridley alors qu'ils atteignaient le rez-de-chaussée.

- C'est toi qui l'as mis dans cet état ? Demanda Maxime.

- Ouais, acquiesça Ridley, visiblement content de lui. Il l'ouvrait trop, ce salaud. Il méritait une bonne leçon.

Maxime baissa les yeux sur le visage méconnaissable de Kilbourne. « Personne ne mérite cela », songea-t-il.

Ils empruntèrent le couloir en direction de la sortie. Et soudain, Maxime sut ce que lui rappelait cet endroit : la ménagerie de la Tour de Londres. Sauf qu'ici, c'étaient des hommes qui étaient encagés pour amuser d'autres hommes. Et que les animaux de la ménagerie étaient mieux traités que ces pauvres bougres.

- Déposez-le devant la porte, ordonna Maxime quand ils atteignirent l'extrémité du couloir.

- Devant la porte ? fit Ridley, perplexe. Et vous comptez aller où comme ça ?

- Ne te torture pas les méninges, répliqua Maxime.

Et sitôt que les deux gardes eurent déposé Kilbourne devant la porte, il assomma Ridley avec le pommeau de son épée.

Ridley s'affala sur le sol, et Sully leva ses bras en l'air.

- Pitié, monsieur !

- As-tu pris part au massacre ?

- Non ! Je vous jure que non !

Il mentait sans doute, mais Maxime n'avait pas le cœur à le frapper. L'état de Kilbourne le rendait malade.

Il se pencha, souleva le vicomte par le bras et le chargea sur son épaule. L'homme était lourd, en effet, mais pas aussi lourd que sa stature l'aurait exigé. Ses os étaient saillants ; il avait du perdre beaucoup de poids depuis qu'il était enfermé ici.

- Ouvre-moi la porte.

Sully s'empressa de s'exécuter.

Maxime franchit le seuil et se retourna.

- Dis à Ridley et aux autres que je reviendrai. La nuit. Quand vous dormirez et que vous vous y attendrez le moins. Et si je découvre qu'un autre de vos autres pensionnaires a été traité comme

Kilbourne, je ne poserai pas de question. Je rendrai la justice avec mon épée. C'est compris ?

- Oui, monsieur, acquiesça Sully, qui semblait absolument terrifié.

Maxime traversa la cour avec son fardeau, passa les grilles et rejoignit la rue où l'attendait une charrette.

Il déposa Kilbourne dans la charrette et grimpa à côté du cocher.

- En route, dit-il.

- Sommes-nous suivis ? demanda Craven en secouant les rênes.

- Pas que je sache, répondit Maxime d'une voix haletante avant de jeter un regard par-dessus son épaule, à tout hasard.

- Alors, l'opération est un succès.

Maxime grimaça.

- À condition que Kilbourne survive.

Artemis fut réveillée par des coups frappés à sa porte. Elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle, désorientée, avant de se souvenir qu'elle était toujours à Pelham House.

On frappa de nouveau.

Artemis rabattit ses couvertures, se leva et enfila un peignoir. Un coup d'œil en direction de la fenêtre lui apprit que l'aube se levait à peine.

Elle entrouvrit la porte, et découvrit une domestique.

- Oui ?

- Pardon de vous réveiller, mademoiselle, mais un messenger vous attend dans les cuisines. Il ne veut parler qu'à vous seule.

*Apollon.* Il s'agissait forcément de lui. Réprimant un tremblement, Artemis enfila ses pantoufles et suivit la servante au rez-de-chaussée tout en se posant mille questions.

Malgré l'heure matinale, on s'activait déjà à l'office. La cuisinière et ses aides préparaient le petit déjeuner. Des valets astiquaient l'argenterie. Un jeune homme était attablé devant une tasse de thé et une tartine de pain beurre. Il se leva à l'entrée d'Artemis.

- Mademoiselle Greaves ?

- Oui ?

Il sortit une lettre de sa poche.

- Sa Grâce a exigé que je vous la remette en mains propres.

- Merci.

Artemis prit la lettre et fixa du regard le sceau ducal.

- Tenez, mademoiselle, reprit le jeune homme en lui tendant son couteau à beurre.

Il avait une tête de campagnard, bien qu'il habitait sans doute à Londres.

- Pour rompre le sceau, précisa-t-il.

- Merci.

Elle rompit le sceau en hâte, déplia la lettre d'une main tremblante. Le message se limitait à une seule phrase, mais quelle phrase !

*Il est chez moi, vivant.*

M.

Artemis exhala violemment, se rendant seulement compte qu'elle avait retenu son souffle. *Dieu soit loué. Il est vivant.*

Elle devait aller le retrouver sans attendre.

Elle s'apprêtait à quitter la cuisine, la lettre serrée dans sa main, quand elle se souvint, honteuse, qu'elle n'avait pas remercié correctement le messager. Elle se retourna vers lui.

- Je n'ai pas ma bourse sur moi, mais si vous voulez bien m'attendre, je reviens avec un shilling.

Le garçon lui sourit.

- Ce n'est pas nécessaire, mademoiselle. Sa Grâce est un maître généreux. Et il a bien précisé que je ne devais pas accepter de pièces de votre part.

- Oh, fit Artemis.

Que Maxime ait pensé à lui éviter l'embarras de ne pas avoir de monnaie sur elle au moment où elle recevrait son message lui réchauffa le cœur.

- Eh bien, je vous remercie encore.

Le jeune homme sourit et retourna à son petit déjeuner.

Artemis se dépêcha de remonter à l'étage. La veille, elle avait à demi convaincu Penelope qu'elles n'avaient pas de raison de s'attarder à Pelham House puisque leur hôte était rentré à Londres « pour ses affaires ». Avec un peu de chance, elle réussirait à la faire se lever plus tôt qu'à l'ordinaire.

Le palier était sombre, mais Artemis entendit un valet s'éloigner d'un pas rapide à l'autre bout du couloir. Elle entra dans sa chambre et procéda rapidement à sa toilette. Elle avait l'habitude de s'habiller seule, son père n'ayant pas toujours eu les moyens de lui payer une femme de chambre. Après avoir revêtu sa robe de serge marron, elle s'assit à sa coiffeuse. C'est alors qu'elle remarqua que sa brosse à cheveux était à l'envers. Elle veillait toujours à la poser sur le dos pour ne pas abîmer les poils de sanglier.

La domestique y avait-elle touché ?

Pourtant, le feu n'avait pas été ranimé. C'était donc qu'elle n'était pas encore passée.

Elle se leva pour aller chercher une paire de bas dans sa commode. Un bout de camisole dépassait du deuxième tiroir, nota-t-elle, étonnée. Peut-être avait-elle refermé le tiroir un peu trop rapidement la dernière fois... Non, elle ne le croyait pas.

Quelqu'un était venu dans sa chambre. Et ce quelqu'un avait fouillé dans ses affaires.

Elle se souvint du bruit de pas dans le couloir. Maxime avait-il ordonné à l'un de ses valets de fouiller sa chambre pendant qu'elle était appelée dans la cuisine pour voir son messenger ? Cela paraissait bizarre et elle ne voyait pas ce qui l'aurait poussé à agir ainsi. Pour récupérer sa bague sans avoir à la lui réclamer ?

Elle sortit la chaîne de son corsage, examina le pendentif et la bague, puis les replaça à l'abri des regards. La bague appartenait à Maxime et elle comptait la lui rendre dès son arrivée à Londres.

Dès qu'elle aurait vu Apollon.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour achever de se préparer, puis elle se précipita dans la chambre de Penelope.

Sa cousine était bien sûre encore au lit. Et il fallut deux bonnes heures, qu'Artemis trouva interminables, pour que Penelope fut enfin prête pour aller prendre son petit déjeuner.

- Je ne vois pas l'intérêt de se lever si tôt, maugréa Penelope. Puisque Wakefield est parti il n'y a plus personne pour me voir.

- Et que faites-vous de Scarborough ? répondit machinalement Artemis, avant de regretter ses paroles.

Elle n'avait certes pas besoin d'encourager Penelope à s'attarder à Pelham House.

- Scarborough est charmant, admit celle-ci en rougissant. Mais il n'est pas aussi riche que Wakefield. Ni aussi puissant.

- Il est duc, fit valoir Artemis alors qu'elles entraient dans la salle du petit déjeuner. Et il vous aime beaucoup.

Penelope s'immobilisa.

- Vous croyez ? fit-elle, presque timide soudain.

- J'en suis sûre, acquiesça Artemis et, désignant discrètement le duc qui venait de se lever à leur entrée, elle ajouta dans un souffle : Regardez son expression.

Scarborough affichait un immense sourire. C'était curieux, mais il semblait tenir vraiment à Penelope - et pas seulement en raison de sa jeunesse et de sa beauté : il l'aimait pour elle-même.

- Mais il est si vieux ! murmura-t-elle, l'air désolé.

- Quelle importance ? objecta Artemis. C'est le genre d'homme à couvrir sa femme de cadeaux somptueux. Il paraît que sa première épouse possédait un véritable trésor en bijoux. Vous imaginez ?

Penelope se mordilla la lèvre, indécise, puis :

- De toute façon, nous rentrons à Londres.

Elles approchaient de Scarborough, qui n'avait pas pu ne pas entendre cette dernière phrase. Il afficha une expression désappointée.

- Vous m'abandonnez, lady Penelope ?

Elle s'assit sur la chaise qu'il lui avait tirée.

- C'est surtout notre hôte qui a abandonné, répondit-elle en faisant la moue. Dans ces conditions, je

ne vois pas de raison de rester ici.

Scarborough reprit sa place.

- En effet, acquiesça-t-il. Wakefield est parti hier comme un lièvre affolé. J'espère que ce ne sont pas vos taquineries à propos du Fantôme de Saint-Giles qui l'ont fait décamper, ajouta-t-il en se tournant vers Artemis, l'air jovial.

- Je ne pense pas que le duc s'effarouche aussi facilement, répliqua-t-elle.

- Il n'empêche, Wakefield a fui sa propre maison de campagne.

Artemis s'affola. Ce n'était *vraiment* pas le moment que Maxime soit l'objet de soupçons. Heureusement, Penelope vint à son secours.

- Le duc a dit que des affaires urgentes l'appelaient à Londres, intervint-elle. Je ne vois pas en quoi cela pourrait avoir un rapport avec quelque chose qu'aurait dit Artemis.

- Vous avez évidemment raison, s'empressa d'approuver Scarborough. Mais avec ce départ brutal, sa sœur se retrouve seule pour rentrer à Londres.

- Mlle Picklewood sera là pour l'accompagner, objecta Artemis.

Scarborough secoua la tête.

- Non. Mlle Picklewood a reçu ce matin une lettre l'avertissant qu'une de ses amies, à Bath, était tombée gravement malade. Elle est déjà partie à son chevet.

- Eh bien, lady Phoebe n'aura qu'à rentrer avec sa camériste, suggéra lady Penelope, que cette question semblait laisser indifférente.

- Une servante n'a rien à voir avec une dame de compagnie, fit valoir Scarborough. Surtout pour une jeune fille comme lady Phoebe. Je trouve malheureux que Wakefield ait jugé ses affaires plus importantes que sa sœur aveugle.

Artemis tressaillit. Le duc y allait fort. Cela dit, elle pouvait utiliser sa remarque à son avantage. D'ordinaire, Penelope ne lui accordait jamais plus d'une demi-journée de temps libre par semaine. Et même si Apollon était gravement blessé, Artemis doutait fort que sa cousine la laisse se rendre chez le duc de Wakefield plus de deux heures. En revanche, si elle croyait que c'était son idée...

Artemis se racla la gorge.

- Je sais que le duc de Wakefield est très attaché à lady Phoebe.

- Bien sûr, bien sûr, marmonna Scarborough.

- Et je suis convaincue qu'il serait très reconnaissant que quelqu'un se propose pour voyager avec sa sœur.

Penelope n'était pas complètement idiote. Elle comprit ou Artemis voulait en venir - mais l'idée n'était pas pour la séduire.

- Je ne pourrais pas, dit-elle. Avec mes bagages, vous et ma camériste, nous tenions à peine dans notre voiture pour venir ici. Cela me semble tout à fait impossible.

- C'est fort dommage, murmura Artemis. Phoebe pourrait toutefois prendre sa propre voiture et vous la partageriez avec elle tandis que je voyagerais avec les domestiques.

Penelope semblait horrifiée à l'idée de se retrouver seule avec Phoebe.

- Ou alors, continua Artemis, je pourrais l'accompagner.

- Vous ? Mais vous êtes *ma* dame de compagnie.

- Oui, c'est vrai, vous avez raison, s'empressa de rectifier Artemis. Un tel dévouement paraîtrait extravagant.

Penelope fronça les sourcils.

- Vous croyez que Wakefield me trouverait dévouée ?

- Certainement, acquiesça Artemis d'un air on ne peut plus sincère. Et si vous me « prêtez » à lady Phoebe jusqu'au retour de Mlle Picklewood, le duc de Wakefield ne saura comment vous remercier.

- Oh, mais c'est une excellente idée ! s'exclama Penelope.

- Vous êtes la bonté incarnée, milady, la flatta Scarborough.

Et il adressa un clin d'œil à Artemis.

*Le paysan avait à peine terminé sa phrase que l'un des hommes du roi Herla sauta à bas de sa monture. Mais à peine ses pieds touchèrent-ils terre qu'il devint poussière. Le roi Herla se rappela alors l'avertissement du roi des Nains : aucun d'entre eux ne devait descendre de cheval avant le chien blanc ou ils risquaient d'être réduits en poussière. Le roi poussa un horrible cri de détresse, et aussitôt, ses hommes et lui se transformèrent en spectres. Et voilà comment le roi Herla et son escorte furent condamnés à errer éternellement, sans trouver le repos de l'âme.*

- Se réveillera-t-il ? demanda Maxime, le lendemain matin.

Le vicomte Kilbourne reposait dans la cave de Wakefield House. Maxime et Craven l'y avaient amené par le tunnel. Ils l'avaient allongé sur un lit de camp, près d'un brasero qui le réchauffait.

Craven fronça les sourcils.

- C'est difficile à dire, Votre Grâce. Peut-être que si nous pouvions l'installer dans un endroit moins insalubre que...

Maxime secoua la tête avec impatience.

- Tu sais bien que nous ne pouvons prendre le risque qu'on le découvre.

Craven acquiesça.

- J'ai entendu dire que les directeurs de Bedlam ont déjà dépêché des soldats pour traquer le Fantôme. Apparemment, ils sont très embarrassés qu'un de leurs pensionnaires ait pu s'échapper.

- Ils feraient mieux d'être embarrassés par les conditions qu'ils imposent auxdits pensionnaires, marmonna Maxime.

- En effet, Votre Grâce. Quant à moi, je m'inquiète pour notre patient. Les fumées du brasero, sans parler de l'humidité...

- Ne sont pas idéales pour un blessé, acheva Maxime à sa place. Mais si on le retrouve et qu'il retourne à Bedlam, ce sera bien pire. Il ne survivrait pas à une nouvelle correction de ses geôliers.

- Si nous pouvions au moins faire appel à un médecin qui...

- Non. Trop dangereux. Du reste, tu es aussi compétent sinon plus que la plupart des médecins de ma connaissance.

- La confiance de Votre Grâce m'honore, mais jusqu'ici je n'ai eu qu'à soigner vos plaies et bosses. C'est la première fois que je me retrouve avec un patient avec une blessure à la tête et des côtes cassées.

- Même dans ces conditions, je te fais confiance.

Craven arbora une expression solennelle.

- Merci, Votre Grâce.

Maxime lui jeta un regard oblique.

- Ne deviens pas sentimental, Craven.

- Jamais, Votre Grâce.

Maxime soupira.

- Je dois faire une apparition là-haut sinon les domestiques vont commencer à se demander où je suis passé. Préviens-moi s'il reprend connaissance.

- Bien sûr, Votre Grâce. Cela dit, si lord Kilbourne se réveille, nous serons dans l'obligation de trouver un autre endroit pour le cacher.

- J'y ai déjà pensé, figure-toi. Mais pour l'instant, aucune idée ne m'est venue à l'esprit.

Là-dessus, il regagna le rez-de-chaussée. Craven veillerait sur Kilbourne, tandis qu'il devrait se contenter d'aller et retours au gré de ses activités. Il avait dit la vérité : il ne faisait confiance qu'à Craven pour s'occuper du blessé.

Alors qu'il traversait le vestibule, Maxime fut arrêté par son majordome, Panders, qui heureusement, n'était pas du genre à poser des questions embarrassantes. Panders était un homme imposant d'une cinquantaine d'années qui arborait d'ordinaire une expression impassible. Aujourd'hui, cependant, il était perturbé au point de hausser les sourcils.

- Je vous demande pardon, milord, mais un soldat vous attend dans votre bureau. Il insiste pour vous parler. Je lui ai dit que vous ne receviez personne, mais il refuse d'en démordre. J'ai pensé faire appel à Bertie et à John pour le déloger, mais l'homme est armé et je n'aimerais pas voir le sang couler sur votre tapis.

Inquiet au début du récit de son domestique, Maxime avait à présent sa petite idée quant à l'identité dudit soldat.

- Très bien, Panders, répondit-il avec calme. Je vais le recevoir.

Son bureau se trouvait à l'arrière de la maison afin qu'il ne soit pas dérangé par les bruits de la rue, ni par les nombreux visiteurs dont Panders se débarrassait toujours avec tact.

Mais le visiteur d'aujourd'hui était différent.

Le capitaine James Trevillion se retourna dès que Maxime ouvrit la porte. L'officier des dragons était grand, mince, avec un long visage austère qui le faisait paraître plus vieux que Maxime alors qu'il avait à peu près le même âge.

- Votre Grâce.

Trevillion inclina si brièvement la tête qu'un autre que Maxime aurait pu se sentir insulté. La vérité était plus simple : Trevillion n'était pas quelqu'un d'obséquieux, et Maxime lui en savait gré.

- Trevillion, le salua-t-il avant de s'asseoir derrière son imposant bureau. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

- J'ai du nouveau concernant le Fantôme de Saint-Giles, Votre Grâce. Il...

Maxime l'interrompit d'un geste agacé de la main.

- Je vous ai déjà dit que ce Fantôme ne m'intéressait pas. Le vrai problème de Saint-Giles, c'est le gin, et certainement pas ce fanfaron en tenue d'Arlequin.

- En effet, Votre Grâce, je connais votre opinion sur le Fantôme.
- Cependant, vous persistez à l'ignorer.
- J'essaie de remplir au mieux ma mission, Votre Grâce. Et entre le Fantôme et Lucifer...
- Qui ?

Maxime n'avait pu s'empêcher d'élever la voix. Il se souvenait que l'aristocrate aviné qui s'était fait dépouiller l'autre soir lui avait dit avoir été agressé par Lucifer.

- Lucifer, confirma Trevillion. Un gremlin qui se fait appeler ainsi et qui hante depuis peu les rues de Saint-Giles.

Maxime crispa les mâchoires. Deux ans plus tôt, il avait demandé que soit réquisitionné le 4<sup>e</sup> Régiment de dragons pour mener la guerre au trafic du gin dans Saint-Giles. Et il avait personnellement choisi Trevillion pour diriger ces soldats. Il voulait un homme courageux et intelligent, capable de prendre des décisions, et par-dessus tout, intègre. Le revers de la médaille, c'était que lorsque Trevillion repérait ce qu'il considérait comme un hors-la-loi, il le traquait avec obstination. Et il avait été obsédé par le Fantôme de Saint-Giles quasiment dès le début de sa mission.

La situation ne manquait pas d'ironie : Maxime avait lui-même recruté l'homme qui s'était donné pour objectif de le démasquer et de l'arrêter.

Trevillion croisa les mains dans le dos.

- Vous n'êtes sans doute pas encore au courant, Votre Grâce, mais la nuit dernière, le Fantôme de Saint-Giles s'est introduit dans Bedlam, a agressé un gardien, et fait sortir un dangereux aliéné coupable d'assassinat.

Évidemment, Trevillion s'intéresserait à l'affaire. Maxime s'adossa à son fauteuil.

- Que voulez-vous que je fasse ?

Trevillion le regarda un moment, le visage impassible.

- Rien, Votre Grâce. C'est mon travail de capturer le Fantôme, pour qu'il ne puisse plus sévir dans Saint-Giles, ni ailleurs.

- Et ce dernier événement pourrait vous aider à le capturer ?

- Bien sûr que non, Votre Grâce. Mais je trouve surprenant que le Fantôme, qui ne se montre d'habitude que dans Saint-Giles, se soit aventuré jusqu'à Moorfields.

Maxime haussa les épaules, feignant l'indifférence.

- Je crois me souvenir que le Fantôme a également été aperçu une fois à Covent Garden. Ce n'est pas non plus dans Saint-Giles.

- C'est tout près, objecta Trevillion. Alors que Moorfields se trouve à l'autre bout de la ville. En outre, le Fantôme auquel vous faites allusion a pris sa retraite il y a deux ans.

Maxime se raidit.

- Je vous demande pardon ?

- J'ai longuement étudié la question, Votre Grâce, expliqua Trevillion avec calme. En comparant les mouvements, les actions et certaines différences physiques, je suis arrivé à la conclusion qu'au moins trois hommes ont endossé l'habit du Fantôme de Saint-Giles.

Maxime était conscient que le capitaine l'observait attentivement. Il fronça les sourcils.

- En êtes-vous sûr ?

- Tout à fait. L'un des Fantômes était plus casse-cou que les autres. Il portait souvent une perruque grise sous son chapeau et avait tendance à ne pas se préoccuper de sa sécurité. Je pense que celui-ci a pris sa retraite l'été dernier. Un autre Fantôme mettait un point d'honneur à ne jamais tuer. Il avait les cheveux bruns, tirés en arrière. Celui-là a pris sa retraite il y a deux ans. Le troisième est toujours en activité. C'est un redoutable escrimeur. J'ai d'abord cru que c'était lui, le vrai Fantôme, car c'est lui que j'ai vu en premier - la nuit où l'orphelinat de Saint-Giles a brûlé. Il nous a aidés à arrêter Mère Poule.

Bonté divine. Maxime était médusé. C'était *lui*, qui avait capturé Mère Poule.

Heureusement, Trevillion ne parut pas s'apercevoir de sa stupéfaction. Il enchaîna :

- Je suis convaincu que c'est ce troisième Fantôme - le Fantôme « originel », si je puis dire - qui s'est introduit à Bedlam la nuit dernière. Le fou qu'il a libéré doit être très important pour lui.

- à moins que le Fantôme ne soit lui-même fou ? suggéra Maxime qui s'empara d'une liasse de papiers comme s'il s'apprêtait à congédier son visiteur. Encore une fois, je ne vois pas en quoi cette affaire me concerne.

- Vraiment ?

Maxime regarda le capitaine droit dans les yeux.

- Expliquez-vous.

Ce fut au tour de Trevillion de hausser les épaules.

- N'y voyez aucune offense, Votre Grâce, mais je constate que le Fantôme partage les mêmes intérêts que vous. Il semble combattre le trafic du gin avec la même virulence que vous.

- On raconte aussi que c'est un violeur doublé d'un assassin, lui rappela Maxime.

- Il y a quelques mois, j'ai interrogé une femme qui m'a assuré que le Fantôme l'avait sauvée d'une tentative de viol.

- Où voulez-vous en venir, Trevillion ?

- Nulle part, Votre Grâce. Je voulais simplement vous informer de mes déductions.

- Eh bien, j'en ai pris bonne note. Si vous n'avez rien d'autre à ajouter, j'ai du travail qui m'attend.

Le capitaine des dragons inclina la tête et quitta la pièce, refermant doucement la porte derrière lui.

Maxime fixa le battant. Trevillion n'était pas loin de percer son secret. À supposer, bien sûr, qu'il ne soit pas déjà arrivé à la conclusion que le Fantôme et le duc de Wakefield n'étaient qu'une seule et même personne.

Avec un soupir irrité, Maxime se concentra sur ses papiers. Il n'avait pas menti : du travail l'attendait. Son secrétaire lui avait laissé plusieurs lettres à lire ou à signer, ainsi qu'un rapport sur ses propriétés du Northumberland.

Ces tâches l'occupèrent jusqu'à l'arrivée de Philby, son secrétaire, en fin de matinée. Maxime demanda qu'on serve le déjeuner dans son bureau, afin qu'ils puissent continuer à travailler. Craven fit une apparition en milieu d'après-midi, secoua la tête sans mot dire, et tourna les talons. Maxime se

remit au travail, s'efforçant de ne pas penser au malheureux qui gisait, inconscient, dans la cave.

Le dîner se passa pareillement, Philby s'étant attardé pour régler certains détails concernant le transfert d'une parcelle de terre qui permettait d'accéder à une mine de charbon.

Ce n'est qu'à 21 heures que Maxime leva enfin les yeux de ses papiers, et uniquement parce qu'il avait entendu du bruit dans le hall.

Il se leva et s'étira.

- Ce sera tout pour aujourd'hui, Philby.

Ce dernier hocha la tête et rassembla divers documents tandis que Maxime sortait du bureau.

Dans le vestibule, il trouva Phoebe qui confiait son chapeau et ses gants à Panders. Belle, Starling et Percy lui tournaient autour. Maxime était étonné. D'ordinaire, les chiens restaient toujours à Pelham House.

- J'espère que ton voyage s'est bien passé ? Dit-il, alors que Percy bondissait déjà vers lui.

Phoebe se jeta dans ses bras.

- Oh, Maxime, ç'a été un vrai plaisir de voyager avec Artemis !

Il regarda par-dessus l'épaule de sa sœur et découvrit Artemis, qui tenait Bonbon dans ses bras. Elle le fixa d'un regard grave.

- Mademoiselle Greaves, quelle surprise ! dit le duc de Wakefield quand Phoebe s'écarta de lui.

Cela faisait à peine plus de vingt-quatre heures qu'ils s'étaient quittés et cependant, Artemis éprouva un choc physique en le voyant. Il irradiait l'autorité et la virilité. Cet homme - *Maxime* - l'avait embrassée avec une telle passion qu'elle avait eu l'impression de se noyer. Il se tenait maintenant devant elle, elle se trouvait tout à coup incapable de formuler les innombrables questions auxquelles elle avait pensé durant tout le trajet.

- Votre Grâce, murmura-t-elle en s'inclinant. J'espère que la surprise n'est pas désagréable ? Elle posa Bonbon par terre et celui-ci s'empressa d'aller rejoindre Percy.

- Ne dites pas de bêtises, Artemis, s'esclaffa Phoebe. Et toi, Maxime, ne fais pas cette figure d'enterrement. Tu vas effrayer Artemis, et je n'en ai pas envie. Elle est d'accord pour rester.

- Rester ? répéta Maxime, arquant un sourcil.

- Oui, confirma Phoebe en glissant le bras sous celui d'Artemis. Cousine Bathilda s'étant rendue au chevet d'une amie souffrante, lady Penelope a proposé de me prêter Artemis comme dame de compagnie. N'est-ce pas adorable ?

- Si, certainement, acquiesça Maxime. Elle t'a aussi confié son chien ?

- C'est toujours moi qui m'occupe de Bonbon, expliqua Artemis.

Elle lissa ses jupes pour se donner une contenance. À l'idée que Maxime pouvait lui demander de partir, elle éprouva une tristesse inattendue.

- J'ai pensé que cela lui ferait du bien de changer d'air, ajouta-t-elle. Penelope était d'accord.

- Et qui a décidé de prendre aussi les autres chiens ?

- C'est moi, bien sûr, répliqua Phoebe. Je suis sûre qu'ils s'ennuient quand nous ne sommes pas à Pelham.

- Hmm, fit Maxime.

- Nous avons eu plein d'idées pendant le voyage. Nous pourrions nous rendre aux Folies Harte. Et aussi faire du shopping. Et pourquoi pas aller à la foire.

Maxime pinça les lèvres

- Je veux bien vous accompagner aux Folies Harte et dans les boutiques, mais la foire est hors de question.

- Mais...

- Phoebe.

La jeune fille capitula. Son sourire s'altéra brièvement, mais elle se ressaisit et enchaîna :

- Quoi qu'il en soit, nous allons nous amuser pendant qu'Artemis sera ici. J'ai envoyé les domestiques lui préparer la chambre rose. Et j'ai commandé du thé. Veux-tu te joindre à nous ?

Artemis s'attendait à demi que Maxime décline l'invitation - Phoebe lui avait expliqué dans la voiture qu'il vivait le plus souvent sa vie même s'ils partageaient le même toit.

Mais Maxime hocha la tête.

- Volontiers.

Il offrit le bras à Artemis et celle-ci profita de ce que Phoebe échangeait quelques mots avec le majordome pour lui demander à voix basse :

- Où est-il ?

- Plus tard.

Elle se mordit la lèvre. Le voyage, si agréable que soit Phoebe, lui avait paru interminable. Elle n'avait cessé de s'inquiéter pour Apollon.

- S'il vous plaît.

Il croisa son regard.

- Dès que possible. C'est promis.

Ses paroles la rassurèrent. Car si Apollon était à l'agonie, elle était convaincue qu'il l'aurait immédiatement conduite au chevet de son frère Elle se résolut donc à patienter encore - au moins le temps de prendre le thé.

Maxime offrit son autre bras à sa sœur et tous trois se dirigèrent vers l'escalier, les chiens trotinant allégrement sur leurs talons. Un instant plus tard, ils pénétraient dans un grand salon dont le plafond était entièrement peint. Artemis renversa la tête pour étudier le décor.

- L'éducation d'Achille, lui murmura Maxime à l'oreille.

Voilà qui expliquait la présence d'un centaure, songea-t-elle.

- Nous devons vraiment prendre le thé ici ? s'enquit Phoebe avec une petite moue. J'ai toujours

l'impression d'être en représentation. Le salon bleu est plus confortable.

Maxime ignora ses récriminations.

- Attention, il y a une table, la prévint-il. Mme Henry l'a changée de place pendant que nous étions à la campagne.

Avec son aide, Phoebe contourna ladite table avant de prendre place sur un sofa rose. Bonbon sauta à côté d'elle, la gueule grande ouverte sur un sourire de chien.

Artemis s'assit en face de Phoebe et les deux lévriers se couchèrent à ses pieds.

- J'espère que les affaires qui t'ont rappelé à Londres étaient vraiment importantes, dit Phoebe. Ton départ abrupt a gâché la partie de campagne. Plus personne ne voulait rester.

- Je suis désolé que cela t'ait chagrinée, répondit Maxime, qui ne semblait pas du tout désolé.

Il s'appuya au manteau de la cheminée. Percy se laissa choir devant l'âtre avec un gros soupir.

Penelope leva les yeux au ciel.

- Ce n'est pas de moi que tu devrais te préoccuper. Lady Penelope était très vexée. N'est-ce pas, Artemis ?

- Elle semblait un peu... déçue, en effet, répondit prudemment Artemis.

- Vraiment ? fit Maxime en lui décochant un regard sardonique.

- Enfin, jusqu'à ce que le duc de Scarborough prenne sur lui pour la consoler, précisa Phoebe. Tu devrais l'avoir à l'œil, Maxime. Il pourrait bien te voler lady Penelope sous ton nez.

- Je m'inquiéterai de Scarborough quand sa fortune aura été multipliée par dix.

- Oh, Maxime... commença Phoebe.

Elle se tut comme deux domestiques entraient avec un plateau. Elles déposèrent la théière, le lait et les tasses sur le guéridon ainsi que des petits gâteaux et des confiseries.

- Ce sera tout ? demanda la plus âgée.

- Oui, merci, acquiesça Phoebe.

Dès qu'elles furent sorties, elle demanda à Artemis :

- Voulez-vous faire le service ?

- Bien sûr.

Artemis s'empara de la théière. Phoebe chipa un petit-four qu'elle donna à Bonbon.

- Je sais que cela ne me regarde pas, Maxime, reprit-elle, mais je ne peux m'empêcher de penser que tu mérites mieux qu'une épouse qui ne te jagerait qu'en raison de ta fortune.

Maxime s'empara de la tasse que lui tendait Artemis.

- Tu préférerais que je me choisisse une épouse qui n'accorderait aucune importance à l'argent - et particulièrement à *mon* argent ?

- Je préférerais une femme qui s'intéresse à *toi*, plutôt qu'à ton argent, rétorqua Phoebe.

Maxime eut un geste agacé.

- L'un ne va pas sans l'autre. Ma fortune est liée au duché et le duc, c'est moi. Nous ne faisons qu'un.
- Vous le croyez vraiment ? demanda Artemis.
- Oui, répondit-il et sans même s'accorder une seconde pour réfléchir à la question.
- Mais si vous n'étiez pas duc ? insista Artemis. Alors qui seriez-vous ?

Elle avait conscience qu'elle n'aurait pas dû s'exprimer aussi librement avec lui devant Phoebe - cette conversation en disait trop sur leur relation -, mais elle avait besoin de connaître la réponse.

- Puisque je suis duc, la question ne se pose pas.
- Ce n'est pas une réponse.

Il ouvrit la bouche, la referma et fronça les sourcils.

- Je ne sais pas, avoua-t-il, avant d'ajouter, irrité : Votre question est idiote.
- Et cependant révélatrice à en juger par ta réponse, fit valoir Phoebe.

Maxime reposa sa tasse.

- Nous en reparlerons une autre fois si tu veux bien. J'ai encore du travail qui m'attend. Mais dans l'immédiat, j'aimerais t'emprunter Mlle Greaves pour lui montrer la maison et lui expliquer ce que j'attends d'elle en tant que dame de compagnie.

Phoebe parut surprise.

- Je pensais faire cela demain matin.
- Tu montreras ta chambre à Mlle Greaves demain matin sans problème. Mais je souhaite lui donner des instructions dès ce soir.
- Oh, mais...
- Phoebe.
- Bon, d'accord.
- Merci, répondit Maxime, avant de faire les gros yeux aux chiens : Vous, vous restez ici.

Artemis se leva à son signe de tête et souhaita bonne nuit à Phoebe avant de lui emboîter le pas. Il gagna aussitôt le deuxième étage.

- C'était vraiment nécessaire ? demanda Artemis.
- Vous voulez voir votre frère, oui ou non ?
- Oui, bien sûr, mais vous n'étiez pas obligé de vous montrer aussi sévère avec Phoebe. Comme si j'étais là pour la surveiller et que vous deviez m'informer des règles à suivre pour sa détention.

Il se retourna si brusquement sur le palier qu'Artemis faillit le heurter.

- Je n'ai pas menti. Je tiens à vous donner un certain nombre d'instructions. Ma sœur est pratiquement aveugle. Puisque vous vous êtes débrouillée pour lui servir de dame de compagnie, j'entends que vous vous comportiez comme telle. Je compte sur vous pour veiller sur elle. Ne l'encouragez pas dans ses idées de sorties. Et chaque fois que vous quittez la maison ensemble, emmenez toujours au moins un valet, sinon deux.

Inclinant la tête de côté, Artemis l'étudia un instant. Son inquiétude était certes sincère, mais Phoebe

devait se sentir étouffée par tant de sollicitude.

- Vous pensez qu'un après-midi à la foire serait trop risqué ?

- Pour quelqu'un comme elle, oui. Elle pourrait se perdre facilement dans une foule et des individus peu scrupuleux s'en donneraient à cœur joie. La foire regorge de voleurs et de pickpockets, quand ce n'est pas pire. Une jeune lady à la vue défaillante constituerait pour eux une cible de choix.

- Je vois.

- Tant mieux. Parce que ma sœur m'est très chère et je ne voudrais pas qu'il lui arrive quoi que ce soit.

- Quand bien même les mesures que vous prenez pour assurer sa protection reviennent à la mettre en cage ?

- Vous raisonnez comme si elle ressemblait à n'importe quelle jeune fille de son âge. Ce qui n'est pas le cas. Elle est aveugle. J'ai fait appel à tous les médecins possibles et imaginables dans l'espoir qu'ils pourraient l'aider. Aucun ne le peut. Puisque je ne peux empêcher que ma sœur devienne totalement aveugle, j'entends au moins lui épargner toute souffrance supplémentaire.

Artemis était troublée par sa soudaine ferveur.

- J'ai compris, murmura-t-elle.

- Parfait.

Il tourna les talons et remonta le couloir.

- Voilà la chambre de Phoebe, dit-il, désignant une porte vert pâle. Et là, c'est la chambre rose où elle a décidé de vous installer.

C'était la chambre mitoyenne. La porte était grande ouverte. Une femme de chambre en sortit et salua Maxime au passage.

Artemis jeta un coup d'œil à l'intérieur. Les murs étaient tendus de soie vieux rose, le lit à baldaquin, encadré par deux tables de chevet recouvertes de marbre jaune, tandis que le manteau de la cheminée était en marbre rose.

- C'est ravissant, commenta-t-elle, sincère, avant de demander au duc : Vos appartements sont-ils également à cet étage ?

- Oui. Dans ce couloir, répondit-il en bifurquant dans ledit couloir.

- Là, c'est le salon bleu, celui que Phoebe préfère. Et voici mes appartements.

La porte était peinte dans un vert forêt qui tirait sur le noir.

- Suivez-moi.

Le duc continua jusqu'à une petite porte peinte dans les mêmes tons que le lambris pour se confondre avec eux. Elle donnait sur un escalier de service. Ils descendirent dans la pénombre, mais Artemis le suivit sans crainte.

Deux étages plus bas, ils franchirent une porte qui donnait sur un escalier de pierre, descendirent encore et le duc s'arrêta devant une autre porte.

- Personne ne doit savoir qu'il est ici. Je l'ai fait sortir en me déguisant en Fantôme. Il est déjà recherché.

Artemis hocha la tête, une boule dans la gorge. Quatre ans. Son frère était resté enfermé à Bedlam durant quatre années.

Maxime déverrouilla la porte et poussa le battant, dévoilant une longue pièce souterraine basse de plafond.

Aussitôt, son valet de chambre se leva de sa chaise. À ses pieds, sur un lit de camp...

Artemis se précipita vers son frère. Il gisait, inerte, le visage tellement tuméfié qu'il en était méconnaissable.

Elle se laissa tomber à genoux près de lui, repoussa d'une main tremblante ses cheveux en bataille.

- Craven, voici Mlle Greaves, la sœur de notre pensionnaire, dit Maxime dans son dos.

- Mademoiselle, la salua le domestique.

- Avez-vous appelé un médecin ? demanda-t-elle sans quitter Apollon des yeux.

- Non, répondit Maxime.

Elle se tourna vers lui.

- Pourquoi ?

- Je vous l'ai dit, fit-il d'un ton patient. Personne ne doit savoir.

Elle soutint son regard un instant, avant de reporter son attention sur son frère. Maxime avait raison, bien sûr. Ils ne pouvaient courir le risque qu'il soit découvert et renvoyé à Bedlam.

Mais le voir dans cet état sans pouvoir le soigner lui brisait le cœur.

Craven se racla la gorge.

- Je m'occupe de lui, mademoiselle, dit-il. Le médecin ne pourrait pas faire grand-chose de plus, je pense.

Artemis lui jeta un bref coup d'œil.

- Merci, dit-elle d'une voix étranglée, les yeux brillants de larmes.

- Ne pleurez pas, fière Artemis, chuchota Maxime. Les dieux ne le voudraient pas.

Artemis s'essuya les yeux d'un brusque revers de main.

- En effet. Ce n'est pas le moment de pleurer.

L'espace d'une seconde, elle crut sentir une main sur son épaule.

- Vous pouvez rester un peu ici. Craven a besoin d'un répit.

Artemis hocha la tête sans se retourner. Elle n'osait pas.

Les deux hommes s'éloignèrent et elle entendit la porte se refermer derrière eux. La flamme du chandelier posé près de son frère vacilla quelques instants avant de reprendre sa forme immobile.

Artemis posa la tête sur le bras de son frère et les souvenirs affluèrent. Ils avaient grandi librement, plus ou moins livrés à eux-mêmes. Ils avaient parcouru les bois ensemble, elle cherchant des nids d'oiseaux dans les fourrés alors que lui attrapait des grenouilles au bord des mares ou combattait des dragons imaginaires avec des épées de bois. Le jour où il avait été envoyé en pension avait été l'un des pires de sa vie. Elle s'était retrouvée seule avec sa mère invalide tandis que son père poursuivait

des idées fantaisistes dans l'espoir de restaurer leur fortune. Elle avait été tellement soulagée lorsque Apollon était revenu pour les vacances : au moins, il ne l'avait pas complètement abandonnée.

La jeune femme réalisait à présent que tout ce qui avait constitué sa vie lui avait été enlevé : Apollon, l'affection de Thomas, ses parents, sa maison natale. Personne ne lui avait jamais demandé son avis ni ne s'était inquiété de savoir ce dont elle avait besoin. On lui avait imposé son sort sans qu'elle ait son mot à dire. Telle une poupée sur une étagère, on l'avait déplacée, manipulée, mise de côté.

Sauf qu'elle n'était pas une poupée.

Ce dont elle avait rêvé autrefois - un mari, une maison à elle, un foyer - était désormais hors de portée. Mais cela ne signifiait pas pour autant qu'elle devait renoncer à tout.

Soit elle choisissait de continuer à être manipulée jusqu'à la fin de ses jours en pleurant sur ce qui aurait pu être, soit elle se créait elle-même une nouvelle vie.

Les chandelles étaient presque entièrement consumées quand Craven revint.

- Mademoiselle, il se fait tard. Je vais veiller lord Kilbourne pendant que vous dormirez, proposait-il.

Artemis se releva, les membres gourds d'être restée aussi longtemps dans une position inconfortable.

- Merci. Vous me préviendrez s'il se réveille ?

- Bien sûr, acquiesça Craven d'un ton empreint de compassion.

Artemis caressa la joue d'Apollon, puis tourna les talons.

*Le roi Herla et sa troupe errèrent pendant cent ans. Et tous ceux qui avaient le malheur de croiser la route des cavaliers fantomatiques se signaient et récitaient une prière, car la mort suivait souvent pareille rencontre. Une nuit par an, et une nuit seulement, le roi Herla et ses compagnons retrouvaient leur enveloppe charnelle. C'était la nuit de l'équinoxe d'automne. Terrorisés, tous ceux qui le pouvaient se cachaient alors. Car cette nuit-là, le roi Herla entraînait parfois quelques mortels avec lui, mortels qui se trouvaient à leur tour maudits pour l'éternité. Ce fut par une telle nuit que le roi Herla captura un jeune homme. Il s'appelait Tam.*

Maxime cachetait une lettre dans son petit salon quand il entendit la porte de ses appartements s'ouvrir. Craven était redescendu s'occuper de lord Kilbourne, et les autres domestiques avaient pour ordre de ne jamais le déranger entre 22 heures et 6 heures du matin. Il se leva pour aller voir qui s'était permis d'entrer dans sa chambre.

Artemis se tenait à côté de son lit, qu'elle contemplait.

Maxime sentit ses veines s'embraser.

- Vous êtes dans mes appartements privés, fit-il remarquer en se dirigeant vers elle.

Elle se tourna vers lui ; il n'y avait pas la trace de crainte dans son regard.

- Je sais. Je suis venue vous rendre votre bague.

Elle dénoua le fichu qui couvrait sa gorge, révélant le décolleté de sa robe et la chaîne qui disparaissait entre ses seins. Elle fit passer cette dernière au-dessus de sa tête Maxime eut le temps d'entrapercevoir un autre bijou - vert, lui sembla-t-il - avant qu'elle n'en ôte la bague. Après avoir fourré la chaîne dans sa poche, elle lui tendit sa chevalière. Il s'approcha, s'en empara. Le contact de sa peau l'avait réchauffée, ramenée à la vie presque. Sans quitter Artemis des yeux, il la glissa à son auriculaire gauche.

- Pourquoi êtes-vous là ? articula-t-il.

Elle haussa une épaule délicate.

- Je vous l'ai dit : pour vous rendre votre bague.

- Cela aurait pu attendre demain matin. Au lieu de quoi, vous avez préféré entrer dans la chambre à coucher d'un célibataire, à une heure pour le moins tardive.

Il aurait voulu la secouer, lui faire sentir la rage dans laquelle le mettait leur situation. En d'autres circonstances, il aurait pu courtiser cette femme. Peut-être même demander sa main.

- Vous ne vous souciez donc pas de votre réputation ?

Elle se rapprocha de lui, si près qu'il eut l'impression qu'ils respiraient le même air. Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, il s'aperçut qu'elle n'était pas aussi calme qu'il l'imaginait.

- Non, murmura-t-elle. Pas du tout.

- Dans ce cas, les choses sont claires, murmura Maxime.

Et il s'empara de ses lèvres.

*Voilà.* Artemis se retrouvait entraînée dans le même tourbillon que la première fois. Ses craintes, ses chagrins, ses doutes, ses pensées mêmes se dissolvaient sous le déferlement de sensations. Le baiser de Maxime était impérieux, conquérant. Elle se pressa contre lui, se hissa sur la pointe des pieds, les mains à plat sur son peignoir de soie. Si elle l'avait pu, elle se serait glissée sous sa peau, se serait lovée à l'intérieur de son large torse et n'en serait plus jamais sortie.

Elle désirait cet homme. Elle le désirait en dépit de son titre, de sa fortune, de ses terres, de son histoire et de ses innombrables obligations. Maxime. Juste Maxime. Elle l'aurait pris dépourvu de tout s'il l'avait fallu, et n'en aurait été que plus heureuse.

Il s'écarta, haletant, et la fixa d'un regard irrité.

- Ne commencez pas quelque chose que vous comptez arrêter.

Elle soutint son regard sans ciller.

- Je n'ai pas l'intention d'arrêter quoi que ce soit.

Maxime étrécit les yeux.

- Je ne peux pas vous offrir le mariage.

Elle le savait, bien sûr. Elle n'avait pas imaginé une seule seconde qu'il puisse l'épouser. Pourtant, sa brutale franchise la blessa quand même.

Elle s'obligea à sourire.

- Vous l'ai-je demandé ?

- Non.

- Et je ne vous le demanderai jamais, promit-elle.

Maxime portait encore sa perruque blanche. Artemis la lui ôta et, d'un mouvement souple du poignet, la jeta sur le sol. Il portait ses cheveux bruns coupés court. Elle y passa la main, savourant l'intimité du geste. Devant elle se tenait le vrai Maxime, l'homme *privé*, débarrassé de son image publique.

Tout à coup, elle le voulut tel qu'en lui-même, sans le moindre déguisement. Elle s'attaqua aux boutons de sa robe de chambre en soie, déchirant presque la luxueuse étoffe dans sa hâte.

- Chut, murmura-t-il en lui attrapant les mains, et, plongeant le regard dans celui d'Artemis, il demanda : As-tu seulement de l'expérience, ma déesse ?

Elle se rembrunit. Elle ne voulait surtout pas que Maxime, en proie à des scrupules idiots, la renvoie dans sa chambre. D'un autre côté, elle refusait qu'il y ait le moindre mensonge entre eux.

- Non.

Son expression ne changea pas, à l'exception, peut-être, d'une amorce de sourire.

- Dans ce cas, nous allons prendre notre temps. À la fois pour toi et parce que j'ai envie de te

savourer.

Quand bien même Artemis aurait voulu protester qu'elle en aurait été empêchée. Lui écartant les bras, Maxime inclina la tête pour capturer de nouveau ses lèvres. Il en suivit le dessin de la langue comme s'ils avaient tout leur temps, et s'écarta lorsqu'elle entrouvrit la bouche pour l'accueillir.

- Maxime... gémit-elle.

- Patience, la gronda-t-il.

Elle tenta de libérer ses mains, mais il les tenait fermement. Tout en lui mordillant le coin de la bouche, il l'obligea à reculer. Elle se sentit soudain basculer en arrière.

Un court instant elle s'alarma... puis tomba à la renverse sur un matelas moelleux. Maxime la dominait de toute sa hauteur. Un sourire satisfait flottait sur ses lèvres. Il se pencha, suivit du bout des doigts le bord de son décolleté.

Artemis frissonna.

- Ne crois pas que j'aie oublié l'épisode à l'abbaye, quand ton fichu est tombé dans l'herbe, murmura-t-il. J'ai pourtant vu des décolletés les plus audacieux dans des bals, il n'empêche que depuis, je n'ai cessé de penser à tes seins. C'est peut-être parce que ta mise est toujours si modeste en public, mais le dévoilement n'en est que plus excitant. Ou alors, ajouta-t-il en s'inclinant pour lui parler à l'oreille, cela tient à ta personne. À toi, tout simplement.

Maxime lui lécha le lobe de l'oreille, le mordilla doucement avant de promener la bouche dans son cou, puis sur le renflement de ses seins.

- Je n'ai encore jamais été à ce point obsédé par une femme, murmura-t-il tout contre sa peau, son souffle chaud lui arrachant des frissons. Ma déesse chasseresse m'aurait-elle ensorcelé ?

Elle inspira brièvement comme sa langue s'aventurait entre ses seins. Il avait fini par lui lâcher les mains et elle les pressa sur sa tête inclinée. Si quelqu'un était ensorcelé, c'était plutôt elle. Car elle s'apprêtait à renoncer à tout espoir de mariage.

Pourtant, la perspective de lui sacrifier sa virginité lui inspirait un sentiment d'exultation. Cette fois, elle prenait vraiment les rênes de son existence.

Et si elle était ensorcelée, alors que le charme ne se brise jamais !

Elle battit des paupières en s'apercevant que Maxime la regardait avec insistance.

- Tu as changé d'avis ?

- Au contraire, répliqua-t-elle.

Cette fois, ce fut elle qui l'attira à elle pour l'embrasser. Avec fougue à défaut d'expérience.

- Roule sur le ventre, ma déesse. Que je te libère de cette enveloppe terrestre qui t'alourdit.

Artemis s'exécuta. Maxime déboutonna son corsage, dénoua le lien qui retenait ses jupes, délaça son corset. Il avait raison : à mesure qu'il la débarrassait de ses vêtements, elle se sentait plus légère. Plus libre.

Doucement, il la fit se tourner sur le dos, fit passer son corset par-dessus sa tête, puis entreprit de lui retirer une à une les épingles qui retenaient son chignon, les glissant dans la poche de sa robe de chambre au fur et à mesure.

- Artemis, murmura-t-il lorsque sa chevelure cascada autour de sa tête, déesse de la chasse, de la lune et des accouchements.

Il fit une pause, l'air perplexe, et avoua :

- Je n'ai jamais bien compris ce dernier qualificatif, puisqu'elle est restée vierge.

- Tu oublies qu'elle était aussi la protectrice des animaux de la forêt. Après tout, l'accouchement est sans doute ce qui rapproche le plus la femme des autres mammifères.

Il la scruta un instant, puis sourit brièvement.

- J'adore ta tournure d'esprit.

*J'adore.* Bêtement, le cœur d'Artemis bondit dans sa poitrine. Elle n'était pourtant pas dupe : elle savait fort bien que ce genre de déclaration n'avait pas grande signification dans une chambre à coucher. Elle devrait se contenter de ce qu'elle *pourrait* avoir et non de ce qu'elle *rêvait* d'avoir.

- Tu portes toujours ta robe de chambre, lui fit-elle remarquer en nouant les bras autour de son cou.

- Mmm, dit-il, concentrant de nouveau son attention sur ses seins.

La camisole d'Artemis était usée jusqu'à la trame et ne devait pas cacher grand-chose.

Il glissa la main sur l'un de ses seins, qui durcit en réponse.

- C'est toi qui as fait cela ? s'enquit-il en caressant du pouce une petite reprise.

- Oui, souffla-t-elle. Qui d'autre ?

- Tu es une femme pratique.

Il posa la bouche sur la pointe qui se dressait sous l'étoffe. Artemis arqu instinctivement le dos.

- Disons plutôt une femme qui n'a pas le choix, corrigea-t-elle dans un murmure.

Il releva la tête, le regard sombre soudain.

- Es-tu venue dans ma chambre parce que tu n'avais pas d'autre choix ?

- Non ! répondit-elle vivement. Je suis venue parce que j'en avais envie. De mon plein gré. J'ai au moins le droit d'agir à ma guise.

- Et tu ne t'en prives pas.

Là-dessus, il empoigna sa camisole à deux mains et la déchira de haut en bas.

Artemis aurait dû se sentir embarrassée et vaguement honteuse. Au lieu de quoi elle éprouva une impression extraordinaire de liberté. Elle allongea les bras au-dessus de sa tête, creusa les reins et regarda Maxime entre ses cils.

- Vas-tu te décider à enlever ta robe de chambre ?

Il la dévorait littéralement des yeux.

- Oui, je crois que je vais l'enlever.

Il se redressa. Sous sa robe de chambre, il ne portait qu'une chemise et un pantalon. Il se débarrassa de sa chemise en un tournemain, les muscles de ses épaules roulant sous sa peau.

Artemis retint son souffle en découvrant son torse.

Elle n'avait pas vu beaucoup d'hommes torse nu – un ou deux paysans, quand elle était enfant, un soldat ivre dans les rues de Londres et, bien sûr, les statues antiques -, mais elle aurait été prête à jurer qu'un aristocrate ne pouvait être aussi musclé. Cela dit, se rappela-t-elle soudain, Maxime était non seulement le duc de Wakefield, mais aussi le Fantôme de Saint-Giles. Quel genre d'exercice avait pu lui forger ce torse d'athlète ? s'interrogea-t-elle néanmoins. Il avait un corps de guerrier.

Il plissa les yeux comme s'il avait deviné ses pensées. Il ôta rapidement son caleçon et grimpa sur le lit.

- Maintenant, nous sommes comme Dieu nous a créés, dit-elle comme il s'allongeait près d'elle.

Il haussa un sourcil.

- Tu me préfères ainsi ?

- Oui, parce qu'il n'y a plus rien entre nous, à présent : ni ton passé ni le mien. Ton rang et ton titre ne signifient plus rien dans ce lit.

Il se pencha pour déposer un baiser sur un sein.

- La plupart des femmes préfèrent ne voir en moi qu'un duc.

- Je ne suis pas la plupart des femmes, objecta Artemis.

- C'est vrai, admit-il. Tu ne ressembles à aucune de celles que je connais.

Et il happa la pointe de son sein entre ses lèvres.

Une onde de chaleur traversa Artemis, qui gémit doucement. Elle sentait la langue de Maxime s'activer, puis soudain il lui écarta les cuisses du genou.

Elle retint son souffle. Elle avait beau ne pas avoir honte de sa nudité - ni de celle de Maxime, du reste -, cela ne signifiait pas pour autant qu'elle ne nourrissait pas une certaine appréhension quant à ce qui était censé se passer ensuite. Elle n'avait jamais couché avec un homme, n'avait même jamais été caressée. Quand les jeunes femmes de son âge connaissaient déjà les joies du mariage et de la maternité, elle s'était contentée de classer les fils à broder de Penelope.

Mais elle en avait envie - elle avait envie de Maxime. Elle lui caressa les cheveux, remarqua les petites touches de gris à ses tempes ; il n'en paraissait que plus viril, songea-t-elle, mais aussi plus humain. Ses mains descendirent jusqu'à ses épaules. Émerveillée, elle éprouva la dureté de ses muscles sous ses doigts. Il était la force et la vie incarnées. Et il serait bientôt son amant.

Il s'intéressa à son autre sein, le suçà avec ardeur tout en continuant à titiller le premier du pouce et de l'index, multipliant son plaisir par deux. Elle se tortilla, lui agrippa les flancs. Elle en voulait plus.

Il redressa la tête

- Tout va bien ?

- Oui, souffla-t-elle avant de se mordre la lèvre.

Elle sentait sa virilité palpiter contre ses cuisses telle une chose dotée d'une vie propre et qui réclamerait un sacrifice.

Il sourit, lui tapota le côté comme il l'aurait fait pour apaiser une jument grincheuse.

Le fusillant du regard, elle l'attira à elle pour qu'il l'embrasse de nouveau. Ce qu'il fit - un baiser bref mais brûlant - avant de murmurer :

- Patience.

- Je ne veux plus être patiente, répliqua-t-elle, le gratifiant d'un regard de défi.

Elle voulait savoir ce qu'il en était vraiment de l'union d'un homme et d'une femme, ce qu'on ressentait, et si elle serait différente après.

Maxime lui sourit encore. Puis il laissa sa main courir sur son ventre jusqu'au triangle bouclé à la naissance de ses cuisses. Ses doigts écartèrent doucement les pétales de son sexe, et elle se raidit.

Il aventura un doigt au cœur de sa féminité et son sourire s'élargit.

- Tu es humide, commenta-t-il.

Artemis fronça les sourcils, car elle ignorait si c'était une bonne ou une mauvaise chose et qu'elle détestait ne pas savoir. Il s'inclina, ajouta tout contre ses lèvres :

- Tu es humide pour moi.

Donc, c'était une bonne chose.

Elle sentit son pouce s'insinuer entre les replis de sa féminité, puis il appuya sur la petite crête qui s'y nichait tout en scrutant son visage.

Elle se cambra instinctivement.

L'air concentré, Maxime appuya de nouveau tout en glissant un autre doigt en elle.

Artemis se mordit la lèvre, mais elle soutint le regard de Maxime, l'implorant de continuer.

- Par Dieu, murmura-t-il et, comme s'il céda à une brusque impulsion, il s'empara fougueusement de ses lèvres.

Artemis s'ouvrait avidement à lui, s'efforçait, gémissante, de le pousser à aller plus loin. Mais il se contentait de lui donner du plaisir avec la main sans cesser de l'embrasser.

Elle s'arracha à sa bouche.

- Plus vite !

- Comme ça ? demanda-t-il en accélérant le mouvement de son pouce.

- Oui, souffla-t-elle en fermant les yeux. Oh oui !

Artemis s'abandonnait avec ravissement aux sensations qu'il faisait naître en elle. Elle sentait quelque chose gronder sous la surface, une force qui ne demandait qu'à jaillir, avait conscience de se conduire comme une dévergondée, mais n'en avait cure. Elle éprouvait un sentiment vertigineux de liberté.

Maxime abandonna soudain ses lèvres pour lui sucer la pointe d'un sein sans pour autant interrompre ses caresses intimes. Et tout à coup, Artemis eut l'impression que quelque chose explosait en elle. Elle frissonna, arqua le dos, puis la vague du plaisir déferla et son corps fut parcouru de spasmes.

La sensation était tellement inédite qu'elle avait le sentiment d'avoir pénétré dans un monde inconnu.

Elle rouvrit les yeux. Maxime la regardait.

- Ça t'a plu ?

Elle hocha la tête, incapable d'articuler un mot. Et brusquement, ce fut lui qui ferma les yeux tandis que ses hanches se pressaient contre les siennes en un mouvement presque involontaire.

- Bon sang, je ne peux plus attendre, grogna-t-il.

Il se souleva, et soudain, son sexe dur glissa exquisément entre les replis du sien. Elle tressaillit.

Maxime rouvrit les yeux, lui fit replier les jambes de chaque côté de son corps afin qu'elle s'ouvre plus complètement à lui. Il était chaud et pesait sur elle de tout son poids. Se hissant sur un bras, il glissa sa main libre entre leurs deux corps, titilla la petite crête avant de commencer à la pénétrer.

Artemis retint son souffle.

- Courage, murmura-t-il.

Elle haussa un sourcil, lui arrachant un sourire.

Puis elle sentit la pression, là, tout en bas, et se tendit. Il était si imposant, et elle si frêle par comparaison. Qu'il entre en elle lui paraissait impossible, improbable, inimaginable.

- Ma déesse, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Et il donna un coup de reins.

Elle inspira vivement. Cela la brûlait, à présent, mais peu lui importait. Elle était Artemis, après tout ; une chasserresse était censée supporter la douleur. Et puis, Maxime était en elle, à présent. *En elle*. Et cette intimité, cette proximité étaient si merveilleuses qu'elle s'en souviendrait à jamais. Il lui semblait n'être née que pour cet instant. Et puis, douleur ou pas, Maxime lui appartenait.

Les yeux plongés dans les siens, il se retira lentement, puis revint en elle.

Il recommença et ce fut comme si une étincelle s'allumait au plus profond de son corps. Ce n'était pas l'incendie qui l'avait dévorée un peu plus tôt, mais c'était une chaleur presque agréable.

Elle encadra le visage de Maxime de ses mains tout en écartant davantage les cuisses, lui arrachant un grognement.

- Noue les chevilles autour de mes reins, déesse.

Elle s'exécuta, ce qui permit à Maxime de s'enfoncer plus profondément en elle. Il commença à se mouvoir plus rapidement, chaque coup de reins plus puissant que le précédent.

- Ma déesse ! murmurait-il. Ma déesse !

Artemis lui caressa les lèvres du pouce. Il ouvrit la bouche, le lui mordilla tendrement.

Elle ne ressentait plus la moindre douleur, à présent. Juste une joie sauvage, une impression d'intimité presque animale. Peut-être s'était-elle trompée : ce qui rapprochait le plus la femme de l'animal, ce n'était pas l'accouchement, mais l'accouplement - cet instant hors du temps où les contraintes et les conventions sociales disparaissaient, où elle s'affranchissait de la civilisation.

Un grand frisson secoua soudain Maxime, qui renversa la tête, s'enfonça en elle une dernière fois jusqu'à la garde, avant d'être emporté par la jouissance.

Quoi qu'il arrive, le lendemain ou au cours de sa vie, songea-t-elle, elle aurait eu droit à cet instant unique au cours duquel elle avait été intimement unie à Maxime.

Pas le duc de Wakefield. L'homme.

Quand il se réveilla, Apollon pensa d'abord qu'il était mort.

L'espace d'un instant.

Il avait chaud. Ses bras, ses jambes, son visage, son corps entier, à vrai dire, le faisaient souffrir. Cependant, la douce chaleur, et l'impression de reposer sur quelque chose de plus confortable que de la paille lui firent penser que peut-être - *peut-être* - il se trouvait ailleurs que dans sa cellule.

Puis il se souvint de Ridley.

De son regard vicieux tandis qu'il déboutonnait son pantalon, de son rictus mauvais. Il se sentit soudain oppressé, mélange de peur, d'horreur et de honte poisseuse.

Pris de nausée, il roula sur le côté et vomit un peu de bile verdâtre.

Une voix, à côté de lui. Et presque aussitôt, des mains sur ses épaules.

Apollon tressaillit. C'étaient des mains masculines.

Il se retourna vivement, les repoussa et fusilla du regard son agresseur.

L'homme leva les mains en l'air en un geste d'apaisement. Il était grand et maigre. En temps normal, Apollon n'aurait pas eu peur d'un tel individu.

Mais les choses redeviendraient-elles jamais normales ?

- Milord, dit l'homme doucement, je suis Craven, le valet de chambre du duc de Wakefield. Vous êtes chez lui, en sécurité.

Il s'était exprimé lentement, comme s'il cherchait à calmer un animal sauvage - ou un fou.

Mais Apollon était habitué à ce qu'on lui parle ainsi, aussi ignora-t-il l'homme pour regarder autour de lui. Il reposait sur ce qui ressemblait à un lit de camp, dans une grande salle plongée dans la pénombre. Un brasero au charbon brûlait à côté de lui. Quelques bougies étaient allumées et des ombres dansaient sur les piliers de pierre supportant d'antiques voûtes. Une odeur d'humidité flottait dans l'air.

Si cet endroit faisait partie de la demeure de Wakefield, alors Apollon avait nourri des idées fausses quant à la manière dont vivaient les ducs.

Il reporta son attention sur le valet, voulut l'interroger, mais à part une douleur aiguë dans la gorge, rien ne se passa.

Il comprit alors qu'il ne pouvait plus parler.



*Tam était un garçon tout ce qu'il y a de plus ordinaire, à ceci près qu'il avait une sœur jumelle, Lin. Et tous deux étaient aussi proches l'un de l'autre que deux pétales lovés au sein d'un bouton de rose. Quand Lin apprit que son frère avait été capturé par le roi Herla la nuit de l'équinoxe d'automne, elle commença par pleurer de chagrin. Puis elle s'en alla rencontrer tous ceux qui connaissaient le roi Herla et son escorte fantomatique. C'est ainsi qu'elle se retrouva un jour devant un étrange petit homme qui vivait en ermite dans les montagnes. Et c'est cet homme qui lui apprit ce qu'elle devrait faire pour libérer son frère bien-aimé.*

- Votre Grâce.

La voix était basse et respectueuse, mais trahissait cependant une certaine surprise. Pour ne pas dire de l'irritation.

Maxime ouvrit les yeux. Debout près de son lit, Craven tenait une chandelle à la main, et faisait beaucoup d'efforts pour ne *pas* regarder la jeune femme endormie près de son maître.

- Qu'y a-t-il ?

- Le vicomte Kilbourne a repris conscience, Votre Grâce.

Les deux hommes avaient chuchoté, si bien qu'une personne ordinaire n'aurait pas été troublée dans son sommeil.

Mais Artemis avait déjà amplement prouvé qu'elle n'était pas une personne ordinaire.

- Depuis combien de temps ? demanda-t-elle.

Maxime tourna vivement la tête vers elle. Une femme *ordinaire* aurait rougi, eu l'air affolé ou honteuse d'être ainsi surprise dans le lit d'un homme qui n'était pas son mari. Maxime en connaissait même qui se seraient évanouies - ou, du moins, auraient eu la bonne grâce de feindre un évanouissement. Mais Artemis se contenta de regarder Craven, attendant sa réponse.

Ce dernier semblait quelque peu désarçonné.

- Je vous demande pardon ?

Artemis eut un soupir impatient.

- Mon frère. Depuis combien de temps a-t-il repris conscience ?

Craven retrouva son aplomb.

- Seulement quelques minutes.

- Parfait.

Elle se redressa, plaquant le drap contre sa somptueuse poitrine.

Maxime fronça les sourcils.

- Voulez-vous vous tourner, Craven ? demanda Artemis.

Il avait à peine tourné le dos qu'elle sortit, entièrement nue.

- Comment va-t-il ? demanda-t-elle encore.

Elle s'était penchée pour ramasser ses bas par terre, offrant ainsi à Maxime une vue imprenable sur son ravissant postérieur. Puis elle s'assit au bord du lit pour les enfiler.

Craven se racla la gorge.

- Lord Kilbourne semble souffrir, mademoiselle, mais il a compris quand je lui ai dit que j'allais vous chercher.

- Merci, Craven.

Elle enfila son corset, se débattit avec ses lacets. Marmonnant un juron, Maxime se résolut à se lever à son tour.

- Laissez-moi faire.

Elle tressaillit légèrement quand il lui toucha les épaules, puis souleva ses cheveux pour qu'il voie les lacets.

Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé leur réveil. La veille, Artemis était encore vierge, et même les déesses devaient éprouver un certain embarras le matin qui suivait leur défloration. Il jeta un coup d'œil aux fenêtres : l'aube se levait à peine. Ils ne pourraient même pas prendre leur petit déjeuner en tête-à-tête.

- Quelle heure est-il, Craven ?

- Pas tout à fait 6 heures, Votre Grâce, répondit ce dernier d'un ton poli.

Maxime pinça les lèvres mais ne fit aucun commentaire. Il termina de lacer le corset d'Artemis, puis se dépêcha d'enfiler pantalon, chemise, gilet et veste. Artemis s'habilla à peu près aussi rapidement que lui et il se demanda si elle s'habillait seule jour après jour. Sans doute. À moins que lady Penelope ne lui prête sa femme de chambre. Cette idée ne fit qu'accroître son irritation. Sa mère ainsi que toutes les ladies étaient incapables de se vêtir sans aide. De toute façon, elles n'étaient pas censées le faire.

C'était là le travail des domestiques.

Il attrapa une chandelle et se dirigea vers la porte. Il était si souvent descendu à la cave qu'il aurait pu s'y rendre sans lumière. Mais pas Artemis.

La descente s'effectua en silence. Ce n'est que devant la dernière porte que Maxime se souvint d'un détail d'importance.

Kilbourne avait tué trois hommes.

Ils n'avaient pas pris la peine de l'enchaîner puisqu'il était inconscient, mais à présent, il se reprochait sa stupidité. Qui savait ce qui les attendait derrière cette porte ?

- Vous restez ici, dit-il sèchement à la jeune femme.

Elle le regarda glisser la clé dans la serrure.

- Non.

Il se retourna abruptement vers elle. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui désobéisse, aussi respira-t-il un grand coup pour résister à l'envie de lui ordonner de remonter dans sa chambre.

- Nous ne savons pas dans quelle disposition nous allons le trouver, fit-il valoir.

- C'est bien pourquoi je dois entrer avec vous.

Maxime jeta un regard à Craven. Celui-ci examinait une vieille inscription sur le mur comme s'il la voyait pour la première fois et envisageait de rédiger un compte rendu à son sujet.

- Il pourrait se montrer dangereux.

- Pas avec moi, répliqua-t-elle.

- Artemis.

Pour toute réponse, elle referma la main sur celle de Maxime, l'obligeant à tourner la clé et à ouvrir la porte. Elle fit mine de pénétrer dans la cave, mais il refusa de la laisser entrer la première. S'il ne pouvait l'empêcher de voir son frère, du moins pouvait-il l'en protéger.

Il tendit le cou, puis entra.

La cave était silencieuse. Le brasero brûlait toujours. Kilbourne était allongé sur le côté, dos à la porte.

Maxime s'approcha prudemment. Artemis avait beau juger son frère inoffensif, il avait été retrouvé avec le sang de trois de ses amis sur les mains. Un homme capable d'un tel crime était capable de tout. Il n'était qu'à quelques pas du lit de camp quand son occupant se leva d'un bond tel un géant qu'on aurait réveillé par surprise. Maxime savait que Kilbourne n'était pas un gringalet - il l'avait porté sur ses épaules pour le sortir de Bedlam -, mais le vicomte semblait avoir recouvré ses muscles en même temps que la conscience. Et il en imposait.

Maxime avait toujours tenu pour très exagérés les récits qui avaient été colportés à propos de la scène du crime. Mais le colosse qui se dressait devant lui semblait capable d'arracher la tête d'un homme.

- Apollon...

Artemis voulut contourner Maxime, mais il lui saisit le bras pour l'obliger à rester à ses côtés.

La jeune femme lui adressa un regard noir.

Mais celui de son frère était bien plus noir encore. Le colosse regarda un instant la main de Maxime enserrant le poignet d'Artemis, puis il leva les yeux et accrocha le regard de Maxime. Il ouvrit la bouche et un son étranglé en sortit, suivi d'un grondement qui semblait venir directement de sa poitrine. Le premier instant de surprise passé, Maxime se rendit compte que cet homme grognait après lui.

- Laissez-moi aller lui parler, insista Artemis, qui luttait pour se libérer.

- Non.

Il n'était pas question que Maxime l'autorise à approcher de ce géant qui tenait plus de l'animal que de l'homme.

- Maxime !

Craven et Kilbourne parurent aussi étonnés l'un que l'autre qu'elle l'appelle par son prénom. Elle les ignora.

- Vous pouvez m'accompagner, dit-elle, mais je veux que vous me laissiez parler à mon frère et le

toucher.

Maxime marmonna un juron, qui lui valut un regard désapprobateur de la part de Craven.

- Vous êtes la femme la plus entêtée que je connaisse.

Elle se contenta de darder sur lui un regard implacable.

Il soupira et se tourna vers Kilbourne.

- Montrez-moi vos mains.

Il n'espérait pas vraiment de réaction, mais Kilbourne tendit aussitôt les mains devant lui. Son regard était sardonique.

Finalement, il n'était pas si animal que cela.

- Je suis Wakefield, reprit Maxime. Je ne pense pas que nous nous soyons déjà rencontrés. À la requête de votre sœur, je vous ai sorti de Bedlam pour vous amener chez moi.

Kilbourne haussa un sourcil et promena les yeux sur la pièce.

- Vous êtes dans ma cave, précisa Maxime. J'ai été obligé de vous cacher. Les administrateurs de Bedlam aimeraient beaucoup vous récupérer.

Kilbourne étrécit les yeux, l'air de réfléchir, avant de reporter le regard sur Artemis.

- Tu es en sécurité, ici, dit-elle. Il ne te renverra pas à Bedlam. N'est-ce pas ? ajouta-t-elle à l'adresse de Maxime.

Il préféra ne pas quitter le vicomte des yeux.

- Non, en effet. Je vous donne ma parole d'honneur que si jamais vous deviez vous retrouver à Bedlam, ce ne serait pas par ma faute.

De nouveau, le regard de Kilbourne se fit sardonique. Il avait parfaitement compris que Maxime le croyait capable d'actes qui le conduiraient une fois de plus à l'asile.

- Maxime, fit Artemis d'un air de reproche, mais ses paroles suivantes furent pour son frère : Tu peux lui faire confiance, mon chéri. Je t'assure.

Kilbourne ne quittait pas non plus Maxime des yeux, mais il hocha la tête. Puis il ouvrit la bouche et un autre croassement terrifiant s'échappa de ses lèvres.

Maxime écarquilla les yeux. Il commençait à comprendre.

Artemis réussit à se libérer et courut vers son frère.

- Apollon, arrête !

Kilbourne grimaçait horriblement, la main refermée sur sa gorge.

- Laisse-moi regarder, chuchota Artemis, qui posa sa main toute menue sur celle, énorme, de son frère. Craven, auriez-vous l'obligeance de nous apporter de l'eau, du vin et des linges propres ?

- Tout de suite, mademoiselle.

- Apporte aussi du papier et de quoi écrire, lui lança Maxime, avant qu'il ne franchisse la porte.

- Mon chéri, murmura Artemis au monstre, et Maxime ne put s'empêcher de ressentir un pincement de jalousie, quand bien même elle s'adressait à son frère, montre-moi.

Kilbourne laissa retomber sa grosse main.

Artemis tressaillit.

Même à distance, Maxime vit distinctement l'hématome sur la gorge de Kilbourne.

Il avait la forme d'une semelle de botte.

Artemis se tourna vers Maxime, son beau regard gris était dévasté.

Il s'approcha, lui reprit la main, pour la réconforter cette fois et non pour la contraindre. Kilbourne plissa les yeux. Pour un fou, il paraissait très bien comprendre ce qui se passait entre eux.

Artemis aida ensuite son frère à se rallonger. Il avait beau avoir repris conscience, il n'en était pas moins blessé. Elle rabattit la couverture sur lui, la lissa tendrement tout en lui murmurant des paroles réconfortantes.

Après ce qui parut une éternité, Craven réapparut enfin.

Artemis s'empara aussitôt des linges qu'il avait apportés. Elle en trempa un dans la cuvette que Craven avait posée près d'elle, puis l'appliqua sur la gorge de son frère. Ses gestes étaient d'une infinie douceur.

Maxime attendit qu'elle ait terminé avant de tendre papier et crayon au vicomte.

Kilbourne le regarda, avant de se redresser sur un coude pour écrire quelques mots.

Maxime se pencha pour les lire.

*Quand pourrai-je sortir d'ici ?*

Apollon était vivant. C'était là l'essentiel, s'efforçait de se répéter Artemis, cet après-midi, alors qu'elle suivait Phoebe de boutique en boutique. Même si - et c'était terrible - il ne pouvait pas parler et même si Maxime semblait toujours le considérer comme fou, en dépit de ce qu'elle pouvait lui dire et lui répéter, et du comportement parfaitement raisonnable d'Apollon durant toute la matinée, au moins il était vivant.

Tout le reste n'était que secondaire. Apollon guérirait et retrouverait l'usage de la parole. Et elle prouverait à Maxime qu'il s'était trompé sur son frère.

Tout se passerait bien.

- Artemis, venez voir !

L'appel de Phoebe ramena Artemis au présent. Courir les boutiques avec elle, ce n'était pas du tout la même chose que de les courir avec Penelope. Penelope ressemblait à un général préparant une offensive : elle avait des objectifs, des stratégies pour mener l'assaut et d'autres pour battre en retraite - quoiqu'elle battît très rarement en retraite. En outre, elle n'avait aucune pitié pour l'ennemi - en l'occurrence, les commerçants de Bond Street. Malgré sa fortune, elle semblait considérer comme un devoir de marchander systématiquement.

À l'opposé, Phoebe se comportait comme une abeille dans un champ de fleurs : ses déplacements étaient erratiques et elle ne poursuivait aucun but en particulier. Pour commencer, elles s'étaient arrêtées chez un papetier, où Phoebe avait examiné toutes sortes d'articles avant d'avoir un coup de

cœur pour un ravissant petit carnet relié en veau vert décoré de bourdons dorés. Ensuite, elles étaient passées chez un parfumeur. Phoebe avait respiré plusieurs flacons, mais n'avait rien acheté, et avait murmuré à Artemis en sortant que le propriétaire n'avait aucun nez pour les parfums.

Elles se trouvaient à présent chez un marchand de tabac et Phoebe examinait des feuilles de tabac séché, destiné à être fumé.

Artemis grimaça. Elle n'appréciait pas particulièrement la fumée du tabac.

- Votre frère fume la pipe ? demanda-t-elle.

- Oh, non ! répondit distraitement Phoebe. Il prétend que ça lui assèche la bouche.

Artemis battit des paupières.

- Alors, pour qui voulez-vous acheter du tabac ?

Phoebe ouvrait une à une les jarres qui contenaient les feuilles de tabac séchées pour les humer.

- Pour personne. Saviez-vous que les feuilles de tabac, même sans être fumées, ont des odeurs distinctes ?

- Euh... non, avoua Artemis.

Elle jeta un regard dans les jarres. Il lui semblait discerner de vagues différences de nuances dans la couleur des feuilles, mais toutes avaient la même odeur.

Le propriétaire, un homme aux joues rebondies et au ventre assorti, sourit.

- Milady a du nez.

Phoebe rougit.

- Vous me flattez, monsieur.

- Pas du tout, assura l'homme. Voulez-vous tester le tabac à priser que l'on vient de me livrer ? Il arrive d'Amsterdam et, le croirez-vous, il sent la lavande !

- Non ? s'exclama Phoebe, qui paraissait tout excitée.

Une demi-heure plus tard, elle sortait de la boutique en serrant dans sa main un petit sachet rempli du précieux tabac à priser. Artemis était sceptique. Beaucoup de dames à la mode prisait, mais elle trouvait Phoebe un peu jeune pour un divertissement aussi sophistiqué.

- Artemis !

Artemis se retourna pour découvrir Penelope, qui venait dans sa direction d'un pas rapide. Une femme de chambre encombrée de paquets avançait dans son sillage.

- Ah, Artemis, c'est bien vous ! s'exclama Penelope quand elle l'eut rejointe comme si elle redoutait de s'être trompée. Bonjour, Phoebe, vous faites les boutiques ?

Phoebe ouvrit la bouche pour répondre, mais Penelope continua sur sa lancée :

- Vous n'imaginez pas à quel point je me suis ennuyée durant le trajet de retour à Londres, Artemis ! Je n'avais rien d'autre à faire que broder et je me suis piqué trois fois le pouce ! J'ai bien essayé de demander à Blackbourne de me faire la lecture, mais sa voix n'est pas aussi agréable que la vôtre.

Artemis se retint de sourire.

- Voilà qui a du être éprouvant.

- Mais, bien sûr, je ne regrette pas *du tout* de vous avoir prêtée à Phoebe, assura Penelope, avant de gâcher son effet en demandant : Le duc a-t-il remarqué ma générosité ?

Artemis se retrouva brusquement sans voix. Le duc. *Maxime*. Penelope était toujours déterminée à l'épouser. Pourquoi y aurait-elle renoncé, du reste ? Elle ne se doutait de rien. Pour elle, rien n'avait changé.

Alors que tout avait changé pour Artemis.

Elle avait couché avec l'homme que sa cousine convoitait. Et tout à coup, elle avait envie de pleurer. La vie ne devrait pas être aussi compliquée. Elle aurait dû garder ses distances avec le duc. Avec le *duc*, c'était possible. Mais avec Maxime, c'était une autre histoire.

Aussi, en dépit de la culpabilité qui la rongait tel un poison, elle ne pouvait s'empêcher d'estimer que *Maxime*, sinon le duc, lui appartenait, plutôt qu'à Penelope.

- ... si reconnaissant, disait Phoebe, quand Artemis s'aperçut que les deux jeunes filles poursuivaient la conversation. J'apprécie moi-même beaucoup que vous m'ayez prêté Artemis.

- Jusqu'à ce que vous n'en ayez plus besoin, crut bon de préciser Penelope, comme si elle regrettait déjà sa bonne action.

Artemis éprouva un nouveau choc en se rendant compte qu'elle ne retournerait peut-être jamais vivre auprès de Penelope. Quelles étaient les intentions de Maxime à son sujet ? Voulait-il la prendre pour maîtresse, ou se contenterait-il d'une seule nuit ?

Blackbourne avait du mal à tenir tous les paquets. L'un d'eux commença à glisser de la pile et elle le rattrapa de justesse.

- Je ferais mieux d'y aller, dit Penelope, qui surveillait ses emplettes comme un aigle sa couvée. La foule est impressionnante, aujourd'hui. J'ai été obligée d'abandonner ma voiture à deux rues d'ici.

Les trois femmes se dirent au revoir, puis Penelope s'éloigna en grondant la pauvre Blackbourne.

Phoebe prit le bras d'Artemis.

- Dépêchons-nous, à présent.

- Nous dépêcher ? s'étonna Artemis. Mais pourquoi ?

- Je ne vous l'ai pas dit ? Nous allons retrouver Hero pour prendre le thé chez Crutherby.

- Ah bon ?

Artemis ne put retenir un petit tressaillement de joie. Elle aimait beaucoup l'aînée des sœurs Batten, bien qu'elle la connut moins bien que Phoebe.

Un pâté de maisons plus loin, juste après l'échoppe d'une modiste, elles aperçurent l'enseigne de Crutherby. Une serveuse leur ouvrit la porte avec un grand sourire et Artemis repéra d'emblée la femme à la chevelure flamboyante assise dans un coin du salon de thé.

- Mademoiselle Greaves ! s'exclama lady Hero Reading en les voyant approcher. Quelle agréable surprise ! J'ignorais que vous accompagneriez Phoebe.

- Lady Penelope me l'a prêtée, expliqua Phoebe, qui s'asseyait déjà. Nous avons fait les boutiques ensemble.

Hero leva les yeux au ciel.

- J'espère qu'elle ne vous a pas entraînée chez ce marchand de tabac dont la boutique empeste ?

- Eh bien... commença Artemis, s'efforçant de trouver une réponse la plus diplomatique possible.

Heureusement, Phoebe vint à sa rescousse.

- D'abord, sa boutique n'empeste pas, déclara-t-elle. Ensuite, je voulais offrir du tabac à priser à Maxime.

- Maxime a plus de tabac qu'il n'en utilise, répliqua sa sœur, alors qu'une serveuse apportait le thé. Et je trouve inconvenant qu'une jeune fille célibataire soit vue dans ce genre d'établissement.

Phoebe fronça les sourcils.

- C'est pourtant la boutique où tu vas te fournir pour lord Griffin.

- La différence, c'est que je suis mariée.

- Voulez-vous que je serve ? intervint Artemis.

- S'il vous plaît, acquiesça lady Hero, l'air distrait.

- Je t'ai aussi acheté quelque chose, dit Phoebe, et elle produisit le petit carnet à reliure verte.

Le visage de sa sœur s'illumina.

- Oh, Phoebe, tu es un amour !

Artemis éprouva un pincement de tristesse. Elle aurait dû se douter que le carnet n'était pas destiné à Phoebe. La jeune fille ne voyait sans doute plus assez pour lire ou écrire.

Hero examinait le carnet.

- Il ressemble à celui que maman utilisait.

Phoebe se pencha.

- C'est vrai ?

- Mmm, confirma sa sœur aînée. Elle s'en servait pour consigner les noms dont elle voulait se souvenir. Elle avait une très mauvaise mémoire, mais refusait de le reconnaître, alors elle avait recours à ce carnet dont elle ne se séparait jamais...

La voix de lady Hero mourut dans sa gorge et son regard se fit lointain.

- Elle l'avait oublié, cette nuit-là. Je l'ai retrouvé dans sa chambre des mois plus tard. Elle avait dû regretter de ne pas l'avoir emporté puisqu'ils allaient au théâtre.

- Je l'ignorais, avoua Artemis, bien qu'elle ne fût pas sûre que lady Hero s'était adressée à elle. Je croyais qu'ils avaient été tués dans Saint-Giles.

- C'est le cas, confirma lady Hero, qui reposa le carnet pour s'emparer de la tasse qu'Artemis lui tendait. Et personne n'a jamais su ce qu'ils faisaient là-bas, Saint-Giles étant dans la direction opposée à celle du théâtre où ils s'étaient d'abord rendus. En outre, ils étaient à pied. Leur voiture se trouvait à quelques rues de là. Que faisaient-ils dans Saint-Giles et pourquoi avaient-ils abandonné leur voiture, cela reste un mystère.

Artemis fronça les sourcils.

- Le duc n'a pas pu l'expliquer ?

Lady Hero jeta un coup d'œil à sa sœur avant de baisser les yeux sur sa tasse.

- Je ne sais pas s'il s'en souvient seulement.

- Quoi ? s'exclama Phoebe.

Lady Hero haussa les épaules.

- Maxime déteste parler du drame, tu le sais très bien. Au fil des ans, j'ai quand même réussi à glaner quelques détails, mais il n'est pas disposé à raconter quoi que ce soit à propos de ce qui s'est passé après le théâtre.

Les trois femmes burent leur thé en silence, puis lady Hero reprit dans un murmure :

- Je suis sûre qu'il a assisté à leur assassinat. Quand le cocher et le valet sont arrivés, il était allongé sur leurs cadavres.

Artemis battit des paupières. L'image était terrifiante.

- J'ignorais qu'il avait été blessé.

- Il ne l'était pas, répondit lady Hero.

- Oh ! souffla Artemis, dont les yeux s'embruèrent.

Imaginer Maxime, si fort, si sûr de lui, en jeune garçon au cœur brisé, étreignant les corps sans vie de ses parents lui était insupportable.

Phoebe rompit le silence :

- J'aurais voulu les connaître. Et Maxime aussi, avant le drame. Il devait être très différent.

Lady Hero sourit.

- Il avait très mauvais caractère et était beaucoup trop gâté. Un soir, il a lancé un plat de pigeons rôtis sur un valet parce qu'il avait réclamé du bifteck. Le plat atteignit le valet - il s'appelait Jack - en pleine figure et lui cassa le nez. Maxime n'avait pas vraiment voulu le blesser, bien sûr, mais papa était furieux. Il l'a forcé à s'excuser auprès de Jack et il n'a pas eu le droit de monter à cheval pendant un mois.

- Pour le mauvais caractère, cela ne m'étonne pas, avoua Phoebe. En revanche, qu'il ait réagi aussi impulsivement me surprend. Il devait vraiment être très différent à l'époque.

- En effet, acquiesça lady Hero. Après le drame, il était tellement silencieux... même lorsqu'il a retrouvé la parole.

- C'est étonnant comme les gens peuvent changer, murmura Phoebe. C'est troublant, non ?

Lady Hero haussa les épaules.

- Parfois ça l'est, en effet. Mais ce que je trouve étrange, c'est que certaines personnes ne changent *jamais*, quoi qu'il arrive.

Artemis haussa un sourcil.

- Auriez-vous une personne en particulier à l'esprit ?

Lady Hero se raidit.

- Certains hommes peuvent se montrer si protecteurs que cela en devient ridicule. Rendez-vous compte, Griffin voulait que je reste au lit aujourd'hui, simplement parce que j'étais un peu indisposée ce matin. C'est à croire qu'il n'a jamais vu...

Lady Hero s'interrompit brutalement, mais elle ne put pas s'empêcher de porter la main à son ventre.

Son geste n'échappa pas à Artemis.

- Vu quoi ? demanda Phoebe.

Lady Hero s'empourpra.

- Eh bien...

Artemis s'éclaircit la voix, un sourire au coin des lèvres.

- Je me trompe peut-être, mais je crois que vous allez être de nouveau tante, Phoebe.

Des petits cris ravis accueillirent la nouvelle, et Artemis fit signe à la serveuse de leur apporter une nouvelle théière.

Le temps que Phoebe se calme, elle avait eu le temps de resservir tout le monde.

- L'ennui, c'est que Griffin est terriblement soucieux, se plaignit lady Hero.

Artemis ne put s'empêcher de songer que lord Griffin ne serait jamais aussi soucieux que Maxime, mais, bien sûr, elle se garda de le dire à voix haute.

Phoebe était décidément ravie de la grande nouvelle.

- Je comprends, à présent, pourquoi tu voulais absolument que nous nous rendions chez ta modiste cet après-midi.

Lady Hero retrouva le sourire.

- En fait, j'avais commandé une nouvelle robe avant d'apprendre que j'étais enceinte, il va donc falloir la modifier. Et puis, ma modiste a reçu les derniers modèles de Paris, dont certains pour femme enceinte, et j'ai hâte de les voir. Sans compter que nous devons choisir quelque chose pour Mlle Greaves.

Artemis faillit en lâcher sa tasse.

- Pardon ?

Phoebe hocha la tête. Elle ne semblait pas surprise par la suggestion de sa sœur.

- Maxime m'a dit ce matin qu'il fallait vous commander au moins trois robes, ainsi que tout ce dont vous auriez besoin, confirma-t-elle.

- Mais...

Artemis n'ignorait pas qu'une lady ne devait *jamais* accepter qu'un gentleman lui offre des vêtements. Sauf si elle était sa maîtresse.

Mais n'était-ce pas déjà ce qu'elle était ?

- C'est la moindre des choses, décréta Phoebe. Vous n'avez pas hésité à bousculer votre emploi du temps pour vous installer chez moi.

Artemis faillit s'esclaffer. Quel emploi du temps ? Elle vivait dans l'ombre de Penelope et n'avait pratiquement jamais une heure à elle.

- Et puis, ajouta la jeune fille sans détour, je suis fatiguée de vous voir dans cette chose marron.

Artemis lissa ses jupes.

- Vous n'aimez pas ma robe ?

- Le problème, c'est qu'elle est *marron*. Pas café au lait, pas cuivre foncé, pas fauve, juste marron. Une couleur qui ne vous va pas, de toute façon.

- En effet, confirma lady Hero, pensive. Je pense que du bleu, ou peut-être du vert, donnerait un résultat intéressant.

Phoebe parut surprise.

- J'aurais penché pour du rose.

- Certainement pas, se récria lady Hero. J'ai repéré une jolie robe crème, ornée de broderies rouges, roses et vert foncé, qui pourrait convenir. Mais surtout pas de coloris pastel. Son teint est trop délicat. Des tons clairs lui ôteraient tout éclat. Mieux vaut opter pour des couleurs prononcées.

Les deux sœurs tournèrent la tête d'un même mouvement pour l'examiner, et Artemis eut l'impression d'être un beignet à la devanture d'un pâtissier. Si Phoebe avait du mal à distinguer les formes, en revanche elle n'avait aucun problème avec les couleurs dès lors que « l'objet » était assez gros.

- Oui, admit finalement Phoebe. Tu as raison.

- Dans ce cas, il est temps d'y aller, suggéra lady Hero.

Les deux sœurs se levèrent. Elles pensaient lui offrir un cadeau en tant qu'amies, songea Artemis, mais l'argent viendrait en réalité de Maxime, c'était évident.

Et elle avait couché avec lui.

Il était son amant.

Accepter un cadeau de sa part dans ces conditions ferait d'elle une femme entretenue. Et les femmes entretenues occupaient le bas de l'échelle - elles valaient à peine mieux qu'une catin. Un instant, la panique la submergea. Elle était devenue ce qu'elle avait toujours redouté d'être et qu'elle avait farouchement combattu ces quatre dernières années. Mais elle avait fini par succomber.

Sa propre faiblesse mais aussi les dangers auxquels son statut l'exposait étaient responsables de sa chute.

Cependant, il y avait une certaine exultation à toucher le fond. Après tout, elle ne pourrait pas tomber beaucoup plus bas, désormais. Et puis, son nouvel état n'était pas aussi détestable qu'on le lui avait fait croire.

Peut-être même lui procurerait-il un certain bonheur.

Elle se leva à son tour et croisa le regard intrigué de ses compagnes.

- Oui, déclara-t-elle, j'aimerais beaucoup avoir une nouvelle robe. Et pourquoi pas trois.

*Un an plus tard, la nuit de l'équinoxe d'automne, Lin s'aventura dans les bois. Frissonnante, elle attendit dans une clairière que la lune se lève. Elle entendit alors un murmure semblable à des milliers de voix se lamentant, puis elle vit apparaître dans le ciel les cavaliers fantomatiques. À leur tête se trouvait un géant. Sa couronne d'argent brillait au clair de lune. Lin eut juste le temps d'accrocher l'éclat de son regard pâle avant que le roi Herla ne tende le bras pour la capturer.*

Cette nuit-là, la pleine lune scintillait doucement sur fond de ciel de velours tandis que Maxime se faufilait dans les rues de Saint-Giles déguisé en Fantôme. Il leva les yeux, vit qu'elle jouait à cache-cache avec les nuages, mystérieuse et parfaitement inatteignable.

Se moquant de lui-même, il poursuivit son chemin. Quel genre d'homme serait assez idiot pour rêver après la lune ? Celui qui oublierait ses devoirs, ses obligations, toutes les choses qu'il était tenu de faire s'il voulait mériter le nom d'homme.

Non, pas seulement d'homme, de duc de Wakefield. Les imbéciles romantiques n'étaient pas qualifiés pour ce rôle.

Mieux valait se concentrer sur le présent. Cela faisait maintenant plusieurs jours qu'il avait négligé ses devoirs : traquer l'homme qui avait assassiné ses parents. Nuit après nuit, année après année, il avait hanté les rues de Saint-Giles dans l'espoir de découvrir une piste, des indices qui lui permettraient d'identifier celui qui avait dépouillé et tué ses parents. Peut-être était-il mort depuis, pourtant Maxime était incapable d'abandonner ses recherches.

C'était bien le moins qu'il puisse faire en mémoire de ses parents.

Il se figea soudain comme une odeur de gin lui assaillait les narines. Puis il gagna l'extrémité de la ruelle qu'il venait d'emprunter. Celle-ci débouchait dans une rue plus large, et il comprit tout de suite d'où venait l'odeur. Une charrette avait versé. De l'alcool s'écoulait de barriques brisées, et un homme gisait dans le caniveau.

Un trafiquant de gin - peut-être même un distillateur, devina Maxime. Il s'avavançait déjà, réprimant un haut-le-cœur, lorsqu'il aperçut un deuxième homme. Monté sur un grand cheval noir, il se tenait un peu en retrait de la ruelle parallèle à celle d'où Maxime venait de sortir, ce qui expliquait qu'il ne l'avait pas vu. Il portait une veste bleu foncé avec des boutons d'argent, et avait un pistolet dans chaque main. Un foulard noir lui masquait le bas du visage tandis que son tricorne dissimulait ses yeux.

- Le Fantôme de Saint-Giles en chair et en os, lança l'homme, et Maxime aurait parié qu'il souriait. Je suis étonné que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt. Cela dit, je n'avais pas mis les pieds dans le quartier depuis longtemps. Mais quand bien même j'ai été absent pendant des années, vous devriez savoir que je suis toujours le maître de ce territoire.

- Qui êtes-vous ? demanda Maxime d'une voix feutrée - comme celle de l'homme.

Cependant, ils avaient beau l'un et l'autre contrefaire leurs voix, l'élocution d'un gentleman était difficile à déguiser.

- Vous ne me reconnaissez pas ? répliqua l'homme d'un ton moqueur. Je suis Lucifer.

Et il fit feu.

Maxime plongea en avant. La balle se ficha dans le mur de brique, là où se trouvait sa tête une seconde plus tôt. Affolé par la détonation, le cheval attelé à la charrette s'enfuit en tirant derrière lui le véhicule renversé.

L'homme masqué éperonna sa monture et s'éloigna au galop dans la ruelle. Maxime enjamba les barriques tombées sur le pavé et se lança à sa poursuite. Peut-être fonçait-il tête la première dans un piège, mais rien n'aurait pu le dissuader de prendre l'homme en chasse quand bien même le diable en personne se dresserait en travers de son chemin.

Il avait vu quelque chose briller sur la gorge de l'homme. Un objet épinglé à son foulard et qui ressemblait...

Il y eut un cri, puis une autre détonation retentit.

Maxime courut à perdre haleine jusqu'au bout de la rue et faillit entrer en collision avec le cheval du capitaine Trevillion. Ce dernier tentait de calmer sa monture qui ruait tant et plus. L'un de ses hommes était à terre et du sang coulait de son ventre. Le malheureux gémissait, les yeux écarquillés, l'air incrédule. Un autre dragon, un tout jeune homme, était toujours à cheval, mais il était blanc comme un linge.

- Reste avec lui, Elders ! lui cria Trevillion. Tu m'entends ?

Le ton était si impérieux que le jeune soldat releva abruptement la tête.

- Oui, capitaine ! Mais le Fantôme..

- Je m'occupe du Fantôme, coupa Trevillion, qui avait repris le contrôle de son cheval.

Maxime se prépara à l'assaut. Mais Trevillion se contenta de lui jeter un regard acéré.

- Il a pris la direction d'Arnold's Yard, lança-t-il, avant de talonner son cheval.

Maxime escalada la façade d'un immeuble branlant. Arnold's Yard était constitué d'un entrelacs d'étroites ruelles sinueuses. Si Lucifer avait vraiment pris cette direction, Maxime se déplacerait plus vite en passant par les toits.

La lune, au-dessus de sa tête, avait fini par daigner se montrer. Et en bas...

En bas, Trevillion galopait comme un démon, guidant avec adresse son cheval entre les obstacles et sautant par-dessus ceux qu'il ne pouvait pas contourner. Cela faisait une éternité que Maxime n'avait pas chassé ainsi, en équipe. Autrefois, il y a fort longtemps, il s'était mêlé à un groupe de jeunes gens de son âge. Ils s'étaient bien amusés, ensemble. Mais Maxime avait fini par s'en détacher pour hanter les rues de Saint-Giles en solitaire. Sa quête ne concernait que lui.

Ce soir, pourtant, il appréciait de ne plus être seul, d'avoir quelqu'un pour l'épauler.

Il entendit crier en bas, se rapprocha de la bordure du toit pour jeter un coup d'œil. Trevillion s'était engagé dans une ruelle dont l'extrémité était obstruée par une charrette vide. Il leva la tête

- Je vais devoir faire demi-tour, lança-t-il à Maxime. Pouvez-vous continuer tout droit ?

- Oui !

Trevillion hocha la tête et fit tourner bride à son cheval.

Maxime reparti au pas de course, bondissant de toit en toit. Cette partie de la ville avait échappé au Grand Incendie et les immeubles étaient pratiquement collés les uns contre les autres. De temps à autre, il devait quand même sauter pour passer d'un bloc à l'autre, mais les ruelles étaient si étroites que c'était un jeu d'enfant. À un moment, pourtant, il dérapa, tomba, glissa jusqu'au bord du toit. Il se rattrapa alors que ses pieds pendaient déjà dans le vide.

C'est là qu'un bruit de cavalcade lui parvint. Trevillion n'avait pas pu contourner l'obstacle aussi rapidement.

Ce devait donc être Lucifer.

Maxime se tordit le cou pour regarder dans la ruelle en contrebas, et vit un cavalier s'y engouffrer. Il ne réfléchit même pas.

Il lâcha prise.

Avait-il d'instinct bien calculé son coup ou simplement eu de la chance, toujours est-il qu'il tomba pile sur Lucifer. Celui-ci eut tout juste le temps de lever le bras pour se protéger. Maxime reçut un coup de coude au visage, avant de se retrouver sur la croupe de l'étalement, qui se cabra sous le poids des deux cavaliers. Maxime glissa, ses talons touchèrent à peine le sol qu'il bondissait déjà pour enfourcher le cheval. Il tenta d'entraîner Lucifer avec lui, mais ce dernier tenait remarquablement bien en selle. Le cheval reposa si brutalement ses sabots sur le pavé que Maxime faillit tomber. Il lança le poing en direction de la tête de son adversaire, qui esquiva en se tordant comme un serpent. Il tenta alors de lui arracher son foulard. Si au moins il pouvait voir son visage !

L'autre pivota presque complètement sur sa selle. Une lame étincela au clair de lune. Vif comme l'éclair, Maxime le frappa au poignet et la dague vola dans les airs, pour aller s'écraser contre un mur. Lucifer éperonna alors son cheval tout en repoussant violemment Maxime qui, déséquilibré, tomba sur le sol.

Les lourds sabots passèrent à quelques centimètres de sa tête. Il roula spontanément contre un mur tandis que le cavalier battait en retraite. Et ne bougea plus.

- Vous l'avez laissé s'échapper.

C'était la voix, légèrement essoufflée, de Trevillion.

- Je peux vous assurer que ce n'était pas volontaire, répliqua Maxime.

Trevillion grommela. Il semblait éreinté. Il était arrivé par une ruelle si étroite qu'il avait été obligé de mettre pied à terre et tirait son cheval par la bride.

Maxime se releva, jeta un coup d'œil à la ruelle, puis à la monture du capitaine.

- Je suis étonné que vous ne soyez pas resté coincé, dit-il.

L'officier esquissa un sourire.

- Je crois que Primevère a été la première surprise, répondit-il en flattant affectueusement l'encolure de sa jument.

Maxime cligna des yeux.

- Primevère ?

- Ce n'est pas moi qui l'ai baptisée.

Maxime se garda de tout commentaire. Il était certes mal placé pour se moquer vu les noms dont sa

sœur avait affublé ses chiens.

Il se pencha pour examiner le pavé.

- Que cherchez-vous ?

- Il a perdu sa dague. Ah, la voilà !

Maxime ramassa la dague et revint vers Trevillion.

C'était une lame à double tranchant, étroite et toute simple avec une poignée gainée de cuir. Maxime la retourna entre ses mains, à la recherche d'une marque distinctive. Sans succès.

- Je peux regarder ?

Il hésita une fraction de seconde avant de confier la dague à Trevillion, qui l'examina à son tour, avant de soupirer :

- C'est une arme tout ce qu'il y a de commun. Elle pourrait appartenir à presque n'importe qui.

- Presque ?

Trevillion esquissa un sourire.

- C'est un aristocrate. J'en mettrais ma tête à couper.

Maxime ne put qu'acquiescer. Trevillion était perspicace, mais, cela, il le savait déjà.

- Avez-vous pu voir son visage ? s'enquit-il en lui rendant la dague.

Maxime grimaça.

- Hélas, non ! Il est aussi glissant qu'une anguille. Et il ne tenait manifestement pas à ce que je lui arrache son foulard.

- Alors, comme ça, vous vous êtes fait battre par un adversaire plus vieux que vous ?

Maxime le regarda avec stupéfaction.

Trevillion haussa les épaules.

- Il a un peu de bedaine et il se tient raide en selle. Il est certes athlétique, mais je ne serais pas étonné qu'il ait plus de quarante ans.

- Vous avez sans doute raison, admit Maxime.

- Avez-vous remarqué quoi que ce soit d'autre ?

Maxime se rappela l'éclat vert qu'il avait distingué sur la cravate de l'homme, mais préféra garder ce détail pour lui.

- Non, répondit-il. Que savez-vous encore à son sujet ?

- Il ignore la peur - et la morale, apparemment. Il dépouille les riches comme les pauvres et n'hésite pas à blesser, voire assassiner, ses victimes.

- Où sévit-il ?

- Uniquement dans Saint-Giles. Peut-être parce qu'il y rencontre peu de résistance. Les habitants de Saint-Giles sont plus vulnérables et moins bien protégés que ceux d'autres quartiers plus huppés.

Maxime contemplait la dague. Un brigand qui ne fréquentait que Saint-Giles et prétendait avoir été

absent durant des années. Se pouvait-il qu'il fut l'assassin de ses parents ?

- Je dois retourner près de mes hommes, annonça Trevillion en remontant en selle.

Maxime hocha la tête, fourra la dague dans sa botte et tourna les talons.

- Fantôme !

Maxime s'arrêta et regarda le capitaine.

- Merci, lâcha l'officier, le visage indéchiffrable.

« Si seulement Apollon pouvait parler », se répétait Artemis ce soir-là, alors qu'elle se faufilait dans le vestibule sombre de Wakefield House, Bonbon sur les talons. Il était minuit passé, tout le monde devait donc dormir - enfin, tout le monde, sauf Craven, qu'elle avait laissé au chevet de son frère. Cet homme semblait ne jamais dormir. Le jour, il continuait de remplir ses tâches auprès de son maître, tout en veillant sur Apollon.

Artemis réprima un soupir. Craven s'occupait très bien de son frère - d'où lui venait une telle expérience, elle préférait ne pas y penser -, cependant Apollon n'avait toujours pas retrouvé la parole. S'il allait physiquement de mieux en mieux, chaque fois qu'il essayait de prononcer un mot, sa gorge ne produisait que des sons étranglés qui lui causaient de toute évidence des douleurs intenses.

Le couloir desservant la chambre de Maxime était désert, ce qui n'empêcha pas Artemis de regarder nerveusement autour d'elle avant de frapper à sa porte. Elle avait beau s'être résignée à sa nouvelle condition de femme déçue, il n'était pas facile de tirer un trait sur des années de prudence et de pusillanimité.

Elle attendit en dansant d'un pied sur l'autre. La porte demeurant obstinément close, elle sentit la déception l'envahir. Maxime n'avait peut-être pas l'intention de la revoir. Peut-être avait-il décidé dès le début que ce ne serait que l'affaire d'une nuit. Peut-être s'était-il déjà lassé d'elle.

Eh bien, quant à elle, elle n'en avait pas fini avec lui.

Elle tourna la poignée. La porte n'était pas verrouillée. Elle la poussa vivement, se glissa à l'intérieur et referma le battant derrière elle.

Puis elle regarda le décor qui l'entourait.

Elle n'avait pas eu le temps de l'examiner, la veille - elle avait été... distraite par d'autres choses. Elle gagna la porte par laquelle Maxime avait surgi. Elle donnait sur un petit salon qui faisait également office de bureau. Percy était couché devant la cheminée. Il se leva et s'étira, avant de venir les saluer, Bonbon et elle.

Artemis lui caressa machinalement le crâne. Les murs de la pièce étaient tapissés d'étagères remplies de livres. Il y en avait aussi des piles sagement alignées sur le parquet. Un énorme bureau disparaissait sous les documents et papiers divers, eux aussi parfaitement empilés. Un seul détail faisait désordre : le peignoir de Maxime, drapé sur le globe terrestre qui trônait dans un coin de la pièce. Réprimant un sourire, elle s'approcha du globe et le fit tourner, avec le peignoir. Puis elle alla poser sa chandelle sur le bureau avant de laisser courir ses doigts sur les papiers qui l'encombraient. Elle repéra une feuille manuscrite, où Maxime semblait avoir consigné le début d'un discours destiné au Parlement. Elle le parcourut avec émotion. Maxime avait le don de développer ses arguments de

manière claire et construite.

Reposant la feuille, elle s'intéressa à un petit livre qui dépassait d'une pile. Elle le tira avec précaution. C'était un ouvrage sur la pêche, découvrit-elle, étonnée. Plusieurs cours d'eau devaient traverser les terres de Maxime, mais avait-il jamais le temps de pêcher ? Cette pensée la rendit soudain mélancolique. Parvenait-il au moins à jeter un coup d'œil sur son manuel de pêche entre deux occupations plus fastidieuses ? Si tel était le cas, cela faisait apparaître le duc de Wakefield sous un jour nouveau.

Le livre à la main, Artemis s'installa dans un fauteuil confortable face à la cheminée. Les deux chiens se couchèrent à ses pieds et une atmosphère de sereine tranquillité enveloppa la pièce.

L'ouvrage se révéla passionnant et Artemis perdit bientôt toute notion du temps. Quand elle releva les yeux, et découvrit Maxime appuyé au chambranle, elle n'aurait su dire s'il était là depuis cinq minutes ou une demi-heure.

Elle glissa un doigt dans l'ouvrage pour garder sa page.

- Quelle heure est-il ?

Il tourna la tête vers la pendule qui se trouvait sur le manteau de la cheminée.

- Une heure du matin.

- Tu rentres bien tard.

Il haussa les épaules et s'écarta de la porte.

- Cela m'arrive souvent.

Il tourna les talons, pour regagner sa chambre. Artemis posa son livre, se leva et le suivit, laissant les chiens endormis dans le salon. Maxime portait la même tenue qu'au dîner, qu'il avait pris à la maison.

La jeune femme s'installa dans un autre fauteuil et le regarda se débarrasser de sa veste.

- Faisais-tu le Fantôme ?

- Quoi ?

Elle faillit lever les yeux au ciel. Comme si elle n'avait pas deviné où il se trouvait durant tout ce temps !

- Étais-tu dans Saint-Giles ?

Il ôta sa perruque et la posa sur un support.

- Oui, répondit-il, avant de tirer une dague de sa botte, qu'il laissa sur la commode.

Artemis haussa les sourcils.

- Tu transportes toujours cette arme ?

Il hésita un instant, avant de lâcher :

- Non. C'est un souvenir de ce soir.

S'était-il battu pour défendre une femme qu'on agressait ? Avait-il tué ?

Elle avait beau le scruter, elle ne parvenait pas à déchiffrer son expression. Son visage était fermé

comme jamais.

Il enleva ensuite son gilet, le jeta négligemment sur le dossier d'un fauteuil. Artemis se demanda si, d'ordinaire, Craven l'aidait à se déshabiller - la plupart des aristocrates avaient recours à leur valet de chambre, mais lui semblait parfaitement à l'aise. Elle garda le silence et il finit par regarder dans sa direction.

Il soupira.

- Je traque depuis des années le brigand qui a tué mes parents. Je pensais l'avoir enfin trouvé ce soir, mais...

Il s'interrompit, secoua la tête, l'air amer.

- Mais j'ai échoué. J'ai échoué comme toutes les autres fois. Je n'ai même pas été capable de voir son visage.

Il déboutonna sa chemise avec des gestes impatients, l'arracha presque lorsqu'il la retira. Combien de fois était-il rentré chez lui en ayant perdu ce qui lui semblait pourtant une piste prometteuse ?

Il se dirigea vers sa table de toilette, s'empara du broc et versa de l'eau dans la bassine.

- Tu ne m'offres pas des paroles de réconfort ?

Artemis le regarda s'asperger le visage et le cou.

- Quoi que je dise, cela ferait-il la moindre différence ?

Il se figea, mais demeura penché sur la cuvette, le dos tourné.

- Que veux-tu dire ?

- Tu traques secrètement cet assassin depuis des années. Seul. Tu es une force en soi, Votre Grâce. Quoi que je fasse ou dise, je doute de réussir à t'ébranler.

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

- Ne m'appelle pas ainsi.

- Comment ?

- Votre Grâce.

Artemis eut soudain envie de pleurer, sans bien savoir pourquoi. Maxime était devenu... important pour elle. Mais la situation, déjà compliquée, l'était encore davantage en raison de son titre et de tout ce qui y était attaché. Si seulement il avait été de condition modeste - un employé, ou un commerçant. Penelope ne se serait pas intéressée à lui et elle-même ne se serait pas sentie coupable à l'idée de causer du tort à sa cousine. Ils auraient pu se marier, elle se serait occupée de sa maison, lui aurait préparé ses repas. Tout aurait été tellement plus simple.

Maxime attrapa une serviette, se sécha la figure. Puis il se retourna de nouveau et vit Artemis frissonner. Se rembrunissant, il alla tisonner le feu pour le ranimer. Après quoi il sortit un plaid d'une armoire, et vint le draper sur les jambes de la jeune femme.

- Tu aurais dû me dire que tu avais froid, la gronda-t-il gentiment en arrangeant les plis avec des gestes infiniment doux.

- Ton eau était froide. Cela ne te dérange pas ?

- Non, au contraire. C'est revigorant.

- Alors trempe ta serviette dans la cuvette et apporte-la-moi.

Il lui adressa un regard empli de curiosité, mais s'exécuta.

Artemis lui prit le linge mouillé des mains.

- Tourne-toi et mets-toi à genoux.

Comme il haussait un sourcil, elle se rendit compte qu'elle demandait à un duc de s'agenouiller devant elle. Mais pour elle, il n'était pas que duc. Il était d'abord Maxime.

Il pivota et se mit à genoux. Le feu jetait des éclats oranges sur son dos, soulignant muscles et tendons.

Artemis passa lentement le linge humide entre ses omoplates.

Maxime courba la tête. Elle fit descendre le linge le long de son échine.

- J'avais quatorze ans quand ils sont morts, commença-t-il dans un murmure.

Elle hésita une fraction de seconde avant de poursuivre doucement son mouvement.

- Je... je ne savais pas quoi faire. Comment m'y prendre pour retrouver leur assassin. J'étais en colère.

Artemis songea au garçon de quatorze ans qu'il était, ayant perdu ses parents dans un drame aussi atroce. « En colère » était à coup sûr un euphémisme.

- J'ai passé les deux mois qui ont suivi à m'occuper de la succession, reprit-il. J'étais duc désormais. Mais il ne se passait pas une nuit sans que je ne songe à mes parents - et à ce que je ferais lorsque j'aurais retrouvé leur assassin. J'étais plutôt grand pour mon âge, et je me croyais capable de me défendre seul. Alors, j'ai commencé de sillonner les rues de Saint-Giles la nuit.

Artemis frissonna à l'idée qu'un garçon aussi jeune, si grand soit-il, ait pu se retrouver seul dans les rues de Saint-Giles en pleine nuit.

- J'avais un maître d'escrime, et je m'estimais plutôt bon bretteur, poursuivit Maxime. Mais cela ne suffisait pas. Un soir, un brigand m'a flanqué une raclée et dévalisé. Je suis revenu avec les deux yeux au beurre noir. Craven était furieux.

- Craven était déjà à ton service ?

Il hocha la tête.

- Craven avait été le valet de chambre de mon père. Je le soupçonne d'avoir mené son enquête. Le lendemain alors que j'étais alité pour récupérer de ma mésaventure, j'ai eu un visiteur.

- Qui était-ce ?

- Sir Stanley Gilpin. C'était un ami de mon père, pas particulièrement proche, comme je l'ai découvert par la suite, et il avait été en affaires avec lui.

Artemis avait fini de lui laver le dos, mais elle voulait continuer à le toucher, alors elle posa la main sur sa nuque. Elle était incroyablement musclée.

Comme Maxime ne protestait pas, elle laissa sa main.

- Pourquoi était-il venu te voir ?

- C'est ce que je me suis demandé. Je ne l'avais jamais rencontré. Ce premier jour, il est resté environ une heure, à me parler de mon père et d'autres choses sans importance.

La main d'Artemis se promena lentement sur le dos de Maxime, qui courba l'échine tel un gros chat.

- Ce premier jour ? répéta-t-elle. Il est donc revenu ?

- Oh oui ! Je suis resté une semaine au lit, et il est venu tous les jours. À la fin de la semaine, il m'a expliqué qu'il pouvait m'apprendre un certain nombre de choses pour que je ne me fasse plus agresser quand je retournerais dans Saint-Giles.

Artemis suspendit un instant son geste. D'un côté, elle était heureuse que quelqu'un se soit soucié suffisamment de Maxime pour lui apprendre à se défendre. D'un autre côté, il n'avait que quatorze ans.

Se préparer à une existence de vengeur masqué à quatorze ans avait quelque chose de choquant.

Il soupira. Artemis lui caressa le dos et il parut se détendre un peu.

- Je suis allé chez lui et j'ai découvert qu'il avait aménagé une véritable salle d'entraînement dans sa maison. Il m'a appris à me servir d'une épée non pas comme un gentleman mais comme un gremlin. À me battre pour gagner.

- Combien de temps cela a-t-il duré ?

- Quoi ?

Il fit mine de tourner la tête vers elle, mais elle enfonça les pouces de chaque côté de son échine. Il laissa échapper un petit grognement de satisfaction et n'insista pas.

- Combien de temps a duré ton entraînement avec sir Stanley ?

- Quatre ans. J'étais pratiquement toujours seul.

- Pratiquement ?

- Au début, il y avait un autre garçon, une sorte de pupille de sir Stanley. Il devait avoir dix-huit ans.

Il se battait avec férocité - quand il ne lisait -, et il avait un humour corrosif. Je l'aimais bien.

Maxime parlait bas, comme s'il s'adressait d'abord à lui-même Artemis sentit les larmes lui monter aux yeux. Avait-il eu des amis de son âge après la mort de ses parents, ou avait-il passé toute sa jeunesse à s'entraîner pour les venger ?

- Qu'est-il devenu ?

Après un long silence, Maxime répondit :

- Il est allé à l'université. Il m'a laissé un livre, *Moll Flanders*. Une histoire assez osée. Je dois encore l'avoir quelque part ici. Ensuite, je suis parti à mon tour, et sir Stanley a formé un troisième garçon. Je l'ai rencontré une ou deux fois. Je suppose que nous représentions, à nous trois, une sorte de testament humain de sir Stanley. Curieusement, cela fait des années que je ne leur ai parlé ni à l'un ni à l'autre.

Il semblait ému.

Artemis l'était tout autant. Maxime n'était qu'un homme, après tout. Et un homme n'avait-il pas besoin d'amis ?

D'amour ?

Dans le silence qui suivit, seulement brisé par le crépitement des flammes, elle entreprit de lui caresser doucement les épaules.

Puis demanda finalement :

- Quand es-tu devenu le Fantôme ?

Elle pensait qu'il refuserait de lui en dire davantage, et fut donc surprise lorsqu'il répondit :

- à dix-huit ans. C'était depuis longtemps un sujet de discorde, entre sir Stanley et moi. J'aurais voulu retourner plus tôt dans Saint-Giles, mais il s'y opposait. À dix-huit ans, j'ai décidé de voler de mes propres ailes.

Artemis fronça les sourcils. Un détail lui échappait. Elle écarta les jambes et rapprocha son fauteuil de Maxime.

- Pourquoi portes-tu ce costume d'Arlequin ?

Il s'esclaffa.

- Ça, C'était une idée de sir Stanley. Il avait un étrange sens de l'humour et nourrissait une passion pour le théâtre Il m'a fait confectionner ce costume et m'a expliqué qu'un homme masqué protégeait non seulement son identité mais aussi celle de sa famille. Il pouvait se déplacer comme un fantôme.

- Quelle étrange idée, tout de même.

- Je me suis parfois demandé si sir Stanley n'avait pas été le Fantôme de Saint-Giles dans sa jeunesse. En tout cas, la légende est plus ancienne que nous.

- Nous ?

- Les deux autres garçons qu'il a formés. Ils ont été également Fantôme de Saint-Giles. À des époques différentes, et parfois tous les trois en même temps.

- Ils ont été ? Ils sont morts ?

- Non. Ils ont simplement pris leur retraite. Je suis le dernier Fantôme de Saint-Giles en activité.

Solitaire. Encore et toujours. Artemis se pencha, si près qu'elle aurait pu l'embrasser.

- Maxime ?

Il tourna la tête et regarda ses lèvres.

- Oui ?

- Pourquoi étiez-vous dans Saint-Giles le soir où tes parents ont été tués ?

Son regard se durcit soudain, et Artemis comprit qu'elle avait été trop loin.

- Je ne m'en souviens plus, murmura-t-il.

Et il l'embrassa.

*Durant toute une année, Lin chevaucha en croupe derrière le roi Herla. Son cheval spectral galopait sans faire le moindre bruit. Le roi Herla tua nombre de cerfs et sangliers, mais il ne se réjouissait jamais de ses succès. En revanche, quand Lin attrapait parfois un lapin, il tournait la tête et elle sentait le poids de son regard sur elle. Et lorsqu'elle le regardait à son tour, ses yeux clairs exprimaient une solitude infinie.*

Artemis trouvait étrangement érotique d'embrasser Maxime dans cette position, même si elle n'était pas des plus commodes. Elle sentait sa barbe naissante lui griffer la peau et était obligée d'ouvrir grand la bouche - lui aussi, du reste - pour que leurs langues restent en contact. En d'autres termes, leur baiser manquait d'élégance. Mais certainement pas de passion.

Maxime lui enserra le cou pour lui maintenir la tête en place et continuer à profiter de ses lèvres, puis il se retourna subitement afin de lui faire face. Glissant le bras autour de sa taille, il attira son visage à lui et murmura « ma déesse », avant de recommencer à l'embrasser.

Il prenait tout son temps, l'explorait à loisir. Artemis émit un petit bruit de gorge, une sorte de grognement qui, en d'autres circonstances, n'aurait pas manqué de l'embarrasser, mais leur baiser était si enivrant qu'elle ne s'en soucia même pas. Rien d'autre n'importait que le ballet enfiévré de leurs langues. Elle aurait pu embrasser ainsi Maxime pendant des heures.

Mais il finit par rompre leur baiser, lui arrachant un gémissement de protestation.

Elle rouvrit les yeux. Il la fixait tel un prédateur s'apprêtant à bondir sur sa proie.

Elle soutint son regard, et il esquissa un sourire. Puis il arracha le plaid qui lui couvrait les jambes et retroussa ses jupes.

- Tu te souviens de ce matin dans les bois ? demanda-t-il d'une voix rauque. Le jour où tu es sortie de l'étang comme une déesse triomphante ? Ce matin-là, j'ai aperçu tes cuisses. Tu les dévoilais avec la timidité d'une sirène qui cherche à ensorceler les marins - et tu ne t'en rendais même pas compte, j'en suis sûr. En tout cas, le temps que tu sortes entièrement de l'eau, je bandais comme un cerf.

Artemis rougit à ces paroles très crues. Elle se souvenait de ce matin-là, mais elle n'avait pas idée de l'effet qu'elle avait produit sur lui. Dire qu'ils avaient bavardé tranquillement et que pendant tout ce temps, le sexe de Maxime était raide de désir. Pour elle.

À cette seule pensée, elle se sentait toute moite entre les cuisses.

Il sourit comme s'il lisait en elle. Il tenait toujours ses jupes dans les mains et les remontait lentement, à présent. Et si elle le laissait faire, il les retrousserait entièrement.

Et désormais, elle savait exactement comment il réagissait au spectacle de ses cuisses.

Il arqua un sourcil d'un air de défi. Mais s'il était un redoutable prédateur, Artemis n'avait rien à lui envier. Enfant, elle avait parcouru seule la forêt, s'était baignée dans des étangs, avait pourchassé les écureuils et grimpé aux arbres comme un garçon. Sous sa tenue austère de dame de compagnie, elle n'était pas moins sauvage que Maxime.

Pas moins hardie.

Aussi se contenta-t-elle de lui sourire tout en s'adossant à son siège. Si Maxime s'était attendu à des protestations de vierge effarouchée, il en serait pour ses frais.

De toute façon, elle n'était plus vierge.

Une lueur presque espiègle brilla dans ses prunelles, ses lèvres s'incurvèrent davantage et il inclina légèrement la tête, comme pour signifier son approbation.

Puis, d'un mouvement preste, il lui remonta ses jupes jusqu'à la taille.

Artemis avala sa salive.

Les yeux rivés aux siens, Maxime se retourna entièrement, glissa ses longues jambes sous le fauteuil de manière à se retrouver assis face à elle, son giron s'offrant à lui comme un festin.

Il lui caressa les hanches. S'il cherchait à la détendre, ce fut raté. Artemis s'accrochait à son regard par pur défi, mais son souffle s'était accéléré.

Maxime baissa brusquement les yeux.

Pendant un moment, il se contenta de la contempler sans faire le moindre geste. Mais son regard était si possessif qu'Artemis sentit quelque chose palpiter au creux de son ventre. Il la désirait. Il désirait cette partie de son corps. Elle était soudain jalouse de toutes les femmes qu'il avait regardées ainsi. Il n'avait pas le droit - *elles* n'avaient pas le droit.

Ce regard, cette expression n'étaient réservés qu'à elle.

Les mains de Maxime glissèrent de ses hanches à la jonction de ses cuisses. Il les lui écarta, puis, doucement, fit passer l'une de ses jambes par-dessus l'accoudoir du fauteuil. Elle se retrouvait ainsi totalement offerte.

Il s'inclina alors devant elle, tel un prêtre s'inclinant devant l'autel. Elle cessa de respirer, regarda sa bouche s'approcher de sa féminité. Et ferma les yeux.

Le contact de sa langue sur la partie la plus intime de son anatomie était si exquis qu'elle en trembla de la tête aux pieds. C'était la sensation la plus extraordinaire qu'elle ait jamais éprouvée et elle sut que, désormais, elle ne serait plus jamais la même. Maxime s'attaquait patiemment à sa façade, dissolvait le mortier, renversait les pierres, mettant à nu la femme qui se dissimulait derrière. Et le plus effrayant, c'était qu'Artemis n'était pas certaine de savoir qui était cette femme.

Car elle ne l'avait encore jamais rencontrée.

Maxime écarta doucement les replis de sa féminité, s'aventura plus loin entre ses cuisses. Artemis se cambra et gémit. Un long gémissement impossible à retenir.

Il l'embrassait, la léchait, la suçait, la dévorait tour à tour, et son cœur battait furieusement. Se tordant sous sa caresse, elle agrippa la tête de Maxime à deux mains pour le garder là, tout contre elle. Des bruits de succion obscènes emplissaient le silence. Artemis ne savait pas combien de temps elle survivrait s'il continuait, mais elle était sûre d'une chose : elle mourrait s'il cessait.

À l'instant de l'extase ultime, elle se leva de son siège. Comme un aigle qui écarterait les ailes pour capter l'onde d'une explosion survenue sous lui.

Elle avait l'impression de voler. De renaître.

Quand elle rouvrit les yeux, Maxime la regardait, sa bouche toujours entre ses cuisses, le regard

brûlant.

Elle lui caressa la joue, cherchant comment lui exprimer sa gratitude, mais les mots se dérobaient.

Le sourire aux lèvres, Maxime la saisit à la taille pour l'attirer doucement sur lui, à califourchon. Une main glissée derrière sa tête, il l'embrassa à pleine bouche. Sa langue avait un petit goût épicé - et elle savait d'où il venait.

Sans lâcher sa bouche, Maxime repoussa le fauteuil si bien qu'ils se retrouvèrent assis devant le feu.

- Noue les jambes autour de mes hanches, murmura-t-il.

Artemis s'exécuta tranquillement. Elle ne voyait pas de raison de se hâter. Mais quand elle se retrouva dans la position qu'il réclamait, son sexe dur se pressant contre le sien, il lui apparut que, peut-être, Maxime ne partageait pas son état d'esprit.

Lorsqu'il insinua la main entre eux pour déboutonner son pantalon, Artemis s'agrippa à son cou et baissa les yeux.

- Veux-tu de l'aide ?

Il lui mordilla la lèvre pour la punir de sa taquinerie, avant de l'embrasser de nouveau à pleine bouche. Voyant toutefois qu'il peinait à déboutonner son pantalon d'une seule main, elle s'en chargea à sa place. Il laissa échapper un juron lorsqu'elle libéra son sexe de sa prison de tissu.

C'était la première fois qu'elle le tenait entre ses mains - la première fois qu'elle tenait un sexe d'homme, du reste - et elle profita de l'occasion pour examiner son trophée. Sa peau était douce, découvrit-elle, surprise, veloutée presque. Elle le caressa doucement, émerveillé de sa dureté. Une petite goutte de liquide clair avait perlé à son extrémité. Elle y posa le doigt, le promena avec délicatesse sur toute la surface et vit son sexe tressaillir dans sa main.

Elle regarda Maxime entre ses cils. La violence de son désir lui dilatait les pupilles et lui crispait les traits.

- Ma déesse, souffla-t-il, avant de s'emparer à nouveau de ses lèvres.

Tout à coup, Artemis n'avait plus envie de jouer. Le désir palpitait en elle telle une force ramassée au creux de son corps, et qui ne demandait qu'à jaillir. Elle referma la main sur le sexe de Maxime, l'approcha de sa féminité.

Maxime répondit d'un coup de reins. Alors, retenant son souffle, elle le frotta lentement contre elle. Seigneur, il était si dur, si parfaitement fait pour elle !

À bout de patience, Maxime l'empoigna par les hanches et la souleva juste assez pour qu'elle se retrouve au-dessus de lui.

- Accroche-toi à moi, ordonna-t-il.

S'appuyant d'une main sur son épaule, elle le positionna de l'autre à l'orée de sa féminité. Lorsqu'il la laissa glisser lentement sur son sexe dressé, elle se raidit, craignant que ses chairs ne s'opposent à cette nouvelle intrusion.

Maxime fit une pause.

- Respire bien, murmura-t-il.

Elle hocha la tête. Il interpréta sa réponse comme un encouragement à continuer et l'empala en douceur. Le cœur d'Artemis battait à tout rompre et son souffle s'était fait haletant. Mais elle s'aperçut

avec soulagement qu'elle ne ressentait aucune douleur. Au contraire, elle trouvait du plaisir à être ainsi écartelée. Renversant la tête en arrière, elle ondula pour le prendre complètement en elle.

Maxime laissa échapper un grognement de mâle satisfaction et appuya le front contre elle. Elle fit courir ses mains le long de ses bras, sentit ses biceps durcir.

Ce fut son seul avertissement.

Maxime l'agrippa fermement par les hanches, la souleva, avant d'entrer de nouveau en elle d'un puissant coup de reins. Les pieds arrimés au sol, il se mit à la pilonner sans relâche.

Elle s'était autrefois imaginé que faire l'amour était une activité presque éthérée. L'union de deux âmes plutôt que celle de deux corps.

Or leur étreinte n'avait rien d'éthérée. Et Maxime n'avait plus rien de l'aristocrate sophistiqué. Il se servait de son corps pour son propre plaisir, allait et venait à un rythme furieux, le front en nage, le souffle erratique. En cet instant précis, il n'était guère plus qu'un animal.

Et Artemis s'en glorifiait. Elle avait réduit un duc capable de captiver tout un Parlement par la sûreté de son éloquence à l'état de bête lubrique.

Il s'enfonça une dernière fois en elle jusqu'à la garde, se figea, la tête renversée et laissa échapper un râle de pure jouissance.

Artemis captura ses lèvres tandis qu'il déversait sa semence en elle.

Le lendemain matin, Craven attendit sans mot dire qu'Artemis regagne sa propre chambre. Mais dès que la porte se fut refermée sur la jeune femme, il se tourna vers Maxime et le gratifia d'un regard noir.

- J'espère, Votre Grâce, que vous ne m'en voudrez pas de vous parler franchement...

- C'est si important ? marmonna Maxime, qui aurait préféré avoir bu son thé avant que son valet ne lui fasse la leçon.

Craven ignora l'interruption.

- ... mais je me demande si vous n'avez pas perdu la raison !

Maxime commença de se savonner le visage avec des gestes impatients.

- Si je voulais connaître ton opinion, je...

- Cela me peine beaucoup de vous parler ainsi, Votre Grâce, mais j'estime que c'est mon devoir.

Maxime s'empara de son rasoir. Craven était derrière lui, mais il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir qu'il se tenait le dos raide, la tête bien droite.

- Un gentleman ne viole pas une lady qui habite sous son toit, et qui se trouve, de ce fait, sous sa protection.

Maxime cogna son rasoir contre le bord de la cuvette, irrité contre Craven et contre lui-même.

- Je n'ai jamais violé une femme de ma vie.

- Comment qualifiez-vous le fait de séduire une jeune femme célibataire de bonne naissance ?

Le coup était rude et Maxime le prit de plein fouet. Artemis lui avait confié combien le comportement de son crétin de fiancé l'avait blessée. S'était-il mieux conduit que ce goujat ?

Certainement pas. Au moins, son fils de médecin n'avait pas été jusqu'à la *séduire*.

Contrairement à lui.

N'était-il pas en train de la blesser, lui aussi ? De lui briser le cœur ? Cette possibilité lui donnait envie d'écraser le poing contre le mur. Personne ne devrait être autorisé à faire du mal à sa déesse - lui, moins que quiconque. Craven avait raison : il se comportait comme un mufle et une fripouille. S'il était un vrai gentleman, il mettrait immédiatement un terme à leur relation et rendrait sa liberté à Artemis.

Sauf que c'était impossible. Il ne pouvait tout simplement pas renoncer à elle.

Il inspira un grand coup, puis déclara d'un ton crispé :

- Craven, ce qui se passe entre Mlle Greaves et moi ne te regarde pas.

- Vraiment ? répliqua son valet, et il y avait dans sa voix une tension rare. Qui cela regarde-t-il, dans ce cas ? Écoutez-vous vos sœurs ? Mlle Picklewood ? Ces messieurs du Parlement que vous appelez vos amis ?

Maxime se retourna lentement vers son valet. Personne ne lui avait jamais parlé ainsi.

Le visage de Craven était sévère.

- Vous avez toujours été inflexible avec vous-même, Votre Grâce. C'est ce qui vous a permis de survivre à la tragédie. C'est aussi ce qui a fait de vous un membre respecté du Parlement. Le problème, c'est que lorsque vous êtes dans l'erreur, il n'y a personne pour vous corriger.

Maxime plissa les yeux.

- Et pourquoi devrais-je me corriger ?

- Parce que vous savez pertinemment que ce que vous faites n'est pas bien.

- C'est elle qui est venue dans mon lit, pas l'inverse, marmonna Maxime, qui se sentit rougir d'offrir une si piètre excuse.

- Un gentleman doit savoir contrôler ses pulsions, rétorqua Craven. *Toutes* ses pulsions. Êtes-vous en train de reprocher vos fautes à Mlle Greaves ?

Maxime retourna à son rasoir. Il ne se sentait pas le courage de soutenir le regard de son valet.

- Je ne reproche rien à personne.

- Vous devriez, pourtant.

- Craven.

Son valet ne se laissa pas intimider.

- Annoncez-moi que vous désirez l'épouser et je serai ravi.

Maxime se raidit. Ce qu'il désirait et ce qui était bon pour son duché étaient deux choses différentes.

- Tu sais bien que c'est impossible. Je projette d'épouser lady Penelope Chadwicke.

- Et vous savez bien, *Votre Grâce*, que lady Penelope est une créature frivole qui ne vous arrive pas à la cheville. Ni à celle de Mlle Greaves, en l'occurrence.

- Attention, Craven, lança Maxime d'une voix glaciale. N'insulte pas la future duchesse.

- Vous ne lui avez pas demandé sa main.

- Pas encore.

- Pourquoi ne pas clarifier les choses ? Pourquoi ne pas épouser la femme avec qui vous couchez déjà?

- Parce que, comme tu ne l'ignores pas, sa famille est contaminée par la folie.

- On pourrait en dire autant d'une bonne moitié des familles de l'aristocratie anglaise, ironisa Craven. Et même plus de la moitié si on compte les Écossais. En outre, je vous rappelle que lady Penelope est elle-même *parente* de Mlle Greaves. Selon vos critères, elle n'est donc pas non plus apte à vous épouser.

Maxime serra les dents. Craven avait assisté à son baptême. Il lui avait appris à se raser. Il s'était tenu à ses côtés quand il avait conduit son père et sa mère dans la crypte où ils reposeraient à jamais. Craven n'était pas un simple domestique.

C'est pourquoi il s'obligea à ne pas élever la voix.

- Lady Penelope n'a pas de frère aliéné, meurtrier de surcroît. Épouser Mlle Greaves nuirait au duché. Je dois à la mémoire de mon père...

- Votre père ne vous aurait jamais laissé épouser lady Penelope ! s'écria Craven.

- C'est bien pour cela que je vais l'épouser, répliqua Maxime.

Craven se contenta de le fixer du regard. De ce regard dont il l'avait gratifié lorsque, encore enfant, il avait giflé sa sœur Hero. Lorsqu'il avait abusé du vin pour la première fois de sa vie. Lorsqu'il avait refusé de parler après la mort de ses parents. C'était le genre de regard qui signifiait : « Un tel comportement n'est pas digne du duc de Wakefield. »

Et ce regard avait toujours arrêté Maxime.

Mais pas cette fois. Cette fois, c'était lui qui avait raison et Craven, tort. Le duc de Wakefield ne *pouvait pas* épouser Artemis Greaves. En revanche, il pourrait la garder auprès de lui comme son plus précieux trésor.

Car il n'était pas sûr, au point où il en était, de pouvoir vivre sans elle.

Il tourna vers son valet un visage de marbre.

- J'épouserai lady Penelope et je continuerai de coucher avec Mlle Greaves si cela me chante. Si cela ne te convient pas, tu es libre de quitter mon service.

Craven le dévisagea en silence, et Maxime se souvint que le lendemain de la mort de ses parents, c'est le visage de Craven qu'il avait vu en premier à son réveil. Craven qui l'avait veillé toute la nuit, assis dans un fauteuil à son chevet.

Son valet tourna finalement les talons et sortit en refermant doucement la porte derrière lui.

Maxime eut l'impression qu'on lui avait tiré une balle en plein cœur.

*Pendant toute cette année où Lin chevaucha derrière le roi Herla, elle n'échangea pas un seul mot avec lui. Et quand revint la nuit de l'équinoxe d'automne, elle inspira un grand coup pour se donner du courage et elle fit ce que le petit homme des montagnes lui avait conseillé : elle attrapa son frère jumeau pour le jeter à bas de son cheval. Aussitôt, Tam se transforma en un monstrueux chat sauvage.*

Les marches de la cave étaient glissantes et Artemis les descendait d'un pas prudent, car elle portait le plateau sur lequel se trouvait le petit déjeuner d'Apollon : du thé, du pain frais, du beurre, de la marmelade et des œufs à la coque.

Elle cala le plateau contre sa hanche le temps de glisser la clé dans la serrure. Elle trouvait bizarre d'enfermer son frère à double tour - qui oserait fouiller dans les caves du duc ? -, mais Maxime et Craven avaient tous deux assuré que c'était préférable.

À l'intérieur, rien ne semblait avoir changé depuis qu'elle avait souhaité bonne nuit à son frère, la veille au soir. Le brasero brûlait toujours et Apollon était toujours assis sur son lit de fortune. Mais en s'approchant, elle découvrit qu'il y avait une différence de taille : son frère avait un boulet attaché à la cheville par une chaîne. Elle s'immobilisa.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il avait beau avoir été battu à mort et ne plus être en état de parler, Apollon n'avait aucun mal à exprimer sa pensée.

Il leva les yeux au ciel. Puis contempla le boulet et la chaîne, et feignit de tressaillir comme s'il les voyait pour la première fois.

Artemis réprima un sourire. L'affaire était grave.

Elle posa le plateau à côté de son frère. La chaîne était assez longue pour lui permettre quelques déplacements.

- Apollon, qui a fait cela ? Maxime ?

Il ne daigna pas répondre, s'empara du morceau de pain qu'il rompit. Il fit une pause, puis se mit à manger presque délicatement.

Artemis se rembrunit, étonnée par ce comportement étrange.

- Apollon, réponds-moi s'il te plaît ! Pourquoi t'a-t-on enchaîné ?

Il prit sa tasse, regarda sa sœur par-dessus le rebord et but une gorgée de thé avant de la reposer sur le plateau. Il ramassa ensuite le petit carnet qui gisait à côté de son lit, griffonna quelques mots et le tendit à Artemis.

*Je suis fou, avait-il écrit.*

- Tu sais bien que c'est faux, répliqua-t-elle en lui rendant son carnet.

Il la dévisagea un instant, son regard s'adoucit, puis il écrivit de nouveau.

Artemis s'assit près de lui.

*Tu es bien la seule, ma sœur chérie, à me croire sain d'esprit. Je t'aime pour cela.*

Artemis déglutit péniblement.

- Je t'aime, moi aussi, souffla-t-elle en lui caressant la joue. Même si parfois, tu me fais enrager.

Il sourit et s'attaqua à ses œufs à la coque.

- Apollon, que s'est-il passé à Bedlam ? demanda-t-elle doucement. Pourquoi t'ont-ils battu à mort ?

Il mangeait sans la regarder.

Artemis soupira. Après tout, l'essentiel était qu'il soit en vie. Et qu'il mange désormais à sa faim.

En revanche, elle ne supportait pas de le voir enchaîné comme un animal.

- Je parlerai à Maxime, reprit-elle. Il comprendra que tu as été accusé à tort et que tu n'es pas du tout fou.

En dépit de son assurance de façade, elle commençait à douter que Maxime puisse changer d'avis. Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait accepter que son frère reste enchaîné - c'était à peine mieux que Bedlam.

Tout en mâchant ses œufs, il lui jeta un regard en coin et, pour quelque raison inexplicable, cela la rendit nerveuse.

Il reprit le carnet pour y inscrire un seul mot, en capitales : *MAXIME ?*

Artemis s'empourpra.

- C'est un ami.

Apollon arqua un sourcil sardonique, puis écrivit : *Il doit en effet être un grand ami pour m'avoir sorti de Bedlam à ta demande.*

- Je suppose qu'il a vu là l'occasion de faire une bonne action.

Son frère afficha une expression incrédule. Il écrivit encore : *J 'ai perdu ma voix, mais pas ma faculté de raisonnement.*

- Je n'en ai jamais douté.

Mais il n'avait pas fini d'écrire. *Je n'aime pas te savoir aussi proche d'un duc.*

Artemis leva le menton.

- Tu préférerais que je ne fréquente que des comtes et des vicomtes ?

Il lui donna un petit coup d'épaule, puis : *Très drôle. Tu sais très bien ce que je veux dire.*

Apollon était la personne la plus chère à son cœur et Artemis détestait lui mentir. Mais la vérité ne ferait que le mettre en colère.

- Ne t'inquiète pas pour moi. Un duc ne s'intéressera jamais à une dame de compagnie. Tu sais que lady Phoebe est mon amie. Je suis ici pour lui tenir compagnie pendant que sa cousine, Mlle Picklewood, est à Bath. C'est tout.

Son frère la fixa d'un regard suspicieux jusqu'à ce qu'elle lui fasse remarquer que son thé refroidissait. Il termina son petit déjeuner sans plus poser de questions.

Cependant, Artemis méditait ses propres paroles. D'une certaine manière, elle avait dit vrai : un duc n'avait aucune raison de s'intéresser à elle. Maxime n'avait d'ailleurs pas laissé entendre que leur liaison serait appelée à se prolonger. Et s'il ne désirait coucher que quelques nuits avec elle ? Que deviendrait-elle ensuite ? Elle n'imaginait pas retourner auprès de Penelope, quand bien même sa cousine ignorerait ce qui s'était passé.

Quoi qu'il arrive, elle ne retrouverait pas son existence d'avant.

Ce soir-la, Maxime éprouva une exaltation particulière à se faufiler dans les rues de Londres habillé en Fantôme de Saint-Giles. Comme s'il était impatient de libérer la bête qui sommeillait en lui. Cela faisait presque vingt ans - plus de la moitié de son existence - qu'il traquait l'assassin de ses parents. Il ne s'était pas marié, n'avait pas entretenu de maîtresse et n'avait même jamais eu de vrais amis. Toutes ses pensées, toute son énergie avaient été consacrées à un seul but : venger ses parents.

Et jamais il n'avait été plus près d'échouer.

Il se mit à pleuvoir, comme si les cieux eux-mêmes pleuraient sur sa faiblesse.

Maxime s'arrêta un instant pour offrir son visage à la pluie. *Combien de temps ?* Seigneur, combien de temps devrait-il encore chercher ? Craven avait-il raison ? Avait-il fait suffisamment pénitence ou était-il condamné à continuer encore et encore ?

Il se remit en route. Les pavés mouillés étaient glissants, et la pluie tombait maintenant à verse, mais cela n'empêchait pas les Londoniens de sortir. Il croisa deux dandys qui s'abritaient sous leurs redingotes tendues au-dessus de leurs têtes. L'un d'eux poussa un cri en l'apercevant, et il dut accélérer l'allure pour se fondre dans la nuit.

Il repéra d'autres passants. De toute évidence, il était sorti trop tôt.

Bifurquant sur sa droite, il escalada un pilier qui supportait le premier étage en encorbellement d'un immeuble. Et se retrouva nez à nez avec un gamin blond en robe de chambre qui regardait par la fenêtre. Pris de court, Maxime s'immobilisa un instant, tandis que le garçon, médusé, portait un doigt à sa bouche, puis il poursuivit son ascension. Il se hissa sur le toit et s'élança au pas de course. Les tuiles étaient aussi glissantes que les pavés, et la pluie qui tombait sans discontinuer trempait sa tunique et jetait sur la ville un voile sinistre.

En bas, les gens couraient pour aller s'abriter. Maxime, lui, courait de toit en toit, risquant à chaque saut une chute fatale.

Il approchait de Saint-Giles. Impossible de se tromper : l'odeur de misère et d'abandon empuantissait l'air. Il croyait sentir le gin - cet alcool maudit qui pervertissait tout le quartier, le plongeait dans les affres de la maladie, semait la mort partout où il passait.

Cette pensée lui soulevait le cœur.

Il poursuivit sa course inlassablement, sans se soucier de la pluie, de l'heure, du jour, de quoi que ce soit d'autre que sa quête.

Jusqu'à ce qu'il le trouve enfin.

Lucifer se tenait sur une placette si petite qu'elle n'avait même pas de nom. Il était à cheval et braquait son pistolet sur la tête d'un jeune homme qui gémissait de peur.

D'instinct, sans réfléchir, Maxime se laissa glisser le long de la façade de l'immeuble et tomba entre le jeune homme et Lucifer.

Sans hésiter, celui-ci braqua son arme sur Maxime et fit feu.

Du moins, il essaya.

Maxime, tout dégoulinant de pluie, lui sourit.

- Ta poudre est mouillée.

Le jeune homme en profita pour prendre ses jambes à son cou.

- Encore toi, dit Lucifer, la voix à demi étouffée par le foulard trempé qui lui couvrait le bas du visage.

Il ne semblait pas le moins du monde inquiet.

Maxime s'approcha. Bien que la lumière soit faible, il vit clairement l'émeraude accrochée au foulard du brigand. Et il la reconnut.

Un frisson d'excitation le parcourut. *Enfin*. Dieu tout-puissant. Enfin.

- Tu as quelque chose qui m'appartient, Lucifer.

- Ah oui ?

- Cela, dit Maxime en indiquant la pierre précieuse du menton. Cette émeraude appartenait à ma mère. Il y en avait deux. As-tu aussi l'autre ?

À sa grande surprise, Lucifer éclata d'un rire tonitruant qui résonna entre les murs des bâtiments bordant la placette.

- J'aurais dû te reconnaître, Votre Grâce ! Mais il est vrai que tu n'es plus le gamin d'il y a dix-neuf ans.

- Non, en effet.

- En revanche, tu es toujours aussi stupide, reprit Lucifer. Si tu veux l'autre émeraude, je te conseille de la chercher chez toi.

Maxime en avait assez entendu. Il dégaina son épée et chargea.

Lucifer tira violemment sur ses rênes. Son cheval se cabra et ses fers brillèrent dans la pénombre. Maxime plongea en avant dans l'intention de contourner l'animal pour attaquer son maître par le flanc. Mais à l'instant où les sabots heurtèrent le pavé, Lucifer éperonna sa monture et s'enfuit au triple galop.

Maxime balaya du regard la façade de l'immeuble le plus proche à la recherche de points d'appui qui lui permettraient de l'escalader. S'il ne grimpait pas très vite sur les toits, Lucifer lui échapperait.

Il s'accrocha à une brique qui faisait saillie, mais celle-ci se détacha du mur et Maxime tomba à la renverse.

Il demeura allongé sur le sol crasseux tandis que la douleur se diffusait dans tout son corps et que la pluie lui martelait le visage.

Artemis fut réveillée par deux bras puissants qui la tirèrent hors de son lit. Elle aurait dû s'affoler, mais cela lui parut étrangement normal. Tandis qu'il la portait dans le couloir, elle étudia le visage de Maxime. Ses traits étaient tirés, son regard sans vie, ses lèvres pincées. Elle sentait son cœur battre à grands coups sourds sous sa joue.

Tendant la main, elle suivit du doigt les lignes dures qui encadraient sa bouche. Il baissa les yeux sur elle et la sauvagerie qu'elle y découvrit lui arracha un cri étouffé.

Il ouvrit la porte de sa chambre d'un coup d'épaule et alla la déposer sur son lit tel un trophée de guerre.

Puis il commença d'ôter ses vêtements

- Déshabille-toi, ordonna-t-il.

Sans mot dire, Artemis se redressa en position assise. Elle eut à peine le temps de se débarrasser de sa chemise de nuit que Maxime, entièrement nu, s'allongeait près d'elle.

- Je t'interdis de dormir ailleurs que dans mon lit.

Elle aurait pu protester, mais déjà il la faisait rouler sur le ventre.

- Tu es à moi, dit-il en la couvrant de son corps. À moi et à personne d'autre.

- Maxime...

- Capitule, ma chasserresse, coupa-t-il en lui écartant les jambes. Rends-toi, ma déesse vierge.

- Je ne suis plus vierge. Tu m'as déflorée.

- Et je vais recommencer pas plus tard que maintenant. Ensuite, je t'enfermerai dans un château loin d'ici, à l'abri des regards des autres hommes. Et chaque nuit, je viendrai dans ton lit, et je plongerai mon sexe dans ta chatte, et je te baiserais jusqu'à l'aube.

Loin d'effrayer Artemis, ces paroles crues, ces propos presque délirants la firent se tortiller de désir.

- Tu en as envie, ma déesse ? Tu as envie de n'être qu'à moi, dans un endroit à l'écart de ce satané monde, où il n'y aurait que nous deux ?

- Oh oui ! répondit Artemis d'un ton farouche.

- Le jour, j'irai chasser le gibier. Je le ferai rôtir moi-même, puis je t'installerai sur mes genoux et je te nourrirai bouchée après bouchée. Tu ne mangeras que dans ma main.

Artemis ne put s'empêcher de rire, car elle savait qu'il ne désirait pas réellement une femme prête à se plier à sa volonté.

Elle se retourna pour lui faire face.

- Non, dit-elle en lui encadrant le visage de ses mains. J'irai chasser avec toi. Je suis ton égale, milord. Ton égale et ta compagne.

- Tu l'es, acquiesça-t-il avant de prendre possession de sa bouche.

Ses lèvres sentaient la pluie. Et le vin. Et autre chose encore. Artemis était déterminée à lui parler - de son avenir et de la libération d'Apollon -, mais dans l'immédiat, elle voulait oublier la réalité. La réalité était une mégère qui vous empêchait d'être heureux.

Elle ne connaîtrait peut-être jamais le bonheur, mais elle pouvait au moins profiter de ces instants d'extase charnelle.

Elle lui rendit son baiser avec ardeur, enfonçant les ongles dans la chair de son dos comme pour y imprimer sa marque.

Son torse appuyait sur ses seins, et elle sentait sa virilité palpiter entre ses cuisses.

Il se hissa sur les coudes.

- Je vais te baiser, ma déesse, mais par-derrière

Et il la retourna de nouveau sur le ventre.

Artemis creusa les reins, autant pour protester d'être traitée aussi cavalièrement que parce qu'elle était excitée. Elle sentit le sexe de Maxime se glisser entre ses cuisses, frotter contre sa fente. Un jour, se promit-elle, elle explorerait chaque centimètre carré de son corps magnifique mais, pour l'instant, tout ce qu'elle voulait, c'est l'avoir en elle.

Il combla son désir.

Pesant sur elle de tout son poids, il la pénétra d'une seule poussée puissante, et elle gémit de plaisir. Dans cette position, elle pouvait à peine bouger, et encore moins répondre à ses coups de reins.

Maxime en était parfaitement conscient, à en juger par le rire grave qui lui échappa. Elle le sentit durcir en elle, et une onde de chaleur la submergea. Elle était trempée, soudain, et ne put s'empêcher d'onduler sous lui.

Il grogna, lui mordilla le lobe de l'oreille avant de s'enfoncer en elle plus profondément.

- Soumets-toi, ma douce chasseresse, murmura-t-il. Tu es tellement chaude, je pourrais rester des heures ainsi.

Artemis s'efforça d'arrondir le dos. Il rit et en profita pour passer les mains sous elle et les refermer sur ses seins, tandis que ses longues jambes, disposées de chaque côté des siennes, la tenaient captive.

- Ma déesse, tu es ce que j'ai de plus cher au monde.

Artemis ne put retenir un sanglot.

- C'est bien, dit-il. Pleure pour moi. Supporte ma douleur. Prends ma semence en toi, car je n'ai rien d'autre à t'offrir.

Sur ce, il se mit à la pilonner férocement.

Artemis enfonça la tête dans l'oreiller. C'était à la fois trop et trop peu. Un assaut ininterrompu, une fête de tous les sens, une explosion charnelle.

- Jouis, ma déesse ! l'encouragea-t-il. Laisse-moi me noyer dans ta passion.

Et elle jouit. Avec une violence inouïe.

Comme si le monde avait cessé d'exister.

Maxime la rejoignit dans l'extase et s'écroula sur elle, pantelant. Il était lourd sur elle, mais elle n'osait lui demander de bouger. Il s'était passé quelque chose, ce soir. Quelque chose qui l'avait rendu presque fou. Quelque chose de terrible.

Elle tourna la tête

- Qu'y a-t-il, Maxime ? chuchota-t-elle. Que t'est-il arrivé ?

Il bascula sur le côté, et l'attira aussitôt contre lui, comme s'il ne supportait pas de ne pas la toucher.

- Je l'ai trouvé. L'homme qui a tué mes parents. Je l'ai trouvé et je l'ai perdu.

Artemis était bouleversée.

- Oh, Maxime...

Il lécha un petit rire sec, vibrant d'amertume.

- C'est un brigand qui se fait appeler Lucifer. Ma mère... ma mère portait ses émeraudes, ce soir-là.

Un somptueux collier constitué de sept émeraudes taillées en poire et d'un diamant accrochés à une chaîne en or, elle-même sertie d'émeraudes plus petites. Il a dû le démonter après l'avoir volé, car quelques années plus tard j'ai retrouvé la première pierre au cou d'une courtisane. Cela m'a pris des années, mais j'ai réussi à reconstituer le collier en partie. J'ai retrouvé la chaîne, le diamant et cinq des sept émeraudes. Hier soir, il m'avait semblé en voir une accrochée au foulard de Lucifer. Et ce soir, j'en ai eu la confirmation. C'était bien l'une des émeraudes de ma mère. Je lui ai demandé où était la dernière et sais-tu ce qu'il m'a répondu ?

- Non, murmura Artemis, en proie à un affreux pressentiment.

Maxime esquissa un sourire sans joie.

- Il m'a conseillé de la chercher chez moi.

Artemis se redressa.

- Oh, mon Dieu !

*Lin sauta sur son frère et s'accrocha farouchement à lui malgré ses tentatives pour la désarçonner et lui donner des coups de griffe. Car le petit homme dans la montagne lui avait dit que si jamais elle lâchait son frère avant le chant du coq, ils seraient condamnés à errer éternellement. Le roi Herla ne semblait pas s'être aperçu de ce qui se passait derrière lui, mais ses mains se crispèrent sur ses rênes. Tam se transforma alors en serpent.*

Maxime contemplait l'émeraude posée dans la paume d'Artemis. Après son récit, la jeune femme avait enfilé sa chemise de nuit et avait quitté la chambre en courant sans lui donner d'explication. Elle était revenue peu après, serrant quelque chose dans son poing.

À présent, Maxime se demandait s'il ne devait pas s'estimer trahi.

- Où *diable* as-tu eu cela ?

- Je... commença-t-elle, refermant les doigts sur la pierre précieuse. Ce n'est certainement pas ce que tu penses, ajouta-t-elle, indignée.

Maxime croisa son regard.

- Et je pense quoi selon toi ?

- Que je suis impliquée dans le meurtre de tes parents.

Présenté ainsi, c'était évidemment grotesque.

- Désolé, fit-il. Je veux simplement que tu me racontes.

Elle s'éclaircit la voix.

- Mon frère me l'a offerte pour mon quinzième anniversaire.

Maxime se raidit.

- Kilbourne ?

- Oui.

Songeur, il baissa les yeux. L'assassin s'était montré prudent. Maxime n'avait trouvé la première émeraude que dix ans après le drame. À force de recherches, il avait découvert que la pierre n'avait été vendue que quelques mois plus tôt. Malheureusement, la piste s'était arrêtée là : le bijoutier qui avait conclu la vente avait été retrouvé baignant dans son sang.

Il avait racheté la cinquième émeraude trois ans auparavant. Et le vendeur avait pareillement péri : l'assassin avait dû se rendre compte que ces émeraudes risquaient de le trahir en permettant de remonter jusqu'à lui.

Mais si Artemis disait vrai, alors Kilbourne pouvait peut-être l'aider à retrouver la trace de l'assassin. Le vicomte le connaissait peut-être même personnellement.

- à qui ton frère l'avait-il achetée ?

- Je l'ignore. Il ne me l'a jamais dit. Et je n'ai appris que c'était une véritable émeraude il y a seulement quelques mois, quand j'ai voulu la vendre.

Maxime fixa longuement la pierre précieuse avant de se lever. Il souleva le couvercle d'un coffret posé sur sa table de nuit et il tira une clé dont il se servit pour ouvrir un tiroir secret ménagé dans le meuble.

L'intérieur du tiroir était tendu de velours noir sur lequel reposait ce qui restait du plus précieux trésor de sa mère : les émeraudes des Wakefield.

Artemis s'approcha. Puis il lui prit doucement la main pour y déposer l'émeraude qu'elle serrait dans son poing. Il garda sa main dans la sienne un instant, avant de la lâcher. Il était bien conscient qu'elle ne se contentait pas seulement de lui rendre ce qui lui appartenait : elle lui offrait sans doute la piste la plus sérieuse pour identifier Lucifer.

Il n'osait la regarder, car il sentait bien que ce n'était pas seulement la gratitude qui lui gonflait la poitrine.

Il déposa l'émeraude à côté de ses sœurs. Le collier était presque entièrement reconstitué, à l'exception d'un trou en son centre.

- Il n'en manque plus qu'une, souffla-t-elle.

- Oui. Celle que porte Lucifer à son cou.

Il referma le tiroir et le verrouilla, avant d'ajouter :

- Quand je l'aurai récupérée, je ferai rattacher toutes les pierres.

- Et tu offriras le collier à Penelope, dit-elle tranquillement.

Maxime tressaillit. Il ne s'était certes jamais projeté aussi loin dans le futur. Durant toutes ces années, récupérer les émeraudes et traîner l'assassin de ses parents en justice avait occupé toutes ses pensées. Il ne s'était pas demandé ce qui se passerait ensuite.

Mais Artemis avait raison. Ce collier appartenait de droit à la duchesse de Wakefield.

Il se tourna vers cette femme qui lui avait donné son corps, et peut-être son cœur. Cette femme qui le connaissait mieux que quiconque. Cette femme qu'il ne pourrait *jamais* honorer comme elle le méritait.

Et comme il le souhaitait.

- Oui, répondit-il

- Penelope l'adorera, assura-t-elle sans ciller - sa déesse si courageuse. Elle a un faible pour les bijoux et ces émeraudes sont magnifiques. Elle sera superbe avec ce collier.

Sa bravoure irrita Maxime. Elle ne manifestait aucune jalousie, aucune colère à la pensée qu'il coucherait avec une autre femme, et sa réaction, bizarrement, lui donnait envie d'enfoncer le clou. Pour l'obliger à reconnaître ce que cette situation avait d'obscène. À dire à voix haute qu'il lui appartenait.

- Resplendissante même, renchérit-il avec cruauté. Je lui achèterai peut-être des boucles d'oreilles pour aller avec.

Artemis accrocha son regard.

- Crois-tu ?

Et il eut, à cet instant précis, l'absolue certitude qu'il n'achèterait jamais de boucles d'oreilles à Penelope.

- Non, lâcha-t-il.

Il ferma les yeux. Si Artemis pouvait supporter cette épreuve, il n'y avait pas de raison qu'il n'en soit pas capable. Au moins, il était sur d'avoir Artemis pour lui - même si ce n'était que partiellement.

Il rouvrit les yeux, remit la clé à sa place, puis attira la jeune femme sur le lit. Il remonta drap et couvertures, les arrangea tendrement sur elle.

- Je demanderai demain matin à ton frère comment il s'était procuré cette émeraude.

Elle posa la tête sur son épaule.

- Je sais que tu penses qu'Apollon est un meurtrier, mais il n'a pu jouer aucun rôle dans l'assassinat de tes parents. Il était beaucoup trop jeune à l'époque.

Maxime tendit la main pour moucher les chandelles.

- Je sais. Mais il connaît peut-être l'assassin, ou quelqu'un qui le connaît. Quoi qu'il en soit, je dois l'interroger.

- Mmm, fit-elle d'une voix endormie. Maxime ?

- Oui ?

- As-tu fait fouiller ma chambre, à Pelham House ?

- Pardon ?

Elle traça du doigt un cercle sur son torse.

- Le matin où tu m'as envoyé un messenger pour me prévenir que tu avais libéré Apollon, quelqu'un a fouillé ma chambre. Après que j'eus appris que l'émeraude était vraie, enchaîna-t-elle, j'ai préféré la porter sur moi en permanence, car je craignais qu'on ne me la vole. J'ai accroché ensuite ta bague à la même chaîne.

Maxime se souvenait de cette chaîne

- Pourquoi n'ai-je jamais vu l'émeraude à ton cou ? s'étonna-t-il.

- Je... je l'avais enlevée avant que nous... Mais peu importe. Après notre baiser dans les ruines de l'abbaye, je suis rentrée au château sans prendre la peine de remettre mon fichu. Ma chaîne était donc visible à ce moment-là. Ainsi que l'émeraude et ta bague qui y étaient accrochées.

Maxime comprit immédiatement.

- Tous mes invités ont donc pu la voir.

- Oui.

- Si quelqu'un a ensuite fouillé ta chambre, c'est sans doute la preuve que l'assassin se trouvait à Pelham House. Et qu'il a mangé à ma table.

Cette idée l'emplissait de rage.

Artemis lui caressa doucement le torse pour l'apaiser.

- Ce pourrait être n'importe lequel des hommes présents, selon toi ?

Maxime réfléchit.

- Watts est plus jeune que moi.

- Tu peux donc l'exclure de la liste.

- Oui. Ce qui nous laisse Oddershaw, Noakes, Barclay et Scarborough.

Scarborough, qui avait été un ami de ses parents.

Ils méditèrent un moment en silence, puis Maxime murmura :

- Merci.

- De quoi ?

Il se racla la gorge avant de répondre d'une voix rauque :

- De m'avoir raconté tout cela. D'être là.

Artemis ne répondit pas, mais sa main s'immobilisa sur son torse, là où se trouvait son cœur.

Maxime ouvrit les yeux, le lendemain, serrant Artemis dans ses bras. Pour la première fois depuis une éternité, non seulement il n'avait pas fait le moindre cauchemar ni ne s'était réveillé, mais il se sentait... apaisé, corps et âme.

Il promena les lèvres sur la nuque d'Artemis. Elle était toute douce et souple dans son sommeil, sans plus rien de la vierge chasseresse toujours prête à frapper. Maxime l'aimait en divinité conquérante, capable de le regarder dans les yeux et de lui dire qu'elle était son égale. Mais son cœur se gonflait de tendresse lorsqu'il la contemplait, ainsi endormie dans ses bras, si délicate et vulnérable.

Elle s'étira avec un petit gémissement.

- Quelle heure est-il ?

Il jeta un regard en direction de la fenêtre.

- Pas plus de 7 heures, estima-t-il.

Elle s'exclama et voulut se lever.

Il resserra son étreinte.

- Maxime, il faut que je m'en aille tout de suite ! Les domestiques vont se lever.

Il lui embrassa la nuque.

- Qu'ils se lèvent.

- Ils vont savoir que je suis ici. Nous serons découverts.

- Quelle importance ?

Elle roula sur le dos et le regarda. L'un de ses seins pointait audacieusement au-dessus du drap.

- Tu te moques que tout le monde soit au courant ?

Il déposa un baiser sur son sein.

- Maxime. Je t'ai posé une question.

- Je t'achèterai une maison.

Elle baissa les yeux sans mot dire, et Maxime éprouva soudain le besoin irrésistible de l'entendre acquiescer à sa proposition. Quelque chose qui ressemblait à de la peur l'étreignit.

- Soit ici, à Londres ou alors, à la campagne, continua-t-il. Mais si tu t'installes à la campagne, je ne pourrai pas te voir aussi souvent que je le voudrais.

Des bruits de pas dans le couloir les avertirent que les domestiques commençaient à s'affairer.

Artemis gardait les yeux obstinément baissés. Maxime s'aplatit sur le drap, s'efforçant de croiser son regard.

- Je peux aussi t'acheter une maison à Londres et une autre à la campagne.

Pas de réponse. Maxime commençait à s'inquiéter sérieusement.

- Artemis...

Elle leva enfin les yeux. Ils étaient secs et son regard était dépourvu d'émotion.

- Très bien, dit-elle.

Il aurait dû éprouver un sentiment de triomphe, au lieu de quoi il ne ressentit qu'une grande tristesse. Et même, un sentiment de perte. Et soudain, il comprit :

Artemis ne serait jamais à lui - pas vraiment.

En tout cas, pas de cette manière.

Et c'est peut-être pour cela que le baiser qu'il lui donna fut si dur, empreint de désespoir.

Artemis entrouvrit les lèvres comme si elle n'était qu'une catin soumise à son bon plaisir. Sa passivité le déstabilisa, car il savait bien qu'elle n'était pas sincère. Il roula sur elle, l'emprisonnant sous son corps comme s'il pouvait aussi emprisonner son cœur. Il était prêt à tout donner à cette femme, pourvu qu'elle ne le quitte pas.

La porte de la chambre s'ouvrit.

- Dehors ! cria Maxime au domestique, quel qu'il soit, qui avait osé le déranger.

Ils entendirent un petit cri étranglé et la porte se referma vivement.

- Tu t'es montré un peu rude, fit Artemis.

Il se renfrogna.

- Tu aurais préféré qu'elle nous regarde baiser ?

- Ne sois pas grossier, répliqua-t-elle.

Elle le repoussa, et il céda à contrecœur, conscient de s'être mal conduit. Elle se leva, offrant le spectacle de sa glorieuse nudité.

- De toute façon, ajouta-t-elle, ils ne tarderont pas à savoir que je suis ta maîtresse.

Il grimaça

Artemis haussa un sourcil.

- C'est ce que tu veux, n'est-ce pas ? Que je sois ta maîtresse ?

- Je ne peux pas avoir ce que je veux réellement.

- Vraiment ? répliqua-t-elle, désinvolte. Tu es pourtant le duc de Wakefield, l'un des hommes les plus puissants d'Angleterre. Tu sièges au Parlement, tu possèdes des domaines à ne plus savoir qu'en faire et tellement d'argent que tu pourrais prendre des bains de pièces d'or. Je me trompe ? conclut-elle en se penchant pour ramasser sa chemise de nuit.

- Tu sais très bien que non.

- Dans ce cas, Votre Grâce, il me semble que tu peux avoir tout ce que tu désires, y compris moi, apparemment. Alors, s'il te plaît, ne m'insulte pas en prétendant le contraire.

Maxime ferma les yeux. Il avait espéré que les choses se passeraient plus facilement.

- Que veux-tu ?

Pas de réponse. Il rouvrit les yeux. Artemis lui avait emprunté son peignoir, et l'enfilait sur sa chemise de nuit.

- Rien, en fait, répondit-elle finalement, s'adressant à ses mains. Ma liberté, peut-être.

*Sa liberté.* Voulait-elle qu'ils se séparent ?

- Je ne te laisserai pas partir, répliqua-t-il sèchement.

Elle lui jeta un regard sardonique.

- Te l'ai-je demandé ?

- Artemis...

- Dans l'immédiat, coupa-t-elle avec brusquerie, tout ce que je veux, c'est que mon frère recouvre sa liberté. Tu l'as enchaîné !

- Bien sûr, que je l'ai enchaîné. Il reprend des forces à toute allure et il est tout en muscles. D'ailleurs, tu devrais faire attention, désormais. Il pourrait s'en prendre à toi.

Artemis le fixa d'un regard incrédule.

Maxime grimaça.

- Je vais lui trouver un endroit plus confortable que la cave. Peut-être une chambre avec des barreaux...

- Tu veux dire une *cage* ?

- Nous en avons déjà discuté. Je ne prendrai pas le risque que ce fou te fasse du mal.

Elle soupira et s'assit au bord du lit.

- Apollon s'est réveillé, il y a quatre ans, à côté des cadavres de ses compagnons de beuverie. Mais il ne les a pas tués. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est de s'être enivré.

Maxime afficha une expression ironique.

- Alors pourquoi s'est-il retrouvé à Bedlam ?

- Parce que personne ne l'a cru quand il a expliqué qu'il ne se souvenait de rien. Et parce que mon

oncle a jugé préférable de l'enfermer à l'asile plutôt que de risquer un procès.

- Et tu voudrais que je le croie innocent ?

- Oui. Ou plutôt, je voudrais que tu me croies quand je t'assure que mon frère serait incapable de tuer qui que ce soit, et encore moins ses amis, même sous l'emprise de l'alcool.

Elle défendait son frère avec une telle véhémence que Maxime en était jaloux. Il aurait préféré qu'elle réserve sa passion pour lui.

- J'y réfléchirai, dit-il.

Elle fronça les sourcils.

- Tu ne peux quand même pas le garder enfermé...

- Je le garderai enfermé tant que je n'aurai pas acquis la conviction qu'il n'est pas dangereux. Je te promets d'y réfléchir, mais ne m'en demande pas davantage pour le moment.

Elle paraissait peinée. Maxime voulut lui prendre la main, mais elle se leva et lui échappa.

- J'espère que tu ne m'empêcheras pas de le voir à ma guise déclara-t-elle avec raideur.

Il hésita, et elle s'en rendit compte.

- N'oublie pas que je lui ai rendu régulièrement visite à Bedlam pendant quatre ans.

Il soupira.

- Très bien.

Elle inclina la tête comme l'aurait fait une reine, avant de gagner la porte.

- Tu es trop bon.

Maxime soupira de nouveau, d'exaspération, cette fois.

- Artemis...

Mais elle avait déjà franchi le seuil. Ce qui n'empêcha pas Maxime de lancer un oreiller contre le battant.

Puis il se dépêcha de s'habiller afin de descendre interroger Kilbourne.

Il trouva ce dernier couché, mais n'aurait su dire s'il dormait ou pas. En s'approchant, il constata qu'il avait les yeux ouverts.

- Milord, le salua-t-il, veillant à s'arrêter à bonne distance. Où avez-vous obtenu l'émeraude que vous avez offerte à votre sœur pour ses quinze ans ?

Kilbourne se contenta de le fixer.

Maxime soupira. L'homme était peut-être fou, mais il n'était pas dépourvu d'intelligence.

- Écoutez, reprit-il, Artemis m'a dit...

Cette fois, ses paroles provoquèrent une réaction : le vicomte gronda et se redressa brutalement. Il s'empara du carnet sur le sol et griffonna rapidement. Puis il le lui tendit.

Maxime hésita.

Kilbourne eut un sourire sardonique, comme s'il le mettait au défi de s'approcher.

Enfin, Maxime lui prit le carnet des mains et recula pour lire.

*Vous n'avez pas le droit d'appeler ma sœur par son prénom.*

Maxime le regarda dans les yeux.

- C'est elle qui m'y a autorisé.

Kilbourne grimaça et se rallongea sans le quitter des yeux.

Maxime s'impatienta.

- Je n'ai pas de temps à perdre avec vos bouderies. J'ai besoin de savoir auprès de qui vous avez obtenu cette émeraude. Je vous ai sorti de Bedlam. Ce n'est pas cher payé pour avoir retrouvé la liberté, non ?

Kilbourne arqua un sourcil moqueur, avant de baisser ostensiblement les yeux sur la chaîne attachée à sa cheville.

Maxime ne se laissa pas émouvoir.

- Vous avez tué trois hommes. Ne comptez pas sur moi pour vous laisser circuler à votre guise dans une maison où vit ma sœur - et la vôtre, du reste.

Le vicomte lui jeta un regard noir, mais il récupéra le carnet. Il écrivit à toute allure, puis le tendit à Maxime.

Celui-ci hésita de nouveau. Kilbourne était accusé d'un crime atroce, il avait passé quatre ans à Bedlam et ne se montrait pas vraiment amical. Cela dit, il n'était pas non plus violent. Et il était le frère d'Artemis.

Maxime reprit le carnet mais, cette fois, ne recula pas pour lire ce qui y était écrit.

*Je serais incapable de faire le moindre mal à ma sœur. Vous m'insultez en insinuant le contraire. J'ai eu l'émeraude quand j'étais en pension. Je l'ai gagnée aux dés contre un camarade - John Alderney. J'ignore comment il se l'était procurée. J'ignorais également qu'elle était vraie, mais comme je l'ai trouvée jolie, je l'ai offerte à Artemis. Avez-vous séduit ma sœur ?*

Maxime leva les yeux et s'aperçut que Kilbourne s'était rapproché. Son regard n'augurait rien de bon.

Il recula prudemment.

Pas assez vite, toutefois. Kilbourne se jeta sur lui avec une rapidité étonnante pour un homme de sa corpulence. Maxime tomba à la renverse et le vicomte se retrouva sur lui. Il leva le poing, le visage rouge de fureur. Maxime para le coup, et lui décocha un coup de genou ; il rata son entrejambe mais l'atteignit au ventre. Kilbourne grogna de douleur, le souffle coupé, et Maxime en profita pour le repousser de toutes ses forces. Il roula sur le dallage, hors de portée de la chaîne.

Pendant une minute, le silence de la cave ne fut troublé que par les respirations haletantes des deux hommes.

Puis Maxime croisa le regard de Kilbourne. Un regard féroce, plus éloquent que des mots.

Il se releva.

- Quoi qu'il arrive, dit-il, soyez assuré que je prendrai soin de votre sœur.

Kilbourne bondit. La chaîne était courte, et il se retrouva à genoux. Il continua de fixer sur Maxime

un regard empreint de fureur. À l'évidence, s'il avait été libre de ses mouvements, il se serait battu à mort.

Maxime tourna les talons. Il ne pouvait pas vraiment en vouloir au vicomte. S'il s'était agi de Phoebe et que quelqu'un l'avait séduite... Il serra les poings. Probablement aurait-il dû se sentir coupable, mais il n'éprouvait qu'une infinie tristesse. Si seulement les choses étaient différentes. Si seulement il n'était pas le duc de Wakefield.

Il carra les épaules. Il l'était bel et bien, et il devait assumer ses responsabilités. Sinon, son père serait vraiment mort pour rien.

Son père s'était sacrifié pour lui. Le moins qu'il puisse faire, c'était d'honorer sa mémoire en assurant la pérennité du duché.

Et en vengeant sa mort.

Kilbourne prétendait avoir gagné l'émeraude en jouant contre Alderney. Il ne lui restait donc plus qu'à interroger Alderney.

Artemis n'avait pas revu Maxime depuis qu'elle avait quitté sa chambre, ce matin. Et elle était d'humeur maussade malgré le soleil qui brillait généreusement. Lady Young avait invité quelques personnes choisies à prendre le thé en plein air, sans doute pour leur montrer son jardin aux premiers jours de l'automne. Un jardin qui n'avait pourtant rien d'extraordinaire : Artemis n'apercevait que quelques marguerites en piteux état.

Le plus triste, c'était qu'elle n'avait que peu de raisons de voir Maxime durant la journée. Dans la mesure où ils ne souhaitent pas éveiller les soupçons, du moins. Dès lors qu'elle serait officiellement sa maîtresse, ils pourraient bien s'en voir en plein jour, et plus souvent. En contrepartie, elle ne serait plus invitée nulle part.

Ce qui était parfaitement déprimant.

- Mademoiselle Greaves !

La voix joviale du duc de Scarborough la fit se retourner. Il se dirigeait vers elle, Penelope pendue à son bras.

- Je suis content de vous revoir, ajouta-t-il.

Artemis s'inclina.

- Votre Grâce.

- Que faites-vous ici, Artemis ? demanda Penelope, avant de regarder autour d'elle et d'ajouter : Wakefield est là ?

Artemis sentit la culpabilité lui enflammer les joues.

- Non. Je suis juste venue avec Phoebe.

- Ah ! fit Penelope avec une petite moue déçue, sans paraître s'apercevoir que Scarborough s'était rembruni.

- J'allais chercher une tasse de thé pour lady Penelope, dit le vieux duc. Puis-je vous en rapporter

une ?

Artemis lui sourit.

- C'est très aimable à vous, mais j'allais moi-même en chercher pour Phoebe et moi. Vous ne pourrez jamais tout porter.

- Bien sûr que si! répliqua Scarborough, bombant le torse. Attendez-moi ici, mesdames.

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

Penelope le suivit du regard.

- Il est vraiment charmant, murmura-t-elle d'un ton affectueux. Quel dommage qu'il soit si âgé.

Artemis retint un soupir. Si seulement elle se décidait à considérer Scarborough comme un parti acceptable ! Certes, il n'était plus tout jeune, mais pour le reste, elle ne pourrait trouver mieux. Et puis, si elle se décidait enfin à s'intéresser au duc, elle serait moins choquée quand sa liaison avec Wakefield éclaterait au grand jour, songea-t-elle. Ce qui ne résoudrait pas son problème, car Maxime se trouverait une autre héritière à épouser.

Penelope se pencha vers elle, la tirant de ses sombres pensées.

- Je me demande ce que trafique le duc de Wakefield, dit-elle, sur le ton de la confiance. Personne ne l'a vu depuis son retour à Londres. Je sais que son travail au Parlement l'absorbe beaucoup, mais de là à ne plus se montrer dans aucune réception.

Elle se mordit la lèvre, l'air soudain vulnérable, avant de demander :

- Croyez-vous qu'il ne s'intéresse plus à moi ? Je devrais peut-être refaire quelque chose pour attirer son attention. On m'a raconté que lady Fells avait participé la semaine dernière à une course de chevaux. Et qu'elle était montée à *califourchon*.

Artemis avait la gorge nouée. Elle ne se pardonnerait jamais que Penelope aille s'imaginer qu'elle devait se rompre le cou uniquement pour attirer l'attention du duc.

- Non, ma chère, répondit-elle. Je suis sûre qu'il s'intéresse toujours à vous, mais il est tellement occupé en ce moment. Vous devrez vous y faire quand vous serez mariés. Le Parlement lui prend beaucoup de temps. Sans parler de ses affaires privées.

Seigneur, elle était d'une perfidie méprisable !

Mais Penelope avait retrouvé le sourire.

- Ma foi, je m'y habituerai ! s'exclama-t-elle. Je profiterai de son absence pour dépenser son argent dans les boutiques.

Étreignant presque timidement le bras d'Artemis, elle murmura :

- Merci. Je me demande ce que je ferais, sans vos précieux conseils.

Artemis crut que ses jambes allaient se dérober sous elle. Comment avait-elle pu trahir aussi odieusement sa cousine ? Au grand jour, son péché lui paraissait d'autant plus insupportable. Qu'elle ait fait passer ses propres désirs avant ceux de Penelope, qui lui avait tendu une main secourable lorsqu'elle était aux abois, l'emplissait de honte. Même si sa cousine se comportait parfois en écervelée, Artemis savait qu'elle possédait un grand cœur.

Et ce cœur se briserait le jour où elle apprendrait la trahison d'Artemis.

La jeune femme baissa piteusement les yeux sur ses mains. Elle craignait qu'en restant avec Maxime, sa mauvaise action ne lui pèse chaque jour davantage et qu'elle finisse par ne plus être que l'ombre d'elle-même. Maxime la désirait. Mais l'aimait-il ? Avait-elle bradé l'amitié de Penelope pour un homme qui, au fond, ne tenait pas véritablement à elle ?

Elle, en tout cas, l'aimait, elle s'en rendait compte maintenant, dans ce jardin écrasé de soleil, alors qu'elle était en compagnie de sa cousine, qui était aussi, vraisemblablement, sa future épouse. Elle aimait Maxime de tout son cœur et de toute son âme, mais cela suffirait-il ?

Scarborough revint sur ces entrefaites, les mains encombrées de tasses de thé fumant. Artemis s'empressa de le décharger de deux tasses et le remercia avant d'aller rejoindre Phoebe.

Elle était à mi-chemin quand elle fut de nouveau harponnée.

- Je ne pensais pas vous revoir si vite, mademoiselle Greaves !

C'était Mme Jellett. Et elle la regardait avec intérêt.

- Euh, bonjour, madame Jellett, répondit Artemis.

Elle jeta un regard en direction de Penelope, qui l'attendait sur un banc, le visage offert au soleil.

- Vous avez quitté Pelham House si précipitamment, reprit Mme Jellett en s'emparant du bras d'Artemis avant que celle-ci ait pu réagir.

La jeune femme regarda, affolée, le thé d'une des tasses menacer de déborder sur la manche ornée de dentelle de Mme Jellett.

- En fait, continua cette dernière, vous êtes partie aussitôt après Wakefield. Quel dommage ! Ma grande amie, lady Noakes, était très déçue que la partie de campagne s'achève aussi abruptement. Elle a si rarement l'occasion de s'amuser. Son mari a mangé presque toute sa dot, savez-vous. Le jeu est vraiment un terrible vice !

- Je portais ce thé à lady Phoebe, expliqua Artemis, méfiante. Si vous...

- Ah, lady Phoebe est là aussi ? S'exclama Mme Jellett.

Elle suivit le regard d'Artemis et sourit.

Artemis n'aima pas son sourire.

- Eh bien, ne la faisons pas attendre, reprit Mme Jellett.

Et Artemis se retrouva devant Phoebe, bras dessus bras dessous avec Mme Jellett.

- J'ignorais que vous étiez là, ma chère, dit celle-ci en haussant la voix, comme si la cécité de Phoebe avait également affecté son ouïe.

- C'est une belle journée pour une garden-party, n'est-ce pas ? répondit Phoebe.

Artemis lui glissa une tasse dans la main.

- Voilà votre thé, dit-elle. Mme Jellett me parlait de la partie de campagne de votre frère.

Le regard de Phoebe s'éclaira et Artemis comprit qu'elle ignorait jusqu'ici qui l'avait saluée.

- Voulez-vous vous asseoir avec nous, madame Jellett ? proposa-t-elle.

- Oh, volontiers ! répondit sans hésiter Mme Jellett.

Elle s'assit à coté de Phoebe.

- Je disais à Mlle Greaves que nous avons tous été surpris du départ si brusque du duc de Wakefield.

- Mlle Greaves est partie avec moi, lui rappela Phoebe. J'en déduis que mon départ a aussi été jugé brutal.

L'espace d'un instant, Mme Jellett parut déroutée par sa remarque, puis elle se pencha vers elle et murmura sur le ton de la confidence :

- La différence, ma chère, c'est que vous ne vous étiez pas promenée seule avec un célibataire avant de partir.

Haussant la voix, elle ajouta avec une gaieté feinte :

- Figurez-vous, mademoiselle Greaves, que nous nous sommes demandé ce que vous aviez bien pu faire avec Sa Grâce quand vous vous êtes éloignés de l'abbaye ?

- Comme je l'ai déjà expliqué, Sa Grâce a voulu observer un oiseau que j'avais repéré, répondit Artemis d'une voix neutre.

- Et le lendemain, Sa Grâce vous installait chez lui ! J'aimerais partager votre audace, mademoiselle Greaves !

- En réalité, Artemis est venue avec moi, corrigea Phoebe. Elle me sert provisoirement de dame de compagnie.

Mme Jellett lui tapota la main.

- Mais bien sûr, ma chère

Artemis voulut répliquer. Phoebe la prit de vitesse :

- Je crois que nous allons faire un petit tour de jardin. Si vous voulez bien nous excuser, madame Jellett.

Elle se leva et Artemis s'empessa de lui offrir son bras. Les deux amies s'éloignèrent en silence, puis au bout de quelques pas, Artemis murmura :

- Je suis désolée pour cette scène.

- Ne vous excusez pas, répliqua Phoebe. C'est une vieille pie - je me demande comment elle se supporte elle-même. Et c'est plutôt moi qui suis désolée de voir que votre présence à mes côtés vous expose aux ragots.

La gorge serrée Artemis détourna les yeux. Bientôt, très bientôt - à en juger par l'attitude de Mme Jellett - sa liaison avec Maxime serait connue de tous. Elle savait depuis le début que le secret finirait par être éventé, mais elle n'avait pas imaginé que ce serait aussi rapide.

Elle devait se préparer à entrer dans un nouveau cercle de la société.

Celui réservé aux femmes déchues.

*Lin n'avait jamais aimé les serpents et celui-ci était énorme. Elle s'y agrippa cependant, car elle savait qu'il s'agissait de son frère chéri, Tam. Le serpent parvint à lui mordre le bras, mais elle tint bon. Le roi Herla tourna la tête et la regarda enfin. Tam se transforma alors en braise rougeoyante.*

John Alderney était un homme mince aux grands yeux bleus. Il était affligé d'un clignement d'yeux qui semblait exacerbé par la présence du duc de Wakefield dans son salon.

- J'ai commandé du thé, annonça-t-il.

Il fit mine de s'asseoir dans un fauteuil, se releva aussitôt.

- à moins que vous ne préféreriez du brandy ?

Et il cilla plusieurs fois en regardant autour de lui comme s'il s'attendait que le brandy apparaisse de lui-même.

Maxime se retint de soupirer et s'assit.

- Il n'est que 10 heures.

- Ah... oui, c'est vrai.

Les deux hommes furent sauvés par l'arrivée du thé. Une domestique, manifestement impressionnée, regarda Maxime pendant tout le temps qu'elle servait et ce fut un miracle qu'elle ne renverse pas une seule goutte de thé sur le tapis. Puis elle quitta la pièce, révélant, lorsqu'elle ouvrit la porte, un petit groupe de domestiques, ainsi que la femme d'Alderney, massés dans le couloir pour tenter d'apercevoir un bout de la scène avant que le battant ne se referme.

Alderney finit par s'asseoir. Il prit sa tasse de thé à deux mains, parut se ressaisir.

- Je suis bien sûr très honoré, commença-t-il. Ce n'est pas tous les jours qu'un duc me rend visite... mais... euh... je me demandais...

Son courage n'alla pas plus loin. Il vida la moitié de sa tasse d'un trait et grimaça - probablement s'était-il brûlé la langue.

Maxime sortit l'émeraude d'Artemis de sa poche de gilet et la posa sur la table.

- Je crois savoir que cette pierre vous a appartenu. Puis-je savoir comment vous l'avez eue ?

Alderney en demeura bouche bée. Il cligna plusieurs fois des yeux, fixant du regard Maxime comme s'il espérait de plus amples explications, puis, comme rien ne venait, il tendit la main pour s'emparer de l'émeraude.

Maxime fronça les sourcils.

Alderney s'empressa de retirer sa main.

- Je... euh... quoi ?

Maxime prit une profonde inspiration, et relâcha lentement son souffle - ce qui parut inquiéter

Alderney.

- Vous souvenez-vous de cette pierre ?

Alderney plissa le front.

- Euh... non.

- Cela remonte à plusieurs années, dit Maxime d'un ton patient. Au moins treize ans.

Alderney calcula mentalement et son Visage s'illumina soudain.

- Ah oui ! Harrow ! s'exclama-t-il. J'y poursuivais mes études, à l'époque. Mon père n'avait pas les moyens de me payer cet établissement, mais cousin Robert avait été assez aimable pour subvenir à la dépense. Bel endroit, ma foi, que Harrow. La nourriture, en revanche, n'était pas à la hauteur. Je me souviens, en particulier, d'un plat de saucisses qui...

Il s'interrompit abruptement en voyant l'expression de Maxime.

- Ah... euh... mais peut-être que cela ne vous intéresse pas ?

Maxime soupira.

- Lord Kilbourne m'a dit avoir obtenu cette émeraude de vous.

- Kilbourne ! répéta Alderney avec un rire nerveux. Tout le monde sait qu'il est fou. Et qu'il a tué sauvagement trois types. Il paraît que la tête de l'un d'eux était pratiquement séparée de son corps, précisa-t-il en frissonnant. Je n'aurais jamais cru Kilbourne capable d'une telle sauvagerie. C'était plutôt un bon camarade en ce temps-là. Doté d'un bel appétit. Une fois, il a dévoré à lui tout seul un pâté d'anguilles qui...

- Donc, vous avez connu Kilbourne à Harrow ? le coupa Maxime.

- Oui. Nous partagions le même dortoir. Il n'était pas vraiment bon élève. En revanche, son appétit était insatiable. Il était capable de gober un bifteck pratiquement d'une seule bouchée. Maintenant que j'y pense, ce n'est peut-être pas si étonnant qu'il soit devenu un fou sanguinaire.

Maxime dévisagea Alderney sans mot dire, s'efforçant de décider si son hôte cherchait à l'égarer ou s'il était vraiment aussi stupide qu'il le paraissait.

Alderney parut percevoir son indécision.

- Désirez-vous savoir autre chose ?

Maxime serra les dents.

- Oui. L'émeraude. Vous rappelez-vous les circonstances qui vous ont conduit à la donner à Kilbourne ?

Alderney fronça les sourcils.

- J'ai bien peur que non. Nous n'étions pas à proprement parler amis. Kilbourne était plutôt du genre à lire du latin pendant ses loisirs, alors que je préférais fumer du tabac dans un coin, si vous voyez ce que je veux dire.

Alderney s'en tint là et adressa à Maxime un regard d'impuissance.

Celui-ci ferma les yeux. Il avait cru tenir enfin une piste solide pour remonter jusqu'à l'assassin de ses parents, mais la mémoire défaillante d'un imbécile l'empêchait d'aller plus loin. Ou alors,

Kilbourne avait menti. Ce qui n'était pas à exclure : après tout, il était fou.

Maxime rouvrit les yeux, reprit l'émeraude et se leva.

- Merci, Alderney.

- C'est tout ? fit l'autre, visiblement soulagé. J'ai été ravi de vous aider. Comme je vous l'ai dit, je ne reçois pas souvent d'illustres visiteurs. À part cousin Robert, bien sûr. Mais il n'est pas venu depuis la Saint-Michel de l'an dernier.

Maxime se dirigeait déjà vers la porte. Il s'immobilisa, se retourna lentement.

- Qui est votre cousin Robert, Alderney ?

Son hôte eut un sourire parfaitement niais.

- Oh, je pensais que vous le saviez ! C'est le duc de Scarborough.

Ce soir-là, Artemis dîna avec Phoebe et Maxime à Wakefield House. Et c'est durant le dîner que son monde s'écroula.

Elle s'amusait de voir Maxime froncer les sourcils sur son poisson quand des voix retentirent dans le couloir, suivies de bruits de pas.

Phoebe inclina la tête de côté.

- Qui cela peut-il être, à cette heure-ci ?

Ils n'eurent pas longtemps à attendre pour avoir la réponse.

La porte de la salle à manger s'ouvrit à la volée sur Bathilda Picklewood.

- Mes enfants, vous n'imaginez pas l'état des routes ! Une horreur ! J'ai bien cru que nous resterions enlisés dans la boue à Tyburn. Wilson a été obligé de descendre de son siège pour tirer les chevaux de l'ornière et je préfère ne pas vous répéter les jurons qu'il a proférés.

Belle, Starling, Percy et Bonbon se précipitèrent pour accueillir Mlle Picklewood, tandis que Mignon sautait de ses bras pour se mêler aux autres chiens.

- Sois sage, Mignon ! lui ordonna Mlle Picklewood. Mon Dieu, mais d'où sortent tous ces chiens ? Je croyais qu'ils restaient toujours à Pelham House ?

- Nous avons pensé qu'un changement de décor leur ferait plaisir, expliqua Phoebe. Je suis contente que vous soyez rentrée, cousine Bathilda. Nous ne vous attendions pas avant une bonne semaine.

- J'ai jugé utile de passer voir comment vous alliez, expliqua Mlle Picklewood, avant d'échanger avec Maxime un regard qu'Artemis ne sut interpréter.

Mais le visage du duc s'était fermé comme une huître.

- Votre amie se porte mieux ? s'enquit-il poliment.

- Beaucoup mieux, assura Mlle Picklewood en prenant place à table. C'est pourquoi j'ai pu faire ce petit saut à Londres avant de retourner auprès d'elle.

Les valets s'empressèrent de lui apporter un couvert. Puis elle se tourna vers Phoebe.

- Raconte-moi donc ce que tu as fait aujourd'hui, mon enfant.

Artemis tritura son poisson du bout de sa fourchette tandis que Phoebe se lançait dans le récit de sa journée. Elle se risqua à jeter un coup d'œil à Maxime ; son expression ne lui disait rien qui vaille. Du reste, elle trouvait étrange que Mlle Picklewood ait quitté le chevet de son amie juste pour faire « un petit saut » ici.

Mais ce n'est qu'après le dessert, auquel Artemis toucha à peine, que la véritable raison de la présence de Mlle Picklewood se fit jour.

La jeune femme se levait de table pour se retirer avec Phoebe dans le petit salon où serait servi le thé lorsque Mlle Picklewood l'arrêta.

- Artemis, ma chère, voulez-vous rester encore un peu ? J'aimerais discuter avec Maxime et vous.

Phoebe fronça les sourcils, mais Mlle Picklewood ajouta à son intention :

- Phoebe, Agnès va t'escorter jusqu'au salon. Nous te rejoindrons dans quelques minutes.

Artemis se rassit.

- Panders, dit Mlle Picklewood au majordome, pourriez-vous nous apporter le cognac de Sa Grâce ? Nous n'aurons pas besoin de vos services durant la prochaine demi-heure, ajouta-t-elle.

- Bien, madame, répondit Panders, qui déposa la carafe de cognac sur la table sans trahir la moindre curiosité.

- Je compte sur vous pour que personne n'écoute aux portes.

Le sous-entendu n'était pas tendre pour les domestiques et le majordome se raidit imperceptiblement.

- Bien sûr, madame.

Il quitta la pièce, et Maxime s'adossa à sa chaise, l'air menaçant.

- à quoi tout cela rime-t-il, Bathilda ?

Mlle Picklewood se tourna vers le duc et le regarda droit dans les yeux. Artemis ne put s'empêcher d'admirer son courage.

- Vous avez séduit Mlle Greaves, dit-elle.

Maxime ne cilla pas.

- Où avez-vous entendu cela ?

Mlle Picklewood eut un geste vague de la main, avant de s'emparer de la carafe de cognac.

- Peu importe, répondit-elle en remplissant le petit verre à liqueur posé devant elle. Je sais que c'est la vérité et que la nouvelle ne va pas tarder à se répandre.

- Ce que je fais chez moi, dans l'intimité de mon domicile, ne regarde personne, répliqua Maxime, avec toute l'arrogance d'un aristocrate dont la lignée remontait à plusieurs siècles.

Mlle Picklewood but une gorgée de brandy.

- Je suis désolée, Votre Grâce, mais je ne suis pas d'accord. Ce que vous faites dans l'intimité de votre domicile affecte d'autres personnes, dont Phoebe.

Elle reposa son verre d'un geste sec et enchaîna :

- Vous ne pouvez pas garder votre maîtresse sous le même toit que votre sœur célibataire. Même si cela vous contraint de vous plier aux règles de la bonne société.

Artemis baissa les yeux.

Maxime agita sa main comme s'il chassait une mouche.

- Vous savez très bien qu'Artemis ne corrompra pas Phoebe.

- Et vous savez très bien qu'une réputation se fonde uniquement sur ce que voient les gens. Vous avez fait de Mlle Greaves une femme déçue. Sa seule présence suffit à souiller les autres femmes présentes sous ce toit.

- Bathilda ! tonna Maxime.

Artemis ne put retenir un petit cri étranglé. Elle avait beau savoir ce qu'elle était devenue, l'entendre dire aussi crûment et par quelqu'un qu'elle considérait comme son amie demeurait choquant.

Mlle Picklewood se tourna vers elle pour la première fois depuis son arrivée. Si son expression était déterminée, son regard, lui, était empreint de compassion.

- Je suis désolée, mais je vous avais mise en garde, ma chère.

- En effet, acquiesça Artemis.

- Vous devez partir.

- J'en ai l'intention, répondit Artemis en soutenant le regard de la vieille dame. Mais demain soir, Phoebe a prévu d'assister à une représentation théâtrale aux Folies Harte avec les autres dames du Comité de soutien à l'orphelinat de Saint-Giles. Elle se fait une joie de cette sortie et serait déçue que je ne vienne pas.

Mlle Picklewood fronça les sourcils.

- Enfin, cousine Bathilda ! intervint Maxime. Ce n'est pas une journée de plus qui va salir la réputation de Phoebe.

Mlle Picklewood pinça les lèvres

- Très bien. J'espère en effet que cela ne lui nuira pas. Assistez à cette représentation, ma chère, après quoi, il faudra mettre un terme à tout cela.

Artemis jeta un coup d'œil à Maxime. Il serrait les mâchoires. Leur liaison ne terminerait pas là - il lui avait proposé de lui acheter une maison -, mais désormais, elle serait obligée de vivre en paria.

La jeune femme se leva sans un regard pour Maxime.

- Vous n'avez pas besoin d'en dire plus, mademoiselle Picklewood, car vous avez entièrement raison. Je ne peux pas rester ici, avec Phoebe. Si vous voulez bien m'excuser, je vais aller préparer mes bagages.

Elle gagna la porte la tête haute, mais fut incapable de retenir un sanglot quand elle referma le battant sans que quiconque ait protesté.

Il était tard lorsque la porte de la cave s'ouvrit. Apollon ne prit pas la peine de tourner la tête - le valet de Wakefield lui avait déjà apporté son dîner. À présent, il était allongé sur le dos et sommeillait, un bras en travers des yeux.

Les pas qui s'approchèrent étaient cependant trop légers pour être ceux d'un homme.

- Apollon.

Il souleva le bras. Artemis se tenait devant lui, un sac à la main.

Il se redressa.

- Nous n'avons pas une minute à perdre, murmura-t-elle.

Elle posa son sac, qui heurta le dallage avec un bruit métallique. Puis elle se pencha et en tira un marteau et un burin.

- Tu ne devineras jamais le temps qu'il m'a fallu pour dénicher ces outils. J'ai finalement demandé à un valet d'écurie et voilà.

Elle semblait excessivement ravie pour une femme qui avait pris tant de risques. Apollon fronça les sourcils et regretta de ne pas pouvoir lâcher une bordée de jurons. *Bon sang !* Wakefield l'avait séduite - il en était certain - et maintenant, elle encourrait la colère du duc. Que deviendrait-elle si ce salaud décidait de la mettre à la porte ?

- Eh bien ? dit-elle, plaquant les mains sur ses hanches. Je ne vais certainement pas y arriver toute seule !

Apollon écrivit dans son carnet avant de le tendre à sa sœur. Elle prit le carnet tandis qu'il s'emparait du burin et en posait la pointe sur l'un des anneaux de la chaîne.

- *Le duc ne te punira pas ?* lut Artemis à voix haute.

Apollon frappa l'autre extrémité du burin avec le marteau. Sa sœur reposa le carnet avec un soupir d'exaspération.

- Bien sûr que non. Maxime ne sera pas content, mais il ne me punira pas.

Apollon lui adressa un regard éloquent. « *Maxime ?* » articula-t-il en silence.

- Je t'ai déjà expliqué que c'était un ami.

Apollon leva les yeux au ciel, puis écrasa de nouveau le marteau sur le burin en regrettant qu'il ne s'agisse pas du crâne de Wakefield.

Au troisième essai, l'anneau se brisa.

- Bien joué ! s'exclama Artemis.

Elle l'aida à détacher l'anneau brisé de ceux qui étaient encore fixés à la bande de métal qui lui encerclait la cheville.

- Il faudra que tu les enveloppes dans un linge pour qu'ils ne cliquettent pas quand tu marches, dit-elle. J'ai apporté ce qu'il faut, ajouta-t-elle en désignant le sac.

Apollon reprit le carnet et griffonna : *Pourquoi ce soir ?*

Elle lut sa question, adopta une expression neutre, puis sourit.

- Je vais bientôt quitter Wakefield House et je voulais que tu sois libre avant mon départ.

Pourquoi devait-elle partir ? Que se passait-il ?

- Artemis, articula-t-il en silence.

Mais elle feignit de n'avoir rien vu.

- Dépêche-toi de t'habiller.

Troublé tant par sa hâte que par son refus de répondre à ses questions, il obéit. Le valet de Wakefield lui avait fourni pantalon et chemise ; il les troqua pour des vêtements propres, qui incluaient un gilet, une veste et des chaussures.

Malheureusement, tout était un peu trop petit pour lui, y compris les chaussures.

- Je les ai empruntées à un valet, s'excusa-t-elle. C'était celui qui me semblait avoir les plus grands pieds.

Apollon secoua la tête et, le sourire aux lèvres, se pencha pour embrasser sa sœur. Puis il reprit son carnet pour y inscrire : Comment pourrai-je te joindre ?

Elle fixa le carnet un moment et il comprit qu'elle n'avait pas pensé à ce détail.

Il récupéra le carnet.

*Artemis, nous ne devons pas nous perdre de vue. Je n'ai plus que toi au monde, et je n'ai pas confiance dans ton duc. Du tout.*

- Ce que tu dis de Maxime est idiot, répliqua-t-elle après avoir lu. Pour le reste, tu as raison. Sais-tu où tu iras en sortant d'ici ?

Apollon avait eu tout le temps d'y penser pendant qu'il végétait dans cette cave. Il écrivit : *J'ai un ami qui s'appelle Asa Makepeace. Tu peux m'écrire à ses bons soins aux Folies Harte.*

Artemis lut, et écarquilla les yeux.

- Aux Folies Harte ? Je ne comprends pas. C'est là que tu comptes te cacher ?

Il secoua la tête et lui reprit le carnet. *Mieux vaut que tu ne saches pas où je serai.*

Elle lut par-dessus son épaule.

- Mais...

*Fais attention à toi.*

Il crut la voir se rembrunir quand elle lut ces derniers mots, puis elle s'empressa de le serrer dans ses bras.

- C'est toi qui dois faire attention à toi, murmura-t-elle. Ton évasion est encore dans tous les esprits. Tu es toujours activement recherché, Apollon.

Elle s'écarta pour le regarder et, à sa grande consternation, il découvrit qu'elle avait les larmes aux yeux.

- Je ne supporterais pas de te perdre une deuxième fois, articula-t-elle.

Apollon déposa un baiser sur son front. Aurait-il été capable de parler qu'il n'aurait rien trouvé à dire pour la reconforter.

Il tourna les talons, mais Artemis le retint par le bras.

- Tiens, dit-elle en fourrant une petite bourse dans sa main. Il y a la trois livres et six pence. C'est tout ce que je possède. Oh, Apollon... sa voix se brisa dans un sanglot. Pars vite !

Il pénétra dans le tunnel par lequel il avait vu Wakefield se faufiler un peu plus tôt ce soir-là.

Mais il ignorait totalement où il conduisait.

Maxime n'aurait su dire depuis combien de temps il arpentait Saint-Giles quand il entendit un coup de feu. Il s'élança au pas de course dans la direction d'où provenait la détonation. La lune brillait dans le ciel, lui éclairant le chemin.

Il n'avait parcouru que quelques mètres lorsqu'il entendit des cris et le martèlement de sabots de chevaux.

Tournant au coin d'une ruelle, il aperçut Trevillion qui éperonnait sa monture.

- Il a filé vers Seven Dials ! cria le capitaine.

Maxime continua de courir, et passa si près du cheval qu'il crut sentir son souffle sur son cou. À pied, il pourrait emprunter l'une des innombrables petites ruelles trop étroites pour un cheval, et prendre Lucifer par surprise. Car il était certain que c'était lui que Trevillion poursuivait - l'homme qui avait tué ses parents dix-neuf ans plus tôt, ici même, à Saint-Giles, par une soirée pluvieuse.

Il bifurqua à droite. Puis à gauche. Ses jambes étaient douloureuses, sa poitrine le brûlait, mais il apercevait déjà la colonne qui se dressait au carrefour de Seven Dials, ainsi nommé parce que situé à la jonction de sept rues. Lucifer avait arrêté son cheval au pied de la colonne, comme s'il l'attendait.

Maxime ralentit l'allure et se faufila dans l'ombre. Le brigand n'avait pas sorti ses pistolets, mais il était forcément armé.

- Votre Grâce ! l'appela Lucifer. Tsst, tsst ! Je pensais que vous aviez dépassé l'âge de jouer à cache-cache.

Maxime sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Il avait peur de ne pas être à la hauteur. De redevenir le jeune garçon impuissant qui avait assisté, les bras ballants, au meurtre de sa mère.

Le souvenir du sang ruisselant de son sein et se mêlant à la pluie dans le caniveau lui donnait envie de vomir.

- Qui es-tu ? cria-t-il.

Lucifer inclina la tête de côté.

- Tu ne le sais donc pas ? Tes parents, eux, savaient. C'est pourquoi je dus les tuer. Ta mère m'avait reconnu malgré mon foulard. Quel dommage, vraiment. C'était une belle femme.

- Ainsi donc, tu es bel et bien un aristocrate, lança Maxime, refusant de mordre à l'hameçon. Et pourtant tu en es réduit à détrousser les passants dans Saint-Giles.

- à les voler, rectifia Lucifer, comme si cela faisait une différence. Et c'est un passe-temps plaisant. Faire couler le sang.

- Tu penses vraiment que je vais croire que tu fais cela pour le plaisir, se moqua Wakefield. Ne me

prends pas pour un imbécile. Ne serais-tu pas plutôt un cadet privé d'héritage ? Ou as-tu perdu ton héritage au jeu ?

Lucifer secoua la tête

- Rien de tout cela, Fantôme. Mais cette conversation commence à me lasser. Cesse d'être un tel poltron et montre-toi, que nous puissions nous amuser un peu.

Maxime sortit de l'ombre. Il n'était plus le gamin tremblant d'autrefois.

- Je les ai toutes récupérées, dit-il. Sauf celle qui est à ton cou.

Lucifer porta la main à sa gorge.

- Tu parles des émeraudes ? Cela a dû te coûter une petite fortune, car je les avais moi-même vendues un bon prix. Les émeraudes de ta mère m'ont fourni en vin et en catins pendant des années.

Maxime sentait la rage bouillir dans ses veines.

- Il me faut celle-ci pour que le collier soit entier.

Lucifer recourba l'index.

- Viens la chercher.

- C'est bien mon intention, assura Maxime, qui commença à tourner autour du cheval et de son cavalier. Je vais la prendre, et prendre ta vie par la même occasion.

Lucifer éclata de rire.

- Serais-je la raison de ton déguisement ? demanda-t-il. Si c'est le cas, tu m'en vois flatté. Penser que j'ai rendu le duc de Wakefield assez fou pour qu'il se promène dans les rues de Saint-Giles dans cette tenue ridicule ! Je...

La suite se déroula si vite que Maxime n'eut pas le temps de réfléchir, juste d'agir. Il entendit un bruit de cavalcade derrière lui, vit briller le canon du pistolet que Lucifer avait sorti de sous sa veste.

Son arme cracha un éclair, accompagné d'une détonation.

Une détonation terrifiante.

Un cheval hennit douloureusement. Maxime se retourna à l'instant où l'animal s'écroulait sur le pavé. Il reporta son attention sur Lucifer, mais ce dernier avait déjà éperonné sa monture et s'engouffrait dans l'une des sept rues du carrefour.

Maxime voulut se lancer à sa poursuite.

Le cheval poussa un autre hennissement déchirant.

Maxime pivota de nouveau, et aperçut cette fois un homme coincé sous l'animal. *Bon sang !* Le cheval s'était couché sur son cavalier.

Il courut vers l'animal blessé. Il ne hennissait plus, mais ses jambes s'étaient raidies et il tremblait.

Un jeune dragon déboula au carrefour et tira sur ses rênes, les yeux écarquillés.

- Aidez-moi à le sortir de là ! cria Maxime.

Il s'approcha du cavalier ensanglanté et reconnut Trevillion. Stoïque, ce dernier serrait les dents, mais ses traits étaient déformés par la douleur.

- Prenez-le par le bras, ordonna Maxime au jeune dragon.

Le soldat s'exécuta, et les deux hommes tirèrent Trevillion chacun par un bras.

Le capitaine lâcha un affreux grognement quand ses jambes furent libérées. Il s'était mordu les lèvres pour ne pas crier, et celles-ci étaient en sang. Sa jambe droite formait un angle bizarre, nota Maxime en s'accroupissant près de lui. De toute évidence, elle était cassée - et méchamment cassée.

Trevillion agrippa la tunique de Maxime avec une force étonnante afin de l'attirer à lui et murmura :

- Ne la laissez pas souffrir, Wakefield.

Maxime regarda la jument - Primevère, se rappela-t-il. Un nom ridicule pour un cheval de soldat. Puis il baissa les yeux sur Trevillion.

- Faites-le, bon sang, lui intima le capitaine. N'attendez pas.

Maxime se redressa. La jument haletait bruyamment. Sa jambe avant droite était brisée et du sang s'écoulait de son poitrail, là où la balle l'avait atteinte. L'espace d'un instant, il crut voir le sang de sa mère couler sur le pavé.

Il secoua la tête et se rapprocha de l'animal. Primevère roula des yeux où la souffrance se mêlait l'effroi.

Maxime tira son épée.

Il s'agenouilla, couvrit les yeux de la jument et abattit sa lame sur son encolure.

*Lin hurla - la braise lui brûlait les paumes -, mais elle ne lâcha pas Tam. Le roi Herla tressaillit en entendant son cri. Il tendit la main, comme s'il voulait lui arracher la braise.*

*« Non ! s'écria-t-elle en l'écartant du roi. C'est mon frère et je dois nous sauver tous les deux. »*

*Le regard du roi Herla devint soudain très triste, mais il hocha la tête et n'insista pas.*

*Et tout à coup, le coq chanta.*

Artemis fut réveillée à l'aube par un bruit d'éclaboussures. Elle se tourna dans le grand lit ducal et découvrit Maxime penché sur sa table de toilette. Il était torse nu et s'aspergeait d'eau à la lumière d'une chandelle. L'eau qui dégoulinait sur son torse était teintée de rouge.

Artemis se redressa d'un bond.

- Tu es blessé !

Il s'interrompit un instant, avant de reprendre ses ablutions, sans se soucier de tacher le tapis.

- Non.

Artemis fronça les sourcils. Il s'était passé quelque chose. Elle le trouvait trop calme.

- Alors à qui appartient ce sang ?

Maxime regarda ses mains.

- Au capitaine Trevillion et à une jument qui s'appelait Primevère.

Artemis battit des paupières. Elle n'était pas sûre d'avoir bien entendu, mais Maxime n'en dit pas plus. Il s'essuyait à présent avec une serviette.

Elle replia les genoux et entoura ses jambes de ses bras. Elle se souvenait vaguement d'avoir rencontré un jour le capitaine Trevillion dans Saint-Giles. Elle l'avait trouvé austère. Elle frissonna.

- Le capitaine Trevillion est mort ?

- Non. Mais il est gravement blessé.

- Que s'est-il passé ?

- Je l'ai surpris.

- Qui ?

Maxime se décida à la regarder. Ses traits étaient tirés, mais son regard brûlait de fureur.

- Lucifer. L'homme qui a tué mes parents.

- Et tu l'as capturé ?

- Non.

Il jeta de côté sa serviette et s'appuya des deux mains à la table de toilette.

- Nous avons poursuivi Lucifer de Saint-Giles jusqu'à Seven Dials. Il a tiré sur le cheval de Trevillion, qui s'est couché sur le capitaine.

Artemis savait qu'un tel accident se révélait souvent fatal pour le cavalier.

- Mais tu as dit qu'il était vivant ?

Maxime se tourna de nouveau vers elle.

- Il a une vilaine fracture à la jambe. J'ai été obligé de tuer son cheval, après quoi, j'ai amené Trevillion ici.

Artemis commença à sortir du lit.

- Il a besoin qu'on s'occupe de lui, je suppose.

Maxime leva la main pour l'arrêter.

- J'ai envoyé chercher mon médecin dès notre arrivée. Il lui a posé une attelle et, d'après lui, si la plaie ne s'infecte pas, Trevillion n'aura pas besoin d'être amputé. L'un de mes valets est à son chevet. Nous ne pouvons rien faire de plus pour lui ce soir.

- Le capitaine pourrait mourir ?

- Oui.

- Oh, mon Dieu, murmura Artemis.

Maxime commença de déboutonner son pantalon.

- J'ai perdu mon unique allié.

Artemis lui jeta un regard acerbe.

- Et un ami, je pense.

Il réfléchit un bref instant, avant de murmurer :

- Et un ami.

- Vas-tu demander qu'on envoie davantage de soldats pour capturer Lucifer ?

Maxime se débarrassa de son pantalon, puis fit glisser son caleçon sur ses hanches.

- Je me chargerai de lui moi-même.

- Mais... commença Artemis, avant de détourner les yeux pour ne pas se laisser distraire par sa nudité, ce ne serait pas mieux si tu avais de l'aide ?

Il laissa échapper un rire amer.

- Ce serait mieux, si. Mais je n'ai personne vers qui me tourner.

- Et ces deux autres garçons qui ont suivi le même entraînement que toi. Ne pourraient-ils pas...

Maxime l'interrompit d'un revers de main.

- Ils ont tous deux raccroché leur tunique de Fantôme de Saint-Giles.

- Alors quelqu'un d'autre. Tu es le duc de Wakefield !

Il secoua la tête avec impatience.

- C'est une traque périlleuse. Je n'ai aucune envie que quelqu'un se fasse blesser pour moi.

- Maxime, insista Artemis, qui voulait comprendre ce qui le motivait, pourquoi tiens-tu tant à le capturer toi-même ? Je suis sûre que les dragons finiront par l'arrêter et...

Il fit brusquement volte-face et flanqua un violent coup de pied dans un fauteuil, qui alla s'écraser contre le mur et se brisa. Puis il s'immobilisa, la respiration haletante, les yeux rivés sur le siège en miettes - sans le voir, devina Artemis.

- Maxime ?

- Je les ai tués, articula-t-il d'une voix enrouée.

- Je ne comprends pas.

Il se tourna vers la jeune femme.

- La nuit où ils ont été assassinés, c'est à cause de moi qu'ils se trouvaient dans Saint-Giles.

Ses yeux étaient secs, mais son regard était si douloureux qu'Artemis aurait voulu verser pour lui les larmes qu'il retenait prisonnières.

- Raconte-moi.

- Nous nous étions rendus au théâtre, ce soir-là, commença-t-il en la fixant comme s'il avait peur de regarder ailleurs. Juste mes parents et moi. Hero était trop jeune et Phoebe n'était encore qu'un bébé. J'avais vécu cette sortie comme un privilège ; cela ne faisait pas si longtemps que je n'avais plus de gouvernante ! Nous avons vu *Le Roi Lear* et je m'étais mortellement ennuyé, mais je ne voulais pas le montrer de peur d'apparaître jeune et naïf. Ensuite, nous sommes remontés en voiture et, je ne sais plus pourquoi, mais mon père s'est mis à parler d'armes. J'avais reçu un fusil de chasse pour mon anniversaire et j'avais tiré sur des oiseaux dans un parc, ici, à Londres. Ce qui avait évidemment rendu mon père furieux. Il est revenu sur l'incident, et m'a menacé de me reprendre mon fusil. Je croyais l'affaire close, aussi ai-je été surpris. Je me suis emporté contre lui.

Il prit une brave inspiration avant de poursuivre :

- J'ai hurlé, je l'ai traité de salaud. Ma mère s'est mise à pleurer et, à ma grande honte, j'ai senti les larmes me monter aux yeux. J'avais quatorze ans et l'idée de pleurer devant mon père m'était insupportable. J'ai ouvert la portière de la voiture et j'ai sauté. Mon père a fait arrêter l'attelage et s'est lancé à ma poursuite. Ma mère a suivi. J'ai couru comme un fou. J'ignorais où nous étions, et je m'en moquais. Les maisons étaient de guingois et une odeur de gin et de misère flottait dans l'air. J'entendais mon père m'appeler, et se rapprocher. Stupidement, je me suis caché derrière des barriques empilées contre un mur. Elles empestaient le gin, j'avais la nausée. Et soudain, j'ai entendu une détonation.

Il s'interrompit, la bouche grande ouverte, comme s'il voulait crier.

- J'ai sorti la tête hors de ma cachette, reprit-il, le regard hanté. Mon père...

Il ferma les yeux et les rouvrit presque aussitôt.

- Mon père gisait sur le sol, la poitrine ensanglantée. Il m'a vu et... il a secoué la tête, juste un peu, pour me faire comprendre de ne pas bouger, et il m'a *souri*. Et le brigand a tiré sur ma mère

Il avala sa salive.

- Ensuite, je ne me souviens plus de rien. On m'a raconté qu'on m'avait trouvé couché sur les corps

de mes parents. Tout ce dont je me souviens, c'est de l'odeur du gin. Et du sang de ma mère qui coulait sur le pavé.

Il baissa les yeux sur ses mains, les fermant et les rouvrant, comme s'il s'agissait d'appendices dont il découvrait subitement l'existence.

Puis il regarda de nouveau Artemis et il se ressaisit, ravala ce chagrin innommable, cette colère et cette peur qui auraient laminé n'importe quel autre homme. Il carra les épaules, leva le menton, et redevint le duc de Wakefield. Artemis ignorait où il puisait la force qui lui permettait de dissimuler cette terrible blessure, mais elle était sûre d'une chose : elle l'admirait.

Elle l'admirait et elle l'aimait.

Et parce qu'elle l'aimait, elle ressentait son chagrin comme s'il était le sien.

- Alors, tu comprends, conclut-il tranquillement, puisque je suis responsable de leur mort, c'est à moi de retrouver ce Lucifer. Je dois les venger. Et laver mon honneur.

Artemis lui tendit la main. Il s'approcha, s'en saisit et s'agenouilla devant le lit.

- Peux-tu encore me regarder en face maintenant que tu sais quel lâche je suis ?

Elle prit son visage entre ses mains.

- Chéri, tu es l'homme le plus courageux que je connaisse. Tu n'étais qu'un enfant, à l'époque.

- J'étais déjà marquis de Brayston.

- Peut-être, mais il n'en demeure pas moins que tu n'étais qu'un enfant de quatorze ans. Un enfant buté, capricieux, qui avait perdu son sang-froid. Ton père ne t'en a pas voulu. Il a cherché à te protéger jusqu'au bout. Réfléchis, Maxime. Si tu avais un fils, ne serais-tu pas prêt à te sacrifier pour lui ? Ne serais-tu pas heureux, même si tu devais mourir, de savoir qu'il vivra ?

Il ferma les yeux et posa sa tête dans le giron de la jeune femme. Elle lui caressa les cheveux un long moment, puis se pencha et l'embrassa sur le front.

- Viens te coucher, souffla-t-elle.

Il se redressa et se glissa entre les draps. Puis il l'attira contre lui. Elle attendit longtemps le sommeil.

- Votre Grâce.

Un instant, Maxime crut avoir entendu la voix de Craven. Mais il devait rêver. Puis il ouvrit les yeux.

Craven se tenait à côté de son lit.

- Craven, dit-il bêtement. Tu es revenu.

Son valet parut vexé.

- Je ne suis jamais parti, Votre Grâce.

Maxime tressaillit. À en juger par l'avalanche de « Votre Grâce », il n'était toujours pas dans les faveurs de son valet.

- Je ne te voyais plus dans la maison.

- Votre Grâce n'ignore pas que la maison est immense, répliqua Craven d'un ton acerbe. Un gentleman vous attend en bas. Il dit s'appeler Alderney.

- Alderney ? À cette heure ?

Craven haussa un sourcil.

- Il est bientôt midi, Votre Grâce.

- Nom d'un chien !

Maxime se redressa vivement, en veillant toutefois à ne pas réveiller Artemis. Il avait encore l'esprit embrouillé, mais si Alderney souhaitait le voir, ce devait être important.

- J'ai fait servir une collation à votre visiteur, précisa Craven. Il avait l'air tout à fait ravi, je pense donc que vous avez largement le temps de procéder à vos ablutions et de vous rendre présentable.

- Merci, Craven, répondit Maxime en sortant du lit. Es-tu au courant, pour le capitaine Trevillion ?

- Oui. Je me suis permis d'aller le voir. Il semblait dormir paisiblement. Le médecin a fait dire qu'il reviendrait cet après-midi.

- Parfait.

Maxime se sentait mieux à l'idée que Trevillion avait passé une bonne nuit.

Craven s'éclaircit la voix.

- J'ai remarqué que le vicomte Kilbourne n'était plus dans la cave.

Maxime, qui avait commencé sa toilette, se figea.

- Quoi ?

- Apparemment, il a brisé sa chaîne au moyen d'un burin et d'un marteau, et a réussi à s'enfuir.

Craven prenait bien soin de ne pas regarder Artemis, lovée sous les couvertures.

Maxime n'eut pas autant de scrupules. Du reste, la respiration de la jeune femme lui semblait un peu trop superficielle pour quelqu'un qui était supposé dormir.

- Craven, veux-tu nous laisser quelques instants ?

- Bien sûr, Votre Grâce.

Maxime le suivit tandis qu'il se dirigeait vers la porte.

- Savais-tu que Bathilda était revenue de Bath alors que nous ne l'attendions pas ? Elle semblait disposer d'informations qui ne pouvaient provenir que de cette maison. Tu n'es au courant de rien, n'est-ce pas ?

Craven, qui venait de franchir le seuil, pivota, les yeux comme des soucoupes.

- Qu'insinuez-vous, Votre Grâce ?

Maxime lui décocha un regard désabusé et referma le battant derrière lui.

Quand il se retourna, Artemis le regardait.

- C'est toi qui l'as libéré, n'est-ce pas ?

- Oui, dit-elle en s'asseyant. Tu t'attendais vraiment à autre chose de ma part ?

- J'espérais que tu m'obéirais après que je t'ai dit qu'il était préférable qu'il reste enfermé.

Elle avait pâli, mais ses yeux lançaient des éclairs.

- Que je t'obéirais ? répéta-t-elle.

Elle lui échappait, et il ne pouvait l'accepter.

- Oui. Je lui aurais trouvé un endroit sûr. À l'écart des gens à qui il risquait de s'en prendre. Tu...

Elle laissa échapper un petit ricanement railleur et repoussa brutalement les couvertures, révélant son corps nu.

- Tu voudrais que je t'obéisse comme n'importe lequel de tes serviteurs ? Que j'accepte d'être sagement rangée dans la boîte où tu as décidé de me placer ? Tu ne vois donc pas que je vais dépérir dans cette boîte ? Je ne peux pas me contenter d'être ce que tu attends de moi.

Maxime sentit que la dispute dérapait, hors de contrôle. Il était habitué aux débats houleux du Parlement, mais cette conversation n'avait rien à voir avec la logique de l'argumentation politique. Il s'agissait d'émotions primaires entre un homme et une femme.

Désarmé, il dévisagea Artemis. Cette discussion dépassait évidemment la seule question de son frère.

- Artemis...

- Non, le coupa-t-elle.

Elle sortit du lit aussi martiale qu'une déesse grecque, et attrapa sa chemise de nuit.

- C'est de mon frère que nous parlons, Maxime.

- Tu préfères prendre son parti plutôt que le mien ? répliqua-t-il sans réfléchir.

Et il sut, avant même que les mots aient franchi ses lèvres, qu'il venait de commettre une grossière erreur.

- S'il le faut, oui, lâcha-t-elle. Nous avons le même sang. Et j'aime mon frère.

- Alors que tu ne m'aimes pas ?

Sa chemise de nuit à la main, Artemis se figea. Ses épaules s'affaissèrent un court instant, puis elle redressa fièrement la tête Sa déesse conquérante.

- Quand tu te seras lassé de moi, dit-elle doucement, Apollon sera toujours mon frère. Il sera toujours là pour moi.

- Je ne me laisserai jamais de toi, répliqua Maxime, et c'était là l'absolue vérité.

- Alors prouve-le-moi.

Il savait ce qu'elle voulait - il le lisait dans son regard, soudain si vulnérable. Et elle le méritait. Elle méritait un mari, un foyer, des *enfants*. Ses enfants à lui. Mais il ne pouvait pas oublier ses devoirs. Le duché. Son père.

- Tu sais... commença-t-il d'une voix altérée, tu sais que je ne peux pas. Je dois la vie à mon père, être duc est un devoir auquel je ne peux me soustraire.

Elle haussa les épaules.

- Eh bien, quant à moi, je ne dois rien à la mémoire de ton père.

Maxime vacilla comme si elle l'avait giflé.

- Tu ne peux pas...

- Non, le coupa-t-elle. Je ne peux pas. Je pensais que je pourrais m'accommoder de cette situation. Je le pensais vraiment. Mais je m'aperçois que je ne suis pas assez courageuse. Je ne supporte plus de faire du mal aux gens qui m'entourent, à Penelope et à moi-même. Je suis désolée, Maxime, mais je ne trouve pas ma place dans la jolie petite boîte où tu voulais m'enfermer. Et je ne supporterai pas non plus de te voir quitter mon lit pour aller rejoindre une autre femme. Je ne suis pas une sainte.

- S'il te plaît

Il l'implorait. Lui qui ne s'était jamais incliné devant personne.

Artemis secoua la tête, mais elle lui prit la main pour l'attirer contre lui.

- S'il te plaît, ma déesse. Ne me quitte pas.

Elle ne répondit pas. Mais elle leva le visage vers lui, et entrouvrit doucement les lèvres lorsqu'il écrasa sa bouche sur la sienne. Il prit délicatement son visage entre ses mains comme s'il ne possédait rien de plus précieux au monde.

Si seulement il pouvait la convaincre qu'elle était à lui, dans ce monde et dans l'autre !

Il enfouit les doigts dans ses cheveux, explora sa bouche avec passion, usant de toutes les ruses qu'il connaissait pour la séduire. Elle laissa échapper un gémissement et lâcha sa chemise de nuit. Mais quand Maxime voulut lui embrasser le cou, elle tourna la tête.

- Maxime, je ne peux pas...

- Chut, souffla-t-il, et ses mains tremblaient tandis qu'il l'enlaçait. Je t'en prie, laisse-moi faire.

Il recula, l'entraînant avec lui jusqu'à un fauteuil sur lequel il se laissa tomber.

- Maxime...

Il l'attira sur ses genoux.

- Oui, ma déesse, chuchota-t-il avant de refermer la bouche sur la pointe d'un sein.

- Chéri, commença-t-elle en encadrant son visage de ses mains pour le forcer à croiser son regard.

Il redouta la suite. Il n'aimait pas la lueur déterminée au fond de ses prunelles.

- Je t'aime, murmura-t-elle, et il sentit son cœur se gonfler d'allégresse. Mais je dois te quitter.

- Non.

Il lui agrippa les hanches tel un enfant qui refuse d'abandonner son jouet.

- Si.

Le chagrin et la colère aveuglaient Maxime. Il saisit la jeune femme par les cheveux pour lui immobiliser la tête et s'empara de ses lèvres. Pourrait-elle dire non à *cela* ?

En réponse, elle noua ses bras à son cou et le laissa lui dévorer la bouche. Elle n'opposa pas davantage de résistance quand il l'assit à califourchon sur lui et lui écarta les cuisses. Son sexe était

engorgé et palpitant de désir. Maxime le prit à pleine main et le frotta contre sa féminité.

Elle était déjà trempée, et une joie mauvaise le submergea quand elle ne put retenir un halètement de plaisir.

Au moins, il la tenait par là. À défaut d'autre chose.

Elle cambra les reins et ondula contre lui. Maxime fit courir ses mains sur son ventre, sur ses seins, les palpant, les pinçant tour à tour dans l'espoir de la convertir à son point de vue.

Mais elle avait autre chose en tête. Elle se redressa et s'empara de sa virilité.

- Maxime, dit-elle, le regardant droit dans les yeux. Je t'aime. Ne l'oublie jamais.

Et elle s'empala sur lui.

Il ferma les yeux en lâchant un grognement. Et empoigna Artemis aux hanches pour lui interdire tout mouvement qui l'amènerait trop vite à la jouissance. Il voulait profiter pleinement du bonheur d'être en elle.

Il rouvrit les yeux.

- Ne me quitte pas.

Elle secoua la tête. Puis, se libérant de son étreinte, elle commença à le chevaucher avec une énergie farouche, telle la déesse chasserresse qu'elle était. Et son expression était à la fois déterminée et émerveillée.

Maxime l'embrassa à pleine bouche, et s'efforça de se retenir, de ne pas jouir comme un collégien inexpérimenté. Il réussit à se contenir jusqu'à ce qu'elle ralentisse le rythme, pousse un cri contre ses lèvres et qu'il sente ses muscles intimes se contracter follement autour de lui tandis que l'extase la balayait. Il plongea alors en elle, profondément, une fois, deux fois...

Puis vola en éclats.

Elle reposait contre lui, si douce, si délicieuse, son précieux fardeau, puis tourna un peu la tête. Il se leva alors, la tint serrée contre lui, et la porta jusqu'au lit.

- J'aimerais savoir ce que me veut Alderney, murmura-t-il en l'y déposant avec douceur. Je n'en aurai pas pour longtemps. Attends-moi ici.

Elle ferma les yeux. Il prit cela pour un assentiment, et après s'être habillé rapidement, il descendit au rez-de-chaussée.

Alderney était penché sur un bibelot qu'il examinait avec une grande attention. Il se redressa vivement quand Maxime entra.

- Ah ! Euh... bonjour, Votre Grâce.

- Bonjour, répondit Maxime et, désignant un canapé : Asseyez-vous, je vous en prie.

Alderney s'assit et attendit.

Maxime finit par hausser un sourcil.

- Vous vouliez me voir ?

- Oh ! Ah, oui ! s'exclama Alderney, comme s'il avait été tiré d'une rêverie. J'ai pensé que cela vous intéresserait.

Il s'arrêta là et cligna des yeux.

- Quoi donc ? le pressa Maxime.

- Je me suis rappelé qui m'avait donné l'émeraude que vous m'avez montrée. Enfin, il ne me l'a pas vraiment *donnée*. Je l'ai gagnée en pariant contre lui. Il prétendait que la chatte de gouttière qui rodait autour des cuisines et qui était grosse donnerait trois petits. J'ai parié qu'il y en aurait le double. Quand la chatte nous a finalement autorisés à voir sa portée, nous avons compté six chatons. J'avais gagné. Il s'est incliné et m'a donné la pierre.

Alderney se tut et afficha un sourire radieux.

Maxime inspira lentement.

- *Qui* vous a donné la pierre ?

Alderney battit des paupières comme s'il était surpris qu'il n'ait pas deviné.

- Mais, William Illingsworth, bien sûr. Il gardait la pierre dans sa poche et la montrait à qui voulait la voir. En revanche, j'ignore totalement comment il se l'était procurée. Peu de temps après, j'ai joué aux dés avec d'autres camarades, et c'est là que je l'ai à mon tour perdue au profit de Kilbourne.

- Illingsworth, répéta Maxime.

- Oui, acquiesça Alderney, aux anges. Ça m'est revenu d'un coup hier soir, quand ma femme m'a annoncé que notre chatte aurait bientôt des petits. Je me suis soudain souvenu du pari que j'avais fait avec Illingsworth.

- Savez-vous où se trouve William Illingsworth à présent ? demanda Maxime, sans vraiment espérer de réponse positive.

Alderney secoua la tête avec gravité.

- Juste maintenant ? Non. Mais si vous passez chez lui, ses domestiques pourront sans doute vous renseigner.

- Chez lui ? répéta encore Maxime.

- Eh bien, oui, répliqua Alderney, du ton de l'évidence. Il habite sur Havers Square. Ce n'est pas un quartier très chic, mais Illingsworth n'a guère les moyens. Son père était un sacré joueur.

- Merci, dit Maxime en se levant.

- Quoi ? fit Alderney, l'air dérouté.

- Mon majordome va vous raccompagner. J'ai un autre rendez-vous.

Maxime attendit à peine que son visiteur ait quitté le salon pour remonter à l'étage. Tout n'était peut-être pas perdu. S'il parvenait à convaincre Artemis...

Mais en poussant la porte de sa chambre, il comprit qu'il était trop tard.

Artemis était partie.

*La braise rougeoyante que Lin serrait dans ses mains reprit la forme de son frère adoré. Tam sauta à bas du cheval fantomatique qu'il chevauchait et à l'instant où ses pieds touchèrent le sol, il redevint un mortel.*

*Il sourit à sa sœur « Tu m'as sauvé ! lui dit-il. À présent, tu dois aussi quitter la meute des spectres pour vivre de nouveau. »*

*Lin se tourna alors vers le roi Herla, mais celui-ci regardait droit devant lui, résigné à fixer un horizon qui se déroberait éternellement.*

Artemis sortit par la porte de service de Wakefield House, ses maigres possessions rassemblées dans le pauvre sac qu'elle tenait à la main. Une fois sur le perron, elle hésita, la panique lui faisant battre le cœur à grands coups sourds. Elle devait partir maintenant, à l'insu de Maxime - pour qu'elle ne soit pas tentée de céder à ses prières -, mais elle ignorait où aller. Elle ne se voyait pas sonner à la porte de Penelope après ce qu'elle avait fait avec Maxime. Et il était tout aussi exclu qu'elle demande de l'aide à Phoebe ou à lady Hero.

La porte se rouvrit dans son dos. Artemis rassembla son courage. Seigneur, elle n'était pas certaine de pouvoir résister à Maxime ! Elle avait l'impression que son âme avait été déchiquetée et qu'elle saignait sans relâche, à présent.

- Mon petit, murmura une voix féminine.

Artemis se retourna. Mlle Picklewood posait sur elle un regard empreint d'une compassion sincère.

- Est-ce que je peux vous aider ?

Alors, pour la première fois de sa vie, Artemis Greaves éclata en sanglots.

Maxime sortit sur le perron et demanda qu'on lui amène un cheval. Il ne lui restait plus rien, semblait-il, que la vengeance. Si tel était le cas, il était déterminé à l'exercer sans délai, et en répandant le plus de sang possible.

Quinze minutes plus tard, il s'éloignait au petit trot.

Havers Square n'était pas, en effet, l'un des quartiers les plus huppés de Londres. Et la maison où vivait Illingsworth paraissait à peu près aussi décrépite que certains immeubles de Saint-Giles. Maxime mit pied à terre et donna un shilling à un gamin pour qu'il lui garde son cheval. Illingsworth ne louait que les deux derniers étages de la bâtisse et, par chance, il se trouvait chez lui. Maxime fut introduit dans un petit salon par une vieille domestique.

Il inspecta le décor qui l'entourait. L'endroit tenait du capharnaüm. Des pièces de mobilier défraîchies, mais qui avaient dû coûter autrefois très cher, côtoyaient des bibelots de peu de valeur. Il n'y avait pas de feu dans la cheminée - sans doute par mesure d'économie.

La porte du salon se rouvrit.

Maxime pivota et découvrit un homme en peignoir vert taché sur le devant. Il n'était pas rasé et portait un bonnet sur la tête. Son visage étroit était si émacié que les os semblaient sur le point de percer la peau.

- Oui ? demanda Illingsworth, l'air méfiant.

Maxime lui tendit la main.

- Wakefield, se présenta-t-il. J'aurais souhaité, si vous en êtes d'accord, vous poser quelques questions.

Illingsworth fixa sa main avec perplexité, avant de se décider à la serrer. La sienne était moite.

- Oui ? repéra-t-il.

De toute évidence, son hôte ne semblait pas disposé à lui proposer un siège.

Maxime sortit l'émeraude d'Artemis de sa poche.

- Il y a treize ans, vous avez perdu cette pierre au cours d'un pari avec John Alderney, Comment l'aviez-vous obtenue ?

- Que... ?

Illingsworth se pencha pour examiner la pierre. Il fit mine de s'en emparer, mais Maxime referma instinctivement les doigts dessus.

Illingsworth releva les yeux.

- Pourquoi me demandez-vous cela ?

- Parce que cette pierre faisait partie d'un collier ayant appartenu à ma mère.

- Ah ! fit Illingsworth avec un regard entendu qui déplut à Maxime. Elle l'avait gagé, c'est cela ?

- Non. On l'a assassinée avant de le lui voler.

Illingsworth écarquilla furtivement les yeux - pas assez furtivement, cependant, pour que Maxime n'ait pas le temps de le remarquer. Puis il reprit son expression méfiante.

- Il y a treize ans, je n'étais qu'un gamin. Je peux vous assurer, Votre Grâce, que je n'ai strictement rien à voir avec la mort tragique de votre mère.

- Je n'ai jamais dit cela, observa Maxime. Je souhaiterais simplement savoir comment vous aviez obtenu cette pierre.

Illingsworth secoua la tête et s'approcha de la cheminée.

- Je n'ai jamais vu cette émeraude de ma vie.

Son détachement sonnait faux. Il mentait.

- Ce n'est pas ce que dit John Alderney.

Illingsworth s'esclaffa.

- Alderney était déjà un imbécile à l'époque. Je doute qu'il se soit amélioré avec l'âge.

Il se retourna et regarda Maxime sans ciller.

Illingsworth savait quelque chose, Maxime en aurait mis sa main au feu. Mais s'il refusait de parler, sa marge de manœuvre était réduite.

Il remit la pierre dans sa poche.

- Vous mentez, lâcha-t-il.

Illingsworth ouvrit la bouche pour protester, mais Maxime leva la main pour l'arrêter.

- Je pourrais vous frapper pour vous extorquer le nom de la personne qui vous a donné cette pierre, mais j'éprouve un certain mépris pour la violence. Je vais donc vous proposer un marché. Je vous donne vingt-quatre heures pour me révéler son nom. Si, à l'expiration de ce délai, vous n'avez toujours pas parlé, je vous ruinerai. Et quand je parle de vous ruiner, c'est littéralement : vous perdrez tout, cette maison, vos vêtements, les objets auxquels vous tenez. D'ici la fin de la semaine, vous serez obligé de mendier sur le trottoir pour vous nourrir. Réfléchissez bien.

Outré, Illingsworth jura de son innocence, mais Maxime tourna les talons sans même l'écouter. Il perdait son temps.

Il gagna la porte sans attendre que la vieille domestique l'y escorte.

Dehors, le gamin l'attendait auprès de son cheval.

- Tu es un bon garçon, le félicita Maxime. Aimerais-tu gagner une pièce supplémentaire ?

Le gamin hocha évidemment la tête avec enthousiasme.

- J'aimerais que tu portes un message pour moi.

Maxime lui donna son adresse, lui expliqua ce qu'il devait dire à Craven, puis le lui fit répéter mot pour mot. Après quoi, il le laissa filer.

Lui-même remonta en selle et ne ménagea pas ses efforts pour montrer qu'il repartait. Mais à peine eut-il tourné au coin de la rue qu'il remit pied à terre. Il emmena son cheval dans une ruelle transversale d'où il avait une vue imprenable sur la maison d'Illingsworth et attendit de voir ce que ce dernier ferait de son ultimatum.

- Je savais que ce ravissant vert bouteille vous irait à ravir, commenta lady Hero, ce soir-là, tandis qu'elles approchaient du théâtre de verdure des Folies Harte.

- Merci, répondit distraitement Artemis.

Elle ne pouvait s'empêcher de regarder autour d'elle, quand bien même elle savait qu'Apollon ne risquait pas de se montrer. S'il se cachait ici, il avait dû choisir un endroit à l'écart du public.

En proie à une affreuse tristesse, elle lissa les plis de sa nouvelle robe. À l'origine, cette robe était pour lady Hero, mais quand elle avait appris sa grossesse, et donc compris qu'il lui faudrait renouveler entièrement sa garde-robe, elle avait insisté pour qu'Artemis la prenne. La modiste l'avait fait livrer à l'orphelinat de Saint-Giles dans l'après-midi, en même temps que les deux autres robes commandées pour Artemis. Mlle Picklewood lui avait proposé de rester à l'orphelinat en attendant de pouvoir s'installer à Bath chez Mlle White, son amie malade, qui avait besoin d'une dame de compagnie.

Artemis soupira. Elle était sincèrement reconnaissante à Mlle Picklewood de son aide, mais la

perspective de retourner à son ancienne existence, même auprès d'une nouvelle patronne, la déprimait.

Ou peut-être était-ce simplement le fait de quitter Maxime.

Elle contempla sa belle robe. Où diable pourrait-elle la porter quand elle vivrait à Bath en tant que dame de compagnie d'une vieille lady ? Peut-être la vendrait-elle. Quel dommage ! La robe était en damas de soie avec un décolleté bordé de fine dentelle. Une dentelle identique ornait les poignets. L'ensemble était d'une sublime simplicité. Artemis n'avait jamais porté une aussi belle toilette de sa vie.

Elle aurait aimé que Maxime la voie avec.

Elle balaya de nouveau le parc du regard. Des lanternes constituées de chandelles enchâssées dans des petits globes de verre coloré étaient accrochées aux branches des arbres, créant une atmosphère magique. Tous les valets étaient vêtus de livrées jaunes et pourpres, certains avaient des fleurs ou des rubans accrochés à leur perruque.

Construites sur la rive sud de la Tamise, si bien que le meilleur moyen d'y accéder était d'arriver par des bateaux spécialement aménagés, les Folies Harte étaient l'un des plus beaux endroits de Londres. Mais, après ce soir, Artemis ne pourrait plus jamais y remettre les pieds.

Leur petite troupe se composait d'une dizaine de personnes. Outre Artemis, Phoebe, Mlle Picklewood, lady Hero et son mari, lord Griffin Reading, il y avait également Isabel et Winter Makepeace - les hôtes d'Artemis à l'orphelinat -, ainsi que lady Margaret et son mari, Godric St John. Artemis ne connaissait guère ces messieurs, en revanche elle considérait les dames comme ses amies. Toutes faisaient partie du Comité de soutien à l'orphelinat de Saint-Giles. Penelope en était elle aussi membre, bien sûr, mais elle n'était pas encore arrivée.

De toute façon, elle était toujours en retard, songea Artemis, mélancolique.

Mlle Picklewood accrocha son regard et parut deviner son humeur maussade, car elle inclina la tête d'un air de sympathie.

Mue par une impulsion, Artemis se pencha vers elle alors qu'elles franchissaient les portes du théâtre, et chuchota :

- Merci.

Mlle Picklewood rougit.

- Oh, mon petit, vous n'avez pas besoin de me remercier ! Je ne condamne pas vos choix, soyez-en sûre. Je suis bien placée pour savoir quelle solitude les femmes comme nous doivent supporter.

- Oui, murmura Artemis en détournant le regard. Je regrette que les choses n'aient pas pu se passer différemment.

Mlle Picklewood renifla avec dédain.

- Elles l'auraient pu si Maxime l'avait voulu.

Artemis s'apprêtait à répondre, mais elles furent hélées par lord Noakes, qui arrivait avec sa femme.

- J'ignorais que vous étiez déjà rentrée de Bath, mademoiselle Picklewood, dit-il.

Il considérait Phoebe d'un regard songeur. Accrochée à son bras, sa femme semblait nerveuse.

Mlle Picklewood était suffisamment rompue aux mondanités pour couper court à toute insinuation.

- J'ai fait un saut à Londres avant de retourner auprès de mon amie, dit-elle. Je n'ai pas pu résister à l'envie d'assister à cette soirée. J'adore les Folies Harte. Pas vous ?

- Oh si ! commença lady Noakes, qui croisa le regard de son mari et n'alla pas plus loin.

- Le duc ne vous escorte pas, ce soir ? s'étonna lord Noakes.

- Nous ne sommes pas en manque d'escorte, répondit Mlle Picklewood en indiquant lord Griffin et les autres gentlemen qui approchaient. Du reste, le duc avait d'autres projets.

Lord Noakes eut un curieux sourire.

- J'espère qu'il ne court pas après des fantômes.

Artemis sursauta. Faisait-il référence au Fantôme de Saint-Giles ? Non, impossible. Il ne pouvait connaître le secret de Maxime.

Lord Noakes s'inclina.

- Si vous voulez bien nous excuser, mesdames, nous devons rejoindre notre loge.

- Quelle étrange formule, murmura Mlle Picklewood, perplexe, tandis qu'il s'éloignait avec sa femme. Que voulait dire ce « courir après des fantômes », selon vous ?

Artemis se racla la gorge.

- Je n'en ai pas la moindre idée.

- Ah, voilà enfin lady Penelope ! s'exclama Isabel Makepeace. Elle a bien failli nous faire attendre.

Penelope fit naturellement une entrée très remarquée. Elle portait une robe de satin rebrodé d'or et était escortée par le duc de Scarborough. Elle déploya son éventail et jeta un regard languide autour d'elle.

Artemis ressentit une bouffée d'affection pour sa cousine. Elle était vaniteuse, superficielle, maniérée, mais elle avait un bon fond. Et Artemis lui avait fait du mal quand bien même Penelope l'ignorait. Mais au moins, elle avait quitté Maxime. Il ne lui restait plus qu'à prier pour que sa cousine n'apprenne jamais la vérité. Elle lui sourit et lui tendit la main comme elle approchait. Elles ne s'étaient pas vues depuis des jours.

Empoignant ses jupes, Penelope accéléra l'allure, se rua presque sur elle.

La gifle cueillit Artemis par surprise.

- Catin ! cria Penelope, et sa voix résonna dans le vestibule du théâtre tandis qu'Artemis titubait.

Lady Hero et Isabel Makepeace la rattrapèrent.

Mlle Picklewood s'interposa courageusement, mais c'était inutile. Le duc de Scarborough avait saisi le bras de Penelope et la tira brutalement en arrière. Son visage d'ordinaire si jovial affichait une expression sévère.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Les yeux rivés sur Artemis, Penelope cracha :

- Vous saviez que je voulais Wakefield, mais ça ne vous a pas empêchée d'écartier les jambes pour lui comme une vulgaire traînée !

La main plaquée sur la joue, Artemis la fixait sans mot dire.

- Vous n'aviez pas le droit ! reprit Penelope, les larmes aux yeux. Il ne vous épousera jamais ! Il a bien trop peur de la folie d'Apollon. Vous finirez à la rue, et je serai bien contente ! Je...

Scarborough interrompit sa diatribe en la secouant sans ménagement. Le vieux duc était pale de colère.

- Ça suffit ! tonna-t-il.

Penelope sursauta.

- Mais...

- Non ! Quoi qu'il ait pu se produire, vous n'avez pas à insulter Mlle Greaves en public comme une vulgaire poissonnière. Ni à la frapper ! C'est inadmissible, Penelope. Inadmissible.

Il se tourna vers Artemis, s'inclina, et reprit :

- J'espère qu'elle ne vous a pas fait trop mal, mademoiselle Greaves. Si vous voulez bien nous excuser, je vais raccompagner lady Penelope chez elle.

Artemis cligna des yeux, et se contenta de hocher la tête avec raideur.

- Mais, Robert ..., plaïda Penelope, incrédule.

- Non, s'entêta le vieux duc. J'ai beaucoup de patience, ma chère, et je crois vous avoir prouvé mon affection, mais j'ai aussi ma fierté. Je ne peux pas vous laisser hurler ainsi au sujet d'un autre homme. Je crains de devoir reconsidérer ma position quant à la cour que j'avais commencé à vous faire.

- Oh... gémit Penelope, et pour la première fois, Artemis lut de l'appréhension dans son regard.

- Venez, lui intima Scarborough, qui lui prit le bras et l'entraîna vers la sortie.

Leur départ fut suivi d'un moment de silence absolu.

Artemis était anéantie. Elle se libéra doucement des mains d'Isabel et de Hero, puis se retourna pour faire face à ses anciennes amies.

Quand Illingsworth débarqua aux Folies Harte, Maxime ne put s'empêcher d'être déçu. Il avait surveillé sa maison tout l'après-midi, pour finalement se retrouver aux Folies Harte. Il avait l'impression d'avoir perdu son temps. S'il n'avait pas suivi Illingsworth, il aurait pu passer la soirée avec Artemis et ses sœurs. À l'heure qu'il était, elles étaient probablement déjà assises au théâtre. Avec un peu de chance, Artemis l'autoriserait peut-être à lui parler.

Il attendit à l'écart pendant qu'Illingsworth murmurait quelques mots à l'un des valets en livrée chargés d'accueillir les nouveaux arrivants. Dès qu'Illingsworth se fut éloigné, Maxime débarqua à son tour du bateau.

- Que voulait M. Illingsworth ? demanda-t-il au valet en lui glissant une pièce dans la main.

- Il voulait savoir si lord Noakes assistait à la représentation de ce soir, répondit le valet.

Maxime haussa les sourcils.

- Et ?

- Oui, Votre Grâce. Lord et lady Noakes sont ici. Ils ont déjà gagné le théâtre, comme je l'ai expliqué à M. Illingsworth.

Maxime examina le valet - un jeune homme au regard intelligent - et tira une autre pièce de sa poche, en or, celle-ci.

- Connaissez-vous lord Noakes ?

- Oh oui, Votre Grâce ! acquiesça le valet, qui lorgnait la pièce. Son neveu et lui viennent souvent ici.

- Son neveu ?

Le valet haussa un sourcil.

- M. Illingsworth, Votre Grâce. C'est le neveu de lord Noakes.

Maxime fourra machinalement la pièce d'or dans la main du valet. Il ignorait ce détail. Noakes ne faisait pas, à proprement parler, partie de ses proches. Il avait surtout été ami avec son père, mais Maxime se souvenait que sa mère ne l'avait jamais beaucoup apprécié. Elle désapprouvait sa passion pour le jeu. Une image lui traversa soudain l'esprit : celle de lord Noakes aux funérailles de ses parents, arborant un costume flambant neuf.

Maxime s'engagea sur le sentier conduisant au théâtre. Jusqu'à présent, il avait eu tendance à soupçonner Scarborough. Mais Noakes et le duc avaient à peu près le même âge. Et maintenant qu'il y songeait, ils avaient aussi à peu près la même corpulence. De taille moyenne, avec un peu d'estomac, ils étaient tous deux athlétiques pour leur âge. Comme Lucifer.

Maxime se mit à courir.

Au même instant, quelqu'un cria.

Il s'immobilisa, tendit l'oreille. Il entendait de la musique et des rires provenant du théâtre. Le parc était sillonné de sentiers artistiquement éclairés de façon à ménager des coins d'ombre pour des interludes romantiques. Il était très facile de s'y cacher.

Il y eut du bruit dans un buisson sur sa droite.

Il s'élança dans cette direction.

Un homme sortit du buisson, tête baissée, et fila sans remarquer Maxime. Celui-ci voulut se lancer à sa poursuite, mais un nouveau cri l'arrêta.

- Aidez-moi !

Il fit volte-face, se laissa guider par la voix et faillit trébucher sur un corps.

Il s'agenouilla et tâtonna devant lui. Et sentit un liquide tiède sous sa main.

- Il m'a tué, murmura Illingsworth. Il m'a tué.

- Qui ? demanda Maxime.

- Je...

Illingsworth laissa échapper une toux rauque. Maxime venait de trouver le poignard planté dans sa poitrine.

- Je lui ai dit que vous étiez venu, et que je vous avais raconté avoir trouvé l'émeraude dans le tiroir

de son bureau quand j'étais gamin. Je voulais juste un peu d'argent... Pas beaucoup. Ce n'est pas juste...

- Illingsworth, qui était-ce ? le pressa Maxime.

La respiration d'Illingsworth se fit plus laborieuse.

- ... pas juste, répéta-t-il. Nous sommes de la même famille. Il me devait bien...

Un frisson le secoua, puis tout son corps se raidit.

Maxime poussa un juron. Il approcha la paume des narines d'Illingsworth.

Rien. Pas un souffle.

Il se releva. Illingsworth n'avait pas livré le nom de son assassin, mais il s'agissait probablement de son oncle. Qu'allait faire ce dernier, à présent ? S'enfuir ou retourner dans sa loge pour assister à la représentation comme si de rien n'était ?

Maxime décida d'aller d'abord voir du côté de l'embarcadère.

Alors qu'il courait vers le fleuve, il entendit une explosion. Une femme hurla.

Tournant les talons, il se rua vers le théâtre.

Une odeur de fumée flottait dans l'air.

*Artemis.*

*Lin prit une décision. Elle se pencha et attrapa le petit chien blanc assis devant le roi Herla. Ce dernier voulut les agripper, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide. Lin avait déjà sauté à terre, le petit chien serré contre son sein.*

- Alors, c'est vrai ? demanda Phoebe à Artemis.

Elle avait réussi, Dieu sait comment, à entraîner Artemis à l'écart. Toutes deux déambulaient à présent dans l'un des couloirs desservant les loges du théâtre.

À la grande stupéfaction d'Artemis, les dames de leur petit groupe avaient, semblait-il, décidé tacitement d'oublier l'esclandre de Penelope. Isabel Makepeace avait même mis un point d'honneur à prendre le bras d'Artemis pour gagner sa loge.

- Je le savais, ajouta Phoebe, comme Artemis ne répondait pas. Mon frère vous à séduite.

- Je ne devrais pas parler de ces choses avec vous, fit valoir Artemis. Du reste, après ce soir, je doute d'être encore autorisée à avoir une conversation en privé avec vous.

- C'est ridicule ! s'exclama Phoebe. Vous n'avez rien à vous reprocher. Tout est la faute de Maxime.

- Eh bien... commença Artemis, très embarrassée, car la vérité était tout autre : c'était elle qui s'était invitée dans le lit de Maxime et pas le contraire.

Mais bien sûr, il n'était pas question qu'elle l'avoue à Phoebe.

- Je l'étranglerais volontiers ! reprit Phoebe. Car bien sûr, il ne vous a pas proposé de l'épouser ?

- Non, répondit Artemis. Mais je ne l'espérais pas non plus. C'est un choix que j'ai fait librement.

- C'est vrai ?

Phoebe la regardait en plissant les yeux, comme si elle essayait de déchiffrer son expression.

- La situation est tellement compliquée, murmura Artemis.

- Vous l'aimez ?

- Quoi ? fit Artemis, désarçonne. Oui, bien sûr que je l'aime.

- Dans ce cas, je ne vois pas où est le problème, répliqua Phoebe. Car il est évident que Maxime vous aime.

- Je... Comment pouvez-vous le savoir ?

- Mon frère est l'homme le plus ordonné que je connaisse. Il a classé les livres de sa bibliothèque par langues, puis par époque, ensuite par auteurs et enfin par ordre alphabétique. Il prépare ses discours au Parlement des semaines à l'avance et s'arrange pour savoir quels lords assisteront à la séance et comment ils voteront. À ma connaissance, il n'a jamais entretenu de maîtresse - ne vous récriez pas, j'ai beau être jeune, je ne suis pas naïve.

Phoebe inspira une grande goulée d'air avant de continuer sa tirade :

- Et c'est ce même Maxime qui vous entraîne dans les bois devant tous ses invités, qui perd son sang-froid avec vous et qui vous séduit sous son propre toit - un toit qu'il partage avec moi. J'en déduis que soit mon frère a contracté une maladie du cerveau, soit qu'il est fou amoureux de vous.

Artemis ne put s'empêcher de sourire, même si la déduction de Phoebe ne changeait rien à l'affaire. Maxime ne se marierait pas par amour, mais pour honorer la mémoire de son père, mort près de vingt ans plus tôt.

Elle s'apprêtait à l'expliquer à Phoebe quand une femme poussa un cri.

Presque aussitôt, elle sentit une odeur de fumée.

Une mince volute pâle flottait innocemment dans le couloir.

Le pouls d'Artemis s'emballa. Le théâtre était en bois et en plâtre.

- Je sens de la fumée, dit Phoebe.

Artemis lui prit la main.

- Oui. Nous devons partir d'ici.

Où était Apollon ? Se trouvait-il seulement aux Folies Harte ? Il s'était montré si énigmatique lorsqu'elle lui avait demandé où il comptait se rendre une fois libre. Quoi qu'il en soit, elle n'avait pas le temps de le chercher. Elle ne pouvait qu'espérer qu'il parviendrait à fuir s'il était bel et bien là.

Elle tira Phoebe vers la sortie. Évidemment, tout le monde avait eu la même idée. Les spectateurs commençaient à envahir les couloirs et la panique gagnait. Un gentleman corpulent poussa Artemis contre un mur afin de passer.

La jeune femme lâcha la main de Phoebe et la perdit.

- Phoebe !

Son cri se perdit dans la foule. Artemis se mit à jouer des coudes et à bousculer les gens, sans plus se soucier des convenances.

- Phoebe !

Elle aperçut la jeune fille, qui affichait une expression affolée. Elle lui saisit le bras.

- Artemis ! cria Phoebe. Je vous en supplie, ne m'abandonnez pas !

- Il n'en est pas question.

La foule était maintenant trop dense pour qu'elles aient une chance d'atteindre le vestibule rapidement.

- Suivez-moi, dit Artemis. Je crois me souvenir qu'il y a une porte de service pas loin d'ici.

La fumée épaississait rapidement et Artemis se mit à tousser. Un craquement sinistre se fit entendre du côté de la scène, aussitôt suivi d'un hurlement de terreur. Artemis trouva la porte qu'elle cherchait et tourna la poignée.

En vain. Le battant demeura obstinément fermé.

- C'est verrouillé ! Phoebe, aidez-moi à trouver le verrou.

La fumée lui piquait les yeux, les larmes l'aveuglaient, et elle sentit un début de panique s'emparer d'elle. Si elles ne réussissaient pas à ouvrir cette maudite porte...

Ses doigts accrochèrent du métal. Elle poussa vivement le verrou, et Phoebe et elle sortirent à l'air libre en titubant.

Artemis se figea.

- Qu'y a-t-il ? s'écria Phoebe.

- Tout le jardin est illuminé, murmura Artemis, médusée.

Des flammes couronnaient la façade du théâtre alors même que spectateurs, comédiens et valets sortaient en masse de la bâtisse. Une brigade de pompiers bénévoles armés de seaux s'était formée sous la commande d'un homme à la crinière fauve, mais Artemis comprit que c'était une cause perdue d'avance. Les flammes se propageaient déjà jusqu'à la galerie couverte où se tenaient d'ordinaire les musiciens qui jouaient devant les visiteurs. Bientôt, le parc entier serait en feu.

- Vite, cria Artemis. Nous devons rejoindre l'embarcadère !

- Mais Hero ? Et cousine Bathilda ?

- Ces messieurs sont avec elles, répliqua Artemis, priant le Ciel pour que ce soit vrai. Votre sœur et votre cousine n'ont rien à craindre.

Elle tira Phoebe à travers les buissons, car les sentiers étaient noirs de monde. Sa belle robe neuve n'y résisterait pas, mais Artemis n'en avait cure.

- Ah, lady Phoebe ! dit une voix, étrangement calme au milieu de ce sauve-qui-peut généralisé.

Levant les yeux, Artemis découvrit lord Noakes à quelques pas de là. Il tenait un pistolet dans une main, et l'autre...

L'autre était couverte de sang.

- Êtes-vous blessé, milord ? demanda bêtement Artemis, qui avait pourtant tout de suite deviné que quelque chose clochait.

- Oh non, pas moi ! répondit lord Noakes avec entrain. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mademoiselle Greaves, j'aimerais que vous vous poussiez de côté, car je vais avoir besoin de lady Phoebe. Je souhaite quitter l'Angleterre et il me semble prudent d'emmener la sœur de Wakefield avec moi, au cas où il voudrait me mettre des bâtons dans les roues.

Si Artemis abandonnait Phoebe à ce gredin, Maxime ne le lui pardonnerait jamais. *Elle* ne se le pardonnerait jamais.

- Milord, commença-t-elle prudemment, en se plaçant devant Phoebe pour la protéger. Lady Phoebe s'est foulé la cheville et peut à peine marcher. Elle ne pourra pas davantage vous suivre.

- Vous mentez, répliqua calmement lord Noakes. Mais au fond, quelle importance que je prenne la sœur de Wakefield, ou sa catin ? Vous ferez tout aussi bien l'affaire.

Artemis voulut s'enfuir avec Phoebe, mais lord Noakes, vif comme l'éclair, lui attrapa le bras et l'attira à lui violemment.

Comme elle se débattait, il braqua son pistolet sur Phoebe.

- Calmez-vous ou je la tue.

Artemis se figea.

- Artemis ! cria Phoebe, les bras tendus devant elle.

Elle était blême et Artemis savait qu'elle ne voyait plus rien dans la pénombre.

- Suivez les voix, Phoebe chérie, lui conseilla-t-elle, mais déjà Noakes la poussait devant lui.

Il marchait vite, courant presque en direction du quai. Ils émergèrent des buissons pour découvrir un véritable chaos. Hommes et femmes se tenaient au bord du quai et appelaient tous les bateaux qui passaient. Certains allaient même jusqu'à sauter dans des barques déjà surchargées. Des valets se mêlaient à la foule, tandis que d'autres tentaient encore futilement d'éteindre l'incendie. Artemis aperçut Hero, Mlle Picklewood et Isabel, et soupira de soulagement.

Lord Noakes fonça jusqu'au bord du quai et braqua son pistolet sur un gentleman qui aidait une lady à prendre place dans un bateau.

- écartez-vous de là.

- Vous êtes fou ? riposta l'homme.

Noakes sourit.

- Probablement.

L'autre écarquilla les yeux et la femme poussa un cri.

- Dans le bateau, ordonna Noakes à Artemis.

Elle s'exécuta sous le regard effaré du propriétaire de l'embarcation.

- Conduisez-nous à Wapping, ordonna Noakes à ce dernier dès qu'il eut sauté à son tour dans le bateau.

Ils s'écartaient déjà de la berge quand quelqu'un cria sur le quai. Maxime venait de surgir, Phoebe à ses cotés. Artemis sourit, les yeux embués de larmes. Au moins, Phoebe était saine et sauve.

Maxime criait après le propriétaire du bateau. Artemis ne l'avait jamais vu aussi furieux. Il braquait un pistolet dans leur direction, mais Noakes avait pris la précaution d'asseoir la jeune femme devant lui, si bien que Maxime ne pouvait tirer sans risquer de l'atteindre.

- Pensez-vous que cela le rend fou ? demanda Noakes, visiblement amusé. M'avoir cherché durant toute sa vie d'adulte et juste au moment où il pensait m'attraper, je lui file sous le nez !

Il s'esclaffa.

- J'aurais dû le tuer avec ses parents, mais il se cachait, figurez-vous. Comme un lapin dans son terrier. Le grand-duc de Wakefield ! Inutile de frissonner, ma chère, ajouta-t-il en lui caressant le bras, car Artemis avait en effet frissonné. Je n'ai pas l'intention de vous faire du mal. Enfin, pas beaucoup.

- Vous êtes un individu méprisable, articula-t-elle calmement. Vous n'arriverez jamais à la cheville de Maxime. Et j'ajouterai que vous ne me connaissez pas.

Sur ce, elle se leva d'un bond et plongea dans les eaux noires de la Tamise.

À l'instant où Artemis disparut dans la Tamise, toute pensée déserta Maxime. Il était vaguement conscient de l'agitation qui régnait sur le quai, des cris, du rugissement de l'incendie et du bateau qui emportait Noakes, mais tout cela était subitement relégué dans un recoin de son esprit.

Lâchant son pistolet, il sortit de sa poche la dague qu'il avait arrachée un soir à Lucifer et la cala entre ses dents. Puis il se débarrassa de sa veste et de ses chaussures, et plongea dans la Tamise.

Une petite voix sous son crâne égrenait les secondes écoulées depuis que la jeune femme avait disparu dans les eaux noires, notait qu'elle n'avait pas refait surface, calculait la force du courant.

Il nagea en direction de l'endroit où elle avait sauté. Une détonation retentit, suivie d'une autre. Il s'enfonça dans les profondeurs.

L'eau était si sombre qu'il ne voyait même pas ses mains. Il cherchait cependant désespérément.

Rien.

Ses poumons commençaient à le brûler.

Il remonta à la surface et, sans lâcher la dague serrée entre ses dents, il écarta suffisamment ses lèvres pour inspirer une goulée d'air.

Puis il replongea.

Rien. *Toujours rien.*

Elle ne pouvait pas finir ainsi ! Il ne le permettrait pas.

Il descendit plus profond.

Rien.

Ses poumons menaçaient d'exploser.

Il allait être obligé de remonter.

Il regarda une dernière fois. Et il aperçut une main.

Une main blanche, toute menue.

Il l'agrippa et tira jusqu'à ce que la jeune femme se retrouve dans ses bras. Le poids de ses jupes gorgées d'eau les entraînaient vers le fond. Attrapant sa dague, Maxime trancha la robe d'Artemis dans le dos, depuis l'encolure jusqu'aux reins. Il fit de même avec les manches, puis repoussa l'étoffe sur ses hanches. Il agita alors les jambes pour remonter à la surface et la robe, que plus rien ne retenait, glissa comme une seconde peau.

Ils jaillirent à la surface.

Haletant, Maxime regarda Artemis. Son visage était livide, ses lèvres bleues et ses cheveux flottaient à la surface de l'eau.

Des bras se saisirent soudain de lui. Maxime commença à se débattre, avant de se rendre compte que c'étaient Winter Makepeace et Godric St John qui tentaient de le hisser à bord d'un bateau.

- Prenez-la d'abord, leur dit-il.

Les deux hommes tirèrent Artemis dans le bateau. Maxime grimpa ensuite à bord et s'affala lourdement sur le plancher de l'embarcation. Il prit aussitôt la jeune femme dans ses bras. Elle ne réagit pas.

- Artemis, fit-il en la secouant.

Sa tête oscilla mollement de droite à gauche.

Makepeace posa la main sur son épaule.

- Votre Grâce...

Maxime l'ignora.

- *Artemis !*

- Votre Grâce, je suis désolé...

Maxime gifla la jeune femme ; l'écho se répercuta sur l'eau.

Elle toussa.

Aussitôt, il la pencha par-dessus la rambarde du bateau et lui donna des tapes dans le dos. Elle toussa de plus belle et un flot d'eau sale jaillit de sa bouche. C'était le plus beau spectacle que Maxime ait jamais vu. Quand elle cessa de tousser, il la ramena dans ses bras. St John ôta sa veste et la lui tendit. Maxime la drapa sur les épaules de la jeune femme avant de l'envelopper de ses bras.

- Bon sang, Artemis, quelle mouche t'a piquée ?

Makepeace haussa les sourcils, mais Maxime l'ignora. Il ne voulait plus jamais revivre une telle épreuve. Il regarda Artemis avec sévérité.

- Je... je pensais qu'en plongeant, je te permettrais de tirer sur Noakes, expliqua-t-elle d'une voix enrouée.

Maxime caressa ses cheveux trempés.

- Et du coup, tu as décidé de te sacrifier ? Jamais je ne t'aurais crue aussi tête de linotte.

- Je sais nager !

- Oui, mais *pas* avec une robe gorgée d'eau.

Elle fronça les sourcils, manifestement agacée.

- Tu as pu lui tirer dessus ?

- J'avais plus urgent à faire, répliqua-t-il sèchement.

Écartant la tête, elle le fusilla du regard.

- Tu le traques depuis presque *vingt ans*. Qu'est-ce qui pouvait être plus important que de tuer l'assassin de tes parents ?

- *Toi*, petite folle entêtée. Qu'est-ce qu'il t'a pris...

La vision d'Artemis coulant dans la Tamise continuait de le hanter.

- Ne me refais jamais cela, reprit-il d'une voix que l'émotion rendait rauque. Si tu n'avais pas survécu, je t'aurais rejointe au fond du fleuve. Je n'aurais pas pu continuer à vivre sans toi.

Elle cilla, et son expression se radoucit.

- Oh, Maxime ! murmura-t-elle en lui caressant la joue.

À cet instant, alors qu'il frissonnait de froid dans cette pauvre embarcation, qu'une fumée noire montait dans le ciel et que des braises rougeoyantes voletaient autour d'eux, Maxime songea qu'il n'avait jamais été plus heureux.

- Je finirai par le retrouver, assura-t-il. Mais d'abord, j'ai besoin de t'avoir auprès de moi. Ne me

quitte pas, ma déesse. Je te jure sur la tombe de ma mère de t'être à jamais fidèle.

- Je ne te quitterai pas, répondit Artemis, les yeux brillants de larmes. Mais je regrette que tu aies laissé passer ta chance d'en finir avec lord Noakes.

Makepeace s'éclaircit la voix.

- Pour ce qui est de ce gredin...

- Je lui ai tiré dessus, enchaîna St John, et il semblait presque s'excuser.

Maxime le regarda avec stupéfaction.

St John haussa les épaules.

- Cela m'a semblé être la meilleure chose à faire. Après que Mlle Greaves se fut jetée à l'eau, il a crié que c'était lui qui avait allumé l'incendie et qu'il ne regrettait rien. Et puis, il vous a tiré dessus quand vous étiez dans l'eau, Wakefield, ce qui n'est pas exactement un comportement de gentleman. Heureusement, il a raté son coup, mais il n'était pas exclu qu'il réussisse le suivant. Il avait dégainé un autre pistolet quand je l'ai atteint.

Makepeace hocha la tête.

- C'était une bonne action. Et un tir parfait. À plus de vingt mètres.

- Je dirais plutôt quinze, corrigea St John, modeste.

- Tout de même

- Mais... je ne vous ai jamais demandé de m'aider à me débarrasser de Noakes, dit Maxime.

Makepeace afficha une expression grave.

- Vous n'aviez pas à le faire, dit-il.

- Vous n'en avez jamais eu besoin, renchérit St John.

Cette nuit-là, Artemis, allongée nue dans le grand lit de Maxime, le regardait se raser. Elle avait déjà pris un bon bain chaud et s'était lavée deux fois les cheveux. Puis ils avaient mangé en tête à tête dans les appartements de Maxime. Un dîner tout simple : du poulet en sauce avec des carottes et des petits pois, et une tarte aux cerises en dessert.

Et jamais aucun repas ne leur avait paru aussi délicieux.

- C'est un miracle que personne n'ait péri dans l'incendie, dit-elle. Crois-tu qu'il reste quelque chose des Folies Harte ?

- Aux dernières nouvelles, l'incendie n'était pas encore totalement éteint, répondit Maxime sans se retourner. Le théâtre est parti en fumée, ainsi que la galerie couverte où jouaient les musiciens. Le jardin, lui, a moins souffert, mais je ne sais pas si Harte aura le courage de tout reconstruire.

- Quel dommage. Phoebe adorait cet endroit. Moi aussi, d'ailleurs. C'était un lieu tellement magique. À ton avis, pourquoi Noakes y a-t-il mis le feu ?

- Sans doute pour se couvrir, vu qu'il venait d'assassiner son neveu.

- Quoi ? s'exclama Artemis, qui se rappela tout à coup le sang sur la main de Noakes. Le pauvre homme !

- Il cherchait à faire chanter son oncle. S'il m'avait dit, quand je lui ai rendu visite, qu'il tenait l'émeraude de Noakes, il serait encore en vie à l'heure qu'il est.

- Hmm. Quoi qu'il en soit, je ne serais sans doute jamais retournée aux Folies Harte.

- Pourquoi ? demanda distraitement Maxime. La pièce ne t'a pas plu ?

Elle soupira.

- Je n'ai pas eu l'occasion de voir le début. Penelope a causé un esclandre à son arrivée. Je suis surprise que personne ne t'en ait parlé.

Il se retourna.

- Quoi ?

- Elle m'a traitée de catin.

- Bon sang ! Voilà qui contrecarre mes projets.

- Quels projets ?

Maxime se dirigea vers sa table de nuit et prit la clé dans le coffret.

- Quand j'étais dans le fleuve, j'ai décidé que je voulais faire remonter le collier avant. Cela me semblait bien d'un point de vue symbolique. Mais, apparemment, je vais devoir me débrouiller sans.

- Je te demande pardon ?

Maxime fit alors une chose très étrange. Il posa un genou en terre devant la jeune femme.

Elle s'assit dans le lit.

- Mais que fais-tu, Maxime ?

- Artemis Greaves, veux-tu me faire l'honneur de...

- As-tu perdu l'esprit ? l'interrompit-elle. Et ton père ? Et ta résolution de ne te marier qu'en pensant au duché ?

- Mon père est mort. Et le duché s'en remettra.

- Mais...

- Chut. J'essaie de te demander ta main dans les formes, même sans le collier de ma mère.

- Mais pourquoi ? Tu es convaincu que mon frère est fou.

- La dernière fois que je l'ai vu, il m'a paru plutôt sain d'esprit. Il s'est jeté sur moi.

Elle s'esclaffa.

- Beaucoup de gens auraient vu là une confirmation de sa folie.

Maxime haussa les épaules, se redressa et ouvrit le tiroir secret. L'émeraude d'Artemis reposait à côté des six autres, avec la chaîne à laquelle elle était accrochée auparavant. Toutes les pierres étaient enfin réunies, la dernière ayant été récupérée sur le corps de Noakes lorsqu'on l'avait repêché.

- Ton frère pensait que je t'avais séduite.

- Ah, murmura Artemis en rougissant, quelque peu gênée qu'Apollon ait deviné la vérité.
- Je sais que c'est assez décevant, mais j'ai l'intention de faire de toi une femme respectable.
- Ce n'est quand même pas à cause de ce qu'a dit Penelope ? se récria-t-elle.
- Non.

Il ôta sa bague ducale pour l'enfiler sur la chaîne d'Artemis. Il y ajouta l'émeraude qu'elle lui avait donnée, puis il passa le tout par-dessus sa tête.

- Enfin si, d'une certaine façon, reprit-il. Car je ne veux pas que tu penses que j'autoriserai quiconque à t'insulter de la sorte. Pour l'instant, nous nous contenterons de cette chaîne. Mais tu porteras le collier pour notre mariage.

Artemis lui prit le visage entre ses mains pour l'obliger à la regarder.

- Maxime, je ne veux pas que tu m'épouses simplement pour protéger ma réputation Je...

Elle n'eut pas l'occasion d'en dire plus. Il s'empara de ses lèvres et l'embrassa avec ardeur jusqu'à ce qu'elle en ait oublié de quoi ils discutaient.

- Je t'aime, ma déesse, souffla-t-il, quand il se décida à lâcher ses lèvres Je t'ai aimée, je crois, le jour où je t'ai surprise en train de te promener pieds nus dans les bois de Pelham House. Même quand je pensais ne pas pouvoir t'épouser, j'avais déjà l'intention de te garder auprès de moi à jamais.

Il s'écarta et Artemis découvrit, sidérée, une trace - une petite trace - d'incertitude dans son regard.

- Ne me quitte pas, reprit-il. Sans toi, le monde est sombre et triste et n'a plus de sens. Même si, pour quelque raison ridicule, tu refuses de m'épouser, promets-moi au moins...

- Chut ! Je vais t'épouser, idiot. Je t'aime. Et je suis même disposée à porter l'extravagant collier de ta mère, même s'il rendra sans doute moins bien sur moi qu'il n'aurait rendu sur Penelope. Je suis prête à tout, pourvu que nous restions ensemble. Pour toujours.

Maxime s'empara à nouveau de ses lèvres tout en l'étreignant avec force.

- Nous nous marierons dans trois mois, décréta-t-il quand il lui permit enfin de respirer. Tu porteras le collier, ainsi que les boucles d'oreilles assorties que je ferai fabriquer pour l'occasion. Et sache une chose : personne ne portera mieux ces émeraudes que toi. Ta cousine a peut-être un joli visage, mais toi, ma courageuse, ma séduisante, ma mystérieuse, ma merveilleuse chasseresse, tu es la duchesse de Wakefield. *Ma duchesse.*

# Épilogue

Tam hurla le nom de sa sœur. Il redoutait qu'elle ne soit réduite en poussière sous ses yeux. Mais une chose étrange eut lieu quand elle toucha le sol : il ne se passa rien du tout. La jeune fille reposa le petit chien, qui aboya et remua joyeusement la queue. Aussitôt, la cavalcade des spectres retomba sur la terre et les cavaliers retrouvèrent leur apparence de mortels. Le roi Herla fut le dernier à descendre. Et lorsqu'il mit pied à terre, il prit une inspiration tremblante, puis offrit son visage aux premiers rayons du soleil.

Après quoi il sourit et regarda Lin. « Tu m'as sauvé, courageuse jeune fille. Ta bravoure, ton intelligence et ton amour ont eu raison de la malédiction qui s'acharnait contre moi, mes hommes et ton frère. »

à ces mots, les soldats poussèrent des hourras.

« Demande-moi tout ce que tu voudras », reprit le roi, à l'adresse de Lin.

« Merci, mon roi, répondit Lin. Mais je ne veux rien. »

« Pas de bijoux ? » demanda le roi.

« Non, mon roi. »

« Pas de terres ? »

« Non, mon roi. »

« Ni de chevaux ou de bétail ? »

« Non, mon roi. »

« Vraiment rien ne te tente ? » murmura le roi Herla, qui s'était rapproché insidieusement.

Lin secoua la tête.

« Alors, je pourrais peut-être m'offrir moi-même ? » dit-il. Et il mit un genou en terre.  
« Merveilleuse Lin, m'accepterais-tu pour mari ? »

« Oh, oui ! » répondit Lin. Et les hommes du roi poussèrent de nouveaux hourras.

Et c'est ainsi que le roi Herla épousa Lin. La cérémonie fut très belle, mais pas aussi grandiose que lors de son premier mariage, plusieurs siècles auparavant. Après quoi, il reconstruisit son château, entretint ses bois, cultiva ses champs et fit paître du beau bétail bien gras dans ses prairies. Son peuple put de nouveau manger à sa faim et renoua avec la prospérité. Et si d'aventure le roi Herla éprouvait l'envie de partir à la chasse, il se raisonnait et regardait sa femme. Car il avait déjà chassé la plus belle proie qui se put imaginer.

Le véritable amour.

Pendant ce temps...

- Neuf foutues années !

Assis sur un seau renversé, Apollon regarda son ami, Asa Makepeace, agiter la bouteille de vin qu'il tenait à la main, comme pour donner plus d'emphase à ses paroles.

- Tu m'entends, Apollon ? Neuf foutues années ! Neuf foutues années que j'aurais pu passer à boire, à baiser ou simplement à me promener par monts et par vaux. Au lieu de quoi, j'ai travaillé comme une bête de somme dans ce parc, et maintenant il n'en reste que des ruines fumantes. Je te le répète : neuf foutues années !

Apollon soupira et porta sa propre bouteille à ses lèvres tandis qu'Asa continuait sa tirade. La bouteille d'Apollon était déjà à moitié vide et c'était parfait : il était à présent assez ivre pour ne plus déplorer que le vin sente la fumée. Les deux amis avaient trouvé refuge dans la seule partie du théâtre encore debout : les loges des acteurs, derrière la scène.

Ou plutôt, de ce qui avait été autrefois la scène. Car le reste du théâtre n'était plus qu'un gigantesque amas de débris fumants.

L'incendie n'avait pas seulement réduit en cendres neuf années de la vie d'Asa, mais aussi le peu de fortune qui restait à Apollon. Juste avant cette tragique nuit de beuverie qui s'était terminée dans le sang, quand il s'était réveillé à côté des corps sans vie de trois de ses amis, Apollon avait investi tout son pécule - le peu qu'il avait hérité de son père - dans les Folies Harte. À l'époque, cela lui avait semblé une excellente idée, car contrairement à lui, qui n'avait jamais été doué avec les finances, Asa gagnait beaucoup d'argent avec son parc d'agrément.

Mais son capital s'était volatilisé en une seule nuit.

- Je crois bien que je vais me retrouver à la rue, disait Asa, s'adressant à sa bouteille d'un air morose. Ma famille ne m'a jamais beaucoup aimé. Et je n'ai aucun talent sinon celui de convaincre - comme j'avais réussi à te convaincre de me confier tes économies.

Apollon aurait volontiers rappelé à son ami qu'il avait investi son argent de son plein gré, mais il n'avait toujours pas retrouvé l'usage de la parole. De toute façon, ses protestations n'auraient sans doute servi à rien. Asa semblait se complaire dans sa tragédie.

- Bonsoir, messieurs, dit une voix.

Les deux amis se tournèrent. Apollon vit alors apparaître un homme de petite taille, exquisément vêtu d'un costume de satin rose sur un gilet argenté. Un grand nœud noir retenait ses cheveux blonds tirés en arrière.

Un dandy, pensa Apollon.

- Qui êtes-vous ? demanda Asa d'un ton belliqueux. Le dandy sourit. Puis il tira de sa poche un mouchoir en dentelle et le posa sur les restes d'une planche avant de s'y asseoir.

- Je suis Valentin Napier, duc de Montgomery. Et j'ai une proposition à vous faire, monsieur Makepeace.

# Remerciements

Merci à mon ami Anna Carrasco, qui a trouvé le nom de mon épagneul - Percy !

Et, comme toujours, merci à ma merveilleuse agente, Susannah Taylor, à ma talentueuse éditrice, Amy Pierpont, et à ses formidables directeurs artistiques. Merci également à mon pauvre correcteur, Mark Steven Long, qui a dû soupirer devant tous mes retours à la ligne.